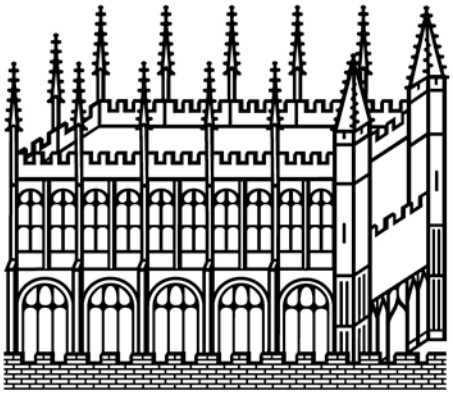


Bodleian Libraries

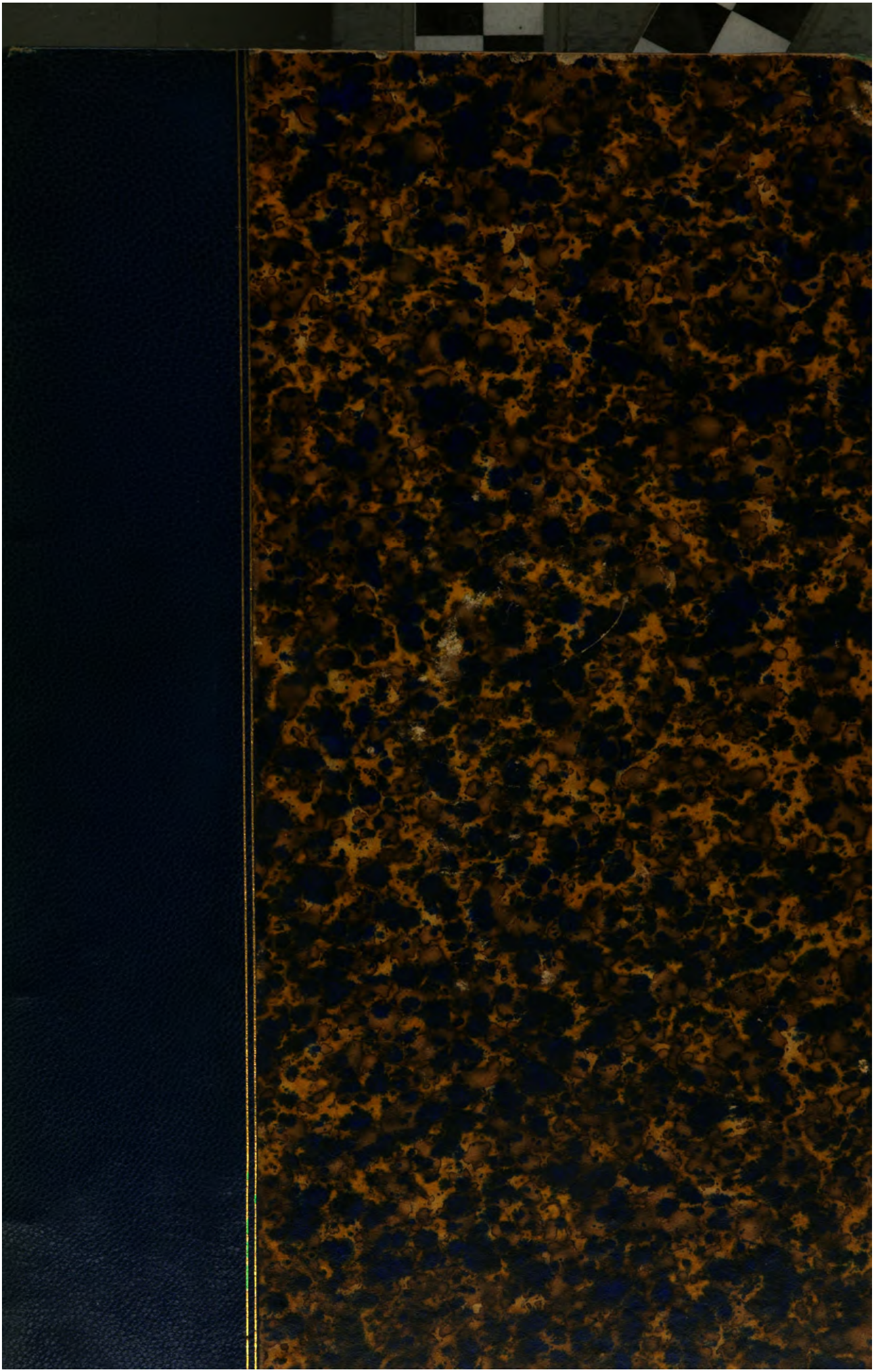
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~N.S. 2 d. 16.~~

Vet. Fr. III B. 943

NS. d. 16

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

REMY BELLEAU.

GUVNES [illegible]

DE

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

PAR A. GOUVERNEUR

TOME [illegible]

PARIS

[illegible] A. [illegible], [illegible]

[illegible]

A. GOUVERNEUR, IMPRIMEUR-[illegible]

M D CCC LXVII.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

REMY BELLEAU

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE D'APRÈS LES TEXTES PRIMITIFS

AVEC VARIANTES ET NOTES

PAR A. GOUVERNEUR.

TOME II.

PARIS

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

NOGENT-LE-ROTROU

A. GOUVERNEUR, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

M D CCC LXVII.

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

LA BERGERIE

DE

REMY BELLEAV,

DIVISEE

EN VNE PREMIERE ET SECONDE IOVRNEE.

AVERTISSEMENT

POUR LA BERGERIE.

Le lecteur voudra bien ne pas oublier que « LA BERGERIE » est un recueil de divers Poëmes que Belleau avoit faicts la » plus part en sa grande ieunesse, et d'autres en son aage plus » meur. » (V. Avert. t. I, p. xlvj.)

Plusieurs de ces pièces furent imprimées d'abord séparément, puis réunies en 1565 sous le titre de LA BERGERIE, et enfin coordonnées, complétées et définitivement mises au jour dans une première édition datée de 1572. Mais en les réunissant, le Poëte voulut leur donner l'attrait de l'actualité, changeant parfois jusqu'aux noms des personnages de la scène primitive. C'est ainsi que le même poème s'appliquera, suivant la date de l'édition, à des événements souvent distants de plusieurs années. Le CHANT DE LA PAIX, par exemple, composé en 1557, ne fut publié qu'en 1559, à propos de la paix de Cateau-Cambrésis; nous y voyons Henri II, Philippe II et leur entourage; modifiées de nouveau en 1572, les allusions sont à l'adresse des Guise et des Condé, et le CHANT DE LA PAIX célèbre l'une des nombreuses trèves qui caractérisent la lutte fratricide des catholiques et des protestants : nous sommes alors avec Charles IX, François de Guise, etc. Parfois le titre et la couleur des compositions primitives disparaissent entièrement : la VÉRITÉ FUGITIVE se retrouve sous le titre de CHASTETÉ; l'INNOCENCE PRISONNIÈRE, l'INNOCENCE TRIOMPHANTE, hommage du Poëte nogentais au seigneur de sa ville natale, reparaissent sous forme de COMPLAINTE et de CHANT DE TRIOMPHE, dépouillées de leur couleur originale et d'un éloge devenu peut-être périlleux.

Nous nous sommes efforcé de reconstituer chacun de ces poèmes d'après les versions primitives; cependant pour ne pas rendre la lecture des textes fatigante et confuse, nous avons dû reculer devant l'indication des nombreuses transpositions que présente l'édition de 1565 avec celles qui ont suivi, nous étant assuré toutefois, par une minutieuse collation, que nous ne négligions aucune variante importante. La rareté de cette édition (qui a échappé aux savantes recherches de

M. Brunet) nous engage à en donner sommairement une analyse : Elle porte pour titre : LA BERGERIE de Remy Belleau, à Paris, pour Gilles Gilles, petit in-8° de 127 ff., avec titre encadré dans un frontispice au bas duquel se trouve le chiffre de l'imprimeur MP. (Maurice de La Porte). La dédicace est adressée à monseigneur le marquis d'Elbeuf, comme dans les éditions suivantes. La 1re églogue, dont les interlocuteurs s'appellent Francin et Charlot, se termine après le 6e vers de la page 24 de notre édition. La description reprend à « Ces Bergers », page 33, puis continue par l'ODE A LA ROYNÉ, intitulée ODE A LA PAIX « Laisse le ciel, belle Astree », sans variante. L'ODE AU DUC DE GUISE ne commence qu'à la 7e strophe de notre texte (p. 39) pour finir après la 17e. Les vers qui suivent se retrouvent dans l'ETÉ, les VENDANGES, etc.; le TOMBEAU DU DUC DE GUISE n'offre non plus nulle variante. LA CHASTETÉ ne consiste qu'en quelques vers, sans titre et commençant au 14e vers de notre page 72 pour finir au 15e de la page 74, avec même quelques suppressions. Le joli poème des Vendanges ne comprend que les 40 premiers vers de notre version. La chanson, *Faites-vous la sourde Macée,* est sans autre différence que celle du nom de Francine, substitué à celui de Macée. L'épithalame est sans variante, puis viennent plusieurs sonnets, le portrait de sa maîtresse, disséminés dans la 1re et la 2e journée de l'édition de 1572. Le CHANT sur la naissance de monseigneur le marquis du Pont n'offre aucun changement. Puis vient le CHANT DES TROIS PARQUES, à la suite duquel est imprimée une mascarade composée par Ronsard à Bar-le-Duc (circonstance qui en motiva sans doute l'insertion) et que le lecteur trouvera au tome IV, page 134, des Œuvres de Ronsard, édition de M. P. Blanchemain. Quelques sonnets que nous avons pris le soin de collationner, puis la chanson de LA VIGNE (telle que nous l'insérons page 170), termine la Bergerie de 1565, qui, on le voit, présente une foule de regrettables suppressions, notamment celles des gracieuses chansons d'AVRIL, du PRINTEMPS, de l'ODE A LA ROYNE, etc., n'offrant en résumé qu'une confusion qui eût surchargé notre texte d'une foule de renvois, sans bénéfice pour le lecteur.

A MONSEIGNEVR

CHARLES DE LORRAINE,

MARQVIS D'ELBEVF.

MONSEIGNEVR, ſi la meilleure part de la France porte auiourd'huy plus de faueur à la calomnie qu'au bien dire, au menſonge qu'à la verité, au vice qu'à la vertu, & qu'on ne remarque par eſcrit, par memoire, ny par exemple des anciens, ſiecle ny prouince, où le faux ſe ſoit plus librement deguiſé en apparence de vray, qu'en la ſaiſon & qu'au païs où nous sommes, qui eſt celuy qui ne s'efforçaſt à faire voile en ceſte mer, & qui ne s'employaſt en ſi beau ſubiect? Choſe toutesfois qui ne ſert que pour trauailler les grands, rabaiſſer & fouller l'authorité des moindres, diuiſer la commune obeiſſance des

petits, degouſter la poſterité, bref qui ne ſert qu'à nous faire ſauourer plus aigrement le mal, que doucement le bien. Auſſi n'ayant deliberé de puiſer la gloire de ce ruiſſeau, ny eſpier tant ſoit peu de reputation par ce moyen, encores que ie ſçache que rien ne plaiſt à l'vn qu'il ne deſplaiſe à l'autre, i'ay bien oſé prendre la hardieſſe ſous voſtre benigne faueur, de donner iour à ce petit ouurage, fait & recouſu de telles pieces & baſty de telle eſtoffe, qu'il ne peut offenſer que celuy qui forge en ſon cerueau nouuelle occaſion de s'alterer ſoy-meſme.

Doncques, Monſeigneur, ie vous ſuppliray tres-humblement receuoir de bonne main ce petit diſcours, comme auant-coureur de quelque meilleure ſuitte, m'aſſeurant qu'il vous plaira, tant pour la faueur que vous me portez, que pour la diuerſité & meſlange des nouuelles inuentions, & nouuelle façon d'eſcrire qui n'a encores eſté pratiquee ny recogneue en noſtre France.

A Paris, ce dix-neufieſme Iuin, M. D. LXXII.

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant ſeruiteur

REMY BELLEAV.

IN OVILE R. BELLÆI.

CONTINVIT *bijuges, Bellæi carmina Phœbus*
Et paſtorales hauſit vt aure modos,
Et memor Amphryſi, aſſiduas pertæſus habenas
Admeti optauit paſcere rurſus oues,
Carole, paſtoris, ſi te hæc afflarit auena,
Nomen, & in titulos ambitioſus eris,
Paſtor vt Atrides, magno gratatus Homero,
Et fieri & dici tu quoque iure voles.
Inuidia infœlix Stygis irremeabilis vndam,
Cocyti, nigras & Phlegethontis aquas
Vicit, Trinacrium ad vatemque enauit, & ipſum
Mantua paſcendos cui dedit alma boues,
Laude vtrumque vrens Bellæi, heu pectora ſancta,
Tam dira carpi quæ potuere Dea.

P P. (1)

IN REMIGII BELLAQVEI POEMATA.

IO. AVRATVS, POETA REGIVS.

CARMINA *qui poſſet grandi reſonare cothurno*
Ronſardum Gallis Regia muſa dedit.
Carmina qui tenui ſaltantes mollia ſocco,
De bellis facerent cantica bella iocis,

1. Initiales de M. de Pimpont.

Bella puellarum mille oſcula, bella canentes
Iurgia paſtorum, furta, & amicitias,
Bella cicadarum & præconia papilionum,
Et quæ præterea ludicra mille iuuant.
Bellos bella ambos qui carmina ludere poſſent,
Nominibus bellis bella Camæna dedit.
Bellaium primum, te Bellaquee antè ſecundum,
Nunc etiam primum, dum prior ille iacet.
Muſa duos dederat bellos, Parca abſtulit vnum :
Vnus enim viſus poſſe, quod antè duo.
At vos non bellæ iam bella vorare tenebræ
Parcite, ſit vobis vna rapina ſatis.
Occiderit bellus Bellaius : at iſte ſuperſit
Bellaqueus, bellæ qui fluat vber aquæ.

SVR LA BERGERIE

DE R. BELLEAV.

Voicy ce bon Luteur non iamais abatu,
Qui pour rauir le prix compagnon de la peine,
Des Muſes champion ſe planta ſur l'arene,
Et pour elles cent fois en France a combatu.

Voicy celuy qui fut des premiers reueſtu
Du harnois de Pallas, qui de nerfs & de veine
Et de bras recourbez terraſſa ſur la plaine
L'Ignorance, & ſacra ſon nom à la Vertu.

Ma France eſcoute-moy, voicy l'vn de ces peres,
Qui cerchant par trauail des Muſes les repaires,
Beut Permeſſe & s'emplit de fureur tout le ſein,
En chef noir & griſon deſireux de les ſuiure.

Donc, Lecteur, ſi tu peux entre les Muſes viure,
Achete-moy Belleau : mais ſi Phebus en vain
En naiſſant t'aduifa, n'achete point ce liure,
Autrement tu n'aurois qu'vn fardeau dans la main.

P. DE RONSARD.

QVAND ie lis, tout raui, ce diſcours qui ſouſpire
Les ardeurs des Bergers, ie t'appelle menteur
(Pardonne-moy, Belleau) de t'en dire l'autheur :
Car vn homme mortel ne ſçauroit ſi bien dire.

Amour qui tient les Dieux au ioug de ſon empire,
A contraint de rechef Phebus d'eſtre paſteur,
Qui pour charmer ſa peine, & l'œil ſon enchanteur,
Doit auoir fait ces vers teſmoins de ſon martyre.

O Phebus, ô grand Dieu des Poetes inuoqué,
Parmy nos champs François ſi tu as remarqué
Quelque herbe ou quelque fleur qui les cœurs peut contraindre,

Change cil d'Hippolyte, & le rends enflammé,
Ou bien s'il faut que i'aime & ne ſois point aimé,
Fay qu'en ſi beaux regrets mon mal ie puiſſe plaindre.

PH. DES PORTES. (1)

1. Né à Chartres en 1545. Abbé de Thiron au Perche, puis de Josaphat, de Bon-Port, au diocèse d'Evreux, pourvu d'un canonicat de la Sainte-Chapelle, Desportes fut encore honoré du titre de lecteur de la chambre de Henri III. Toutefois, les faveurs dont il était comblé ne semblent avoir altéré ni son excellent cœur ni les qualités de son esprit :

Il estoit franc, ouuert, bon, liberal et doux.
Des Muses le seiour, sa table ouuerte à tous
Chaque iour se bordoit d'vne sçauante troupe.....
(J. de Montereul. *Tombeau de Ph. Desportes.*)

Ses poésies ont été réunies et imprimées pour la première

14

QVEL démon t'enſeigna de tout la cognoissance,
Belleau, diuin eſprit, l'vn de ces vieux guerriers
Qui pouſſerent l'honneur du François les premiers,
L'eſgalant à la Grecque & Latine eloquence?

Qui peut mieux imiter d'Homere l'excellence
Pour bien chanter Amour, armes & cheualiers,
Paſteurs, peſcheurs, nochers, & tous autres meſtiers,
Dorant tes doctes vers de toute experience?

Courage bon Entelle au labeur indonté,
Tu ne ſeras iamais des Darés ſurmonté,
Bien qu'ils ſoyent chauds d'vn ſang que la ieuneſſe donne,

Ains vainqueur gaigneras la palme & le toreau,
Et viuras deſormais tel comme vn grand ormeau,
Lequel de maint trophee honore ſon autonne.

A. IAMYN.

LE Peintre eſt le mieux né, qui plus naïfuement
Sçait imiter l'obiet des formes naturelles,
Et les faiſant reuiure en ſes couleurs nouuelles,
En tire les beaux traits plus qu'autre nettement.

Le Poete eſt plus diuin, qui plus diuinement
Represente à l'eſprit toutes choſes mortelles,

fois à Paris (in-4°, 1573), par Robert Estienne; et cette édition a été suivie de plusieurs autres, datées de Paris, Rouen, Anvers, etc.

Philippe Desportes mourut le 5 octobre 1606, dans son abbaye de Bon-Port.

Les myſteres du ciel & les ſciences belles,
Comme on voit en ces vers baſtis ſi doctement.

Venus fut ſi bien peinte en vn tableau d'Apelle,
Qu'il ſembloit qu'il euſt veu le corps de l'immortelle :
Et le diuin Belleau en ſa docte peinture

Depeint ſi bien Neptun, Venus, Diane, Mars,
Qu'il ſemble auoir cogneu enſemble tous les arts,
Tous les meſtiers du monde & ſecrets de nature.

A. Iamyn.

Soit que ta voix hardie aille ſonnant l'aſſaut
Et le ſanglant esbat de l'horrible Bellonne :
Soit que te complaignant de la Parque felonne,
Tu pleures les grands Ducs que la cruelle aſſaut :

Soit que laiſſant la terre & te guindant plus haut
Aux campagnes du ciel qui ce monde enuironne,
Tu nous contes, diuin, comme Iupiter tonne,
Comme il fait la froidure & comme il fait le chaud :

Soit que d'vn plus doux vers ores Bacchus tu chantes,
Ores le traiſtre Amour & ſes fleches poignantes,
Et ores des Bergers le champeſtre deuis :

Tu es tout merueillable, & ta diuerſe Muſe
En te liſant, Belleau, tient mes ſens ſi rauis,
Qu'il n'eſt poſſible apres qu'aux autres ie m'amuſe.

R. Garnier.

Il n'eſtoit ia beſoin que tu prinſes la peine
D'amaſſer en vn corps tant & tant de beaux vers,
Pour nous donner plaiſir du changement diuers
Dont agreablement ta Bergerie eſt pleine.

La France auoit aſſez de quoy louer la veine
De tes braues eſcrits dignes de lauriers verds,
Au moindre des diſcours qui nous ſont deſcouuerts
En ce liure excellent puiſé dans Hippocrene.

Il ſuffiſoit de voir pour ceſte heure l'audace
Ou de ton Ixion ou de ton Promethee
Que tu nous as, heureux, ſi doctement chantee.

Car s'il faut meſurer & bien peſer la grace
Qui peut malgré le temps faire les eſcrits viure,
Vn ſeul de tes feuillets vaut autant qu'vn gros liure.

EST. TABOVROT, DIIONNOIS. (1)

1. Né à Dijon en 1549 et procureur du roi au baillage de cette ville. Bayle assure que Tabourot *donne trop dans les bagatelles*, et ses œuvres justifient assez cette opinion. Ses *Bigarrures* ont un caractère original et se ressentent, comme le reste de son bagage littéraire, d'une joyeuseté satirique.

LA PREMIERE IOVRNEE

DE LA BERGERIE

DE

REMY BELLEAV.

LE Soleil ayant chaſſé la brune eſpaiſſeur de la nuict, accompagné de la troupe doree des Heures, deſia commençoit à poindre, eſtendant ſes treſſes blondes ſur la cyme des montagnes, faiſant la ronde par les plaines blanchiſſantes de l'air, viſitant les terres dures, & rechauffant les flots eſcumeux de la mer: lors que la fortune & le deſtin, qui de long temps auoyent coniuré mon malheur, m'ayans faict sentir combien leur contrainte forcee a de pouuoir ſur les hommes, laſſez & recreus de me tourmenter, me preſterent tant de faueur, qu'ils me conduirent en vn lieu, où ie croy que l'Honneur, la Vertu, les Amours, & les Graces auoyent résolu de ſuborner mes ſens, enyurer ma raiſon, & peu

à peu me derober l'ame, me faiſant perdre le ſentiment, fuſt de l'œil, de l'ouye, du ſentir, du gouſter, & du toucher. Et quant à l'œil :

C'eſtoit vne croupe de montagne, moyennement haute, toutesfois d'aſſez difficile accez : du coſté où le Soleil rapporte le beau iour, ſe deſcouuroit vne longue terrace pratiquee ſur les flancs d'vn rocher, portant largeur de deux toiſes & demie, enrichie d'appuis & d'amortiſſemens de pierre taillee à iour, à petites tourelles, tournees & maſſonnees à cul de lampe, & auancees hors la courtine de la terrace, pauee d'vn paué de porphyre baſtard, moucheté de taches blanches, rouges, verdes, griſes, & de cent couleurs differentes, nettoyee par des eſgouts faits à gargouilles & muffles de Lyon. L'vn des bouts de ceſte terrace eſtoit vne gallerie vitree, lambriſſee ſur vn plancher de carreaux émaillez de couleur : le frontiſpice, à grandes colonnes canellees & rudentees, garnies de leurs baſes, chapiteaux, architraue, friſe, cornice, & mouleures de bonne grace & de iuſte proportion. La veüe belle & limitee de douze coupeaux de montagnettes, ruiſſelets, riuieres, fontaines, prez, combes, chaſteaux, villages & bois : bref, de tout cela que l'œil ſçauroit ſouhaiter pour ſon contentement(1). Or dedans ceſte gallerie couuerte ſe monſtroit vne infinité de tableaux, faits de la main de quelque gentil ouurier: entre autres i'en remarquay trois, le premier eſtoit vn paiſage ſi bien & ſi naifuement rapporté au naturel, que la nature meſme ſe tromperoit s'elle oſoit entreprendre de faire mieux: au milieu ſe découuroyent deux Bergers, aſſis & appuyez du dos contre le tronc

1. Description du domaine et château de Joinville, berceau de la maison de Guise.

de deux ormes : ils eſtoyent ſi penſifs & de ſi triſte contenance, qu'on iugeoit aiſément qu'ils ſe lamentoyent ſur les miſeres de noſtre temps. Et à la vérité ils portoyent l'œil baiſſé, le viſage palle & chagrin, toutesfois ineſperément découurent vn Berger, qui leur annonce nouuelle de la paix : & ſi i'ay bonne memoire, ie vous diray leurs complaintes que ie vey ſi mignonnement tracees, & contrefaites au pinceau, ſur le tronc de ces arbres, qu'il ſembloit qu'elles fuſſent de relief, cruës & engroſſies auec leur eſcorce. Le premier qui eſtoit vers le Soleil leuant, ſouſpiroit en ceſte façon.

TENOT, BELLOT, PEROT. (1)

BELLOT.

C'EST de long temps, Tenot, Tenot, que la fortune
Eſt comme par deſtin entre nous deux commune,
Vn miſerable ſoin touſiours ſur noſtre chef,
Importun, amoncelle vn monde de mechef.

1. *Tenot*, c'est Antoine de Baïf ; *Bellot*, c'est Remy Belleau lui-même ; *Perot* désigne Pierre de Ronsard. Tous trois amis, élèves de Daurat :

. . . . . *Chez lui premierement*
Nostre ferme amitié print son commencement,
Laquelle dans mon âme à tout jamais et celle
De nostre ami Baïf sera perpétuelle.
(RONSARD, élégie à Remy Belleau.)

L'édition du *Chant de la Paix* (André Wechel, 1559) porte : Bellin, Thoinet, et Perot. C'est à cette édition que nous empruntons les variantes citées.

TENOT. (1)

Hé qui ſeroit heureux quand en noſtre prouince
Cité contre cité, & prince contre prince,
Le noble, le marchand, le ſoldat, l'artiſan,
Le Iuge, l'Aduocat, le ſerf, le courtiſan,
Le maiſtre, l'eſcolier, l'orateur, le poëte,
Le preſtre, le reclus, la ſimple femmelette,
S'arment contre leur ſang, & pris d'ambition,
Dedans leur eſtomac font la ſedition?

BELLOT.

Auſſi ne vois-tu pas, que depuis que la France
Couue dedans ſon ſein le meurtre & la vengence:
La France enſorcelee & ſurpriſe d'erreur (2),
De guerre, de famine, & de peſte & de peur,
France le petit œil & la perle du monde,
Eſt maintenant ſterile, au lieu d'eſtre feconde?
Et comme maugré ſoy, dépite elle produit,
Par colere & dedain, ſon herbage & ſon fruit? (*a*)

a. Var. (1559):

Hé qui ſeroit heureux? quand deſſus la campagne,
Nous voions les ſoudars & de France & d'Eſpagne
Tous armez s'esbranler, & pour quelque bon-heur
Cherement acheter vn miſerable honneur.
Ne voy tu des le tems que noſtre pauure terre
Suporte ſur le dos les meurtres de la guerre,
Qu'a peine & maugré ſoy depite elle produit
Comme par vn deſdain, ſon herbage & ſon fruit.

1. Dans l'édition de 1559, le dialogue n'est coupé qu'après les 84 premiers vers, où Thoinet reprend : *Il est vray.....*

2. Allusion à la propagande protestante.

TENOT.

Ne vois-tu des foreſts le plus épais fueillage,
Qui ne porte ſinon à regret ſon ombrage?
Les Faunes, les Siluains, de tous coſtez eſpars,
Se muſſant, ont quitté leurs foreſts aux ſoudars.

BELLOT.

Il n'y a dans ces bois lieu tant ſoit ſolitaire,
Qui ne ſente de Mars la fureur ordinaire :
Vous le ſçauez taillis, & vous couſtaux boſſus,
Prez, monts, iardins, & bois, & vous antres mouſſus,
Qui mille fois le iour reſpondez à mes plaintes,
Plaintes qu'on liſt au flãc de ces ormes empraintes : (*a*)
Nymphes vous le ſçauez, & vous qui habitez,
Satyres, dans les creux de ces obſcuritez,
Meſme le beau cryſtal de ces viues fontaines,
Le murmure en coulant par ces herbeuſes plaines.

TENOT.

N'as-tu pas veu, Bellot, machotter les brebis
L'herbe demi-brulee, au milieu des herbis?
Briſer nos chalumeaux? & de mille ruïnes
Saccager les rouſeaux de nos pauures caſſines?
Au lieu d'eſpiz creſtez naiſtre ſur les ſillons
Des chardons heriſſez en poinctes d'aiguillons?
Les porcs dans les ruiſſeaux, & troubler dans la prée
L'eau que tous les Bergers tenoyent comme ſacree?
De carmes (1) enchantez la Lune enſorceler?

a. Var.:

Vous mons, rochers & bois, & vous antres mouſſus
Qui mille fois le iour reſpondez à mes plaintes,
Plaintes qu'on liſt au front de ces arbres empraintes.

1. Vers, *carmen*.

Faire tarir le laict, & les pis deſenfler
De la vache laitiere, & de mauuaiſe œillade
Rendre tout le troupeau & galeux, & malade?
Bref, i'eſtime celuy trois & trois fois heureux
Qui mourant n'a point veu vn ciel ſi malheureux.

BELLOT.

On ne fait plus aux champs l'annuel ſacrifice
A Palés ny à Pan, tout gaillard exercice
A perdu ſon honneur, deſſus l'herbe luter,
Outre les clairs ruiſſeaux d'vne courſe ſauter,
Et comme dans ces champs, on ne void dans la ville
Qu'vn piteux deſarroy, Galate & Amarylle
De leur propre ſeiour à tous coups s'eſtranger,
A fin de n'eſtre proye au ſoldat eſtranger :
La pucelle eſt forcee, & la courbe vieilleſſe
Fuit d'vn pié chancelant de peur et de foibleſſe.
Que pleuſt à Dieu, Tenot, que de ſimples rouſeaux
Ie ne me fuſſe au col pendu des chalumeaux,
Mais qu'en me façonnant, comme ſoldat pratique,
I'euſſe appris à creſper le long bois d'vne pique,
A piquer vn cheual, le manier en rond,
A dextre & à feneſtre, à courbette & à bond,
A le mettre au galop, à luy donner carriere,
A rompre de droit fil vne lance guerriere,
A monter courageux ſur le flanc d'vn rampart,
Rapportant le harnois fauſſé de part en part,
Et d'vne noble playe acheter vne gloire
Pluſtoſt que par mes chants vne ſourde memoire.

TENOT.

Qu'y ferons-nous, Tenot (1)? ie ne puis viure ainſi.

1. C'est Bellot qui doit être mis; l'erreur se trouve dans toutes les éditions posthumes.

Le Dieu Pan ny de toy, ny de moy n'a ſouci,
La miſere nous ſuit de ſi pres qu'à grand' peine
Pouuons-nous librement dérober noſtre haleine
Pour enfler la muſette, & mouiller ſeulement
L'anche de nos pipeaux, qui ſe moiſiſt au vent.

BELLOT.

Mes doigts ſont engourdis, ie pers la cognoiſſance
D'eſtouper du flageol l'inegale ordonnance :
Mais ta loure eſt entiere & le ventre en eſt bon,
L'anche, le chalumeau, le ſoufloir, le bourdon,
Ne perdent point le vent, ſa petite languette
Comme il te plaiſt, Tenot, fait parler ta muſette
Aux taillis cheuelus, aux rochers & aux bois,
Mais entre les rochers ſe dérobe ma vois.

TENOT.

Il eſt vray, mon Bellot : mais que ſeruẽt nos plaintes?
Touſiours auec les vents elles s'en vont eſtaintes?
Nous les chantons aux rocs, mais helas ils ſont ſours,
Au murmure des eaux, mais begues ſont leurs cours:
Nous les grauons aſſez és rides de l'eſcorce
Des ſaules verdoyans, mais ils n'ont pas la force
De les pouuoir conter, & me deſplaiſt vrayment
D'auoir iamais tenté d'enfler premierement
La muſette Françoiſe & reueillé la Muſe
Qui muette dormoit ès bois de Syracuſe.
[Il m'en deſplaiſt, Bellot, & ſi i'euſſe penſé,
Par vn autre labeur ie me fuſſe auancé.] (1)
Car lors que ie l'enflay, ie deuois eſtre ſage
Par les ſignes certains d'vn malheureux preſage,
(Ie tremble en y penſant) car ie vey de mes yeux,
Sous vn air embrouillé le haut d'vn cheſne vieux

1. Ces deux vers n'existent pas dans l'édition primitive.

Soudain frapé du Ciel, & ſi vey la plus belle
Des cheures de Colin, auorter deſſous elle
De deux petits cheureaux : i'en porte encore au flanc
Vn ceinturon couuert de la peau du plus blanc,
Qu'alors il me donna pour noter l'auanture
Et remarquer le iour d'vn ſi mauuais augure,
Qu'à force i'entaillay deſſus ces arbriſſeaux,
Et ſur le verd tapy de ces prochains ruiſſeaux.

BELLOT.

C'eſt trop ſe lamenter, ceſſon de nous complaindre,
Auſſi bien nos ſoupirs ne peuuent pas attaindre
Aux oreilles des Dieux, laiſſon là ces regrets,
Et chanton ie te pry ſous ces ombrages frez :
L'amoureuſe faiſon à chanter nous conuie,
Puis de chanter à toy i'ay de long temps enuie.
Voy ces prez non foulez d'autres piés que des Dieux
Faunes & Cheure-piez, hoſtes de ces beaux lieux :
Voy le tendre bourgeon qui s'enfle & qui découure,
S'esbourrant peu à peu, vne gemme qui s'ouure
D'vn œil à demi-clos : voy les arbres pouſſer,
Voy les boutons éclos en poignant s'auancer :
Au bord de ce ruiſſeau voy ces deux colombelles
Qui ſont bec contre bec, & tremouſſant les ailes
Se baiſent tour à tour, & vont faiſant l'amour.
C'eſt preſage certain de voir quelque beau iour.
Voy l'email bigarré de ces fleurs nouuellettes,
Encore non touché des pillardes auettes :
Eſcoute parmi l'air les petits oiſillons,
Voy le ſable menu qui ſautelle à bouillons
Et tremblotte au dedans de ceſte pierre viue :
Voy ces bords couronnez d'vne mouſſe naïue
Qui feutre tout le creux, & à le voir rouler
On diroit que ſon eau s'efforce de parler.
Mais oy comme elle iaſe : Ha c'eſt vne eau prophete,

Perot la fait parler au vent de ſa muſete,
Perot ce grand Berger, il m'en ſouuient fort bien :
Car enflant l'autre iour vn chalumeau tout ſien,
Fait de canne de ionc, au bord de la fontaine
Qui prẽd ſon nom d'Hercule (1), & les bois & la plaine,
Les herbes & les fleurs, les antres & les mons,
Enchantez reſpondoyent à ſes douces chanſons.

TENOT.

Or puis qu'il faut chanter, allon ſous le fueillage
De ce large fouteau qui rend ſi doux ombrage,
Zephyre animera les fleutes de nous deux.
Mais ie voy, ce me ſemble, vne troupe de bœufs
Au fond de ce vallon : ceſte vache abaiſſee
Qui a l'échine blanche & la corne emouſſee,
C'eſt la vache à Perot, c'eſt elle ie la voy.
Encor par ce taillis vn Berger i'apperçoy
Qui accourt droit à nous : à voir ſa panetiere,
Ses gueſtres, ſon flageol, ſon chien, & ſa louuiere,
C'eſt Perot, c'eſt luymeſme, il auance le pas,
Il nous a recogneuz, il eſtend ia les bras
Pour nous ſaiſir au col. Pan ce iourdhuy nous montre
Qu'il nous veut quelque bien par ſi douce rencontre.

PEROT.

Pan le Dieu des foreſts, & des Bergers auſſi,
Vous maintienne en ſa garde, & de vous ait ſouci.
Que dites vous, Bergers? à voir voſtre viſage,
Vous eſtes tous penſifs, & ſemble qu'vn orage,
Ou quelque autre malheur ſoit tombé deſſus vous.
Sus mettez ſous le pié le ſoin & le courrous,

1. Arcueil, qui s'appelait alors Hercveil. C'est une allusion au voyage d'Hercveil. (V. Œuvres inédites de Ronsard, publiées par M. P. Blanchemain.)

Il ſe faut eſgayer, enfans, il faut s'ébatre,
Il faut prendre la fleute, & de cire molaſtre
Rafuſter promptement les trous de vos pipeaux,
Le loup n'a plus la dent ſur nos petits troupeaux:
Il faut en cent façons marquer ceſte iournee
Sus l'eſcorce des bois, la Paix eſt retournee,
La Paix fille de Dieu, abandonnant les cieux,
Pour eſtre à tout iamais garde de ces bas lieux.
On en fait ia les feux, i'en ay veu la fumee
Eſtant ſur ce couſtau, & la terre ſemee
D'vn grand nõbre de gens qui vont ioignant les mains
Pour louer ce grand Dieu qui prend ſoin des humains,
Et qui aſſoupiſſant des paſteurs la querelle
A tourné leur diſcord en amour mutuelle.
Sus donques, mon Tenot, embouche ton flageol,
Qui d'vn cordon de laine eſt pendu à ton col,
Bellin (1) t'eſcoutera : quant à moy ie retourne
Du ſaint horreur de l'antre, où mon pipeau ſeiourne
Pendu ſur le portail, puis dedans moy ie ſens
Cent deïtez encor', qui m'ont raui les ſens :
Ie m'en vay repoſer ſur ces fleurs nouuellettes
Pour entendre de pres le ſon de vos muſettes.
Commence donc, Tenot, il n'y faut plus penſer,
La Paix eſt deſcendue, il te faut commencer.

Le Berger plus deuôt mit le genoil en terre,
Dreſſe les yeux au Ciel, & ſes cheueux enſerre
D'vn tortis de veruaine, & deuers l'Oriant
Eſtendant les deux bras, alloit ainſi priant.

1. Bellin pour Bellot.

CHANT DE LA PAIX. (1)

TENOT.

Ie te ſalue, ô Paix fille de Dieu,
Fille de Dieu, tu ſois la bien venuë,
La belle Aſtree & Themis la chenuë
Sont maintenant de retour en ce lieu:
Ne cherche plus dans le Ciel ta retraitte,
Icy les vents qui ſouſpirent en l'air
Te font honneur, la terre t'eſt ſuiette,
Et ce qui court d'eſcaillé dans la mer.

Ie te ſalue, ô Repos eternel,
De l'vniuers l'alliance premiere,
Qui debrouillant la confuſe matiere,
Sus deux piuots fis rouler ce grand Ciel:
Et ſurpendis de main induſtrieuſe
La peſanteur des plus lourds Elemens,
Et en bornant la marine écumeuſe
Tu l'aſſeuras ſur le milieu des vents.

Ie te ſalue, ô Paix, ſouuerain bien
Du peuple bas, ſeur appuy des prouinces:
Ie te ſalue, ô Garde de nos Princes,
Et des citez le fidelle entretien:
Le clair Soleil qui de ſa pointe entame
Le iour poignant, & qui le ferme au ſoir,
Nous monſtre aſſez par les rais de ſa flamme
Le grand plaiſir qu'il reçoit de te voir.

Donc que l'on voye à ton heureux retour,

1. Publié à l'occasion de la paix de Cateau-Cambrésis, qui mit fin à la guerre entre la France et l'Espagne.

Rire les champs, verdoyer les campagnes,
Le ciel ſans nue, & le haut des montagnes
Touſiours doré des rayons d'vn beau iour:
Que les replis de la Seine ondoyante
Portent ton nom iuſqu'aux flots écumeux
De la grand' mer, & puis la mer bruyante
Le pouſſe aux vents, & les vents iuſqu'aux cieux.

Et qu'en marchant à l'ombre de tes pas
Le ſein fecond de la terre floriſſe,
Sur les buiſſons la roſe eſpanouiſſe,
Et le doux miel pleuue touſiours çà bas,
Tant que l'on voye vne ſaiſon pouſſee
De tout bonheur redorer noſtre temps:
Si que le ciel, & la terre engroſſee (*a*)
Soit à iamais d'vn eternel printemps.

C'eſt toy, c'eſt toy qui fais parler les ports
Diuers langage, & qui permets encore
Que l'Eſpagnol, le Barbare & le More
Puiſſent ſurgir ſeurement à nos bords.
C'eſt toy qui fais que les champs ſe heriſſent
D'eſpiz creſtez, & qu'au bras des ormeaux
Les beaux raiſins ſurpendus ſe noirciſſent,
Et dans les prez ſe heurtent les toreaux.

C'eſt toy qui tiens en cent chaiſnes d'airain
L'Inimitié, le Diſcord & la Guerre,
Guerre qui fait que le fruit de la terre
S'eſuanouiſt ſi toſt de noſtre main.
C'eſt toy qui fais que les bourgs & les villes

a. Var.:

Et que le ciel & la terre honoree...

Courbent le chef ſous le ioug de la loy :
C'eſt toy qui fais que les citez tranquilles
Vont honorant CHARLES (1) noſtre grand Roy (*a*).

Par toy chacun vit & libre & gaillard,
Par toy l'on fait tournois & mariages (3),
Par toy Venus allume nos courages
D'vn feu ſecret qui doucement nous ard :
Quand par les yeux d'vne face diuine (*b*)
Ce petit Dieu ſe gliſſe dedans nous
De veine en veine, & dans noſtre poitrine
Verſe, mechant, ſon venin aigre-dous.

Et bref, c'eſt toy qui de plaiſirs diuers
Nous fais iouir, nous relachant la bride :
C'eſt toy qui ſers de ſecours & de guide
A ce qui roule en ce grand Vniuers :
Et bref, tu es la nourrice feconde,
Le ſeur rampart des plus foibles citez,
Ton cher tetin alaitte ce bas monde,
Le bien-heurant de cent felicitez.

a. Var. (1559) :

Vont honorant la mageſté d'vn Roy (2).

b. Var. :

Quand des beaux yeux d'vne beauté diuine... (4)

1. Charles IX.
2. Henri II.
3. Ces allusions, conservées dans les éditions posthumes, s'appliquent fort bien à Henri II : on sait son goût pour les tournois, dont il fut victime ; quant aux mariages, la paix de Cateau-Cambrésis fut cimentée par l'union de Philippe II avec Elisabeth, fille de Henri II, et celle du duc de Savoie avec Marguerite, sœur du roi.
4. Diane de Poitiers.

Le moiſſonneur par toy librement dort
Dans ſa moiſſon, la main sur la faucille :
Par toy l'humeur du vin nouueau diſtille
Dedans la tonne, écumant iuſqu'au bord.
Reſte ſans plus, France, que l'on enſerre
De lauriers verds ce grand Roy des François,
Roy le plus grand (*a*) de ceſte baſſe terre,
Soit en vertu, en armes ou en loix.

Doncques à fin que iamais n'eſperions
Guerre ici bas, que l'eſtendart fleuriſſe
En verds rameaux, & que l'araigne ourdiſſe
Sa fine trame és vuides morions :
Que des braſſarts & des corps de cuiraſſe
Le fer s'allonge en la pointe d'vn ſoc :
Le coutelas, la piſtolle & la maſſe
Dans le fourreau ſe moiſiſſent au croc.

Et s'il reſtoit encor deſſus les murs
De nos citez, de rancœur quelque trace,
A coups de pié pouſſe-le dans la Thrace,
Ou ſur le chef des Scythes, & des Turcs :
Tant qu'à iamais on ne ſente l'orage
Ny la rigueur de ce Mars furieux,
Aumoins la France, & ceux qui font hommage
A ce grand Dieu qui nous promet les cieux.

a. Var.:

De lauriers vertz le front de ces deux Roys, (1)
Roys les plus grands.....

1. La modification se continue : *grand Roy,* dans l'édition posthume, s'applique à Charles IX ; *ces deux Roys,* du texte primitif, désignent Henri II et Philippe II, unis par une récente alliance.

Sus donc, Bergers, qu'il n'y ait arbriſſeau,
Deſſus le tronc qui ne porte engrauee
De ceſte Paix la ſaiſon retrouuee
Et de ce iour le biénheureux flambeau :
Que tous les ans, ô Pan, on te nourriſſe
Pour ce iour meſme vn petit aignelet
A la peau blanche, & que chacun empliſſe
Pour te donner, vn grand vaiſſeau de lait.

Et quant à moy, ſous les ombres mollets
De ces coudriers, pres cette eau qui iargonne
Deſſus le ſable, il faut que ie façonne
De gazons verds deux petits autelets :
L'vn à ce Roy (1) dont les vertus entieres,
Et la vaillance (*a*) ont rendu pour iamais
De tout bon-heur nos terres heritieres,
Tirant du ciel la bien-heureuſe paix.

Pour ſa grandeur, croiſſez herbes & fleurs,
Et en croiſſant faites croiſtre la gloire
De ce grand Roy, à fin que ſa memoire
Y ſoit viuante en cent mille couleurs.
L'autre, à celuy dont la ſage ieuneſſe (1),
Le meur conſeil, la vaillance & le bras,
A du haut ciel tiré ceſte deeſſe

a. Var.:

L'vn à celuy (2) *dont les vertus entieres*
Et la faconde.....

1. Charles IX.
2. Le cardinal de Lorraine, l'un des principaux instigateurs de la paix.
1. François de Guise.

Pour la loger entre les peuples bas (*a*).

L'autel premier d'vn verdoyant lierre
Tout à l'entour aura les fronts couuerts,
L'autre ſera entaillé d'vne pierre,
Où tous les ans ie chanteray ces vers :
Deſſous leurs pieds & la manne, & le miel
Naiſſent touſiours, & la freſche roſee,
Tant que leurs prez & leur terre arroſee
Soyent à iamais d'vn printemps eternel.

D'vn mois d'Auril la pluye ſe répanche
Deſſus leur chef, puiſſent dans leurs pourpris
Touſiours fleurir le thym & la paruanche,
Puiſſent ſuer leurs cheſnes l'ambre gris,
Que de nectar & de vins eſtrangers
Soyẽt iuſqu'aux bords leurs cuues touſiours pleines,
De laict caillé blanchiſſent leurs fontaines,
En ſucre & miel ſe fondent leurs rochers.

Que de Cerés la treſſe blondiſſante
Puiſſe creſper leurs ſillons abondans,
De leurs buiſſons l'eſpine heriſſante

a. Var.:

En ſon honneur croiſſez herbes & fleurs,
Et en croiſſant, faites croiſtre la gloire
De ſon merite, à fin que ſa memoire
Y ſoit viuante en cent mille couleurs.
L'autre à celuy dont la ſage vieilleſſe, (1)
Le meur conſeil eſprouué de noz Roys,
A du haut ciel tiré ceſte Deeſſe
Pour la loger au milieu des François.

1. Le connétable de Montmorency.

Puiſſe rougir de beaux raiſins pendans :
Puis que pour nous ils ont tant trauaillé,
De mille biens fortunant noſtre terre,
Que pour auoir en armes bataillé (*a*)
Par vne Paix ont ſurmonté la guerre.

PEROT.

Le ſommeil n'eſt ſi doux ſur l'herbe roſoyante
Aux bergers trauaillez, ny la ſource ondoyante
D'vn argentin ruiſſeau, pour leur ſoif allenter,
Que m'eſt doux & plaiſant ton amoureux chanter :
Pan m'en ſoit à teſmoin, les monts & les vallees,
Les foreſts & les rocs, & les voix redoublees
De Menalque & Daphnis, i'en iure par ces eaux,
Et par les cornichons de mes ieunes bouueaux.

Mais ia l'ombre plus grãd du sommet des mõtagnes
Deualle redoublé ſur les brunes campagnes,
Garçons il s'en va tard, allon trouuer mes bœufs
Au fond de ce vallon : ie vous loge tous deux,
Point ne nous defaudra la chaſtaigne mollette,
Ny le fourmage gras, & puis ma Caſſandrette (1)
Dreſſera promptement noſtre petit repas :
Le iour s'en va brunir, enfans, haſton le pas.

Ces Bergers ſe complaignoyent en ceſte ſorte ſur les miſeres de noſtre temps : ie ſçay qu'il y auoit encore quelques vers, mais ie ne vous puis reciter ce qui reſtoit, parce que ie ne ſçay par quel malheur on auoit autresfois laiſſé vne

a. Var.: *Que ſans auoir en armes bataillé.....*

1. Nom de la maîtresse que Ronsard a célébrée dans le Premier Livre de ses Amours.

feneſtre entr'ouuerte, qui frappoit droit ſur ce tableau, & le vent auoit donné à l'endroit où eſtoyent ces vers, de façon qu'il ne me fut poſſible d'en retirer d'auantage. L'autre tableau eſtoit vn paiſage, où ſe monſtroit vne troupe de pauures Bergers, le genoil en terre, les mains iointes, la face vers le ciel, où paroiſſoit à demy corps par le trauers d'vne eſpeſſe nuee, vne Deeſſe tenant vn eſpy flamboyant en ſa main : pour vous la faire cognoiſtre, ie vous diray les prieres de ces pauures Bergers. Elles commencent ainſi.

ODE A LA ROYNE (1)

POVR LA PAIX.

LAISSE le ciel, belle Aſtree
En France tant deſiree
Vien faire ici ton ſeiour,
A ton tour :
Aſſez les flammes ciuiles
Ont couru dedans nos villes
Sous le fer et la fureur :
Aſſez la palle famine,
Et la peſte & la ruine
Ont esbranlé ton bon-heur.

Le rocher ne la tempeſte
Touſiours ne pend ſur la teſte
Du pilote palliſſant,
Fremiſſant :
La nuë, eſpeſſe en fumee,
Touſiours ne ſe fond armee

1. La reine mère, Catherine de Médicis, régente à l'avénement de Charles IX, âgé de dix ans.

De feu, de ſoulphre et d'eſclair,
Quelquesfois apres l'orage
Elle fourbiſt le nuage,
Et le rend luiſant & clair.

Monſtre-nous ta face belle
En ceſte ſaiſon nouuelle,
En pitié regarde nous
D'vn œil doux :
Fay vn cœur de tous nos Princes,
Et raſſeure nos prouinces,
Nous découurant ton beau ſein,
Et ton bel œil que i'honore,
Et l'eſpy qui ſe redore
Toutes les nuits en ta main.

Que ton feu, gente Deeſſe,
Nous apporte d'allegreſſe!
Mon Dieu que d'heur pour iamais,
Douce Paix,
Porte ta face honorable,
Ta face plus venerable
Et plus gracieuse encor
Que n'eſt l'eſtoile qui guide
Le Soleil, quand par le vuide
Il eſtend ſon creſpe d'or!

Ie voy deſia noſtre France,
Qui ſouſpire l'eſperance
De ſe reuoir en faueur
Du bon-heur:
Ie la voy deſſus les traces
Et des Vertus & des Graces,
Si tu veux guider ſes pas,
Loing banniſſant la querelle

Qui s'eſtoit miſe contre elle
De flanc, de teſte, & de bras.

Que le ciel à ta venuë,
Eſpanche vne douce nue
De parfums & de ſenteurs,
Et d'odeurs,
De miel, de manne ſucree,
Tant que la France enyuree
Soit groſſe d'vn beau printemps,
D'vn printemps qui touſiours dure,
Et qui ſurmonte l'iniure
Et les eſchanges du temps.

Hà, que ie t'eſtime heureuſe
Fille du Ciel gracieuſe!
Hà que i'eſtime icy bas
Tes ſaincts pas,
Ayant choiſi pour hoſteſſe,
Vne tant ſage Princeſſe,
Qui te fait tant de faueur,
Qu'à iamais elle t'aſſeure
De t'ouurir pour ta demeure
France, ſon œil, & ſon cœur.

Sois donc, Seigneur, la défenſe
Et le rampart de la France,
Nourriſſant noſtre grand Roy,
En ta loy:
Et que ſous ta main maiſtreſſe
Croiſſe ſa tendre ieuneſſe,
Luy ſeruant de guide encor
Pour le dreſſer en la voye,
Comme Apollon deuant Troye
S'auançoit deuant Hector.

Le troiſieſme tableau eſtoit tout guerrier : d'vn coſté c'eſtoyent ſieges & priſes de villes, comme de Mets, de Calais, & de Theonuille, c'eſtoyent camps aſſemblez, camps partis, eſcarmouches, ſaillies, embuſches, entrepriſes, approches, batteries, camiſades, ſappes, mines, ſentinelles, & eſcalades. De l'autre coſté ſe voyoit le voyage d'vne ieuneſſe Françoise en Italie, ſous la conduitte de ce vaillant Cheualier, qui s'y porta heureusement (1).

A MONSEIGNEVR

LE DVC DE GVYSE. (2)

ODE.

COMME l'oiſeau, qui modere
Le foudre bruyant par l'air
Deſſous ſa griffe, heritiere
Du tonnerre, & de l'eſclair,
Se monſtra braue & fidele,
Quand ſur le bat de ſon æle
Il enleua iuſqu'aux cieux
Le choiſi mignon des Dieux.

Ainſi les forces guerrieres
De ce Prince, dont le nom
Par les bouches eſtrangeres
Fait bruire aſſez le renom,

1. Allusion aux principaux faits d'armes dont François de Guise fut le héros et à son expédition d'Italie, dont Remy Belleau faisait partie.

2. François de Lorraine, duc de Guise. Cette ode lui fut adressée après la prise de Calais, en 1558. Elle fut imprimée cette même année (Paris, André Wechel, in-4°).

Miſes ſoudain en campagne
Ont fait ſentir à l'Eſpagne
Que c'eſt d'offenſer l'honneur
D'vne Royale grandeur.

D'vne ſecouſſe legere
Ce grand Hercule élancé
S'oppoſant à la colere
De l'Ocean courroucé,
Empiette, rauiſt, atterre
Le vieil laurier d'Angleterre,
Et braue l'a replanté
Au ſein de la Maieſté.

Bourraſſant de telle audace
L'orgueil du ſuperbe Anglois,
Qu'il l'a fait en peu d'eſpace
Proye du ſoldat François,
Qui ia s'efforce de rendre
Les honneurs deuz à la cendre
De nos peres ſoupirans
Le long ſilence des ans.

Le plongeant en frayeur telle
Qu'en tormente le Nocher :
Ou le Cheureau qui broutelle
Deſſus les flancs d'vn rocher,
Decouurant la dent meurdriere
Ou d'vne Louue terriere,
Ou d'vn Lyon foudroyant,
Qui va ſa mort aboyant.

Si bien que l'œil de la France
Morne & bas ſous le danger
De quelque fraiſle eſperance,

Qui chatouilloit l'eſtranger,
A toſt reueillé la gloire
De l'immortelle victoire,
Ceignant ſes temples guerriers
Du chaſte honneur des lauriers.

Par ce Prince, dont la dextre
A fouillé dedans le ſein
De l'Itale, & fait pareſtre
Au braue Napolitain,
Comme eſtoyent braues les forces
Du François, ſans les entorces
De ces peuples deſtournez
Et des aſtres mutinez.

Encor que l'eau doux-coulante
Dedans les bornes du Tront,
Porte à iamais rougiſſante
La vergongne ſur le front,
D'auoir ſur ſa riue molle
Receu la graue parolle
D'vn Céſar, ſe declarant
Sur l'ennemy conquerant.

D'vn Céſar, dont le courage
En cent guerrieres façons
A fait ſentir ſon orage
Et aux rochers & aux monts.
Tu le ſçais bien Tourterelle,
Iule-noue, & toy Nucelle,
Campoly, Terme (1), & cent forts
Mis au ioug par ſes efforts.

1. Noms des places fortes tombées au pouvoir du duc de Guise.

Guidant ſes vaillantes troupes
Par les ſommets orageux,
Et par les gelantes croupes
Des monts entez dans les cieux (1),
Par torrents eſpouuentables,
Et par deſtroits non paſſables :
Sans plus au Prince Lorrain,
Pour faire vn braue deſſein.

Que les rigueurs eternelles
Du froidureux Aquilon,
Que les tempeſtes cruelles
Contre un François bataillon
N'euentent iamais leur force,
Pluſtoſt luy seruant d'amorce
Pour l'animer au danger
Que des armes l'eſtranger.

N'eſt-ce acte vaillant & braue
Digne d'vn Prince François
Rendre vne conqueſte eſclaue
Et aux armes & aux loix?
L'outrepaſſer de puiſſance,
La repaſſer d'aſſeurance,
Affronter ſon ennemy,
Et mettre en paix ſon amy?

M'en ſoit teſmoin Pallienne,
Le Romain & l'Aſcolan,
Et la demeure ancienne
Des délices d'Adrian :
Tous voiſins d'vne famine,
D'vn ſac ou d'vne ruine,

1. L'armée française passa les Alpes au cœur de l'hiver.

Sans le fidelle recours
Qu'ils auoyent en ton ſecours.

Hà combien d'Ombres errantes
Se plaindroyent deſſus tes bords,
Combien de playes coulantes,
Hà, Tybre, combien de morts,
Combien de braſſarts, de creſtes,
D'armets comblez de leurs teſtes
S'entrehurteroyent roulans
Es flots Hetruſques bouillans?

Or ie remets en la dextre
Des fauoris d'Apollon
Ces traits, pour au ciel les mettre,
Encor que ſur le ſablon
Des replis Adriatiques,
I'aye veu croiſer les piques
Et froncer les eſtendars,
Comme l'vn de tes ſouldars.

Mais, las! ma Muſe eſt trop baſſe
Pour dreſſer le vol ſi haut,
Pour animer la cuiraſſe
D'vn Prince allant à l'aſſaut,
Pour bien chanter les brauades,
Les deſſeins, les embuſcades,
Forts tenus, fleuues ſondez,
Murs battus, & murs gardez.

O le grand heur de nobleſſe
Naiſtre d'vn pere vaillant,
Heritier de ſa proüeſſe
Et de ſon bras aſſaillant!
Le cœur, la bouche & la grace

Du cheual, vient de la race:
Iamais l'Aigle genereux
Ne couue vn pigeon peureux.

Puis la montaigne fatale,
La montaigne au blanc coupeau
Qui de ſa hauteur egale
Les flancs de voſtre chaſteau,
En armes ne fauoriſe
Que voſtre race DE GVYSE,
Race qui tire apres ſoy
Les honneurs de Godefroy (1).

Or ſus donq', que lon cordonne
Cent Lauriers courbez en rond,
Sus France que lon couronne
Ce tant ſage & vaillant front,
Ce front tané de poudriere
Halletant ſus la frontiere
Pour toy, France, & pour ton los
Et pour l'heur de ton repos.

Or le pendant de ceſte terrace n'eſtoit point tant ſur le roc, qu'il fuſt demeuré ſterile : car ſi iamais le bon pere Bacchus reſpandit largement de ſa feconde & liberale cuiſſe ſes douces liqueurs, ça eſté en ce vallon, que ie vey ſi à propos, & en ſi belle ſaiſon, que la vigne commençoit à ébourrer le coton delicat de ſon bourgeon, allongeant entre ſes fueilles tendrettes deux petites manottes, tortillees & recourbees comme deux petites cornes de Limaçon. En quelques lieux ſe voyoit le pampre

1. Les Guise descendaient de Godefroy de Bouillon.

verdiſſant qui commençoit à deſueloper ſes fueilles largettes decoupees, vn peu iauniſſantes ſur les bords, & emperlees de roſee, comme de petit duuet, qui les rendoit argentees quand le Soleil rayonnoit ſur ce couſtau. Ie vous diray quelques petits vers ſur la deſcription du mois d'Auril, que ie trouuay tout fraiſchement grauez auec la pointe d'vn poinçon, ſur les appuis de ceſte terrace, riche de cent chiffres, deuiſes & entrelas, eſtant le receueur ordinaire de telles reſueries & coleres paſſionnees de l'Amour. Ils commençoyent ainſi.

AVRIL.

AVRIL l'honneur & des bois
Et des mois:
Auril la douce eſperance
Des fruicts qui ſous le coton
Du bouton
Nourriſſent leur ieune enfance.

Auril, l'honneur des prez verds,
Iaunes, pers,
Qui d'vne humeur bigarree
Emaillant de mille fleurs
De couleurs,
Leur parure diapree.

Auril, l'honneur des ſoupirs
Des Zephyrs,
Qui ſous le vent de leur ælle
Dreſſent encor és foreſts
Des doux rets,
Pour rauir Flore la belle.

Auril, c'eſt ta douce main,
Qui du ſein
De la nature deſſerre
Vne moiſſon de ſenteurs,
Et de fleurs,
Embaſmant l'Air, & la Terre.

Auril, l'honneur verdiſſant,
Floriſſant
Sur les treſſes blondelettes
De ma Dame, & de ſon ſein,
Touſiours plein
De mille & mille fleurettes.

Auril, la grace, & le ris
De Cypris,
Le flair & la douce haleine :
Auril, le parfum des Dieux,
Qui des Cieux
Sentent l'odeur de la plaine.

C'eſt toy courtois & gentil,
Qui d'exil
Retires ces paſſageres,
Ces arondelles qui vont,
Et qui ſont
Du printemps les meſſageres.

L'aubeſpine & l'aiglantin,
Et le thym,
L'œillet, le lis, & les roſes
En ceſte belle ſaiſon,
A foiſon,
Monſtrent leurs robes écloſes.

Le gentil roſſignolet
Doucelet,
Decoupe deſſous l'ombrage,
Mille fredons babillars,
Fretillars,
Au doux chant de ſon ramage.

C'eſt à ton heureux retour
Que l'amour
Souffle à doucettes haleines,
Vn feu croupi & couuert,
Que l'hyuer
Receloit dedans nos veines.

Tu vois en ce temps nouueau
L'eſſain beau
De ces pillardes auettes
Volleter de fleur en fleur,
Pour l'odeur
Qu'ils muſſent en leurs cuiſſettes.

May vantera ſes fraiſcheurs,
Ses fruicts meurs,
Et ſa féconde roſee,
La manne & le ſucre doux,
Le miel roux,
Dont ſa grace eſt arroſee.

Mais moy ie donne ma voix
A ce mois,
Qui prend le ſurnom de celle
Qui de l'eſcumeuſe mer
Veit germer
Sa naiſſance maternelle.

Ceſte deſcription du mois d'Auril, inuita vn Berger de la compagnie à chanter les louanges du mois de May, aduertiſſant vn ſien amy d'auoir ſouuenance de ſes amours, en ſi gaye & ſi belle ſaiſon, diſant.

MAY. (1)

PENDANT que ce mois renouuelle
D'vne courſe perpétuelle
La vieilleſſe & le tour des ans :
Pendant que la tendre ieuneſſe
Du ciel remet en allegreſſe
Les hommes, la terre, & le temps.

Pendant que l'humeur printaniere
Enfle la mammelle fruitiere
De la terre, en ces plus beaux iours,
Et que ſa face ſurſemee
De fleurs, & d'odeurs embaſmee
Se pare de nouueaux attours.

1. Ces vers s'adressent à Jean de la Jessée, poète gascon, né à Mauvaisin en 1550.

Jean de la Jessée vint à Paris dès sa vingtième année, à la suite de Jeanne d'Albret, et se fit promptement remarquer par son goût pour la poésie. A la mort de la reine de Navarre, il entra dans la maison de François de France, duc d'Anjou, dont il devint le secrétaire.

Lié d'amitié avec Remy Belleau, il pleura sur la mort de Claude de Lorraine, duc d'Aumale, tué devant La Rochelle ; puis, le cœur brisé des rigueurs de *sa Marguerite* (Marguerite de Navarre), il quitta la cour et même la France. Ses pérégrinations sont racontées dans une pièce intitulée l'*Amoureux errant*. Ses œuvres ont été réunies en quatre tomes, Anvers, Christophe Plantin, 1582. Le poète s'y fait représenter avec une couronne de laurier et y prend le titre de *poète lauréat*.

Pendant que les Arondelettes
De leurs gorges mignardelettes
Rappellent le plus beau de l'an,
Et que pour leurs petits façonnent
Vne cuuette, qu'ils maſſonnent
De leur petit bec artizan.

En ce mois Venus la ſucree,
Amour, & la troupe ſacree
Des Graces, des Ris, & des Ieux,
Vont r'allumant dedans nos veines
L'ardeur des amoureuſes peines,
Qui gliſſent en nous par les yeux.

Pendant que la vigne tendrette,
D'vne entrepriſe plus ſecrette
Forme le raiſin verdiſſant,
Et de ſes petits bras embraſſe
L'orme voiſin, qu'elle entrelaſſe
De pampre mollement gliſſant :

Et que les brebis camuſettes
Tondent les herbes nouuelettes,
Et le cheureau à petits bons
Eſchauffe ſa corne & ſautelle
Deuant ſa mere, qui broutelle
Sur le roch les tendres iettons.

Pendant que la vois argentine
Du Roſſignol, deſſus l'eſpine
Degoiſe cent fredons mignars :
Et que l'Auette meſnagere
D'vne aile tremblante & legere
Volle en ſes pauillons bruyars.

Pendant que la terre arroſee
D'vne fraiſche & douce roſee
Commence à brouter & germer :
Pendant que les vents des Zephyres
Flattent le voile des nauires
Friſant la plaine de la mer.

Ce pendant que les tourterelles,
Les pigeons & les colombelles
Font l'amour en ce mois ſi beau,
Et que leurs bouchettes beſſonnes
A tours & repriſes mignonnes
Frayent pres le coulant d'vne eau.

Et que la treſſe blondiſſante
De Cerés, ſous le vent gliſſante,
Se frize en menus creſpillons,
Comme la vague redoublee
Pli ſur pli s'auance eſcoulee
Au galop deſſus les ſablons.

Bref, pendant que la terre, & l'onde,
Et le flambeau de ce bas monde,
Se reſiouiſſent à leur tour,
Pendant que les oiſeaux ſe iouent
Dedans l'air, & les poiſſons nouent
Sous l'eau pour les feux de l'Amour :

Qu'il te ſouuienne, ma chere ame,
De ta moitié, ta ſaincte flame,
Et de ſon parler gracieux,
Des chaſtes feux & graces belles,
Et de ſes vertus immortelles
Qui ſe logent dedans ſes yeux.

Qu'il te ſouuienne que les roſes
Du matin iuſqu'au ſoir écloſes,
Perdent la couleur & l'odeur,
Et que le temps pille & deſpouille
Du printemps la douce deſpouille,
Les fueilles, le fruit, & la fleur.

Souuienne toy que la vieilleſſe
D'vne courbe & lente foibleſſe
Nous fera chanceller le pas,
Que le poil griſon & la ride,
Les yeux cauez & la peau vuide
Nous traineront tous au treſpas.

Va donc, & que ces charmereſſes,
Ces Muſes, ces ſœurs pipereſſes
N'enchantent ton gentil eſprit.
Boûche tes aureilles de cire
Et ſauf de peril te retire
A cet œil qui premier te prit.

Or que la Seine vienne eſtendre
Ses bras courbez pour te ſurprendre
Et te nourrir en ſon Paris
Malgré les faueurs de Garonne,
A ton retour qui te couronne
Comme l'vn de ſes fauoris.

Or que tu laiſſes vne plainte,
Vn regret, à la troupe ſainte,
Qui t'honore & te vante ſien,
Et qui iuſqu'aux riues barbares
Publira les louanges rares
De tes vertus, & le nom tien.

Va donc, & pren la iouiſſance
Des ſoupirs, qu'vne longue abſence
A fait renaiſtre dedans toy :
Va que Paris ne te retienne,
Ma chere ame, & qu'il te ſouuienne
Des Muſes, d'Amour, & de moy.

De ceſte terrace i'entre en vne grande ſalle tapiſſee d'vne tapiſſerie deſia ancienne, mais des mieux tiſſues qui ſe trouuẽt à mon opinion. C'eſtoyent des moiſſonneurs en chemiſe, qui ſcioyent du blé aux plus grandes chaleurs du iour, & des faucheurs dedans des prez, vn berger & vne bergere qui ſe faiſoyent l'amour. Et pour mieux vous peindre l'effet de leur trauail, ie vous diray quelques vers qui eſtoyent tiſſus ſur les bords de ceſte tapiſſerie. Ils commençoyent ainsi :

L'ESTÉ. (1)

TOVT eſtoit en chaleur, & la flamme etheree
Fendoit le ſein beant de la terre alteree,
Les fruits deſſus la branche à l'enui iauniſſoyent,
Et les eſpiz barbus aux champs ſe heriſſoyent
En bataillons creſtez, qui de face gentille
Monſtroyẽt leurs flancs dorez aux dẽts de la faucille.
L'vn coupe, l'autre engerbe, & l'épiant glenneur

1. L'auteur, qui continue à se cacher sous le pseudonyme de Bellot, s'adresse à sa maîtresse Catin, qu'il appelle plus loin Caton et Catelon, sans que « dans tous ses vers amoureux, qui sont fort polis et en fort grand nombre, Belleau ne nous ait jamais découvert le nom de sa maistresse. » (COLLETET.)

Va tallonnant les pas du courbe moiſſonneur,
Pour amaſſer l'eſpy qui de ſes mains ſuantes
Se deſrobe en trompant les faucilles mordantes.
Les vns vont aux ruiſſeaux de chaud preſque taris,
Pour refraichir leur gorge, & remplir leur baris.
L'vn aguiſe ſa faux, & les cornes poinctues
De ſa fourche nouailleuſe, & aux breches mouſſues
Des rateaux edentez il replante des dents :
L'autre de franc ozier tortille des liens
Pour fagotter le poil, qu'il couppe & qu'il ratelle
Es prez tondus de frais, vn autre l'amoncelle
En poinctes le dreſſant de ſuperbes meulons,
Le ioüet quelque fois des venteux tourbillons.
La cigale chantoit, les coulantes riuieres
Inuitoyent les bergers comme d'humbles prieres
Et de murmure doux, à ſe baigner dans l'eau :
Les pommes en tombant laiſſoient leur verd rameau,
Sans plus les vents mollets à petites ſecouſſes
Branſloyent leurs ailerons, & d'haleines plus douces
Tiedement ſoupiroyent des antres mouſſelus
Par le fueillage eſpais des hauts pins cheuelus.
L'air eſtoit ſi ſerain, & la flamme doree
Du Soleil radieux tellement temperee,
Qu'elle ſembloit ſe plaire à voir és clairs ruiſſeaux
La paſtourelle nüe, & nuds les paſtoureaux :
Bref chacun pour le chaud ſe mettoit en chemiſe,
Lors que Bellot ſentant vne chaleur eſpriſe
Iuſques dedans ſes os, tant pour l'ardeur du iour,
Que pour l'autre chaleur qui prouient de l'Amour,
Decouure ſon beau corps, & dedans l'eau clairette
Se met pour appaiſer ceſte flamme ſegrette :
Il boit, pour eſſayer s'en buuant, cette ardeur
Se pourroit allenter qui luy ſeche le cueur.
Mais las! ce refraichir, ce bagner, & ce boire
Ne ſçauroit de Catin effacer la memoire.

Il ſe laue la teſte, il ſe laue les yeux,
Il ſe plonge dans l'eau, il inuoque les Dieux,
Pauuret, qui ne ſçait pas que ſous l'onde marine
Ce feu meſme aux Tritons allume la poitrine,
Et que le mal d'Amour eſt tellement diuers,
Qu'il ne ſe peut charmer par herbes, ny par vers.
Pour oublier ſon mal, il pourchaſſe vne ſuitte
De poiſſon plus petit, qui ſe ſauue à la fuitte
Auec le fil de l'eau, en ondoyans ſcadrons,
Puis le va pourſuiuant à petits pas larrons :
Et l'ayant reſerré ſe met en eſchauguette
En recourbant le dos, puis finement l'aguette,
Et leuant les caillous par dedans le grauois
Il auance la main, & ſe pert de ſes dois.
Or ce pendant Catin, qui de flamme amoureuſe
Bruſle comme Bellot, n'eſtoit moins ſoucieuſe
De le voir que luymeſme, & pour l'accompagner
Au coulant argentin ſe veut aller baigner.
Doncques ayant tiré de ſes mains tendrelettes
Le pis deux fois enflé des brebis camuſettes,
Chaſſé les moucherons, & fait prendre le lait
En caillottons petits ſur le ionc verdelet :
Laue ſon teint brunet dans la belle & claire onde,
Deſlie ſes cheueux, & ſur ſa treſſe blonde
Met vn chapeau tiſſu du plus tendre rameau
D'vn grand Pin verdoyant, ſeiour de ſon troupeau :
Deſpouille ſon ſurcot, ſa chemiſe, & deſcœuure
Ce que nature employe à faire vn beau chef-d'œuvre:
Prend vne peau de Cerf, la met deſſus ſes reins,
L'attache d'vn cordon fait de ſes propres mains.
Que de lis, que d'œillets, que de roſes nouuelles,
Quel beau marbre voûté en deux pommes iumelles,
Que de beautez enſemble, hà Dieu ie connois or
Que nature en bas lieu cache bien ſon threſor!
Comme vn large ſentier entre deux montagnettes,

Roulant par le vallon des foreſts plus ſegrettes
De neige reueſtu, que le traquant berger
N'a point foulee encor de ſon pié paſſager :
Tout ainſi deualloit vne ſente yuoirine,
Sa trace finiſſant ſous l'enflure marbrine
D'vn beau ventre arrondi, marqué ſur le milieu
D'vn petit œil mignard, miroir de quelque Dieu :
Ie tairay le ſurplus, car ſeulement l'enuie
Qui me tient de le voir, me fait perdre la vie.
De lait auec ſa creſme elle emplit vn vaiſſeau,
Pour refraiſchir Bellot qui bruſloit dedans l'eau,
Elle court pour le voir, Bellot qui trop mieux l'aime,
Ouy qui l'aime trop mieux mille fois que ſoymême,
Que ſes yeux, que ſon cueur, & qui s'en eſt fait ſerf,
Voyant tant de beautez ſous vne peau de cerf,
Ce tortis verdoyant qui ſon chef enuironne,
Ce vaiſſeau plein de lait, & cette grace bonne
Dont elle preſentoit, ſoudain ſe ſent ſurpris,
Se fond & ſe diſtille, & de fureur épris
Luy prend ſon chapellet, le met deſſus ſa teſte
L'ayant baiſé trois fois, puis hors de l'eau l'arreſte,
Reprend ſa ſouquenie, & luy monſtre comment
On embouche la fleute, & de combien de vent :
Mais las ce n'eſtoit tant pour luy vouloir apprendre,
Que pour baiſer ſes yeux, & ſa bouchette tendre.
Car lors qu'ell' commençoit honteuſe à l'emboucher,
Soudain lui rauiſſoit, à fin qu'il peuſt toucher
Et de langue, & de doigts, & de léure ſechee
La part que de la ſienne elle auoit embouchee.
Des herbes & des fruits tantoſt s'entreiettoyent,
Tantoſt s'entrepeignant, en gréue partiſſoyent
Leurs cheueux creſpelus, puis d'vne œillade douce
Le viſage abaiſſé, de honte qui les pouſſe,
Tous deux reſtent tranſis, n'oſans preſque mouuoir
Hardiment le viſage, & les yeux pour ſe voir :

Mais en fin ce cruel leur entr'ouure les leures,
Leur redonne la voix, Bellot pres de ſes cheures
Va doublant ſes ſoupirs, & en telle façon
Chante de ſes amours vne gaye chanſon.
« O Pan Dieu des bergers, Pan s'il te ſouuient ores
De la belle Pitys, & de Syringue encores (1),
De qui l'Amour ſoupire en ces tendres rouſeaux,
Dont enſemble ciras tes premiers chalumeaux,
Si iamais tu ſentis ſous cette peau bouquine
Vne chaleur bruſlante en ta ſainte poitrine,
Ou s'il te reſte encor quelque trait d'amitié
A l'endroit des bergers, de Bellot pren pitié,
Et te monſtrant benin à ſes humbles prieres
Eſtein ce feu bruſlant, que les eaux des riuieres,
Que le frais argentin des murmurans ruiſſeaux,
Que les antres mouſſus, que l'ombre des ormeaux,
Ne ſçauroyent allenter, tant ſon ame eſt eſpriſe
De ne ſçay quelle ardeur, qui ſi toſt l'a ſurpriſe.
Ie ſçay que les taureaux poincts de cet aiguillon,
Courẽt fumant, muglant, comme eſpoincts du freſlon:
I'ay veu meſme les boucs à deux cornes poinctues
L'vn à l'autre luter pour leurs cheures barbues :
Pour les pouſtres i'ay veu l'eſtalon forcener,
Et pour vne brebis les beliers s'écorner :
Mais ils ont quelque treſue, & la fureur les laiſſe,
Et en moy cet ardeur iamais iamais ne ceſſe
De ſaccager mon cœur, qui ſe bruſle touſiours,
Puis en riant on dit que c'eſt le mal d'Amours.
» Catin, ſi tu ſçauois au vray la peine dure,
Et le mal que pour toy cruellement i'endure,
Ton cœur eſt ſi treſplein d'amoureuſe douceur,
Que toy-meſme voudrois adoucir ta rigueur.
Vſe doncques vers moy, Catin, de quelque grace

1. Nymphes aimées de Pan et changées en roseaux.

Et de quelque faueur, auant que ie treſpaſſe.
Car te voyant ie meurs, & mourir ie ne puis
Librement affranchy de l'erreur où ie ſuis.
Et toy Pan, des troupeaux ſeure garde fidelle,
Sois cauſe que m'amour ne me ſoit ſi cruelle :
Et pour domter vn peu la fureur de mon mal,
Fay que ie baiſe au moins ſes leures de coral.
Ie te garde vn trochet de cent noiſilles franches,
Et de raiſins muſcats attachez à leurs branches
Vne moiſſine belle, & vn petit oiſon,
Et de mon grand Robin la plus fine toiſon :
Puis ie ſçay dans le creux d'vne ſouche ébranchee
De petits eſtourneaux vne belle nichee,
Ie prendray au gluau & pere mere auſſi,
C'eſt pour toy, grand Cheurier, ſi me prens à merci :
Mais ſi de ton Bellot tu ne fais quelque conte,
A Dieu troupeau petit, à Dieu Huraut (1) qui domte
Les loups plus affamez, à Dieu mes chalumeaux,
A Dieu la panetiere, à Dieu les Paſtoureaux. »
Catin hauſſant les yeux vne rougeur ſe monte
Sur ſon viſage brun, ſurſemé d'vne honte,
Puis va diſant ces mots : « Berger à qui ie ſuis,
Et qui pour eſtre aimee autre ie ne pourſuis,
Et pourſuiure ne peux, oncques iour de ma vie
Ie n'eu tant de plaiſir : car ie ſuis ſi rauie
Par les diuins accords de ton chant doucereux,
Et par les doux ſoupirs de tes vers langoureux,
Que toute hors de moi mon ame s'eſt perdue,
Et à toy mon Bellot eſclaue s'eſt rendue.
I'ay ouy chanter Daphnis, i'ay ouy les chalumeaux
De Perot, de Thenot, & d'autres paſtoureaux : (2)

1. Le chancelier Philippe Huraut, comte de Cheverny, l'un des protecteurs de Remy Belleau.
2. L'auteur désigne ici les poètes les plus en renom de l'époque : Amadis Jamin, Ronsard, Baïf.

I'ay ouy le roſſignol d'vne voix argentine
Degoiſer doucement deſſus la blanche eſpine,
En May tomber la pluye, & le ruiſſeau gliſſant :
I'ay ouy les aignelets qui bêllent en naiſſant,
I'ay ouy couler le lait, quand du pis il s'eſcoule
Par les doigts du cheurier doucement dedans l'oule :
I'ay ouy chanter Margot (1), i'ay ouy la douce voix
D'Annette (2) & de Thoinon retentir dans ces bois :
I'ay ſenti par les champs la fleur de l'aubeſpine,
La framboiſe, la fraize, & la roſe aiglantine,
Le thym, le pouliot, i'ay ſauouré le miel
Et toutes les douceurs qui diſtillent du ciel :
I'ay ouy ſur les ormeaux fredonner la Cigale,
Mais à ton chant, Bellot, tout cela ne s'eſgale.
Cette eau m'en ſoit teſmoin : mais ie ſçay bien auſſi
Que Pan de ton troupeau & de toy a ſouci,
Et qu'il t'a enſeigné luymeſme la pratique
D'animer le troupeau au ſon de la muſique :
Et pourtant, mon Bellot, autant que le deuoir
Que tu dois à Catin, a ſur toi de pouuoir,
Fay danſer, ie te pry', tes cheures amoureuſes
Au ſon de ton flageol ſur ces riues herbeuſes,
Ie te garde vn baiſer. » Bellot ſe ſent ſaiſir
Soudain à ceſte voix d'vn extreme plaiſir,
Eſtimant ce preſent trop digne recompenſe
D'vn ſi plaiſant labeur : Il ſe leue, il s'agence,
Croiſant iambe ſur iambe à dos contre vn ormeau,
Et de ſa panetiere il tire ſon pipeau.
Or luy donnant le vent, auſſi toſt les arreſte,
Leur fait bondir le ſaut, leur fait dreſſer la teſte :
Or d'un chant doux & mol les ſçait ſi bien domter

1. Marguerite de Navarre, sœur de Charles IX.
2. Anne de Marquetz, l'auteur de l'*Epître à Marguerite*. Ronsard et tous les poètes de l'époque en ont fait l'éloge.

Qu'ils ont le nez en terre auſſi toſt pour brouter :
Or renforçant le vent tout le troupeau ſe ſerre
Corne à corne lutant, puis ſe couche par terre,
Et changeant de fredon, au mouuoir de ſes dois,
Comme ayant veu le loup, s'enfuit dedans le bois :
Puis ſonnant le rapeau, ceſte troupe fuitiue
Se vient rẽdre à ſes piés, humble, douce & craintiue.
Il en fait ce qu'il veut, car il entend les tons
Et les accords diuers de ſes douces chanſons.
A tant ceſſa Bellot, car la trop longue attente
De ce baiſer promis, faſcheuſe le tourmente.
Ils ſe baiſent cent fois : puis l'ombre de la nuit
Ialoux de leur plaiſir, de ſi pres les pourſuit
Qu'il les chaſſe tous deux de ces douces allarmes,
Ne ſe diſant adieu, ſans ſoupirs & ſans larmes.

Voyla les vers qui ſont en ceſte tapiſſerie. Ie vous promets que ces ouſterons ſont ſi bien faits, & tout ce qui eſt contenu en ces vers ſi bien rapporté, que rien ne peut eſtre mieux. Ie n'euz pas ſi toſt leué l'œil que i'apperçoy vne troupe de Bergeres de bonne grace, qui venoyẽt donner le bon iour à leur maiſtreſſe, pour luy faire compagnie à viſiter vne chapelle, & là faire leurs prieres. Or ceſte ſaincte & venerable Princeſſe (1) tire deſia ſur l'aage, & me deſplaiſt que la courbe & tremblante vieilleſſe ait priſe ſur vne ſi noble & ſi vertueuſe creature, iſſue de la grande race de Pan (2) : d'elle ſont iſſus,

1. Antoinette de Bourbon, mariée en 1513 à Claude de Lorraine, duc de Guise et d'Aumale, morte en 1583, à 89 ans.

2. C'est-à-dire issue de sang royal. Du mariage de Claude de Lorraine et d'Antoinette de Bourbon sont nés : François de Lorraine, duc de Guise ; les cardinaux Charles et Louis ; Claude, duc d'Aumale ; François, grand prieur de France ; René, marquis d'El-

comme d'vne ſource feconde, & d'vne franche pepiniere, de grands & vertueux Bergers, de ſages & vertueuſes Bergeres, comme ie vous conteray quelquefois. Doncques ces filles ayans fait le deuoir & le ſeruice à leur maiſtreſſe, ſortent de la chambre, trauerſent ceſte grande ſalle, vont ſur le portail, & entrent dedans vne petite gallerie faite & baſtie exprés pour aller en ceſte chapelle. Ie les ſuy par le chemin ordinaire, là ie vey la noble & memorable ſepulture d'vn grand Cheualier (1). Ceſte ſepulture eſt faite & cizelee de marbre blanc & noir, de iaſpe, d'albaſtre & de porphyre : au bas le Prince eſt en ſon mort, a deſſus viuant & priant auec ceſte venerable Dame, ſa bonne & fidelle compagne : mais Dieu par ſa ſaincte grace nous l'a gardee iuſques à preſent, & gardera, s'il luy plaiſt, comme le bonheur, & la faueur du pays, l'exemple & le patron de charité & de douceur, le ſacraire de bonté, la grãdeur & conſeruation des ſiens, & l'vnique ſecours des pauures. Ceſte ſepulture eſt en figure carree, au lieu de colonnes ce ſont les Vertus approchantes à la moyenne proportion du coloſſe : elles ſouſtiennent le vaſe & taillouer du chaſteau deſſus leurs teſtes, enrichies de fueilles d'Acanthe & Branche-vrſine, pour ſouſtenir le plinthe de ce baſtiment, ſi bien conduit, & ſi bien acheué, qu'il ne ſçauroit rougir pour les antiques. Dedans vne table de marbre y a vne Nymphe eleuee à demy boſſe, le viſage palle & maigre, qui porte les cheueux eſpais & heriſſez, flottans ſur ſes eſpaules, les yeux cauez & meurdris de pleurs, les bras croi-

beuf ; et quatre filles, dont l'aînée, Marie de Lorraine, épousa Jacques Stuart V, roi d'Ecosse.

1. Le tombeau de Claude de Lorraine, au château de Joinville.

ſez, la face vers le Ciel, eſploree & dolente, ſoupirant la triſte mort de ce bon & vertueux Prince, diſant.

EPITAPHE (1).

ci mon beau Soleil en ſa clarté plus belle
De ſes iours trop haſtez laiſſa l'ombre en partant :
Ici ma chere flame à ce grand ciel montant
Ses cendres me laiſſa par la mort trop cruelle.

Ici morte i'attens allegeance immortelle
Aux plus aigres malheurs que le temps va portant :
Ici de mes trauaux vn doux repos m'attend
Ayant reioint au ciel ceſte charge mortelle.

Ici ie tomberay pour m'eſleuer aux cieux
Où mon Seigneur m'attend : ici lairray les yeux
Pour voir là ſus encor ſon illuſtre apparence.

Ici iuſte vouloir à demeurer m'induit,
Car craindre ne fault point que la mort nous offenſe,
Puis qu'en meilleure vie en mourant nous conduit.

Pres de ceſte magnifique ſepulture giſoit vn autre cercueil, non autrement enrichy que de gazons verds, de hauts cyprés, de cent & cent epitaphes, plaintes, larmes, ſoupirs : & ſans m'enquerir que c'eſtoit, ie cogneu aſſez apertement que c'eſtoit le fils aiſné de ce vaillãt Cheualier, duquel i'auois viſité le tombeau. Et pour

1. De Claude de Lorraine, né en 1496, mort en 1550.

vous le faire mieux cognoiſtre, ie vous diray vn epitaphe qu'vn Berger en paſſant graua auec vn poinçon ſur vne petite tablette d'airain. Il commence ainſi.

TOMBEAV

DE

MONSEIGNEVR FRANÇOIS DE LORRAINE,

DVC DE GVISE, ET PAIR DE FRANCE. (1)

DEssovs l'ombre muet de ce tombeau d'airain
Giſt ce grãd Cheualier, ce grãd Prince Lorrain,
François ce grãd guerrier, grand & grand Duc de Guiſe,
L'appuy de noſtre Roy, le ſecours de l'Eglise,
La peur de l'eſtranger, de France le bonheur,
Des armes le triomphe, & l'heur & le malheur :
Bien-heureux en ſa mort, bien-heureux en ſa vie,
Bien-heureux en ſes faicts, ayant (maugré l'enuie)
Le ſort, & le deſtin, & les cieux tant amis,
Qu'il s'eſt veu triompher deſſus ſes ennemis,
Ne luy reſtant ſinon viure vn peu d'auantage,
Pour mourir le plus grand que Prince de noſtre âge.
Mais las! pauures chetifs, nous ſommes non par ſort,
Mais quand il plaiſt à Dieu, priſonniers de la mort :
C'eſt luy ſeul qui retient, qui conduit, & qui guide
Ce que deſſus la terre, & dedans l'air liquide,
Et ce qu'au fond des eaux vit, ſoupire, & ſe meut,
Puis le tranche & l'allonge, & le rompt quand il veut :

1. Né en 1519, assassiné devant Orléans par Poltrot de Méré, le 18 février 1563.

Et ne ſert d'auoir peur des peſtes de l'Autonne,
Des fieures de l'Eſté, puis que ſa faux moiſſonne
En tout temps noſtre vie, & qu'on ne peut charmer
Les tourbillons rouans de l'eſcumeuſe mer,
Le foudre ny l'eſclair, les vents ny les orages.
Rien ne ſert de ſçauoir augures, ou preſages,
Voir trembler le poumon des boucs, ou des aigneaux,
Ny le vol gauche ou droit des prophanes oiſeaux,
Puis que nos iours, nos ans, noſtre mort, noſtre vie
Eſt de la main de Dieu ou conduite, ou rauie,
Puis que les feux du Ciel, le ſort, & le deſtin,
Menteurs ne peuuent eſtre auteurs de noſtre fin.
Quelquesfois la cerchant elle ſe met en fuitte,
Quelquesfois la fuyant ſe meſle en noſtre ſuitte
Compagne de nos iours, & en toute ſaiſon
Pend deſſus noſtre chef meſme en noſtre maiſon.
Qui iamais euſt penſé que ce tant heureux Prince,
Rampart de noſtre Roy & de noſtre prouince,
Fuſt mort comme il eſt mort? lui qui tous les dangers
Que le fer & le feu nourriſſent familiers,
Auoit paſſé ſoldat, fuſt à porter les armes
A cheual ou à pied, fuſt à donner allarmes
En faiſant vne approche, ou courant au defaut
D'vn bataillon forcé, ou donnant vn aſſaut?
Cent coups m'en ſoyẽt teſmoins, entr'autres ceſte lance
Et ceſte Angloiſe main, qui faulſa de puiſſance
D'outre en outre le teſt de ce vaillant guerrier (1),
Ce grand teſt façonné pour porter vn Laurier.
Or ce grand Prince eſt mort, ce Frãçois de Lorraine,
Mais non pas mort ainſi qu'vne ſemblance humaine,

1. Au siége de Boulogne, en 1545, François de Guise, qui n'était encore que duc d'Aumale, reçut dans la tête un coup de lance si violent que le fer demeura enfoncé dans la plaie avec un tronçon de bois. Il fut guéri par Ambroise Paré, qui à cette occasion prononça ce mot resté célèbre : « Je le pansai et Dieu le guérit. »

Qui vit, & meurt ſans nom : car la vie & la mort,
La gloire, la vertu, du plus vaillant & fort
Que l'eſtoile de Mars fit naiſtre de noſtre âge,
Siecle en ſiecle ſuyuant porteront teſmoignage
Qu'il a domté, franchi, fait fendre & fait armer,
Les fleuues mis au ioug, & les monts & la mer :
Qu'il a paſſé, ſoldat, en Eſté les campagnes,
Aux rigueurs de l'hyuer les bois & les montagnes,
La Meuſe, la Moſelle, & le Tronte, & le Rhin,
Loire, Seine, l'Ardenne, & l'Alpe, & l'Apennin
Ont tremblé ſous ſes pas, lors qu'en troupe guerriere
Morne & tranſi de froid, & tanné de poudriere,
Mit bornes à la France, & rangea ſous ſa main
Le Meſſin, l'Espagnol, l'Anglois, & le Germain :
Lors qu'il ſceut dextrement, comme ſoldat pratique,
Brandir & recreſper le long-bois d'vne pique,
Braquer bien vn canon ſur le flanc d'vn rampart,
Conduire vne tranchee, & iuger quelle part
Se deuoit aſſaillir de boulet ou de balle,
S'elle eſtoit hors de mine, ou de ſappe, ou d'eſcalle :
Meſurer bien le cœur du ſoldat enfermé,
Ce qu'il peut en campagne armé ou deſarmé :
Piquer bien vn cheual en foule ou en carriere,
Rompre bien de droit fil vne lance guerriere,
Faire marcher vn camp, l'auancer, le tarder,
Battre vn fort, vn rampart, l'aſſaillir, le garder,
Affronter l'ennemy, rompre le fer, & l'ire
Meſme d'vn Empereur plus grand que ſon Empire : (1)
Retirer le ſoldat qui deffiant la mort
Prodigue de ſa vie eſcarmouchoit vn fort,
Animer la ieuneſſe aux plus chaudes allarmes,
Courageuſe à baſtir vn tombeau dans ſes armes,
Et du moindre ſoldat combatant prendre ſoing.

1. Allusion aux victoires remportées sur Charles-Quint.

Ie l'ay veu de mes yeux le coutelas au poing,
Corps de cuiraſſe en dos, le morion en teſte,
Couuert de ſa grand' targue, ainſi qu'vne tempeſte,
Rouant, pirouettant, épiant un beau ſac,
Qui court de proüe en poupe, & de mas en tillac,
De cordage en cordage, & de flamme enſouffree
Renuerſe & met à fond la nauire engouffree.
Et comme vn Apollon deſſous ſa targue d'or
Ouurage de Vulcan, marchoit deuant Hector,
Portant ainſi qu'vn Dieu ſa belle eſpaule armee
De la brune eſpaiſſeur d'vne nüe enfumee :
Ainſi marchoit armé ce vaillant belliqueur,
Couurant de ſon pauois & de ſon bras vainqueur,
De courage, de cueur, de teſte, & de poitrine,
De Charles noſtre Roy la ieuneſſe orfeline :
Bref, leuant ou couchant le clair-voyant Soleil
Ne pouuoit œillader au monde ſon pareil.
Et comme vn feu lancé par l'eſclat d'vn tonnerre
Dans la blonde moiſſon, ſaccage & met par terre
L'eſcadron heriſſé des eſpiz iauniſſans :
Ou tout ainſi qu'on voit ſur les flots palliſſans
De l'eſcumeuſe mer, entre la troupe ailee
Galloper Aquilon d'vne marche doublee :
Ou comme le débord d'vn grand fleuue écumeux
A cent montagnes d'eau, s'elance furieux
Dans la plaine voiſine, & de fond en racine
Arrache, froiſſe & rompt, & renuerſe & ruine
Vignes, iardins & bois, eſtables & beſtail,
Des hommes & des bœufs le plus riche trauail,
Et compagnons des flots, eſcarte, pouſſe & traine
Arbres, herbes & fleurs çà & là par la plaine.
Ainſi ce Cheualier en qui iamais la peur
Ne fit glacer le ſang, mais pouſſé de l'honneur
Rompoit les rancs murez, & de force forcee
Courant & foudroyant ſur la troupe enfoncee

La contraignoit, vainqueur, peſle-meſle dedans
La face contre bas mordre la terre aux dents.
Auſſi les cieux amis & la ſage Nature
Enſemble auoyent baſty la noble architecture
De ce corps genereux, corps indomtable et tel,
Qu'en armes il eſtoit aux hommes immortel.
Mais Mars en fut ialoux, & ſurpris de colere
De ſe voir ſeconder en ſon art militaire,
Luy ramollit le flanc, à fin que par traiſon
Quelque laſche meurdrier ou verſaſt la poiſon
En ſa noble poitrine, ou de main deſloyale
Enfonçaſt de trois plombs ceſte eſpaule fatale (1),
Si fatale vrayment qu'vn barbare eſtranger
N'euſt iamais entrepris de vouloir outrager :
Et me deſplaiſt honteux que i'accuſe la France
Moy qui ſuis né François, d'auoir veu la naiſſance,
Et d'auoir alaitté ſous vn air ſi clement
Vne ſi mauuaiſe ame. Ha! mourir meſchamment
Puiſſe cil qui premier oſa traiſtre entreprendre
Forger, fondre, tailler, broyer, & faire eſprendre,
A fin de pratiquer en vn ſi noble lieu,
Le fer, le plomb, la pierre, & la poudre & le feu.
Il eſt mort toutefois comblé de toute gloire,
Ne pouuant mieux au ciel engrauer ſa memoire
Pour faire que ſon nom puiſſe à iamais fleurir,
En terre ne pouuant plus noblement mourir.
Mais puis que le malheur, le deſtin & l'enuie,
Ialoux ont triomphé des honneurs de ſa vie,
Et que tout ſon trophee eſt remis au tombeau,
Sus, France, qu'on luy dreſſe vn triomphe nouueau
Maintenant qu'il eſt mort, & riche qu'on luy donne
De bronze ou de porphyre vne grande colonne :

1. Le pistolet de Poltrot était chargé de trois balles empoisonnées.

Où pendront attachez, enfoncez & forcez,
Cent & cent corcelets l'vn ſur l'autre entaſſez,
Cent & cent morions tous comblez de leurs teſtes,
A mouſtache tremblant, portant plumes & creſtes
Rouſſoyantes de ſang, cent braſſars dont la main
Mi-morte cerche priſe, & ſe manie en vain,
Cent villes, cent chaſteaux, cent & cent fortes places,
Cent fleuues, cent deſtroits, & cent corps de cuiraſſes,
Cornettes & guidons, enſeignes, eſtendars,
Cent lances, cent épieux, cent targes, cent ſoudars
Captifs & deſarmez, cent villes renuerſees,
Cent bataillons rompus, cent murailles forcees,
Itale miſe aux piés, & le ſuperbe Anglois
Repouſſé dans ſa mer, le Meſſin, l'Ardenois,
L'Alemand déconfit, cent batailles liurees,
Cent bœufs, dont l'vn ſoit blanc ayant cornes dorees,
Cent couronnes de cheſne, & puis cent de laurier,
Pour orner le tombeau de ce vaillant guerrier :
A fin que d'âge en âge on remarque la gloire,
La bonté, la vertu, l'honneur & la victoire
De ce grand Cheualier, qui ſurmonta l'effort
Des Armés, du Tombeau, des Ans, & de la Mort.

Ie vous ay recité à mon opinion l'Epitaphe entier de ce grand Cheualier, & croy que vous n'ignorez plus ſon nom : ie l'ay retiré, d'autant qu'il me ſembloit aſſez bien fait, pour le communiquer à mes amis. Les prieres finies en la chapelle, ceſte venerable Dame apres auoir verſé de ſes belles & blanches mains du vin, du laict, des lys & des roſes, deſſus ces deux tombeaux, remeine iuſtement à neuf heures ſa troupe en ſa chambre, laue ſes mains, ſe met à table : ces Bergeres rentrent en la ſalle où elles ont de couſtume faire leur ordinaire, & y paroiſſent

ſans plus au diſner & au ſouper : L'vn & l'autre repas ſe trouuant dreſſé à neuf heures du matin, & cinq du ſoir, ſans iamais y faire faute, de toutes ſortes de viandes, de toutes ſortes de fruits, ſelon la ſaiſon : & ce, de la liberalité de ceſte bonne maiſtreſſe. Pendant le diſner ces filles n'eurent autres propos que d'vn tableau qui pendoit deſſus la cheminee : c'eſtoit vne Nymphe veſtue à l'antique courant eſcheuelee, rouge en viſage de colere, vn Chaſſeur apres qui la pourſuiuoit : en fin elle ſe ſauuoit en vn lieu beau & frais, où ce chaſteau eſtoit fort bien rapporté en perſpectiue. Or pour interpreter ce que c'eſtoit, il y auoit en la compagnie de ces Bergeres vn bon vieillard, qui leur ſeruoit de maiſtre d'hoſtel, & diſoit à ces filles que c'eſtoit la Chaſteté, & que ce chaſſeur qui la pourſuiuoit eſtoit le Deſir : mais que pour ſe mettre en ſauuegarde & en lieu de ſeureté, elle s'eſtoit rendue en ce chaſteau de Ioinuille (1) : & de fait il monſtroit auec vne petite baguette les terraces, les galleries, les ſalles, les chambres, antichambres, les courts, les offices, le ieu de paulme, l'Egliſe, les vignes, les bois, les routes, les montagnes, les valons, les riuieres, les prez, la ville baſſe : bref il diſoit que la Chaſteté auoit fait ſa retraitte en ceſte noble maiſon. Et à la vérité ſi iamais elle fut honoree & reueree en lieu de noſtre France, ie croy que ç'a eſté en ce chaſteau, où ceſte venerable Dame l'a traittee vniquement, donnant exemple de fait & de parolle à toutes les Dames vertueuſes qui furent & qui ſeront iamais, ſe façonner à ſon mirouër, viure chaſtement & heureuſement, & auec telle conſtance qu'elle, en ſes pluſque cruelles &

1. Où demeurait alors la duchesse de Guise.

pluſque miſerables fortunes, ſur la mort de ces grands Cheualiers ſes enfans. Ce bon vieillard importuné de ces filles de pourſuiure le diſcours de ce tableau, tire de ſa gibbeſſiere (apres l'auoir retournee deux ou trois fois) vn vieux roulet, qu'il diſoit auoir gardé long temps : Et à la vérité il eſtoit tout craſſeux & rongé par les plis, & l'eſcriture iaunaſtre & enfumee de vieilleſſe. Il le donne à l'vne de ces filles, diſant : Liſez ce papier, & vous verrez ce que dit ce Chaſſeur en la pourſuitte de ſes amours : ie le garde long temps a, & fut vn ieune Berger qui le fit eſtant ceans, lors que le peintre trauailloit ſur ce tableau : l'on m'a dit qu'il eſtoit aſſez bien fait. Incontinent ceſte Bergere ietta l'œil deſſus, & auec vne douceur & modeſtie honneſte commence à lire les pourſuittes de ce diſcours, qui commençoit ainſi.

LA CHASTETÉ. (1)

Il eſtoit iour, & la chaleur ardante
Bruſloit le ſein de la terre beante,
Et les Bergers à l'ombre des ormeaux
Auoyent enſemble amaſſé leurs troupeaux:
Quand i'aduiſay par l'eſpaiſſe fueillee
Vne Deeſſe errante & deſolee,
Qui ſanglotoit à ſoupirs redoublez,
Dont de frayeur mes ſens furent troublez.

1. Ce poème fut imprimé pour la première fois en 1561, sous le titre de *la Vérité fugitive*, à la suite de *l'Innocence prisonnière* et de *l'Innocence triomphante*. Ces trois pièces, dédiées à Louis de Bourbon, prince de Condé, seigneur de Nogent, lui étaient adressées à l'occasion de sa captivité.

La Vérité fugitive, devenue *la Chasteté* dans les éditions posthumes, est un hommage rendu à la veuve de François de Guise,

D'vn long habit elle eſtoit reueſtuë,
Blanc comme neige encore non batuë
Ny du Soleil, ny du pié paſſager :
Dedans ſes yeux vn aſtre meſſager
D'vne douceur & bonté de nature
Apparoiſſoit, vne large ceinture
Serroit ſes flancs : bref, ſans voile & ſans fard
Vne beauté ſous vn chaſte regard.
Tout auſſi toſt que ſeule fuſt entree
Au plus profond de la foreſt ſacree,
Elle s'égare & ne ſçait quel quartier
Elle doit prendre, & ſe perd du ſentier,
Plus n'apperçoit ny roches ny montagnes :
En vain ſe deult, & huche ſes compagnes,
Puis çà puis là courante par les bois
Va redoublant ſa languiſſante voix,
Voix, qui de l'air & d'Echo retenuë
Se perd au vent tout ainſi que la nuë.
Puis en courant, & voulant auancer
Son pié leger, trouue ſans y penſer
Le verd tapis d'vne plaiſante pree,
D'vn bel eſmail en cent lieux diapree,
Riche à la voir d'vne moiſſon de fleurs,
A la ſentir d'vne moiſſon d'odeurs.
Là les Zephyrs de leurs ſouefues haleines
Vont embaſmant la fraiſcheur de ces plaines,
Branlant par l'air leurs petits ailerons,
Par les ruiſſeaux & par les enuirons.
A coſté droit d'vne pierre naïue
Sourd le cryſtal d'vne fontaine viue,

Anne d'Este, fille d'Hercule II et de Renée de France, et l'une des femmes les plus remarquables de son époque.

Ces vers ont été traduits en latin par Florent Chrestien : *Sylva cui titulus Veritas fugiens*, etc. Lutetiæ, in-4, in officina Rob. Stephani, 1561.

Qui d'vn murmure & d'vn ply ſerpentin
Va deſgorgeant vn coulant argentin
Sur le grauois, qui balotte & ſautelle
A petits bonds de la ſource immortelle :
Puis s'eſcartant, baigne de ſa claire eau
L'herbe tendrette, honneur du temps nouueau,
Que ny bergers, ny cheures cheueluës
N'auoyent touché de leurs leures barbuës,
N'autre beſtail : car l'honneur de ce lieu
Eſtoit vrayment la demeure d'vn Dieu.
Là s'entendoit le celeſte ramage
Des oiſillons, volans par le fueillage
Des lauriers verds, en arcades plantez,
Et des peupliers aux cheueux argentez.
Là le paſſant s'arreſte pour y prendre
Ou le ſommeil deſſus l'herbette tendre,
Sous le pendant d'vn petit mont boſſu,
Ou pour puiſer de ce ruiſſeau mouſſu
A dos courbé, d'vne leure ſeichee,
Vne liqueur fraiſchement eſpanchee.
Là deſſus l'herbe, encor' aux plus chauds iours,
D'vn ombre frais y tremblotte touſiours
Le creſpe noir, & n'eſt iamais subiette
Ceſte retraitte à l'ardante ſagette
Ny aux rayons du Dieu au crin doré,
Tant eſt ce lieu ſouefuement temperé.
Or ceſte Nymphe errante & fugitiue,
Pleine de peur, & de frayeur craintiue,
Par les attraits de ſi plaiſans appas,
De ſon erreur va deſtournant les pas
La larme à l'œil, toute triſte & laſſee,
Et de trauail ſe ſentant oppreſſee
Pour le chemin, & pour l'ardant Soleil,
Ses yeux ternis donne en proye au ſommeil.
Lors tout ſoudain vn damoiſeau champeſtre

Vient en ce lieu, portant en la main dextre
Vn fort eſpieu, habillé de la peau
D'vn fan de biche ou d'vn ieune toreau,
Deſſus le flanc la belle panetiere
A tout le poil, la trompe foreſtiere
Au ventre creux, le brodequin haulſé
A demi-gréue, & d'vn cordon laſſé.
Il eſtoit beau, ieune, diſpos, honneſte,
Et ſi ie croy qu'il venoit de la queſte
Tout à propos pour ſa ſoif appaiſer,
Mais pluſtoſt, las! pour ſon cœur attiſer :
Car voulant boire en ceſte onde ſacree,
Vne autre ſoif a ſon ame alteree,
Et en beuuant il beut vne poiſon,
Qui doucement enyura ſa raiſon.
Il conſidere & le front & la grace
De ſes yeux clos, & de ſa belle face,
Le teint meſlé de roſes & de lis,
Sa blanche main, & ſes membres polis,
Le beau corail de ſes léures iumelles,
Les doux ſoupirs eſcoulant par-entre-elles,
Et de ſon ſein vn tremblement ſi doux
Qu'il fait trembler ſon cœur & ſes genoux.
De ſes cheueux vne treſſure blonde
A floccons d'or çà & là vagabonde,
Et recreſpee en cent petits anneaux,
Où pendilloyent mille & mille amoureaux
Portant le trait affuté ſur la coche,
Pour trapercer vn cœur fuſt-il de roche.
Il ſent de ſoi la raiſon eſtranger,
Et tout ſoudain il donne à ſaccager
Au feu d'Amour ſon ame priſonniere
Dedans les yeux de ſa douce guerriere.
D'vn pas ou deux il ſe veut auancer
Pour l'approcher & pour la careſſer,

Pour dérober vn baiſer de ſa bouche :
Mais d'vn coſté vne crainte farouche
Pleine d'erreur, & d'autre part l'amour
Guerre luy font l'vn & l'autre à leur tour.
Amour le pouſſe, & la peur le retire,
L'vn le conforte & l'autre le martyre :
Amour le bruſle, & la tremblante peur
Gelle ſon ſang, le rampart de ſon cœur.
Il tremble tout, il fremit, il chancelle,
Sur ſes genoux vne glace nouuelle
Se vient aſſoir, puis ſon ſang peu à peu
Reprend ſa force, & rallume ſon feu :
Il peint ſon front de couleur rouge & bleſme,
Puis ſoupirant va diſant en ſoymeſme :
« Ne ſuis-ie pas chetif & malheureux,
Hors de mon ſens, penſif & langoureux?
Le temps s'en va & iamais ne retourne,
Son vol leger tant ſoit peu ne ſeiourne
En vn endroit, les heures aux piés mous,
Sans y penſer ſe dérobent de nous.
Approche donc, chetif, & pren courage,
Haſte le pas, & baiſe ce viſage,
Meſle ta bouche à ce beau teint vermeil,
Mais ie crain, las! de rompre ſon ſommeil. »
Bref il s'auance auec la hardieſſe
Qu'Amour luy donne, & vient à la Deeſſe
Pour la baiſer, & de tremblante main
Serre des fleurs & les iette en ſon ſein :
Se vient aſſoir, & ſoupirant pres d'elle,
Tout eſperdu de ſa bouche tant belle,
Pour ſon martyre & ſa flamme appaiſer
Veut dérober vn amoureux baiſer.
Mais en ſurſaut la Nymphe ſe reſueille :
La Chaſteté, qui iamais ne ſommeille,
En deſillant la paupiere & les yeux

Se met en fuitte (*a*), & d'vn pié furieux
Se leue ainſi que le Serpent qui erre
En ondoyant, & ſillonnant ſur terre
A longs replis, de colere ſublant
Dreſſe le col, ſa langue redoublant,
Et heriſſant ſes eſcailles luiſantes,
Quand par les fleurs aux chaleurs plus ardantes,
Eſtant tapy, le talon paſſager
Marche deſſus, & le vient outrager.
De plus en plus la fureur l'eſpoinçonne :
Et comme vn taon de ſa poincte eſguillonne,
Et par les champs fait mouſcher les toreaux,
Il court ainſi par les ſentiers nouueaux :
« Pourquoy (dit-il) me fuyez-vous maiſtreſſe (*b*)?
Venez à moi pendant que la ieuneſſe,
Le temps, le lieu, & la belle ſaiſon
Verſe dans moy l'amoureuſe poiſon,
Qui de mon cœur ne peut eſtre rauie
Que par vos yeux, qui me donnent la vie.
Monſtrez-moy donc voſtre viſage ami,
Regardez-moy, ce n'eſt voſtre ennemi
Qui vous pourſuit : ainſi les Colombelles
Fuyent l'Autour de leurs tremblantes ailes,
Comme ennemi, mais ie ne le ſuis pas.
Ie ne ſuy point la trace de vos pas
Pour vous forcer, la cauſe de vous ſuiure
Las! c'eſt Amour qui me veut faire viure

a. Var. (1561) :

Et Chaſteté, qui iamais ne ſommeille,
Vient deſſiller ſa paupiere & ſes yeux,
La met en fuyte.....

b. Var.: *Deeſſe.*

Dedans vos yeux. Mais las! vous tomberez,
Ne courez plus, vous vous offenſerez,
Et piquerez vos tendrelettes plantes
Dedans le fort de ces ronces poignantes :
Ce lieu eſt aſpre, & ce tertre pierreux
Pour vous, ma Nymphe, & le chemin ſcabreux.
Ie ne ſuis pas de la race felonne
D'vne Tygreſſe, ou de quelque Lyonne,
Dans l'eſtomach ie ne porte vn rocher
Au lieu de cœur, vueillez donc m'approcher :
Sçachez aumoins, & prenez cognoiſſance
De ma maiſon, du lieu de ma naiſſance.
Ie ne ſuis point vn barbare eſtranger,
Ny de ces champs quelque pauure Berger
Gardeur d'aigneaux par ces campagnes vertes,
Ny citoyen des montagnes deſertes :
Ie ne ſuis point vn Faune de ces bois
Au pié bouquin, mal-propre, mal-courtois,
I'ay dans ceſte eau regardé ma figure :
Mille troupeaux paiſſent dans ma paſture,
I'ay le doux miel, & en toute ſaiſon,
Pour vous traitter, du laitage à foiſon.
» Le iour s'abaiſſe, & ſi la nuit brunette
Dedans ces bois vous rencontre ſeulette,
I'ay crainte las! que le Loup bocager
Sentant vos pas, ne vous vienne outrager.
Retournez donc ceſte lumiere belle
De vos beaux yeux, d'vne viue eſtincelle,
Qui vont changeant mon ame en cent façons,
Tantoſt en feu, & tantoſt en glaçons,
Et ſi ne puis allenter ceſte flame,
Ny reſchauffer la glace de mon ame.
» Si te ſuiuray-ie, & deuſſé-ie perir
Dedans ces bois, i'aime trop mieux mourir
Entre les dents d'vne louue affamee,

Suiuant les pas de toy, ma bien-aimee,
Donnant ma vie aux dangers perilleux,
Que de me voir abſent de tes beaux yeux.
Ie te ſuiuray iuſqu'à la mer gelee,
Par les deſerts de l'arene bruſlee
Pres du Soleil, auſſi bien i'ay vouloir
Long temps y a de voir le peuple noir :
Ie te ſuiuray, où la neige eternelle
Loge ſans fin, par la trace cruelle
Des vieux Sangliers, des Tygres & des Ours,
Ou pour te voir, ou pour finir mes iours.
Bref, quelque part que le pié me conduiſe,
La volonté de ton amour eſpriſe
Suiura tes pas, & s'Amour eſt vn Dieu,
De meſme trait mourons en meſme lieu. »
Mais en vain, las! par les haleines molles
Des vents ſourdauts il ſeme ſes parolles. (1)

Pauure Berger, il fault attendre encor
Les iours heureux d'vn autre ſiecle d'or :
La Verité ne veult eſtre forcee,
Iacob en eut vne cuiſſe froiſſee
Quand pour tirer du Ciel la Verité
Il vint en lutte auec la Maieſté
De ce grand Dieu, depuis la nuict brunette
Iuſques à tant que l'Aube vermeillette
Du iour poignant le ſaluaſt vainqueur,
Et le beneiſt des graces du Seigneur.
Simon qui prend le ſurnom de Magie,
Penſant rauir ceſte grace eſlargie

1. Les vers qui suivent, et que nous imprimons en caractères italiques, n'existent pas dans les éditions posthumes : ils ne se trouvent que dans l'impression de 1561. Leur sens et leur suppression même prouvent que *la Vérité fugitive* était un plaidoyer de l'auteur en faveur des protestants.

Sur Iſraël, pour la mieux efforcer,
Au pois de l'or la vouloit balancer :
Mais vn tel bien ne ſe met point en vente :
Il fault combatre, & que noſtre ame exempte
De paſſions, inuoque le Seigneur,
Auant qu'elle entre & campe dans vn cueur.
Fay donc Seigneur, fay Seigneur qu'elle ſorte
De ces deſers, par la puiſſance forte
De ton ſainct nom, de long temps irrité,
Pour nous monſtrer ta fille Verité :
Ta fille, las! au plus creux recelee
De ces foreſts, & de nous reculee
Et de nos yeux, fillez d'vn noir bandeau,
Que l'Ignorance a filé au fuzeau,
Et de ſes dois ourdi l'eſpeſſe trame,
Pour faire vn voille aux deſirs de noſtre ame,
De ſi long temps priſonniere en la nuict
De faulſe Erreur, qui l'aueugle & ſeduit :
Mais qui vaincra, car d'autant qu'on s'efforce
A l'oppreſſer, elle double ſa force,
Opiniaſtre, ainſi que le rameau
D'vn vert palmier, ſous vn peſant fardeau.

Doncques Seigneur, monſtre toy fauorable
A ce Berger, & d'vn œil pitoyable
Regarde ceux, qui maugré les peruers,
Vont confeſſant ton nom par l'Vniuers,
Qui de leur ſang vont ſignant la memoire
Dedans le Ciel, des effects de ta gloire :
Qui vont fondant leur rampart & leur ſort
En toy, Seigneur, par vne heureuſe mort :
Qui vont cherchant par la trace cruelle
La Verité qui iamais ne chancelle :
Mais qui s'oppoſe aux perilleux torments,
Comme vn rocher à la fureur des vents.

Ie vous promets que ceſte bergere recita ces vers de ſi bonne grace, que ſes compagnes ne diſnerent que bien peu : & parce que l'heure s'approchoit d'aller trouuer leur maiſtreſſe, ſe leuent de table, ſe retirent en la chambre faiſant vne grande reuerence l'vne apres l'autre, puis ſoudain ie les vey toutes en vn troupeau ſe rallier en vn canton dérobé dedans l'épaiſſeur de la muraille qui ſert de croiſee en ceſte chambre, qui eſt tapiſſee d'vne tapiſſerie faicte & tiſſue de la main de ces filles. D'vn coſté c'eſtoyẽt troupeaux de brebis camuſettes portans la laine à floccons houpelus, frizez, & pendans iuſques en terre, ſi doucement ondoyans, qu'on euſt iugé auoir eſté pignez & treſſez de la main de quelque gentille bergere : les vnes paiſſoient ſous l'ombre des ormeaux dedans vne grande prée, eſmaillee de bleu, de verd, de pers, de iaune, de violet, & de toutes autres couleurs : deux belliers coſſoient & ſe hurtoient à perte de cornes pour l'Amour : le berger pres d'vn ruiſſelet faiſoit danſer ſon troupeau au ſon de ſon flageol. Pres de ceſte eau s'eleuoit vn rocher ridé, cauerneux, & calfeutré de mouſſe eſpaiſſe & delicate, comme s'il euſt eſté tapiſſé de quelque fin coton : là vous euſſiez veu les cheures barbues lecher le ſalpeſtre ſur les flancs de la roche, les vnes grimper, & à les voir d'embas on euſt iugé qu'elles y eſtoyent pendues : les autres broutoyẽt le tendre reiet qui ne commençoit qu'à pointeler hors de la terre nouuellemẽt eſchauffee : les vnes allongeant les flancs & la teſte ſe hauſſoyent ſur les ergots de derriere, pour prendre & entortiller des leures & de la langue le ſommet des petits arbriſſeaux, les autres buuoyent à petites repriſes dedans les clairs ruiſſeaux, mirant leurs barbes au coulant

de leurs ondes argentelettes. Sous les flancs de ceſte roche y auoit vne troupe de bergers, tous ſe donnãs plaiſir d'vn doux et gracieux trauail: les vns faiſoyent des paniers de viorne, les autres des corbeilles d'ozier, autres arrachoyent l'eſcorce des ioncs pour en tirer la moüelle & en façonner des chapeaux, autres faiſoyẽt de petites treſſes de paille de ſeigle batu & mouillé, pour faire des coffins, autres aiguiſoyent leurs ſerpettes pour tailler la vigne, autres relimoyent les dents de leurs faucilles, autres en retailloyẽt de bois pour enter à leurs raſteaux edentez, autres laçoyent des filets, des rets, des lacez pour prendre les oiſeaux: autres creuſoyent des gourdes & les grauoyent de la pointe d'vn couſteau: autres recouſoyẽt leurs gueſtres, & filoyent cordes pour faire du bobelin. Entre autres y auoit vn vieillard à iambes croiſees appuyé du dos contre ce roc, qui tilloit du chambre de ſi gentille addreſſe, qu'on voyoit ſaillir les cheneuottes hors de ſes doigts ridez & crochuz de vieilleſſe, tant ceſte tapiſſerie rapportoit le naturel. Dedans l'autre pan c'eſtoit vn temps d'Autonne, où eſtoyent des vendangeurs les mieux repreſentez que ie vey oncques : & pour vous peindre au vif leur plaiſant exercice & l'amour ruſtique de l'vn de ces vendãgeurs & d'vne vendangeuſe, ie vous en diray quelques vers qui ſont tiſſus contre le ventre d'vne grande cuue dedans ceſte tapiſſerie. Ie les voulu bien retirer, parce qu'ils me ſemblerent aſſez gentimẽt faits: & à mon iugement ſi l'ouurier de ceſte tapiſſerie a induſtrieuſement ſuiuy la nature, l'ouurier de ces vers ne l'a moins bien imitee. Ils ſe commencent ainſi.

VENDANGEVRS. (1)

L'AMOVR RVSTIQVE.

C'ESTOIT en la ſaiſon que la troupe ruſtique
S'appreſte pour couper de ceſte plante vnique,
De ce rameau ſacré le raiſin pourpriſſant :
C'eſtoit en la ſaiſon que le fruit iauniſſant,
Laiſſe veufue ſa branche, & le ſouillart Autonne
Fait écumer les bords de la vineuſe tonne :
Vn chacun trauailloit, l'vn apres le preſſoir,
L'autre à bien eſtouper le ventre à l'entonnoir,
Et d'vn fil empoiſſé auec vn peu d'eſtoupes
Calfeutrer les bondons : les vns lauoyent les coupes
Et rinſoyent les barils, autres ſur leurs genoux
Aiguiſoyent des faucets pour percer les vins doux,
Et piquottans leurs flancs d'vne adreſſe fort gaye
En trois tours de foret faiſoyent ſaigner la playe,
Puis à bouillons fumeux le faiſoyent doiſiller
Louche dedans la taſſe, & tombant petiller.
Les autres plus gaillards ſur les grapes nouuelles
A deux piez s'affondroyent iuſques ſous les aiſcelles,
Les vns ſerroyent le marc, les autres preſſuroyent,
Les vns pour vendanger ſur la pierre émouloyent
Le petit bec crochu de leurs mouſſes ſerpettes,
Les vns trempoyent l'oſier, les autres leurs tinettes,
Leurs hottes, leur eſtrain dedans les clairs ruiſſeaux :
Autres alloyent raclant les coſtes des vaiſſeaux
De grauelle émaillees, & de mouſſes couuertes,
Les autres leur ſerroyent les leures entrouuertes,
D'vn cercle de peuplier, cordonné d'oſiers francs,
Puis à coups de maillet leur rebatoyent les flancs :

1. *Vendanges,* dans l'édition de 1572.

Les vns buuoyent aux bords de la fumante gueule
Des cuues au grand ventre, autres tournoyẽt la meule,
Faiſant craquer le grain & pleurer le raiſin,
Puis ſous l'arbre auallé vn grand torrent de vin
Rouloit dedans la met, & d'vne force eſtrange
Faiſoyent geindre le bois, & pleuuoir la vendange :
Autres à dos panché entonnoyent à plein ſeau
La boüillante liqueur de ce vin tout nouueau,
Autres alloyent criant de leur puiſſance toute
Qu'au pié des ſeps tortus on fiſt la mere-goute :
Et chancelant de piés, de teſte & de genoux,
S'enyuroyent ſeulement au fumet des vins doux.
Lors qu'vn ieune Berger deſſous l'ombre des treilles
Se rendit amoureux des beautez nompareilles
De la gente Catin, bergere de haut pris,
Digne qu'vn cœur gentil en fuſt vrayment épris.
Car elle ſçauoit bien de ſes mains meſnageres
Traire le pis enflé de ſes vaches laittieres,
Porter dans ſon giron le petit aignelet
Egaré du troupeau, ſéurer le veau de lait,
Faire le pain de cire, & couler le laitage
Pour faire ſur le ionc cailloter le formage,
Bien treſſer le ruban, bien tourner le fuſeau,
Faire brouter la cheure, et paiſtre le troupeau.
Or ce ieune Berger, dont la creſpe iouuence
Et l'âge tendrelet à grand' peine commence
De ſa main delicate à luy friſer encor
Le menton reueſtu d'vn petit creſpe d'or,
N'auoit iamais ſenti les viues eſtincelles
Des premiers feux d'Amour, qui lui ſeichẽt les moelles.
Car en voyant Catin au troupeau vendangeur,
Ce petit Dieu commence à vendanger ſon cœur :
Et ſi toſt qu'il la veit d'vne grace gentille
Vuider ſon paneret ſur le marc qui diſtille,
Auſſi toſt ce cruel diſtila dans ſes yeux

Ie ne ſçay quelle humeur qui le rend furieux.
Il bruſle, il tremble, il court, et forcé d'vne rage
Va baiſer de Catin la bouche & le viſage.
Mais las! en la baiſant, il baiſa le beau iour
Qu'oncques depuis n'a veu pour le mal de l'Amour.
Il s'en retourne aux champs, iette là la muſette,
La fleute, le flageol, & ſur l'herbe tendrette
Commence à dedaigner ſes esbats enfantins,
Comme les ioncs mollets dont il faiſoit coffins
Et petites priſons à mettre des cigales,
Cages pour les oiſeaux, les cannes inegales
Qu'à force il pertuiſoit en petits chalumeaux :
Iette la panetiere, & les tendres ſureaux
Dont il tiroit la moüelle, & deſſus leurs iointures
Pertuiſoit en ſix parts les rondes ouuertures :
Plus n'a ſouci de rien, Catin eſt ſon ſouci,
Catin ſeule a pouuoir d'vn regard adouci
De redonner le vent à ſa pauure muſete,
De luy remettre en main la fleute & la houlete :
Bref il bruſle d'amour, & ne ſçait amoureux
La cauſe de ce mal qui le rend langoureux,
Et langoureux ſe plaiſt. O choſe trop eſtrange,
Aimer de noſtre bien vn ſi faſcheux eſchange!
Il ſe plaint, il ſe deult, ſes ſoupirs va doublant,
Et de voix douce & lente alloit ainſi parlant :
« Hà, Pan, Dieu de ces bois, quelle eſtrãge auanture,
Quel charme ſi ſoudain a changé ma nature?
N'eſt-ce pas de Catin le trop ardant baiſer,
Qui m'allume ce feu que ne puis appaiſer?
C'eſt luy vrayment, c'eſt luy, c'eſt ſa léure iumelle,
Plus freſche à la preſſer que la roſe nouuelle,
Plus douce que la fleur des petits aubeſpins,
Que la fleurante odeur des boutons aiglantins,
Plus ſouefue à la toucher que n'eſt la fine laine
De mes petits aigneaux, plus que la mariolaine

Son haleine me plaiſt, plus que la gauffre à miel,
Ouurage induſtrieux des fillettes du ciel.
Hà ſauoureux baiſer, baiſer qui m'eſuertue
Me renforçant les nerfs, mais pluſtoſt qui me tue,
Laiſſant vn aiguillon au trauers de mon cœur,
Et ſur ma langue morte vne piquante aigreur.
I'ay baiſé des cheureaux qui ne faiſoyent que naiſtre,
Le petit veau de lait dont Colin me fit maiſtre
L'autre iour dans ces prez, mais ce baiſer vrayment
Surpaſſe la douceur de tous enſemblément.
Le pouls m'en bat ẽcor, mon ſang, mon cœur, mon ame
Bruſle, ſeiche, & languiſt à l'ardeur de ſa flame,
Et ne ſçay quel malheur, quel deſaſtre, ou mechef
Fait que ie la ſouhaitte à baiſer de rechef.
A-t-elle point ſuccé quelques herbes mechantes
Auant que me donner ſes léures rougiſſantes?
Non, car i'en fuſſe mort. » Ainſi la larme à l'œil
Ce berger amoureux va ſoupirant ſon dueil.
Lors vn vieillard ſuruient, veſtu d'vne peliſſe
Faite de peau de loutre, vn beau coffin d'ecliſſe
Tout comblé de raiſins luy pendoit dans la main,
Des ſabots en ſes piez, vne agraffe à ſon ſein,
Vn chapeau fait de ionc, les manches rebourſees
Iuſques deſſus le coulde, & les gueſtres trouſſees
Haut & bas d'vn genet, vn ceinturon tout blanc
D'vn poil aſpre & rebours heriſſoit ſur ſon flanc,
Vne boucle d'airain le ſerroit ſous la hanche,
Où pendoit le flageol, la panetiere, & l'anche,
L'anche de ſon pipeau, la fleute & le bourdon,
Trouſſez à petits nœuds enſemble d'vn cordon.
Il s'aſſied pres de luy deſſus l'herbette molle,
Car bien le connoiſſoit, & de douce parolle
Luy diſoit : « Mon enfant, i'ay chanté quelquefois,
Et ioüé de la fleute à l'ombre de ces bois,
Et ſi mon chant plaiſoit aux Nymphettes ſacrees,

A Palés, & à Pan : i'ay dans ces vertes prees
Au ſon de mon flageol fait ſauter maint cheureau,
Mainte chéure, maint bouc, & gardé maint troupeau. »
Ce diſant il tira de ſa grand' panetiere
Vne fleute à neuf trous fort belle & bien entiere,
La canne en eſtoit groſſe, & les bouts de laton :
Puis ſe leuant en pié pour luy donner le ton,
(Apres auoir ſoufflé, ſi dedans, quelque choſe
Empeſchoit point le vent) tout gaillard ſe diſpoſe
A luy donner l'eſprit, qui premier fut ſi fort,
Si bruyant & tonnant, & d'vn ſi graue accord
(Tant ſa force à ſouffler induſtrieux aſſemble)
Qu'on euſt dit à l'ouïr cent fleutes eſtre enſemble :
Puis abaiſſant le vent il modere la voix,
Et au ieune berger enſeigne par les dois
Et luy montre comment en l'art de Bergerie
On embouche la fleute, & de quelle induſtrie,
De quel vent, de quel ton, & de quels chalumeaux
Vſent les grãds bergers pour guider leurs troupeaux. (1)
« Des-lors, diſt ce vieillard en recourbant les reins,
Que ie laiſſé les champs, i'ay de mes propres mains
Planté vn beau verger de ſi bonne auanture,
Que le ciel tout benin, & la douce nature
Ont tant fauoriſé, qu'on ne voit rien de beau
Qu'aiſément on ne trouue en ce complant nouueau.
Là les lis argentez, les roſes vermeillettes,
Les boutons entr'ouuerts de diuerſes fleurettes
Y ſont ſur le printemps peintes de cent couleurs,
Embaſmant l'air ſerain de leurs ſouefues odeurs :
Aux chaleurs de l'Eſté à foiſon y iauniſſent
Les poires de fin or, les pommes y rougiſſent,
La guigne, la ceriſe, & le pauot auſſi,
Propre pour aſſopir tout ennuyeux ſouci.

1. Il y a ici quatre vers masculins qui se suivent.

Puis la chaleur paſſee, on y voit ſur l'Autonne
L'œillet & le ſaffran, aux arbres y foiſonne
La grenade, & la figue, aux vignes les raiſins,
Et la pomme eſcaillee en pomme ſur les pins.
» Là ſous les grenadiers i'apperçoy d'auanture,
Hier ſur le mi-iour, vn enfant que nature
A fait pour vn chef-d'œuure : il auoit en ſes mains
Des pommes de grenade, & mille petits grains
De murte verdoyant, il auoit des flammeches,
Vn arc d'yuoire blanc, d'or fin eſtoyent ſes fleches,
Et portoit ſur les yeux ie ne ſçay quel bandeau,
Des ailes ſur le dos, ſa delicate peau
Eſtoit comme la neige encore non touchee,
Ou le lait cailloté ſur la verte ionchee.
Il cueilloit de mon fruit encore le plus meur,
Vollant de branche en branche, & moi trẽblant de peur
Qu'en vollant ne rompiſt quelque fueillage tendre,
Comme trop fretillart, ie cours pour le ſurprendre,
Mais ſoudain il eſchappe, & ſous les grenadiers,
Tantoſt ſur les pauots, tantoſt ſous les roſiers,
Il s'eſcoule, & ſe gliſſe, ainſi que ſous la gerbe
Le perdriau tapi ſe deſrobe dans l'herbe.
I'ay couru mille fois apres des ieunes veaux
Qui ne faiſoyent que naiſtre, & apres des cheureaux,
Mais ce garçon vrayment eſt bien toute autre choſe.
Doncques me trouuant las, ſur l'herbe me repoſe,
Comme vieil & recreu, regardant curieux
Qu'il ne ſe dérobaſt finement de mes yeux :
Sur vn murte il ſe branche, & de ſon aile peinte
Rebatoit les rameaux : mais moy ſurpris de crainte
Qu'il n'en froiſſaſt quelqu'vn, ie me courrouce à luy,
Lui demandant pourquoy dans le verger d'autruy
Venoit ſi priuément : luy ſans parolle dire
Entr'ouurit doucement vn delicat ſourire,
Me iettant ſur les yeux de ſa petite main

Du murte & de ces grains qu'il portoit dans ſon ſein.
Deuant ceſte douceur auſſi toſt ie demeure
Morne, triſte & penſif, & promptement ie meure,
Si ce ris delicat ne m'attendrit le cœur,
Me faiſant oublier la colere & la peur.
« Pere, dit cet enfant, ceſte tendre ieuneſſe
Que mon viſage porte, a trop plus de vieilleſſe
Et plus grand nombre d'ans que le pere des Dieux,
Que les flots de la mer, que la terre & les cieux.
C'eſt moy qui rends du ciel les eſtoiles plus fieres,
Et du forçant deſtin les ailes plus legeres,
Et n'eus onc tel pouuoir ſur tes petits troupeaux
Que i'ay deſſus les feux des celeſtes flambeaux :
Tout ce qu'en l'vniuers la Nature meſnage,
C'eſt pour moy ſeulement qu'ell' baſtiſt ſon ouurage :
Par moy coullent les eaux, & les plus belles fleurs
Du parfum de mon chef empruntent leurs odeurs.
Mais dy-moy, ie te pry, as-tu point ſouuenance
D'auoir eu quelquefois de mon arc cognoiſſance?
Et qu'en gardant tes bœufs ie te rendis heureux,
Alors qu'eſperdûment tu deuins amoureux
Des plus rares beautez d'vne gentille amie,
Au pié de cet ormeau enflant ta chalemie?
La ſaiſon eſtoit lors de te porter faueur,
Maintenant ie la dois à ce ieune paſteur,
A Tenot (1), mon ſouci, tu cognois bien ſon pere
Ianot ce bon fleuteur, & Ianotte ſa mere :
Ie l'ay fait amoureux de Catin ſon ſouci,
Et la gente Catin de luy eſpriſe auſſi.
Va le dire à ſon pere, à fin qu'il les aſſemble,
Et d'vn eſtroit lien ces deux cœurs ioigne enſemble :

1. Remy Belleau met ici en scène Antoine de Baïf et Daurat, son précepteur. Cette allégorie dépeint les soins du maître pour son élève, et l'amour de l'élève pour la poésie.

Car tel eſt mon vouloir, & tel celui des Dieux,
Cauſe que ſi ſouuent ie volle en ces bas lieux.
Puis ſi toſt qu'ay verſé la poiſon alteree
Boüillante en ces deux cœurs, d'vne aile bigarree
Pour lauer mon beau corps ie volle dans ces eaux :
Et pere, c'eſt pourquoy la ſource & les ruiſſeaux
N'en ſont iamais troublez, ains d'vne courſe nette
Vont eſpanchant touſiours leur onde argentelette.
L'herbe n'y eſt foulee, & les arbres fruitiers
En leur belle verdure y ſont touſiours entiers,
Puis le ciel tout benin de bon œil les regarde :
Car moy qui ſuis ſon fils les ay pris en ma garde.
En tout temps la lauande & la roſe y fleuriſt,
Les lis & les œillets, iamais rien n'y fletriſt,
Tout eſtant arroſé de la belle & claire onde
Où ie laue mon corps, corps le plus beau du monde. »
» Ainſi parlant s'enuolle, & ſe perd de mes yeux:
Ton pere le ſçait ia, il en eſt fort ioyeux,
Et dit qu'il te donra faiſant le mariage
Vne paire de bœufs propres au labourage,
Quatre rûches à miel, vingt piez d'arbres fruitiers,
Vn cuir de bonne vache à carreller ſouliers,
Douze formages gras, & toutes les annees
Vn veau preſt à ſéurer, deux chéures affinees
Deſſus tout le troupeau, aux premiers iours de l'an
Vn gaſteau fait au beurre, & iauny de ſaffran. »
Le berger luy rend grace, & bien fort le ſupplie
D'en aduertir auſſi le pere de s'amie.
Le vieillard luy promet, mais le vol ombrageux
Des ailes de la nuit les ſepara tous deux.

Voyla ce que i'ay retiré de la tapiſſerie où eſtoyent rapportees au vray naturel ces belles & gentilles vẽdanges. De l'autre part c'eſtoyent bergeres en ſimple cotillon écheuelees, vn cha-

peau de fleurs en leur chef, qui danſoyent en rond ſous vn grand orme, auec des bergers tous ſi bien contrefaits, qu'on euſt iugé qu'ils ſautaſſent tous à la cadence d'vn de la troupe qui ſembloit chanter ceſte chanſon.

FAITES-VOVS la ſourde, Macee (1)?
Voyez Combaut (2) qui vient à vous,
Pour rauoir ce que voſtre œil doux
Luy a tiré de la penſee.

Vous l'auez, & luy ne l'a plus,
Voyez ſa couleur iaune & fade,
Et tout le reſte ſi malade,
Qu'il en eſt demeuré perclus.

M'amour, ſi vous voulez qu'il viue,
Rendez-luy toſt, car vous l'auez :
Regardez ſes yeux tous cauez,
Qui de viure n'ont plus d'enuie.

Ou le gardez, ſi voſtre amour
Souhaitte, cruelle, qu'il meure :
Car en plus gentille demeure
Ne ſçauroit faire ſon ſeiour.

Il vous aime plus que l'Auette
Au mois d'Auril n'aime les fleurs,
Plus que le berger aux chaleurs
L'ombre mollet de la coudrette.

1. Femme galante qu'a célébrée Ronsard :
Ma petite Nymphe Macée, etc.
(Ode *A une Fille*, RONSARD, t. 2, p. 147, éd. de M. Blanchemain.)

2. Robert de Combaut, sieur d'Arcis-sur-Aube, est appelé dans les Mémoires de la reine Marguerite le chef du conseil des Mignons.

Il eſt brun, mais la terre brune
Touſiours porte les beaux eſpis,
Et parmi les ombreuſes nuits
Il n'eſt clarté que de la Lune.

Il n'eſt ny trop laid ny trop beau,
Hier ie regarday ſa face
Dedans la fontaine qui paſſe
Contre le pié de cet ormeau.

Il eſt riche aſſez pour vous deux,
Et ſi n'a bien qu'il ne vous donne,
Aimez-le ſeulement, mignonne,
Mon Dieu, il ſera trop heureux!

Il a ia trois cochons de lait,
Qui ſont ſous le ventre à leur mere,
Et trois brebis auec le pere
Qui nourriſſent vn aignelet.

Touſiours il a dans ſa logette
Du formage gras à foiſon,
Et du lait en toute ſaiſon
Auec la chaſtaigne mollette.

Il ſçait le train du paſturage,
Et ſçait la terre enſemencer,
Et ſi ſçait auſſi bien danſer
Que iouuenceau de ce village.

Il vous aime plus que ſon cœur,
Que tenez en priſon cruelle :
Ne luy ſoyez donc plus rebelle,
Et le prenez pour ſeruiteur.

De l'autre coſté ſe repreſente en plate peinture le ſuperbe appareil d'vn mariage, les danſes, les feſtins, les magnificences, maſques, mommeries, entrepriſes, courſes, baſtimens, ſalles, chiffres, deuiſes, comedies, tentes, iardinages, fueillees, friſcades : & pour vous faire entendre le ſuget, ie vous deſcriray ſeulement vne broderie qui ſe voit ſur la robe de l'eſpouſee. C'eſt vn Apollon ieune, beau, auec ſa grande perruque iaune comme fil d'or flottant ſur ſes eſpaules, ceinte d'vne couronne de laurier, vn ſurplis delié & replié, deuallant iuſques à miiambe, la lyre en la main, autour de luy les Graces & mille petits Amours, inuitant les Nymphes de la Seine & de la Meuſe à chanter ce mariage : & commence ainſi.

EPITHALAME

DE MONSEIGNEVR LE DVC DE LORRAINE,

ET DE MADAME CLAVDE,

FILLE DV TRES-CHRESTIEN ROY HENRY II. (1)

NYMPHES qui vos treſſes blondes
Mignotez deſſus les bors,
Des claires & belles ondes
De la Seine aux plis retors,
Si quelque flamme amoureuſe
Vous eſchauffe ſous les eaux,
Chantez les chaſtes flambeaux
De ceſte Nuit bien-heureuſe.

1. Charles III de Lorraine, dit le Grand, fils de François de Lorraine, duc de Guise, né à Nancy en 1543, marié à Paris en 1558, à Claude de France, septième enfant de Henri II et de

Nymphes, qui deſſus la pree
Ballez aux rais de la nuit
D'vne danſe meſuree
Au doux murmure qui ſuit
De Meuſe les longues traces,
Venez bien-heurer ce iour
Et ce ſoir, en qui l'Amour
Fait luire toutes ſes graces.

Accouple tes colombelles,
Gente Venus, à ton char,
Dont les deux rouës iumelles,
Le limon, & le branquar
Sont d'or, les cloux, & les boucles
D'vn bel yuoire Indien,
Et de roſes le lien
Qui tient la bride & les couples.

Branle ton aile emaillee
D'eſcailles d'vn fin azur,
Amour, & pren ta volee
Auec leuneſſe ta ſœur :
Puis à gaillardes ſecouſſes
Allume d'vn petit vent
Le feu qui ſe va couuant
Dedans le fond de tes trouſſes.

Et toy, qui la fleur premiere
De la vierge à l'œil honteux,
Rauis du ſein de la mere,
Pour la mettre entre les feux

Catherine de Médicis ; née à Fontainebleau en 1547, morte en 1575.
(Imprimé pour la première fois à Paris, in-4, André Wechel, 1559.)

D'vne ieuneſſe inhumaine,
Hymen, chante-moy des vers,
Ayant les cheueux couuerts
D'vne franche mariolaine.

Serre ta robe ondoyante
D'vn long repli blanchiſſant,
Et d'vne agraffe mordante
Ton brodequin iauniſſant :
Vien, que plus ne te retienne
Le ſommet Parnaſſien,
Ny le rocher Theſpien,
Ny la grotte Aonienne.

Et toy Ciel, que l'on reſpande
Par l'air vn fleuue d'odeurs,
Vne moiſſon de lauande,
De lis, de roſes, de fleurs,
Tant que la Terre enyuree
Du Nectar de ces preſens
Touſiours groſſe d'vn Printems,
Face vne ſaiſon doree.

Car la belle & douce flamme
De Veſper, qui brille aux cieux,
Ce beau ſoir deux cœurs enflamme
Du meſme feu que les Dieux
Allument dans leur poitrine :
Et du meſme, qui coula
Des yeux d'Adon, & bruſla
Le tendre cœur de Cyprine.

Nymphes des eaux citoyennes,
Nymphettes aux beaux talons,
Aux gorges muſiciennes

Danſez deſſus vos ſablons,
Pour honorer la iournee
Que ce beau Prince Lorrain
Eſchauffera dans ſon ſein
Vne beauté ſi bien nee.

CHANT DES NYMPHES
DE LA MEVSE.

Quand le Soleil ſe reueille
Dorant le Ciel d'vn beau iour,
Ou quand au ſoir il ſommeille
Vers ſon humide ſeiour,
Œilladant la terre baſſe
Des rayons de ſon flambeau,
Il ne voit rien de ſi beau,
Que mon Prince ne ſurpaſſe.

HYMEN HYMEN HYMENEE,
HYMEN HYMEN HYMENEE.

C'eſt luy, qui ma courſe humide
Pouſſe en la corne du Rhin,
C'eſt luy qui lâche & qui bride
Mon cours au flot argentin :
Par luy de gloire i'abonde,
C'eſt luy qui braue me fait,
Par luy mon peuple muet
Court librement deſſous l'onde.
HYMEN (1).

1. HYMEN, rappel des deux vers intercalaires
Hymen hymen hymenee,
Hymen hymen hymenee.
Refrain qui dans l'épithalame se reproduisait après chaque strophe.

C'eſt luy qui dés ſon enfance
Chargea ſa petite main
Du peſant faix de la lance
Aupres du fleuue Germain,
Trouuant le ſort tant proſpere,
Que ſous la chaude fureur
De Mars, receut en faueur
Vn Iupiter pour ſon pere.

HYMEN.

Vn Iupiter, que la France
Doit cherir comme ſes yeux,
Luy, ſa race, & la puiſſance
De ſon bras victorieux :
Tant ceſte bonté royale,
Bonne, s'eſtend deſſus nous,
Que la terre en ſes deux bouts.
N'en voit d'autre qui l'égale.

HYMEN.

Comme la poincte orgueilleuſe
Des rochers hautement grands,
De la riue poiſſonneuſe
Surpaſſe les petits flancs :
Ou comme la cheueleure
D'vn cyprés, ou d'vn ſapin,
Surpaſſe du bois voiſin
La courbe & baſſe rameure.

HYMEN.

Ainſi la braue hauteſſe
Du Prince qui m'eſt ſi doux,
La beauté, la gentilleſſe,
S'eleuent par deſſus tous
Du Prince que tant i'honore,

Que i'aime, & duquel encor
Le menton d'vn creſpe d'or
A peine à peine ſe dore.

HYMEN.

CHANT DES NYMPHES
DE LA SEINE.

Comme la corne argentine
De la Lune en ſon croiſſant,
Belle & diſpoſte chemine
Sous le voile bruniſſant
Parmi la gemmeuſe preſſe
Des autres feux qu'elle ſuit :
Ainſi la grace reluit
Des beautez de ma Princeſſe.

HYMEN.

Ce ne ſont que fleurs écloſes
Sur ſon ieune & tendre ſein,
Ses léures ne ſont que roſes,
Qu'yuoire ſa blanche main,
Ses dents petites perlettes,
Ses yeux deux aſtres iumeaux
Où mille & mille amoureaux
Trempent de miel leurs ſagettes.

HYMEN.

C'eſt vne douceur benine
Son ris, & ſa bouche auſſi,
C'eſt vne voûte ebenine
Le croiſſant de ſon ſourci :
Elle retient de ſon pere
Le port & la maieſté,

Les vertus & la bonté
Et les graces de ſa mere.

HYMEN.

Et comme la branche tendre,
Qui prend racine du bas
Du Laurier, ſe veut eſtendre
Et croiſtre ſes petits bras,
Et rien que le ciel n'aſpire,
Monſtrant ſon ſein verdoyant,
Et ſon beau corps ondoyant
Aux doux ſoupirs de Zephyre.

HYMEN.

Ou comme la grace belle
D'vn bouton à demi-clos
Monſtre ſa robe nouuelle,
Et ſon pourpre au fond enclos,
Ne luy reſtant que l'attente
Des rayons d'vn beau Soleil,
Pour eſpandre le vermeil
De ſa beauté rougiſſante.

HYMEN.

Tout ainſi vient en croiſſance
Ceſte vierge, qui de ſoy
Ia porte aſſez d'aſſeurance
Qu'elle eſt fille d'vn grand Roy :
Sans plus reſte vne roſee,
Ou quelque douce chaleur,
Pour faire eſpanir la fleur
De ſa ieuneſſe eſpouſee.

HYMEN.

LES NYMPHES
DE LA MEVSE.

Ie voy le Soleil qui lance
Deſia ſes rais dans les eaux,
Ie voy la nuit qui s'auance
D'allumer ſes clairs flambeaux :
Ie la voy qu'elle s'appreſte
De faire luire le feu
De Veſper, qui peu à peu
Ia nous deſcouure ſa teſte.

HYMEN.

LES NYMPHES
DE LA SEINE.

Ie voy deſia la nuit ſombre
Qui ſur la terre s'eſpand,
Ie voy l'eſpais de ſon ombre
Qui ia par l'air ſe reſpand :
Vien donc, l'heure eſt opportune,
O nuit, & ſi tu reçois
Les doux accens de ma voix,
Monſtre-nous ta face brune.

HYMEN.

Or ſus, la nuit eſt ia cloſe,
L'auant-courriere eſt au ciel,
Sur ceſte bouche décloſe
Il vous faut cueillir le miel :
Il vous faut doucement ioindre
A ce tetin nouuelet,
Comme vn bouton verdelet
Qui ne fait ores que poindre.

HYMEN.

Comme la branche tortiſſe
De la vigne aux verds rameaux,
Se pend, ſe colle, & ſe pliſſe
Aux bras des ieunes ormeaux :
Ou comme, alors que fleuronne
La Terre aux rais d'vn beau iour,
Les pigeons ſe font l'amour
De leur bouchette mignonne.

HYMEN.

Ainſi l'Eſtoile qui guide
Les petits Amours dorez,
Auec Hymen qui preſide
A ces feſtins honorez,
Vous appelle & vous conuie
Tous deux au col vous ſaiſir,
Pour ſauourer le plaiſir
Le plus doux de noſtre vie.

HYMEN.

Sus donc auant, que l'on ſorte,
Pages, oſtez la clarté :
Nymphes, qu'on ſerre la porte,
Or ſus c'eſt aſſez chanté.
Prenez la ceinture belle
Que vous portez ſur le flanc,
Et ſerrez l'yuoire blanc
De ceſte eſpouſe nouuelle.

HYMEN.

Voſtre ceinture, où les Graces
Sont empreintes à l'entour,
Et les plaiſantes fallaces
Du cruel enfant Amour :
Voſtre ceinture, où ſont miſes

Les amorces & les traits,
Et les amoureux attraits
De cent & cent mignardiſes.
HYMEN.

La boucle eſt d'or, eſtofee
De fleches & d'vn carquois,
Et l'entour eſt d'vn trofee
Lacé de deux arcs Turquois :
Les bouts ſont faits d'vne pointe,
Qui porte vn nouueau croiſſant,
D'vn lierre verdiſſant
Autour de ſes flancs eſtreinte.
HYMEN.

A tant les Nymphes ſacrees,
Les Nymphettes aux yeux verds,
De leurs bouchettes ſucrees
Au lict chanterent ces vers :
Prenant la boucle fatale
De leur belle & blanche main,
La bouclerent ſous le ſein
De ceſte Nymphe royale.
HYMEN.

Couple d'amans amiable,
Que puiſſiez-vous ſans ennuis
D'vne amitié perdurable
Paſſer les iours & les nuits,
Sans que iamais ny l'Enuie,
Ny le Soin, ny le Courrous,
Roûille ſes yeux deſſus vous,
Pour tourmenter voſtre vie.
HYMEN.

Dieux, faites que de leur race
Puiſſe naiſtre vn enfant beau,
Au front qui porte la grace
Du pere dés le berceau,
Et qui de beauté reſemble
A la mere, & de pouuoir
A ce Roy qui s'eſt fait voir
Egal à vous tous enſemble.

HYMEN.

Voyla à peu pres vne partie de la tapiſſerie de ceſte chambre que ie vous ay bien voulu deſcrire, d'autant qu'elle eſt rare & fort exquiſe. Ceſte chambre eſt pleine de petits oiſeaux, non pas peints ou contrefaits, mais viuans & branlans l'aile. On voit les vns becqueter vne touffe de guis verdoyãt, ſemé de petits grains, comme de petites perlettes : les autres des chardons heriſſez, les autres voleter par dedans les barreaux de la voliere qui regarde ſur la terrace : les autres emporter ſoigneuſement de leur petit bec crochu les cheueux perdus & tombez du chef de ces bergeres, pour baſtir & façonner leurs nids, où ils ponnent & couuẽt leurs œufs, & nourriſſent leurs petits. Et croy que c'eſt là qu'Amour couue ſes Amoureaux changez & transformez en ces petits oiſillons, compagnons du labeur de ces bergeres, & fideles ſecretaires de leurs plus ſecrettes penſees. Entre autres ie vey vn Serin tellement appriuoiſé, qu'il venoit dérober les petites miettes de pain broyees & froiſſees entre les doigts mignards de l'vne de ces filles, pour porter la bechee à ſes petits, pepians & ouurans le bec marqueté, & frangé d'vne trace iauniſſante ſur les bords, comme d'vn petit ourlet de ſatin iaune, ou d'vn petit

paſſement peint de ſaffran : les autres font leur retraite ordinaire dedans le ſein de ceſte compagnie, auſſi priuément comme dedans leurs aires, puis tremouſſant leurs ailes bigarrees autour de leurs gorges ſe pendillent ſur le poil qui ſe heriſſe ſur leur col, becquetant le bout de leurs aiguilles diligentes, comme ſi c'eſtoit vn petit ver. Entre autres ie vey vne Calandre qui ſemble eſtre à gages pour mettre en train ces petits oiſeaux à chanter leur ramage, les cõtrefaiſant l'vn apres l'autre, comme ſi elle eſtoit la mere à tous. Or en ceſte chambre, mais pluſtoſt printemps perpetuel, la pareſſe engourdie, ny l'oiſiueté n'y habitent iamais : Car ces bergeres y trauaillent ſans ceſſe, l'vne apres le labeur induſtrieux de quelque gẽtil ouurage de broderie, l'autre apres vn laſſis de fil retors, ou de fil de ſoye de couleur, à groſſes mailles & mailles menues, & croy pour ſeruir de rets & de pantiere à ſurprendre & empeſtrer les yeux ou le cœur de quelque lãgoureux berger : l'autre à filer la deſtinee de ſon amant deſeſperé, tournant de ſes doigts mignards le fuzeau, vuidant & deuidant ſon fil de bonne grace. Entre autres y en auoit vne qui faiſoit vn bouquet de mariolaine, de roſes, de giroflee, de ſerpolet, & de pouliot, & me ſouuiẽt que l'ayant donné à vn certain berger, il la remercia en ceſte façon parlant de ce bouquet.

Ie l'ay touſiours bien dit, qu'Amour baiſſant les æles
S'eſtoit mis à couuert ſous quelque belle fleur
De ce bouquet mignon, pour eſchauffer le cœur
De quelque langoureux de ſes flammes cruelles.

Car en voulant tirer de ſes roſes nouuelles
Pour refraichir mes ſens, quelque gentille odeur,
I'ay tiré malheureux vne ſi viue ardeur,
Que ie la ſens couler iuſques dans mes moüelles.

Cent fois pour eſprouuer ce miracle nouueau,
L'ay mis au vent, à l'air, & plongé dedans l'eau,
Pour eſteindre le feu qui le faiſoit eſprendre :

Mais l'eau, le vent, & l'air, ſe meſlant par les fleurs,
Eſchangez en ſoupirs, peines, penſers, & pleurs,
Ont mis peines, penſers, fleurs & ſoupirs en cendre.

Ie vous aſſeure que celle-là monſtroit bien à ſon viſage, à ſon parler, & à ſes façons gentilles, qu'elle eſtoit de quelque grand lieu, & quant à ſes beautez, hà Muſes filles de Iupiter, qui fauoriſez les ſaintes empriſes de ceux qui par leur pinceau immortel portent teſmoignage à la poſtérité des beautez, autrement periſſables & enſeuelies ſous ſilence perpetuel, faites-moy, Muſes, ceſte grace, que ie les puiſſe groſſement ébaucher, à fin qu'apres ces premiers traits, quelque meilleur peintre que moy vienne à leur donner la derniere main, & les rehauſſer des couleurs qui luy ſont deües : ſeulement ie diray que les treſſes de ſes cheueux à couleur de chaſtaigne, retrouſſez & cordonnez autour de ſon viſage, ce ſont les retraites où Amour dreſſe les embuſches & les ſurpriſes contre les cœurs de ceux qui s'amuſent à les contempler : & le vray magazin où il ſe fourniſt de liens & de cordage, pour equiper ſon nauire, à fin de les ietter en haute mer. Il me ſouuiẽt qu'vn berger de bonne grace, & de bonne race, en deuint chaſtement & tellement amoureux, qu'il en perdoit tout ſentiment : dormant ou veillant, abſent ou preſent, il ne ſongeoit qu'en elle, brief tous ſes penſers ne tendoyent qu'à ce but : ie vous diray quelques Sonnets qu'il me donna ſur ce ſuget, parlant à ſes penſers.

HA penſers trop penſez, donnez quelque repos
Quelque trefue à mon ame, & d'eſperãces vaines
Fauoriſez aumoins mes empriſes hautaines,
Et me faites changer quelquefois de propos!

Vous ſucez à longs traits la moüelle de mes os,
Vous me ſechez les nerfs, le poulmon & les veines,
Vous m'alterez le ſang, & d'vn monde de peines
Fertile renaiſſant, vous me chargez le dos.

Si ie ſuis à cheual vous vous iettez en croupe,
Si ie vogue ſur mer vous eſtes ſur la poupe,
Si ie vay par les champs vous talonnez mes pas.

Hà penſers trop penſez, ſi vous n'auez enuie
De me laiſſer gouſter les douceurs de la vie,
Auancez ie vous pry l'heure de mon treſpas!

CENT fois le iour ie rebaiſe la main,
Follatrement qui dedans l'eau gliſſante
Toucha de pres ta cuiſſe blanchiſſante,
Ton pied mignard, ta gréue & ton beau ſein.

Cent & cent fois ie pry Dieu, mais en vain,
Et les ſaints feux de la nuit bruniſſante,
Me faire voir ta treſſe blondiſſante,
Tes yeux, ta bouche, & ton viſage plein.

Si i'ay cet heur de les reuoir encore
Ie chanteray les beautez que i'adore,
Et les honneurs d'vn ſi braue ſuget:

Mais les voyant ma veuë eſt éblouye,
Ie pers le ſens, la raiſon & l'ouye
Par les rayons d'vn ſi gentil obiet.

OR ie me ſuis affranchy de priſon,
Où me tenoit cruellement en ſerre
L'enfant Amour, ie vay libre ſur terre
Sauué des flots, & repris ma raiſon :

I'ay de mes yeux eſtrangé la poiſon
Gliſſant au cœur qui le tue & l'enferre,
I'ay trouué paix, & repouſſé la guerre,
Et ſous la cendre étoufé le tiſon :

Reſte vne humeur bouillante dans mes veines,
Qui fait renaiſtre en moy nouuelles peines,
Opiniaſtre, & reuerdir mes maux,

Ainſi qu'on void vne ſouche esbranchee
A fleur de terre, & ja preſque ſechee
Armer ſes flancs de reiettons nouueaux.

IE ne voy rien qui ne me refigure
Ce front, cet œil, ce cheueu iauniſſant,
Et ce tetin en bouton finiſſant,
Bouton de roſe encor en ſa verdure.

Son beau ſourcil eſt la iuſte vouture
D'vn arc Turquois, & le rayon iſſant
Du poinct dù iour eſt ſon œil languiſſant,
Son ſein, le ſein qui ſurpaſſe nature.

Quand i'oy le bruit des argentins ruiſſeaux,
Ie penſe ouir mille diſcours nouueaux,
Qu'Amour compoſe en ſa bouche de baſme.

Si c'eſt le vent, il me fait ſouuenir
De la douceur d'vn amoureux ſoupir,
En ſoupirant qui me vient piller l'ame.

HA déplaiſans plaiſirs, hà trop aigres douceurs,
Aigres douceurs vraymẽt qui les cœurs ẽpoiſonnent,
Trop déplaiſans plaiſirs rigoureux qui ne donnent
Pour tout contentement, qu'vn monde de malheurs!

La cauſe c'eſt Amour, qui ſous feintes faueurs
Ouure les libertez qui ſerfs nous empriſonnent,
Nous deliure entre amis qui traiſtres nous rançonnent,
Pour nous faire ſentir ſes cruelles rigueurs.

Tout ainſi que l'on voit les Pardes affamees,
A la ſuaue douceur des odeurs parfumees
Qui ſortent de leur peau, attirer apres ſoy

Les animaux deceus, pour en faire leur proye :
Tout ainſi ce cruel affamé me deſuoye
Par ne ſçay quels appas, pour ſe paiſtre de moy.

POVR tout iamais ie quitte l'eſperance
Qui me paiſſoit d'vn amoureux deſir,
Pour tout iamais ie quitte le plaiſir
Que i'eſperois auoir pour recompenſe.

Plus ne me plaiſt vne vaine apparence,
Plus ie ne puis vne amitié choiſir,
Que celle-là, ſeule qui peut faiſir
Les Dieux au ciel, tant elle a de puiſſance.

I'aime trop mieux ſouffrir cent cruautez,
Et de ſes yeux voir les rares beautez,
Que de ioüir de quelque autre rebelle.

Car plus me plaiſt de mourir malheureux
Sous ſa rigueur, que viure bien-heureux
Sous la douceur d'vne autre moins cruelle.

VŒV A L'AMOVR.

Les fruits verſez du giron de l'Autonne,
Pour l'entretien de l'homme en ces bas lieux,
Sont conſacrez deuotement aux Dieux
Pour leur partage, auant qu'on les moiſſonne :

Le laboureur leur pend vne couronne
D'eſpiz creſtez : l'autre, deuotieux,
De raiſins noirs vn long tortis pampreux
Treſſe à l'entour des flancs d'vne colonne.

Et moy, Amour, i'appendray les fruits meurs
De mon printemps, les plus belles chaleurs,
Aux piés ſacrez de ton image ſainte.

Pren-les, Amour, ne refuſe mon vœu,
Ils ſont à toy, ils viennent de ton creu,
Sans plus ils ſont arroſez de ma plainte.

Tv demandes, Baif, qui eſt ce Souuenir,
Ce tant doux Souuenir qui cauſe mon martyre,
Pour lequel, amoureux, nuit & iour ie ſoupire,
Et qui ſans ſouuenir me fait fol deuenir.

Baif, ie te ſupply te vouloir contenir
De plus le demander, d'autant que ie deſire
Ton repos & le mien, contente-toy d'en rire,
Sage de mon malheur pour le temps aduenir.

Car ſi le cognoiſſois, i'ay bien ceſte aſſeurance
Que ce mien ſouuenir ſeroit la ſouuenance,
Poſſible à ton grand mal, de ta vieille langueur.

Doncques contente-toy, & plus ne m'importune,
A fin que la douleur entre nous deux commune,
Ne te face recheoir en ton premier malheur.

HA bien-heureux dormeur, dont la paupiere cloſe
A deux boucles d'airain fait vn ſomme eternel
Sur le mont de Latmie, attendant que du ciel
La Deeſſe à l'œil brun doucement ſe diſpoſe,

Secrette pour tirer deſſus ta léure cloſe,
Veuiue de ſentiment, vn baiſer perennel,
Sans eſtre mal traitté ſous le bras criminel
D'Amour, qui nuit & iour mille maux me propoſe.

En dormant tu reçois l'air doux de ſes ſoupirs,
En dormant tu reçois mille & mille plaiſirs,
Sans trauailler en vain tes paſſions eſteindre.

Ie vy, ie ſens, ie ſers, ie me plains & ie voy,
Mais las ie ne voy rien qui cauſe eſpoir en moy
De viure, de ſentir, ny ſeruant de me plaindre.

L'autre commençoit ainſi.

QVI n'a veu quelquefois à la chaleur ardante
Les mouchettes à miel laiſſer leurs pauillons,
Et bruyantes par l'air à poinctes d'aiguillons
Se choquer, ſe meſler d'vne fureur piquante :

L'Arondelle au trauers de famine beante,
Et d'ailes & de bec rompre leurs bataillons,
Puis les donner en proye aux legers tourbillons,
Apres ceſte gorgee en la troupe ondoyante :

Vienne voir mes penſers, mes ſoupirs & mon cœur,
Mes yeux & ma raiſon tombez en cet erreur,
Peſle-meſle exerçans vne guerre cruelle :

Quand Amour affamé pour ſe paiſtre y ſuruient,
Frappant à coups de traits, tant que vainqueur deuient,
Ainſi qu'à coups de bec la legere Arondelle.

De ſon front, qui n'a veu ſous vn air doux & ſerain la belle face de Diane, errante par les carrieres du ciel, qu'il le regarde ſeulement, qu'il regarde vne table d'yuoire, ou d'albaſtre bien poly, où les Graces à l'enuy ont mis & graué leurs chiffres & deuiſes, pour marque memorable, qu'elle doit vne fois paroiſtre l'vne des mieux nees & plus accomplies creatures, qui ſe voyent en ce mõde vniuerſel. Ses yeux reſembloyent deux aſtres ou deux flambeaux du ciel, les rayons deſquels vont esblouyſſant tout homme qui s'en approche. Le berger diſcourant auecques moy, me fit cet honneur que de me deſcouurir ſes paſſions, & parlant des yeux de ſa maiſtreſſe diſoit ainſi : Hà trop beaux & trop clair-voyans yeux, ſeure demeure & vray ſeiour de ce petit affronteur Amour, la forge & l'affinoir où il forge, trempe & acere ſes ſagettes : yeux qui donnez le vent & l'air aux ailes amoureuſes de mes penſees, les leuant de terre, pour les tirer à la contemplation des choſes celeſtes, & admirer ſes vertus : & ſi la peur ou l'affection ne moderoit quelque peu l'ardeur qui me conſomme, ou ne glaçoit mon ſang alteré & épars dedans mes veines, ie mourrois de mort ſoudaine, toutesfois douce & deſiree, pour l'enuie que i'ay de mettre fin à mes peines lãgoureuſes. Et quoy? ouurant ſes yeux largement fendus, & groſſiſſans à fleur de teſte, il me ſemble qu'elle promette quelque beau iour. Comme le Soleil apres vn noir & faſcheux orage vient à rompre de ſes rayons la brune eſpaiſſeur de la nuë : ainſi vn ſeul trait de ſes yeux languiſſans, rend ſerain & eſclaircit la cruelle tempeſte, que ſa façon rude & farouche fait naiſtre & ſourdre dedãs mon cœur. Il me recita de meſme haleine vn Sonnet qu'il auoit faict ſur ces beaux yeux, & commençoit.

YEVX, non pas yeux, mais celeſtes flambeaux,
Seurs gardiens & guides de mon ame,
Qui déguiſez la plus heureuſe trame
De mes beaux iours en cent tourmens nouueaux.

Yeux que ie voy, ſoit que les aſtres beaux
Dorent le ciel, ſoit que la ſainte flame
Du beau Soleil ſa perruque renflame,
Soit qu'il ſe plonge au ſoir au fond des eaux.

Doncques, beaux Yeux, ſi vous auez enuie
De ſuruenir au ſecours de ma vie,
Iettez ſur moy quelque trait d'amitié :

Ou me trouuez dedans vous quelque place
Pour me guider au ſentier de ſa grace,
Ou me niez du tout voſtre pitié.

Ses iouës eſtoyent entre-meſlees d'vn teint blanc & vermeil, ſemblables à vn feſton de roſes trempé dedans du laict, où les gracieux ſous-ris, les douceurs, les faueurs, & les Graces auoyẽt creuſé deux petites foſſettes, arrondies & eſgallement miſes. Or ayant ce bon-heur que de la voir, i'eus redoublement d'aduenture : car ce Berger qui en eſtoit paſſionné, ne me cela rien de ſon affection, me monſtrãt quelques Sonnets de ſa façon, & les chanta ſur le Luth fort gentiment. Le premier commençoit ainſi.

AMOVR eſtant laſſé de trainer par les cieux
Son arc, ſon feu, ſes traits, & ſon aile courriere,
Son carquois, ſon bandeau, promptement delibere
De donner à ſon dos quelque repos heureux.

Il voûte en deux ſourcils ſon arc deſſus vos yeux,
Il rend à voſtre cœur ſa flamme priſonniere,
Au rayon de vos yeux ſa ſagette meurdriere,
Ses ailes il les pend à vos creſpez cheueux.

Il cache ſon carquois ſous l'enfleure iumelle
De ce marbre abouty d'vne fraize nouuelle,
De ſon voile couurant voſtre viſage beau :

Ainſi s'eſt deſarmé, & en vous ont pour place
L'arc, les feux & les traits, l'aile, trouſſe & bandeau,
Le ſourcil, le cœur, l'œil, le poil, le ſein, la face.

VN deſir trop ardant d'vn vol libre & hautain
Iuſques dedans le ciel me porte ſur ſes ailes,
Mais approchant trop pres des flammes immortelles,
Il bruſle ſon plumage & trebûche ſoudain.

Son vol pourtant ne ceſſe, ains trouue vn nouueau train,
Et ratache à ſon dos plumes toutes nouuelles :
Il reuole, il retombe, ainſi ſont éternelles
Les peines que ie ſens & que ie ſouffre en vain.

Car volant mon deſir, ma peine ne s'enuolle,
Et tombant il ne tombe, ains plus ferme ſe colle
Et s'attache à mes nerfs : & d'autant que ce feu

Qui bruſle ſon plumage, eſt plus celeſte encore
Que celuy d'ici bas, coup à coup me deuore,
Et me bruſlant touſiours ie languis peu à peu.

Ce pauure Berger eſtoit tellement paſſionné, qu'à peine me pouuoit reciter ces beaux vers, s'eſtimant heureux de m'auoir rencontré pour deſcharger ſon cœur, & moy pareillement d'en-

tendre les diſcours d'vn ſi gentil eſprit : il diſoit à tous propos : O terrace, prez, monts, iardins & bois, fideles ſecretaires & ſeurs teſmoins de mes flammes, combien de fois auez-vous receu mes ſoupirs trenchans dedans voſtre branchage eſpais, appellant la Mort, ou l'Amour, à mon ſecours? Hà condition faſcheuſe, & trop eſtrange aduenture! le demeurer me martyre, & le fuir me paſſionne : l'eſperance me guide, & le deſeſpoir deſtrouſſe mes entrepriſes : la preſence me deſeſpere, & l'abſence me fait eſperer : ma petiteſſe m'eleue, & ſa hauteſſe amoindriſt mon affection : le malheur qui plus me preſſe, eſt celuy duquel ie deſire plus l'accroiſſemẽt, ce qui plus me plaiſt, eſt ce qui plus me cauſe de deſplaiſir :

Et bref c'eſt vne choſe eſtrange
Qu'il ſemble qu'vn contraire eſchange
De plaiſir ou de paſſion,
Nous puniſſe par le contraire
Du bon-heur qui nous vient attraire
A ſuiure noſtre affection.

Il ſemble que noſtre pourſuitte
Ne ſoit ſeulement qu'vne fuitte
Du bien que plus nous pourſuiuons :
Ce qu'aimons plus, plus nous trauaille
Pour nous remettre à la tenaille
De cela que plus nous fuyons.

Comme celuy qui ſe propoſe
De n'auoir iamais autre choſe
Dedans la bouche que l'honneur,
Rien qu'entrepriſes glorieuſes,
Plus ſouuent s'eſcoulent venteuſes,
S'honorant de ſon deshonneur.

Mais las! trop importun ſouuenir, pourquoy me tires-tu hors du ſentier pour me faire fouruoyer, & confeſſer ce que plus ie veux taire? & deſcouurir ce que plus ay volonté de celer? permets aumoins que ie ſoupire où le deſir me poind, ou me laiſſe mourir : car aſſeure-toy

QV'APPROCHANT ſes beautez ie ne voy qu'vne peur,
Qui ſoudain vient ſaiſir mon ame languiſſante :
D'autre coſté ie ſens vne frayeur gliſſante
D'vn faſcheux deſeſpoir qui me tient en erreur.

L'Eſperance à ſon tour m'enyure de douceur,
Et me faiſant aimer le mal qui me tourmente,
A ſon dos eſt la Mort qui le trait me preſente :
Mais voulant mettre fin par elle à mon malheur,

La Peur me rend vaillant, du Deſeſpoir i'eſpere,
Et le ſeul Eſperer fait que ie deſeſpere :
La Mort me donne vie, & ſuis en cet effort

Vaincu, deſeſperé, eſperant, & ſans vie :
A telles paſſions ont mon ame aſſeruie
La Peur, le Deſeſpoir, l'Eſperance & la Mort.

Puis ſoupirant diſoit : Mon amy, puis que i'ay commencé à vous diſcourir des beautez de ma maiſtreſſe, ie vous diray

QV'AMOVR voulant forger, dorer, tremper, & ceindre
Les ſagettes de feu, quand il eſt enuieux
De donner vn beau coup d'vn trait qui vole mieux,
Et qui deſſus vn cœur puiſſe mieux mordre & poindre :

Il tire de ſon cœur le fer pour le contraindre,
Et le battre au marteau, l'or fin de ſes cheueux,

Pour le bien affiner, le trempe dans ſes yeux,
Et prend pour l'amorcer de ſes graces la moindre.

Il eſtime ce trait plus cruel que les ſiens,
Ores qu'ils ſoyent forgez des marteaux Lemniens.
A mon dam ie le ſçay : car à la ſeule trace

De ce trait rigoureux en moy i'ay recogneu
Du cœur & des cheueux, des yeux & de la grace,
La puiſſance du fer, l'or, la trempe, & le feu.

Plus ie vous diray que le laict caillotté ſur la ionchee, n'a le teint ſi frais ne ſi douillet que ſa gorge : elle eſt longuette, graſſette, & marquee de deux petits plis ſous le menton : elle eſt ſi blãche, que rien ne le peut eſtre plus, & ſemble qu'Amour l'ait choiſie, pour luy ſeruir de colonne pour pendre les deſpouilles qu'il va butinant ſur les hommes. Ceſte gorge finiſt en vn ſein large, blanchiſſant, ſans monſtrer ny muſcle, ny iointure, ny apparence d'os. Ce beau ſein, ſiege de la Chaſteté, ſe renfle en deux petites montagnettes, taillees à demi-boſſe, abouties d'vne petite fraizette rougiſſante au milieu, tirãt & repouſſant mille ſoupirs mignards d'vne iuſte cadence, ainſi qu'on voit les petits flots ſur la gréue de la mer, ſe renfler & s'eſtendre ſous la contrainte d'vn petit vent mollet. La taille belle, la façon gentille, de bonne grace, bien nourrie, bien appriſe, de bonne nature, & de bonne maiſon : Et loue Dieu (diſoit-il en ſoupirant) de mon malheur, pour n'auoir deſcouuert autres beautez que celles que chacun voit : car ſi ce qui paroiſt me rend malheureux, combien ce threſor recelé pourroit redoubler de ſouhaits, & multiplier de nouuelles affections en ma pauure

ame? ame qui ne ſert que de curee perpetuelle à mes amoureux ennuis, acharnez deſſus elle & alterez de ſon humeur, comme le gourmand Autour des entrailles renaiſſantes du miſerable Promethee. Mais, Amour, tu me fais eſgarer du ſentier entrepris, pour me precipiter au malheur qui plus me plaiſt. C'eſt toy qui es l'argouſin de la galere, où ie traine la cadene comme vn forçat : c'eſt toy qui m'as dreſſé le piege pour me faire entre-tailler, puis à teſte baiſſee trebûcher en ton erreur : c'eſt toy qui troubles mon ſang, qui charmes & abuſes mes yeux, faiſãt par là eſgarer ma raiſon de penſers en penſers, pour vne qui n'a, & ne ſçauroit auoir cognoiſſance du martyre que i'endure pour ſes beautez. Ayãt fini ces diſcours il tira vn papier de ſon ſein, & me diſant : Tenez, voyla le portrait de ma maiſtreſſe, que i'ay fait & tracé au pinceau, il n'y a que les premiers traits, mais tel qu'il eſt ie vous prie le regarder pour l'amour d'elle & de moy. C'eſtoit veritablemẽt le portrait de ſa maiſtreſſe aſſez legerement elabouré. Ie le vous liray. Il parle au peintre, & commence ainſi.

LE PORTRAIT DE SA MAISTRESSE.

SVs donc Peintre, ſus donc auant
Peintre gentil, Peintre ſçauant,
A ce tableau que l'on me trace
Au vif, le portrait & la grace
De ma maiſtreſſe que ie voy
Maintenant abſente de moy,
Mais comme i'ay la ſouuenance
De ſes beautez en ſon abſence.

Fay-luy les cheueux houpelus,
Friſez, retors, blonds, creſpelus,
Que ſimplement on entreuoye
Sans coeffe vn beau cordon de ſoye
De ſes couleurs, pour voir partis
En gréue leurs anneaux tortis.
Ou bien ſi tu les veux eſpandre,
Laiſſe-les mollement deſcendre
Flotans en ondes librement
Sur ſon tetin mignonnement :
Mi-cachant la maieſté braue,
La douceur & la honte graue
De ſon front, ainſi que tu vois
De nuit par l'eſpaiſſeur d'vn bois,
Ou par le reply d'vne nûe
Rayonner la Lune cornûe :
Ou ſous le pampre verdiſſant
Rougir le raiſin pourpriſſant,
Et prendre couleur ſous l'ombrage
De ſon frais & pampreux fueillage.
Et ſi ton art permet encor,
Fay, Peintre, que le creſpe d'or
Qui ſes beaux cheueux repreſente
En ce tableau, ſouefuement ſente
La meſme odeur que font les ſiens,
Lors qu'en embûche tu t'y tiens,
Amour, pour vuider de ta trouſſe
Mille morts tout d'vne ſecouſſe.
Apres, fay-luy le front poli,
Large, plein, ſans ride, & ſans pli :
Et qu'en poliſſeure reſponde
Au cryſtal reglacé de l'onde,
Dont l'hyuer aux cheueux rebours
A bridé la bouche & le cours.
Mais ſur tout garde-moy la grace

Du ſourcil, laiſſant bonne eſpace
Entre deux, ſans les aſſembler,
Et qu'on les face reſembler,
Et ſi bien courber leur vouture,
Qu'ils trompent l'œil & la nature.
Car ie vueil qu'il ſemble vrayment
Qu'vn filet rare proprement
Y ſoit collé, dont l'apparence
Me porte ſigne d'aſſeurance,
Telle qu'Iris ceignant les cieux
La porte entre nous & les Dieux.
Mais, mon Dieu, ie ne ſçauroy feindre
De quel pinceau tu pourras peindre
Ses beaux yeux, dont les doux attraits
M'ont pris & dardé mille traits :
Et ſi leur grace eſt bien pourtraite,
Et leur force bien contrefaite,
Ie crain, las! que par ce tableau
Encor vn eſcadron nouueau
Qui ſort de l'œil qui me maiſtriſe,
Sorte pour redoubler ma priſe.
L'vn ſoit benin & gracieux,
L'autre felon & furieux :
L'vn trempé de la douce amorce
De Venus : l'autre de la force
Du Dieu guerrier, à fin auſſi
Qu'eſtans tous deux meſlez ainſi,
Œilladant le doux on eſpere,
Et craignant l'autre, on deſeſpere.
Sans te mouuoir le nez traitis,
Trouſſé, mignard, & non voûtis,
Dont le profil & la iointure,
Imitent ſi bien la nature
Qu'on ne iuge autrement le trait
Eſtre ſinon hors du portrait.

A ceſte ioüe, auant qu'on trempe
Le pinceau, & que l'on detrempe
D'autres couleurs, pour animer
Ce beau teint qui la fait aimer :
Et pour au vif le contrefaire,
Sçais-tu, Peintre, qu'il te faut faire?
Il te faut mettre auec les lis
Des œillets fraiſchement cueillis,
Et meſlier le tout enſemble :
Ou bien comme la roſe tremble
Nageant deſſus le lait caillé,
Tel & pareil ſoit émaillé
Son teint, & ſa rougeur encore,
Telle que la porte l'Aurore.
Mon Dieu, mon Dieu, ie ne ſçay plus
Où i'en ſuis, & quant au ſurplus,
Ie voy, Peintre, qu'il me faut taire :
Car ta main ne peut contrefaire
Le trop diuin enchantement
De ſa bouche bien proprement :
Mais fay-la qu'elle me contente
Seulement, pour la douce attente
Que i'ay de baiſer quelquefois
Celle qui me tient ſous ſes loix.
Pein-la fraiſchement vermeillette,
Fort attrayante, vn peu groſſette,
Bref, ſi bien la contrefaiſant
Qu'elle deuiſe en ſe taiſant :
Et qu'entre ſes léures de roſe
Cache la mignardiſe encloſe,
Et le baiſer qu'elle donroit
Volontiers à qui la priroit.
Hà, Peintre, tu n'as rien encores
Acheué, ſi tu ne colores
Au vif ce menton foſſelu,

Poli, graſſelu, pommelu,
Frais, douillet, comme ſur la branche
Au matin la Congnace franche
Rouſoye en ſon coton nouueau
Par deſſus ſa iaunaſtre peau.
Hà, mon Dieu, quelle beauté rare
Ie voy, qui le Scythe barbare,
Et le plus cruel nourriçon
De Tygre, ou de roc enfançon,
Flechiroit en la douce peine,
Tant elle eſt doucement humaine!
Mais, Peintre, pour mieux conceuoir
Ces beautez, & faire apparoir
Les traits hardis de ton ouurage,
Il te faut enter ton image,
Et la planter deſſus vn col,
Où toutes les graces d'vn vol
Dreſſent leurs ailes ébranlees
En mille doucettes volees,
Et qu'à l'enuy facent deuoir
Ce rameux albaſtre émouuoir :
Soupirant leurs douces haleines
Parmy l'entre-las de ſes veines,
D'vn doux & mignard tremblement,
Comme on voit ſous vn petit vent
Trembloter l'herbe mi-panchee
Du pié paſſager non touchee :
Ou comme d'vn branle inegal,
L'aiguille encloſe en vn cryſtal,
De pierre d'aimant animee,
Court apres l'Ourſe enamouree.
Puis que ce col ſoit finiſſant
En vn ſein large blanchiſſant,
Où la Chaſteté preſidente
Y ſoit chaſtement rougiſſante

Auec la Honte : mais i'ay peur
Que ton art dérobe l'honneur
De ces montagnes iumelettes,
De ces roſes mignardelettes,
De cet albaſtre ſoupirant,
De ce marbre qui va tirant
De ſes flancs vne haleine douce
Qu'en tirant doucement repouſſe,
De ſa cuiſſe, de ſes genoux,
Comme ie croy, mollement doux,
De la plus graſſette partie
De ſa gréue autour arrondie.
Car oncques ie n'eus ce bon-heur
De les voir, ny ceſte faueur
De baiſer le voile qui ſemble
S'animer quand ſon tetin tremble.
Cache donc ces rares beautez,
Que dy-ie, las! mais cruautez,
Qui tiennent mon ame aſſeruie,
Troublant le repos de ma vie :
Cache-les d'vn accouſtrement
D'vn creſpe noir, ſi iuſtement
Que parmy ſa ſimple veſture
Les flots de ſa blanche charnure
On entre-voye, que les plis
Monſtrent les membres accomplis
En leur rondeur, & façon telle,
Que ſous la grace naturelle
Soit auſſi bien la maieſté
De ſon port, comme ſa beauté :
A fin de parfaite la rendre,
Si bien qu'il n'y ait que reprendre.
Il ſuffit, Peintre, oſte la main,
Oſte, ie la voy tout à plein.
Hà, mon Dieu, ie la voy, c'eſt elle,

Et poſſible eſt que la cruelle
Par la peinture que ie voy
Parlera doucement à moy.

Ie ne fais doute que ceſte trop longue chãſon vous aura ennuyez, mais ſi ie l'euſſe oubliee, poſſible vous en euſſiez eſté mal-contens. Ce Berger n'euſt mis fin à ces diſcours, n'euſt eſté qu'en nous pourmenãt ſur la terrace qui regarde le ſeptentrion, nous apperceuſmes vne troupe de Bergeres, chacune portant ſon ouurage, qui ſe déroboit dedans vne foreſt voiſine des murailles du chaſteau, pour faire l'enceinte d'vne croupe de montagne qui eſt en ce bois. Ceſte route eſt releuee en façon de terrace, pratiquee en rondeur, couuerte d'vne fueillee ſi eſpaiſſe & ſi touffue, que le Soleil en ſa plus ardante chaleur ne ſçauroit tranſpercer. Or ceſte foreſt eſt celle meſme où Pan ce grãd veneur, les Faunes, Satyres, Dryades, Hamadryades, & toutes les deïtez foreſtieres ont accouſtumé de faire leur retraitte. Elle eſt partie de longues & larges routes, pour plus aiſément & auec plus de plaiſir, courir le cerf à force, le ſanglier & le cheureul. En quelques endroits y a des pauillons quarrez, faits & maſſonnez exprés pour relayer, ou pour faire l'aſſemblee : il y a des petits vallõs, au fond deſquels coulent des fontaines fraiſches & argentines, & petits ruiſſeaux, pour refraiſchir les meutes des chiens eſchauffez, & le veneur alteré. Or ces Bergeres prindrent leur place à l'ombre d'vn grand orme cheuelu, toutes trauaillant apres leur ouurage. Et parce qu'elles ſçauoyent fort bien que ce Berger faiſoit l'amour à l'vne de leurs compagnes, auſſi qu'il y auoit

aſſez long temps qu'elles ne l'auoyent veu, l'appellent. Luy me prie luy faire compagnie. Ie vous laiſſe à penſer ſi cela lui fut agreable, de l'appeller & le prier, pour aller au lieu où il ſe deſiroit le plus. Apres les auoir baiſees & fait la reuerence à toutes l'vne apres l'autre, il leur conte de ſon voyage. Puis ſe tournant diſt à ſon laquais qu'il luy baillaſt vn papier qu'il luy auoit donné en charge : il prend ce papier, & tire de petits pennaches bien iolis & en donne à toutes ces Bergeres, leur diſant la bonne ſouuenance qu'il auoit eue d'elles, puis leur bailla vn petit eſcrit où eſtoyent ces petits vers.

VOLEZ, pennaches bien-heureux,
Volez à ces cœurs amoureux,
Et ſaluez leur bonne grace :
Puis baiſant doucement leurs mains,
Faites tant que dedans leurs ſeins
Vous puiſſiez trouuer quelque place.

A fin que ſi l'Amour vainqueur
Leur pouuoit eſchauffer le cueur
De meſme feu dont il m'allume,
Vous puiſſiez pour les contenter
Gentillement les éuenter
Par le doux vent de voſtre plume.

Ne penſez ce preſent nouueau
Eſtre fait de plume d'oiſeau,
Amour de ſes plumes legeres
L'a fait pour ne voler iamais,
Laiſſant en vos mains deſormais
Toutes ſes ailes priſonnieres.

N'ayez donc crainte que l'Amour,
Qui ne ſouloit faire ſeiour
Icy comme oiſeau de paſſage,
Soit maintenant en liberté,
Puis que vous tenez arreſté
Le vol leger de ſon plumage.

Ces Bergeres furent fort contentes de ces petites nouueautez : mais ayant donné place à ſes preſens, l'vne de la troupe luy diſt : Vous auez touſiours quelques gentilleſſes pour les Damoyſelles, mais ce n'eſt pas tout, nous ſçauons toutes où tendent vos ſoupirs : & quant à mon endroit, ie croy fermement qu'en fin Amour vous fera grace, vous faiſant iouyr librement de l'heur que vous pretendez. Mais quoy? ſi faut-il que vous nous appreniez quelque bonne chanſon, pendãt que nous ſommes ici de loiſir: vous n'eſtes iamais deſgarny de telle marchandiſe, nous vous cognoiſſons aſſez, puis il nous faut meſnager le temps, vous ſçauez l'heure qu'il nous faut retourner. Vrayment, reſpondit ce Berger, ſi Dieu m'a departy quelques graces en cela que vous deſirez, ie ſerois de mauuaiſe nature, ingrat, & mal appris, ſi aux prieres d'vne ſi gentille & ſi honorable compagnie ie refuſois de vous le monſtrer, pour vous donner contentement en ce que ie puis. Ie vous diray quelques Sonnets, & croy que vous ne doutez du ſuget. Non, reſpondirent ces Bergeres, ils ſeront de l'Amour. Lors ce Berger, ſe hauſſant vn peu & tournant les yeux vers celle qui le tenoit priſonnier dedans les ſiens, commence ainſi.

OEIL, non pas œil, mais eſclair qui foudroye
Et va bruſlant le rampart de mon cœur :
Œil qui s'eſt fait de mon ame ſeigneur,
La retenant pour en faire ſa proye :

Œil qui me ſuit quelque part que ie ſoye,
Me repaiſſant quelquefois de douceur,
Et quelquefois d'vne telle rigueur,
Que tout confus hors de moy me renuoye.

Comme vn Faucon pendu dedans les cieux
Pour ſes appas va pourſuiuant des yeux
Le couleureau deſſus l'herbe menue :

Ainſi l'eſclair, qui viuement reluit
En ſes beaux yeux, m'aguette & me pourſuit,
Puis me leuant en ſes rayons me tue.

HÉ que ne ſuis-ie ou deſſus Erymanthe,
Ou ſur Rhodope vn Terme rendurci
En corps de glace, ou d'Heme le ſourci
Touſiours couuert de neige blanchiſſante?

Hé que ne ſuis-ie vne fleur languiſſante
Deſſus l'eſpine, ou en bronze tranſi?
Ou dans la mer vn roc à la merci
Des vents mutins, abois de la tourmente?

Sans ſentiment & ſans affection,
Veuf de pouuoir, & franc de paſſion,
Ie ne craindroy la cruauté de celle

Qui tient mon cœur eſclaue tellement,
Qu'il n'oſe pas dérober ſeulement
La liberté de ſoupirer pres d'elle.

Il eſtoit nuit, & la trace cornuë,
D'vn beau croiſſant erroit parmy les cieux,
Et peu à peu ſe monſtroit à nos yeux
De petits feux vne troupe menuë :

Quand i'auiſay vne Nymphe cogneuë
Non des mortels, ains ſeulement des Dieux,
Mais las! Amour de mon aiſe enuieux,
Pour m'aueugler cent & cent traits me rue.

Si l'auiſay-ie au bord d'vne claire onde,
Qui mignotoit ſa cheuelure blonde,
Autour d'vn front de benigne douceur,

Monſtrant à nud vne charnure blanche,
Vn ſein d'yuoire, vne gorge, vne hanche,
Mais vn œil las! qui me fiſt playe au cueur.

Plvs ſoupire mon cœur, plus de ſoupirs nouueaux
S'enflẽt dans ma poitrine, & plus mon œil lamente,
Plus ie ſens de mes pleurs que la ſource s'augmente,
Et que de mes deux yeux renaiſſent deux ruiſſeaux.

Plus ie penſe adoucir de ces aſtres iumeaux
La fiere cruauté, plus la ſens violente :
Plus ie tais ma douleur, plus ſe monſtre apparente,
Plus i'appaiſe mon mal, plus ie ſens de trauaux.

En tel erreur ie ſuis, que la troupe Belide
Qui ſe trauaille en vain de recombler le vuide
D'vn tonneau pertuiſé, ou que ce criminel

Qui tourmente ſon marbre, ou que ce miſerable
Larron du feu celeſte, à l'homme non traitable,
Qui repaiſt vn Vautour de ſon foye eternel.

CET œil de Mars, cet œil tel que i'aimois,
Alloit bruſlant mon ame en telle ſorte
Que le regret de l'eſperance morte
Me fait la mort ſouhaiter mille fois.

Ce port diuin, & ceſte douce vois,
Ce doux maintien, & ceſte grace accorte,
Me tenoit pris d'vne chaiſne ſi forte
Que m'affranchir libre ie ne pouuois :

La Mort le fit, mais Amour ayant crainte
De voir en moy totalement eſtainte
L'affection, il rallume ce feu

Ia languiſſant, & de nouuelle amorce
Il paiſt mon cœur, luy redonnant ſa force,
Et de la chaiſne il fait vn nouueau neu.

HEVREVSE nuit qui d'vne douce œillade
Me careſſas, quand au coulant d'vne eau
Ie vey d'Amour reluire le flambeau,
Dont fus épris, & tout ſoudain malade.

Mon Dieu, c'eſtoit vne belle Naiade
Qui m'attira de ſon viſage beau,
Puis me dreſſa vn peril ſi nouueau,
Que ie tombay ſoudain en l'embuſcade!

Que n'eſtiez-vous, Nymphes aux beaux talons,
A mon ſecours, quand deſſus vos ſablons
Tant de beautez en rocher me changerent?

Hà ie ſçay bien, les Tritons dépitez
Voyant pres d'eux tant de diuinitez,
Tous vergongneux deſſous l'eau ſe plongerent.

IE voy deſſus le port vne lumiere belle
Se mourir peu à peu, ie voy vn vent mutin
Ia menacer le voile, & i'oy l'oiſeau marin
Appeler importun la tempeſte cruelle :

Le mas & le timon de ma fraiſle nacelle
Eſt ia vieil & caſſé, & le cruel deſtin
Va forçant mon voyage à ſi mauuaiſe fin,
Que de peur le nocher en fremiſt & chancelle.

Deſia deux ou trois fois il s'eſt ſauué des flots
Courroucez contre luy, il en a ſur le dos
Encore vn ſouuenir qui meſchant l'importune.

Ie m'aſſeure pourtant que ſi ces aſtres beaux,
Vos yeux, deſſus le port luy ſeruent de flambeaux,
Qu'à peine de naufrage il recourra fortune.

HA Barquerol mille fois plus heureux
Que moy chetif, que la fortune vire
Deçà delà ſans ſecours de nauire,
Et dans ceſte eau qui peris langoureux!

Tu vas, tu viens, tu cours auantureux,
Cherchant fortune où le vent te retire :
Mais moy ie ſuis en eſtrange martyre
Empriſonné dans ces flots amoureux.

Dieux! ie penſois que ce ne fuſt qu'vn ſonge
D'auoir penſé qu'Amour ſe miſt au plonge,
Pour faire ardoir les Nymphes deſſous l'eau :

Mais ie ſçay bien, & à ma perte grande,
Comme ſa main deſſous l'onde commande,
Et ce qu'y peut ſon amoureux flambeau.

DIEVX de la Seine aux verdoyans rouſeaux,
A dos courbé ſur l'arene menuë,
Qui preſſurez d'vne barbe chenuë
Sur voſtre ſein mille petits ruiſſeaux :

Prenez pitié de deux Tritons nouueaux
Qui vont traçant vne trace inconnuë,
Pour retrouuer vne Deeſſe nuë
Qui dans ſes yeux porte deux aſtres beaux.

Si la pitié loge dedans vos cœurs,
Deſtournez-les de ces vagues erreurs,
Et les guidez ſur le port d'aſſeurance,

Puis vous gardez vous meſmes d'eſtre pris :
Car ſes beaux yeux ont quelquefois épris
Vn qui ſur vous auoit toute puiſſance.

TV n'eſtois pas ceſte barque parlante
Qui conduiſoit la troupe de Iaſon,
Pour conqueſter la Colchique toiſon,
A frizons d'or iuſqu'en terre pendante.

Tu n'eſtois pas ceſte barque volante,
Qui découurit l'amoureuſe poiſon
D'vne Sirene, allumant le tizon
Au plus profond d'vne ame languiſſante :

Ny celle-là dont les palles nochers
Furent changez en croupes de rochers,
Rochers ſugets aux poinctes de la foudre :

Mais bien tu fus celle qui au ſoufler
D'vn doux ſoupir, s'eſuanouit en l'air,
Le bois en feu, & les nochers en poudre.

IE n'auray iamais peur de foudre ny d'orage,
Ny de noir tourbillon qui ſe braſſe dans l'air,
Ie n'auray iamais peur des poinctes de l'eſclair,
Ny de la cruauté d'vn impiteux naufrage :

Puis que l'enfant Amour m'a ſauué de la rage
Et des vents & des flots deſſus la haute mer,
Puis qu'il n'a dedaigné luymeſme de ramer
Mon nauire ſans mas, ſans voile & ſans cordage.

Il en eſt le pilote, & de ſes ailerons
Il arme de ma nef les deux flancs d'auirons,
Il dreſſe pour le mas la mieux volante vire,

Pour hune ſon carquois, pour voile ſon bandeau,
Et pour l'aſtre beſſon ſon amoureux flambeau,
Hé qui voudroit (ô Dieux!) combattre mon nauire?

IE baiſe & baiſe & rebaiſe cent fois
Cent fois le iour ceſte chemiſe belle,
Que me donna ma Nymphette cruelle
Qui tient mon cœur eſclaue ſous ſes loix :

Puis la baiſant, d'vne plus humble voix
Ie pry des Dieux la troupe non mortelle,
Qu'ell' ne me ſoit comme on dit que fut celle
Qui fit bruſler le domteur d'Achelois.

Ie crain pourtant ma voix n'eſtre entendue,
Mais bien pluſtoſt qu'elle volle eſpandue
Auec le vent : car ie ſens peu à peu

Croiſtre dans moy vne nouuelle flame,
Qui fait, cruelle, vn fourneau de mon ame,
Et de mon corps vn grand tizon de feu.

T'ESBAHIS-TV ſi de ſoupirs ardans
Vn eſcadron s'eſlance de ma bouche?
T'esbahis-tu ſi ie reſte vne ſouche,
Deuant les yeux mille morts me dardans?

T'esbahis-tu ſi de ſoucis mordans
Vn vain eſpoir l'eſperance me boûche?
T'esbahis-tu s'vne œillade farouche
Me va naurant le cœur iuſqu'au dedans?

Dieux, que ne peut la clarté languiſſante
De ton œil brun deſſus mon ame errante,
Pour ſe muſſer en quelque corps nouueau!

Et puis ta bouche, au flair de ſon haleine
Vn glas, vn feu, vn roch, vne fontaine
Forme de moy, qui ſoupire au tombeau.

HEVREVSES fleurs, & vous herbes heureuſes
Que ma maiſtreſſe en s'allant eſgayer
Preſſe d'vn pié mignardement leger,
En diſcourant ſes plaintes langoureuſes:

Heureux ruiſſeaux, & vous riues heureuſes,
Qui la ſentez, bien-heureux le ſentier
Où en marchant forme le pas entier,
Dont mille fleurs renaiſſent amoureuſes.

Hà Seigneur Dieu, que n'ay-ie ce plaiſir
Que vous auez, ſans le pouuoir choiſir,
I'en ſuis ialoux, & mon cœur s'en mutine.

Car ſi auiez quelque bon ſentiment,
Vous ſçauriez bien que vous portez vrayment
Sur voſtre émail quelque charge diuine.

PENDANT que voſtre main docte, gentille & belle,
Va triant dextrement les odorantes fleurs
De ces prez eſmaillez en cent & cent couleurs,
Par le ſacré labeur de la troupe immortelle :

Gardez qu'Amour tapy ſous la robe nouuelle
De quelque belle fleur n'éuente ſes chaleurs,
Et qu'au lieu de penſer amortir vos douleurs,
D'vn petit trait de feu ne vous les renouuelle.

En recueillant des fleurs la fille d'Agenor
Fut ſurpriſe d'Amour, & Proſerpine encor :
L'vne fille de Roy, l'autre toute Deeſſe.

Il ne faut ſeulement que ſoufler vn bien peu
Le charbon eſchauffé, pour allumer vn feu,
Duquel vous ne pourriez en fin eſtre maiſtreſſe.

QVICONQVE fut celuy qui premier mit des ælles
Sur le dos de l'Amour, & en fiſt le portrait,
Seulement ſon pinceau ſçauoit peindre le trait
Des petits papillons, ou bien des arondelles.

Mais s'il euſt peint l'ardeur de ſes flammes cruelles,
La force de ſon arc, la rigueur de ſon trait,
Son vol prompt & leger, au vif il euſt portrait
D'vn grãd Dieu, tel qu'il eſt, les forces non mortelles.

Hà Peintres, ie vous pry vſez d'autre couleur,
A fin de viuement animer ſa rigueur,
Et de ſes traits aigus la cruelle poincture.

Vous l'auez peint trop doux, trop leger, & ie croy
Si le portiez au cœur auſſi peſant que moy,
Que vous le changeriez en quelque autre figure.

Le ſouuenir du bien, eſt ſi treſgracieux
Qu'il ſurpaſſe en plaiſir meſme la iouiſſance,
C'eſt luy qui du paſſé refigure l'abſence,
Bien-heurant le preſent pour en paiſtre nos yeux:

Meſme le ſouuenir du mal nous rend heureux,
Le ſoldat d'vne playe ennobliſt ſa vaillance,
Le nocher ſur le port vante l'experience
Qu'il a contre les flots, & les vents orageux:

Si donc le ſouuenir du bien nous reconforte,
Si le plaiſir gouſté double fruit nous apporte,
Et ſi du mal encor la memoire nous plaiſt:

Pourquoy, en repenſant à tes vertus celeſtes,
A tes ſages diſcours, à tes graces modeſtes,
Tout ce que ie conçoy ſans te voir me deſplaiſt?

En cent perles ie vey vne blanche perlette
Qui fait de ſa beauté vergongner l'Oriant,
Et muſſer le Soleil alors qu'il va tirant
Hors du ſein de Tethys ſa treſſe blondelette:

Ie la vey, mais (mon Dieu!) ſa grace doucelette
M'entra ſi bien au cœur, qu'autre bien ſoupirant
Ie ne ſuis, & mon mal, qui croiſt en empirant,
Pour auoir guariſon autre bien ne ſouhaitte.

Si ie la puis auoir, ſi ne feray-ie pas
Comme feit celle-là qui n'en feit qu'vn repas,
Pour d'vn ſi grand excés auoir ſi courte ioye,

Ie l'auray dans mon cœur encloſe, & dans mes yeux
Tout le temps de ma vie: Hé qui voudroit (ô Dieux)
A ſi peu de rançon rendre ſi noble proye?

QVE me vaut de tracer par les ſentiers diuers
Des rochers & des mõts en mainte & mainte ſorte,
Si touſiours pour compagne en mes malheurs ie porte
Vne poiſon qui bruſle & mes os & mes nerfs?

Peu ſert le vol haſté d'vne ſecouſſe forte
De l'oiſeau qui nourriſt en plume feux couuers,
Peu vaut le pié leger de la Biche au trauers
Des flãcs qui porte vn plõb iuſqu'à tant qu'ell' ſoit morte.

L'oiſeau bruſle en volant, & tant plus de ſon ælle
Il branle les cerceaux, & plus il amoncelle,
Et fait croiſtre le feu qui le meine au treſpas:

La Biche en s'efforçant de s'eſlancer, eſlance
La mort qu'ell' porte au flanc: & moy ſi ie m'auance
Ie redouble ma mort en redoublant mes pas.

CHER & chaſte deſir, quand abſent de tes yeux,
Morne, triſte & penſif, ie repenſe à tes graces,
A tes rares vertus, dont les autres ſurpaſſes,
Ainſi qu'vn beau croiſſant les feux qui ſont aux cieux:

Quand il me reſouuient des diſcours amoureux
Riches d'vn beau parler que ſi bien tu compaſſes,
Quand tu remets les pas deſſus les vieilles traces
Du feu qui bruſle encor de ton printemps heureux:

Ie quitte dédaigneux les beautez plus exquiſes
Qu'on ſouhaitte en vn corps, toutes les mignardiſes,
Les attraits, les appas, qui charment nos eſprits.

Bref, ie dédaigne tout, l'œil qui me ſouloit plaire,
Le front & le tetin commence à me déplaire,
Et rien que ta vertu ne me peut rendre eſpris.

Si toſt que de te voir ie n'ay plus ce bon-heur,
Auſſi toſt ce cruel me met à la tenaille
D'vn regret importun qui touſiours me trauaille,
Sans donner tant ſoit peu de tréue à ma douleur.

Il gliſſe par les yeux au rampart de mon cœur,
Il l'aſſiege, il l'aſſaut, luy donne la bataille,
Qui pis eſt, cruauté! quelque part qu'il m'aſſaille
Il fait vne grand' breche & demeure vainqueur.

Hà regret importun, ſi tu veux que ie meure,
Ou que ton priſonnier à iamais ie demeure,
Serf de tes paſſions en ſi dure priſon,

Donne-moy liberté, qu'aumoins ie puiſſe encore
Voir ce doux ſouuenir qui ſans fin me deuore,
Et qui de ſon parler a vaincu ma raiſon.

Puis que tu n'es en rien à mon mal ſecourable,
Et que ſans ton ſecours ie meurs en languiſſant,
Puis que de iour en iour mon malheur renaiſſant
Redouble mes ennuis d'vne peine importable,

Puis que ton œil diuin ne m'eſt point fauorable,
Ains pluſtoſt de ſes traits va le mien baniſſant
Loin de la maieſté de ton front blanchiſſant,
Et de l'humble douceur de ta face honorable :

Pourquoy, en me flattant d'vne vaine eſperance,
Prens-ie, mal auiſé, vne ferme aſſeurance
De meriter en fin eſtre ton ſeruiteur?

Ie la prendray pourtant, & ſi ie t'importune,
Accuſe ta rigueur, l'Amour & la Fortune,
Cauſe que ie languis vainement en erreur.

Tovs mes meilleurs penſers ſont confits en l'aigreur
D'Amour, & toutesfois diuers en telle ſorte,
Que l'vn me rend vaincu ſous ſa puiſſance forte,
Et l'autre compagnon de ſa force & grandeur.

L'vn me fait eſperer, me paiſſant de douceur,
Et l'autre plus faſcheux vn deſeſpoir m'apporte,
L'vn me banniſt de l'heur, l'autre m'ouure ſa porte,
Et le plus aſſeuré ne me donne que peur :

Ils tiennent toutesfois tous vne meſme trace
Pour trouuer la faueur que i'eſpere en la grace
De la Dame pour qui ie ſoupire & ie vis.

Puis ce gentil eſprit va ſubornant mon ame,
Et m'eſchauffe le ſang d'vne ſi douce flame
Que ſans les voir à l'œil, viure ſain ie ne puis.

Ie n'ay membre ſur moy, nerf, ny tendon, ny veine,
Qui ne ſente d'Amour l'amoureuſe poiſon,
I'ay perdu liberté, i'ai perdu la raiſon,
Doucement enyuré d'vne eſperance vaine :

I'ay tout le dos courbé de trauail & de peine,
Ie languis ſous le faix, ie ſuis fait par trayſon
Hoſte perpetuel d'vne forte priſon,
Qui ſe voit dans les yeux de ma douce inhumaine.

Hà charge trop peſante, hà trop peſant fardeau,
Vrayment cil qui premier fit Amour au pinceau,
Et qui deſſus le dos luy figura des ælles,

Il eſtoit ignorant des vertus de ce Dieu,
Qui iamais ne s'enuole, & ne change de lieu,
Et ne ſçauoit ſinon peindre des arondelles.

Ces Bergeres fort contentes du diſcours de ces beaux Sonnets, curieuſes de tirer tout ce qu'elles pourroyent de luy, l'importunerent de façon qu'il fut contraint leur confeſſer ce qu'il auoit rapporté de ſon voyage. Entre autres noueautez, ie vous conteray d'vn miroir qu'il leur monſtra, ie m'aſſeure que vous confeſſerez que c'eſt le plus bel ouurage & le mieux parfait qui fut iamais veu. Le pié de ce miroir eſt en triãgle, comme tout le reſte, il eſt de porcelaine eleué en demy-rond, enrichy de mille petits animaux marins, les vns en coque, les autres en eſcaille, les autres en peau, tous entortillez par le reply des vagues & des flots courbez, & entaſſez l'vn ſur l'autre : & ſemble à voir ces troupes eſcaillees, que ce ſoit vn triomphe marin. On voit ſur l'vne des faces, entre ces petits animaux, deux Tritons eſleuez par deſſus les autres, qui embouchent leurs coques, tortillees & abouties en poincte, mouchetees de taches de couleur, aſpres & grumeleuſes en quelques endroits, ils ont la queuë de poiſſon large & ouuerte ſur le bas. Sur l'autre face eſt vn rocher, où y a vn Roy aſſis en maieſté, couronné d'vne couronne de ioncs mollets, meſlez de grandes & larges fueilles qui ſe trouuent ſur la gréue de la mer : il porte la barbe longue & heriſſee de couleur bleuë, & ſemble qu'vne infinité de ruiſſeaux diſtillent de ſes mouſtaches, allongees & cordonnees deſſus ſes léures : il tient de la main dextre vne fourche à trois poinctes, de l'autre il guide & conduit ſes cheuaux marins galoppãs à bouche ouuerte, ayans les piez dechiquetez & decoupez menu comme les nageoires des poiſſons : ils ont la queuë entortillee comme ſerpens. Les roües de ce char ſont faites de rames & d'auirons, aſſemblez pour fendre & couper la tourmente, &

l'eſpaiſſeur des flots, comme à coups de cizeau. De l'autre face eſt vne Deeſſe en face riante, belle & de bonne grace : elle a vn pié en l'air, & l'autre planté ſur vne coquille de mer, conduiſant d'vne main vn petit enfant portant des ailes ſur le dos. Entre ces colonnes ſont miſes les graces de ce miroir, enchaſſees en tableau fort bien elabouré de petites vignettes, lierres, où rampẽt mille petits animaux, comme freſlons, mouſches, gueſpes, ſauterelles, cigales, lezars, & mille ſortes de petits oiſillons.

Ces filles non contentes d'auoir veu vne partie de ce qu'il auoit rapporté, le prierent de leur dire s'il ne ſçauoit point quelque gaye chanſon, & qu'elles eſtoyent plus amoureuſes de telles gentilleſſes, que de toutes autres choſes qu'on leur pourroit rapporter. Ce Berger qui ne demandoit qu'à les entretenir, ne ſe fait importuner d'auantage, ſeulement les pria d'excuſer la rudeſſe de ſa voix, & la mauuaiſe liaiſon de ce qu'il châteroit : toutesfois que la chanſon n'eſtoit que chaſte & modeſte en tout, mais amoureuſe, & faite ſur les demandes d'vn baiſer. Elles le prient de pourſuiure l'entrepriſe, & qu'elles s'aſſeuroyent de ſon honneſte & gentil naturel. Il prend le Luth qu'il auoit enuoyé querir, puis mariant la corde & la voix, chante ces vers.

DOVCE & belle bouchelette
Plus fraiſche & plus vermeillette
Que le bouton aiglantin
Au matin,
Plus ſuaue & mieux fleurante
Que l'immortel Amaranthe,
Et plus mignarde cent fois
Que n'eſt la douce roſee,

Dont la terre eſt arroſee
Goute à goute au plus doux mois.

Baiſe-moy ma douce amie,
Baiſe-moy ma chere vie,
Autant de fois que ie voy
Dedans toy
De peurs, de rigueurs, d'audaces,
De cruautez, & de graces,
Et de ſous-ris gracieux,
D'amoureaux, & de Cyprines
Deſſus tes léures pourprines,
Et de morts dedans tes yeux.

Autant que les mains cruelles
De ce Dieu qui a des ælles
A fiché de traits ardans
Au dedans
De mon cœur : autant encore
Que deſſus la riue More
Y a de ſablons menus :
Autant que dans l'air ſe ioüent
D'oiſeaux, & de poiſſons noüent
Dedans les fleuues cornus.

Autant que de mignardiſes,
De priſons, & de franchiſes,
De petits mors, de doux ris,
Et doux cris,
Qui t'ont choiſi pour hoſteſſe :
Autant que pour toy, maiſtreſſe,
I'ay d'aigreur & de douceur,
De ſoupirs, d'ennuis, de craintes :
Autant que de iuſtes plaintes
Ie couue dedans mon cœur.

Baiſe-moy donc, ma ſucree,
Mon deſir, ma Cytheree,
Baiſe-moy mignonnement,
Serrément,
Iuſques à tant que ie die :
Las, ie n'en puis plus, ma vie,
Las, mon Dieu, ie n'en puis plus!
Lors ta bouchette retire,
A fin que mort ie ſoupire,
Puis me donne le ſurplus.

Ainſi, ma douce guerriere,
Mon cœur, mon tout, ma lumiere,
Viuons enſemble, viuons,
Et ſuiuons
Les doux ſentiers de Ieuneſſe :
Auſſi bien vne vieilleſſe
Nous menace ſur le port,
Qui toute courbe & tremblante
Nous attraine chancellante
La maladie & la mort.

Ceſte chanſon leur fut plus agreable que la premiere, pour les mignardiſes & le deſir paſſionné d'auoir vn baiſer de ſa maiſtreſſe. Or apres pluſieurs diſcours qui ſeroyent longs à vous reciter, elles tomberent ſur la definition de l'Amour, tout à propos, pour ſçauoir l'opinion de ce Berger. Les vnes diſoyent que c'eſt vn charme, qui vient par les yeux, puis qui coule dedans les veines ayant troublé le ſang, qu'il trouble la raiſon : l'autre, que c'eſt vne humeur pareille qui ſe rencontre en deux perſonnes de ſemblable affection : les autres, la vertu : les

autres, la beauté, la bonne grace : bref chacune en diſt ſa ratelee, luy donnant fondemẽt propre au baſtiment de ſon cerueau. Quand ce vint au Berger à dire ſon opinion, il recite vn Sonnet qu'il en auoit fait autresfois. Ie ne l'ay voulu oublier, pour vous faire iuges s'il eſt fait à propos.

Ie veux dire qu'Amour n'eſt qu'vn faſcheux eſmoy,
Qu'vn deſir importun, qu'vn obiect qui déuoye
Le train de la raiſon, qu'vne humeur qui fouruoye
Çà & là par les ſens, & les met hors de ſoy :

Ou ſi l'Amour eſt rien, c'eſt bien ie ne ſçay quoy,
Qui vient ie ne ſçay d'où, & ne ſçay qui l'enuoye,
Se paiſt ne ſçay comment, de ne ſçay quelle proye,
Se ſent ie ne ſçay quand, & ſi ne ſçay pourquoi.

Comme vn eſclair meſlé des poinctes de la foudre
Sans offenſer la chair, broye les os en poudre,
Ainſi ceſte poiſon ſeche & bruſle le cœur.

S'il n'eſt rien de cela, c'eſt vn malheur eſtrange
Qui conſomme vn verius l'eſpoir de la vendange,
Et iamais ne permet d'en voir le raiſin meur.

Ce Berger ayãt acheué ſa definition d'Amour, l'vne de ces Bergeres tournant l'œil & la parolle vers celle pour laquelle il auoit ſi bien & ſi promptemẽt rencontré ſur la nature de l'Amour, luy diſt : Vrayment, compagne, ſi iamais berger merita quelque faueur pour ſa bonne grace, pour ſa bonne façon, & pour ſon gentil eſprit,

ceſtuy-cy merite bien que vous faciez quelque conte de luy. Lors ceſte Bergere toute honteuſe, l'œil baiſſé, auec vne douce modeſtie : Ie ne doute point (diſt-elle) que l'affection qu'il me porte ne merite beaucoup, & que les preuues que i'ay de ſon honneſte ſeruice n'ayent gaigné quelque lieu en ma bonne grace : mais eſtant, comme veritablement ie ſuis, ſous la puiſſance d'vn pere, ſous la rigueur d'vne mere, & en garde d'vne venerable maiſtreſſe, il faut qu'il s'aſſeure de n'auoir iamais œil ny faueur aucune de moy, que par leur commandement : & faut qu'il penſe que ſes paſſions ont autant de puiſſance de m'eſmouuoir à l'amour, comme ſi i'eſtois vne ſtatue de bronze, de marbre, ou de porphyre. Alors ce pauure Berger doutant quelque faſcheux rapport, pour vne ſi cruelle reſponſe, d'vne voix lente & tremblante diſt : Puis que la puiſſance & la contrainte forcee du Deſtin, puis que la fortune & le malheur ont coniuré contre moy, puis que la ſource de mes yeux ne ſçauroit fournir d'eau pour eſteindre le feu qu'Amour a fait en mon cœur, ie ne puis moins faire que d'appeller le temps & l'occaſion à mon ſecours : le temps pour adoucir ſous le doux vent de ſes ailes legeres la rigueur du deſaſtre qui me pourſuit : l'occaſion, pour quelque douce eſperãce, qui ce pendant entretiendra mes paſſions. Puis tournant les yeux vers ceſte rigoureuſe maiſtreſſe, diſt :

ADIEV mon cœur, adieu ma chere amie,
Adieu mon ame, or adieu mes amours,
Mes amours non, mais las tout le rebours,
Que i'eſperois de toy ma douce vie!

Adieu par qui ma liberté rauie
S'eſt faite eſclaue au plus beau de ſes iours,
Adieu par qui i'eſperois le ſecours
Qui deuſt forcer le deſtin & l'enuie.

Or ie te pry de me faire cet heur
Que tu reçoiue' aumoins mon pauure cœur :
Tien, le voyla, ie te pry de le prendre.

Si mes ſoupirs n'ont ſceu flechir le tien,
Iette ſans plus ton œil deſſus le mien,
Tu le verras ſoudain reduit en cendre.

Ie vous promets que ce pauure Berger dit adieu de ſi bonne grace, & de telle affection que les larmes vindrẽt aux yeux de toutes ces filles. Pendant ces diſcours cinq heures ſonnent, retournent au chaſteau le plus legeremẽt qu'elles peurent, entrent dedans la ſalle, font deux grandes reuerences, lauent leurs mains, ſe mettent à table pour ſouper : & parce qu'elles auoyent aſſez legerement diſné pour l'interpretation du tableau, ſe mettent toutes en appetit. Elles n'eurent ſi toſt acheué de ſouper, que voyla arriuer vn meſſager, qui leur annonce l'heureuſe naiſſance d'vn petit Prince, iſſu de la race de ceſte venerable maiſon : elles ſe leuent de table, louans Dieu de ce tant deſiré enfantement. Ce meſſager, apres auoir fait ſa charge à l'endroit de ceſte bonne maiſtreſſe, accoſte les filles, leur conte du grand & ſuperbe preparatif du bapteſme de cet enfant, & tel veritablement que l'Europe n'en veit onc vn pareil. Entre autres choſes, il leur monſtra par eſcrit vne petite maſquarade qui ſe fiſt le ſoir meſme que

ce Prince naſquit : elle fut aſſez legerement faite, & ſans y auoir autremẽt penſé, toutesfois aſſez gentille, & aſſez proprement inuentee. Ce furent les filles qui delibererent de dreſſer ce maſque, à fin que par quelque gentille allaigreſſe, elles mõſtraſſent l'enuie qu'elles auoyent de fauoriſer leur maiſtreſſe en la naiſſance de ce Prince. Trois s'habillerent comme les trois Graces, non pas nues, comme les ont peintes & grauees la plus part des anciens, mais veſtues d'vn habit de ſatin blanc, à grande broderie de canetille d'argent, & argent trait, ceintes iuſtement ſous l'enfleure ſoupirante de leur tetin, d'vne ceinture large & bouclee ſur le coſté, vn accouſtrement de teſte gentil & promptement inuenté, enrichi de couronnes de laurier. Elles portoyent de grands coffins d'ecliſſe pleins de roſes, de lis, de myrte, de mariolaine, de giroflees, & de toutes ſortes de fleurs qui ſe peurent trouuer pour la ſaiſon : entrent dedans la chambre, danſans vn petit ballet faict à propos, puis verſerent les fleurs ſur le berceau de ce Prince & ſur le lit de l'accouchee, chantans vne chanſon parlant aux Nymphes de la Meuſe. Mais auant que la premiere commençaſt (diſoit ce meſſager) vne petite rougeur entremeſlee d'vne douce honte, s'eſpand ſur ſon viſage, portant l'œil à demi-clos & modeſtement hauſſé, puis entr'ouurant le coral ſoupirãt de ſes léures pourprines, commence en ceſte façon.

CHANT D'ALLAIGRESSE

SVR LA NAISSANCE

DE MONSEIGNEVR LE MARQVIS DV PONT

HENRY DE LORRAINE (1).

Svs auant, troupe gentille,
Qui dormez au fond des eaux
De la Meuſe, qui diſtille
En doux & coulans ruiſſeaux :
Sus, arreſtez, Nymphelettes,
Vos courſes argentelettes,
Et bien-heurez ce beau iour,
En qui le ciel a fait naiſtre
Vn beau Prince, qui doit eſtre
La fleur d'Armes, & d'Amour.

Vn beau Prince qu'on peut dire
Trois & quatre fois heureux,
Race d'ayeulx qui l'Empire
Ont tenu cheualeureux,
Et d'vn grand Roy (2), dont la gloire
Eleue au ciel la memoire
D'vn nom qui doit viure, encor
Que les honneurs ſe changeaſſent,
Et que les ans retournaſſent
En l'ancien ſiecle d'or.

1. Henri de Lorraine, né à Nancy en 1563, du mariage de Charles III, duc de Lorraine, avec Claude de France ; mort en 1624.
2. Claude de France était fille de Henri II.

Sus donc, venez faire hommage
A ce Prince nouueau né,
A qui le ciel en partage
A de long temps ordonné
Que ſa fortune auancee
Sur la contrainte forcee
Et du Sort, & du Deſtin,
Doit vne fois en ſa vie,
Maugré le ciel & l'enuie,
Rompre les cornes du Rhin.

Et vous Graces immortelles,
Graces, mignonnes des Dieux,
Tirez vos rondes mamelles,
Et de vos doigts precieux
Poſez ce Prince en ſa couche,
Puis luy mettez en la bouche
Ce petit bout vermeillet,
Ceſte fraize rougiſſante,
Sur l'enflure blanchiſſante,
Qui iette vn ruiſſeau de lait.

D'vn lait qui le face croiſtre
Vaillant, vertueux, & doux,
Et en croiſſant apparoiſtre
Braue & beau par deſſus tous,
Tant que ſa léure mignotte
A petits ſoupirs ſuçotte
L'Amour, la gloire, & l'honneur
De ſes nourrices les Graces,
Pour le guider ſur les traces
D'vne Lorraine grandeur (1).

1. Les vœux du poète furent exaucés : Henri de Lorraine, surnommé *le Bon* par ses contemporains, peut être placé au premier rang dans cette grande lignée de princes.

Et vous petites mouchettes,
Douces fillettes du ciel,
Belles & blondes Auettes,
Venez confire le miel
Deſſus la léure pourpree,
Deſſus la langue ſucree
De ce petit enfançon,
Qui ia monſtre de ſon pere
Les vertus, & de ſa mere
Les graces & la façon.

Que le ciel porte viſage
Clair, doux, tranquile, & ſerain,
Chaſſant tout eſpais nuage :
Que les vents rompent leur train
Dedans l'air, & puis que l'onde
De la marine profonde
Mette bas toute rigueur,
Exerçant comme traitable
Mollement deſſus le ſable
Sa colere & ſa fureur.

Que la terre à ſa naiſſance,
Ainſi qu'à celle des Rois,
Verſe l'heur & l'abondance,
Et qu'il pleuue à ceſte fois
Vn Printemps, vne roſee,
Tant que la plaine arroſee
D'vne moiſſon de ſenteurs,
S'abreuue, & que ſon haleine
Embaſme l'air & la plaine,
Les bois & les monts d'odeurs.

Que les plaintes importunes
Ne trauaillent plus nos yeux,

Mais que de ioyes communes
S'enflent la terre & les cieux,
Iuſques aux larmes roulantes
Et les roches larmoyantes
De Niobe au noir courroux:
Qu'on ne voye qu'allaigreſſes,
Que graces, que gentilleſſes,
Peintes ſur le front de tous.

Et vous Nymphettes Lorraines,
Careſſez à qui mieux mieux
Deſſus vos herbeuſes plaines
Ce choiſi mignon des Dieux,
Ce Roy vertueux & ſage (1),
Ce Roy, le ſecond image
De Dieu, en ſa maieſté:
Qu'heureuſe en ſoit l'accroiſſance
Au doux repos de ſa France,
Par ſa diuine bonté.

Et que ſa grace il luy donne
Chaſſant de luy tout mechef,
Faiſant fleurir ſa couronne
Tout autour de ſon beau chef:
Qu'il augmente, & qu'il benie
Par ſa bonté infinie,
Noſtre Royne (2), en tout bon-heur,
Noſtre Royne, & que ſa grace
S'eſpande deſſus la race
Du noſtre, & de ſon ſeigneur.

Et vous les trois Sœurs ouurieres
A trancher le cours du temps,

1. Charles IX. — 2. La reine mère.

Tirez les trames entieres
Et le filet de ſes ans :
Puis filez la deſtinee
De l'enfance la mieux nee
Que le Soleil ſçauroit voir,
Soit en ſortant de ſa couche,
Soit entrant, lors qu'il ſe couche
Tout poudreux deſſus le ſoir.

Filez ſa tendre ieuneſſe,
Et tournez tant le fuzeau,
Que les ans, ny leur viſteſſe
N'approchent de ſon berceau :
Puis luy plantez la victoire,
L'heur, la vaillance, & la gloire,
Et l'honneur dedans la main,
Tant que ſa force viuante
Trompe la pince mordante
De voſtre cizeau d'airain.

Ceſte ſemonce finie par ces trois Graces aux Nymphes de la Meuſe, ſoudain arrivent trois autres Bergeres maſquees, cõtrefaiſant les trois Parques, filles de la Nuit, pour bien-heurer par leurs ſouhaits le deſiré enfantement de ce Prince. Elles eſtoyent en cottes de turquin violet, frangees & houpees de ſoye cramoiſie, trouſſees à menus plis deſſous la hanche, les bras nuds iuſques au nœu de l'eſpaule, tenant en main vn flambeau noir, & iettant fumee de fort gracieux parfum : ceintes ſous les flancs d'vne ceinture large d'vn bon demi-pié, bouclee ſur le coſté à boucles d'airain, faites & cizelees de leurs chiffres & deuiſes, entre-lacees de bonne grace. Mais d'autant que les trois premieres

eſtoyent belles, ieunes & polies, ces trois ſœurs eſtoyent vieilles & ridees, toutesfois de belle apparence. Elles portoyent les treſſes de leurs cheuelures pendantes ſur les eſpaules repliees d'vne bandelette de ſoye incarnate : l'vne portoit au coſté gauche vne quenoille de cuiure, garnie de longues poupees de laine blanche, puis à doigts couplez tiroit & retiroit le fil trois fois retors de la vie de ce ieune Prince, puis le tirant elle le polliſſoit à petites morſures, puis entr'ouurant la bouche quelquesfois elle deroboit vn peu d'humeur auec le petit bout de la langue pour donner ſecours à ſes léures alterees. L'autre faiſoit pirouëtter en rond ce fuzeau fatal, controlleur de noſtre vie. L'autre tenoit vn cizeau d'airain, & menaçoit de trancher le fil retors de la vie de ce beau Prince. Deuant leurs piez y auoit trois grands paniers d'ecliſſe, pleins de molles & delicates toiſons, iuſques à outrepaſſer les bords. Or ceſte troupe, ſans donner tant ſoit peu de trefue à leur labeur, delibere de chanter les ſouhaits de ce Prince, en troupe premierement, puis l'vne apres l'autre. Dõcques entr'ouurant leurs léures prophetes, chantent la fatale deſtinee & les futurs oracles de ce Prince nouuellement né, d'vne voix que les ans, ny l'enuie, ny le malheur de noſtre temps ne ſçauroyent mordre ny reprendre. Or tournant le fuzeau commencent en ceſte façon.

TOVTES TROIS ENSEMBLE.

COVREZ, fuzeaux, courez, & deuidez la trame,
L'heur, les iours & les ans du Prince le plus beau,
Et le corps animé de la plus gentille ame
Qui iamais s'allongea deſſus noſtre fuzeau.

LA PREMIERE.

Moy qui domte les ans, & retranche des ælles
La contrainte forcee, & le vol du Deſtin,
Ie veux qu'il puiſſe ioindre aux terres paternelles
Et Calabre & Sicile (1), & les courſes du Rhin.

LA SECONDE.

Ie luy donne en ſouhait l'honneur & la victoire,
La grandeur de ſa race & l'appuy d'vn grand Roy,
Le repos & la paix, la vaillance & la gloire,
La bonté, la vertu, la iuſtice & la foy.

LA TIERCE.

Ie veux par mon ſouhait que ſa blonde ieuneſſe
Voye de pere en fils proſperer ſa maiſon,
Ie veux qu'il puiſſe voir en ſa blanche vieilleſſe
Les rides de ſa mere, & ſon pere griſon.

ENSEMBLE.

Courez, fuzeaux, courez, & deuidez la trame,
L'heur, les iours & les ans du Prince le plus beau,
Et le corps animé de la plus gentille ame,
Qui iamais s'allongea deſſus noſtre fuzeau.

LA PREMIERE.

Croiſſez, Prince, croiſſez, en croiſſant ie vous donne
Cet heur, que ſans malheur croiſſiez heureuſement:
C'eſt l'arreſt du Deſtin, le Ciel ainſi l'ordonne,
Et les aſtres, benins à voſtre enfantement.

LA SECONDE.

Croiſſez, Prince bien né, croiſſez, l'autre lumiere,
Croiſſez, l'aſtre nouueau de ces Princes Lorrains,
Croiſſez, Prince, croiſſez, croiſſez, race guerriere,
Aimé de deux grands Roys vos deux oncles parrains (2).

1. Allusion aux droits des princes Lorrains sur le royaume de Naples, comme descendants du roi René d'Anjou.
2. Charles IX et Philippe II d'Espagne, ses oncles maternels.

LA TIERCE.

Croiſſez, Prince, croiſſez, gentil, courtois, honneſte,
Bien appris, bien adroit, ſage, & vaillant guerrier:
Par augure certain ie mets ſur voſtre teſte
Dés le premier berceau ce chapeau de laurier.

EN TROVPE.

Courez, fuzeaux, courez, & deuidez la trame, &c.

LA PREMIERE.

Ie loge pour iamais les viues eſtincelles,
L'arc, la trouſſe & les traits d'Amour dedans vos yeux:
I'attache au beau coral de vos léures iumelles
Les baiſers, les attraits, & les ris gracieux.

LA SECONDE.

Deſſus voſtre beau front, de main non violable,
I'engraue la vaillance, & l'heur & la bonté,
Le comble des beautez ſous vn port venerable,
Et auec la douceur la graue maieſté.

LA TIERCE.

Ainſi de bouche en bouche on dira les louanges
De ces Princes Lorrains, iuſqu'aux flots de la mer,
Les flots les pouſſeront iuſqu'aux riues eſtranges,
Et les riues aux vents, & les vents dedans l'air.

EN TROVPE.

Courez, fuzeaux, courez, & deuidez la trame,
L'heur, les iours & les ans du Prince le plus beau,
Et le corps animé de la plus gentille ame,
Qui iamais s'allongea deſſus noſtre fuzeau.

Apres la lecture de ceſte maſquarade, qui fuſt iugee aſſez bien inuentee, pour auoir eſté faicte ſur le champ, ce meſſager, homme gentil & bien appris, leur fait vn long diſcours du ſuperbe

appareil de ce baptiſtere, & de la venue du Roy: entr'autres il fit vn conte d'vn maſque le plus eſtrange qui fuſt onc. C'eſtoit vne vieille querelle des quatre elemens, contre quatre planetes, combatans pour la grandeur du Roy, & pour maintenir ſa puiſſance: mais en fin Iupiter deſcendant de ſon throne, aſſis ſur ſon aigle, gardien de ſa foudre, les deuoit appointer, faiſant le Roy ſeigneur de la terre vniuerſelle, ſe reſeruant le ciel. La Terre, diſoit ce meſſager, eſt vne groſſe maſſe où coulent fleuues, fontaines, ruiſſeaux, s'enflent roches, montagnes calfatees de mouſſe, de fleurs, d'herbes, d'arbriſſeaux: en quelques lieux ſe deſcouurent villes, chaſteaux: au milieu preſide la Nature, deſcouurant vn nombre infini de fecondes mamelles, pour donner nourriture & arroſer ce lourd element. La Mer eſt vne autre maſſe flots ſur flots amaſſee, où ſe voyent Baleines mouuans la queuë, la bouche & les yeux, Dauphins au dos courbé, Marſoüins, & vne infinité de monſtres marins: là preſide Neptune tenãt ſon trident, commandant en ſon gouuernement humide. L'air eſt vne autre maſſe de nuës repliees & entaſſees l'vne ſur l'autre, où ſe courbe en demi-rond ce bel arc bigarré de couleurs, qui ſemble faire vne ceinture au ciel quand il veut pleuuoir: là preſide Iunon. Le Feu eſt vn autre amas de flammes ardentes, où Vulcan forge au marteau les poinctes entortillees, & les traits acerez des foudres de Iupiter. Ie vous dy groſſement ce que c'eſt, laiſſant vne autre infinité d'entrepriſes, d'eſtranges artifices de feu, qui s'y verront, forts aſſiegez, batailles de ſauuages, courſes à pié, à cheual, rompre lances, piques, combatre à la barriere, & mille autres gentils exercices. Si ie puis auoir le memoire de ces magnificẽces,

diſoit ce meſſager à ces filles, ie vous l'enuoyeray : & pour gage de ma promeſſe, voyla vne petite Eclogue que ie vous donne, la liſant vous en verrez le ſuget.

TOINET, BELLIN, PEROT. (1)

BELLIN.

DE viuoter chetif, Toinet, que ie ſuis las!
Sans trefue le malheur va talonnant mes pas,
Oncques ie n'eſprouuay le repos de la vie,
Ie porte ſur le dos vne eternelle enuie
Qui va trompant mon heur, & faulſant mon deſſain.

TOINET.

Or que i'aille à poings clos, le bonheur de ma main
S'enuole auec le vent : i'ay tenté la Fortune
En cent & cent façons, mais ſa main importune
Coup à coup me renuerſe, & me fait trebucher.
Hà peu cruel Deſtin, que ne vins-tu trancher
Le filet de mes ans, lors qu'aux voix des Cigales
On me fit accorder les fleutes inegales,
Les chalumeaux de canne (*a*), & quelquesfois auſſi
Le flageol amoureux, & d'vn vent adouci

a. Var.: *Les chalumeaux d'auoine.....*

1. *Toinet,* Antoine de Baïf; *Bellin,* Remy Belleau; *Perot,* Pierre de Ronsard.

La première partie de cette églogue, jusqu'à la variante de la page 156, formait le commencement d'un poème imprimé en 1560, puis en 1566 (Paris, in-4, Rob. Estienne), sous le titre de : *Chant pastoral sur la mort de* JOACHIM DU BELLAY, *angevin.* Dans ce Chant figurent : *les Pasteurs Thoinet, Bellin* et une *Nymphe de la Seine.*

Trainer à petits ſauts la troupe camuſette
Aux fredons animez du ſon de ma muſette?

BELLIN.

Toinet mon cher ſouci, Toinet, il ne faut point
Se repentir d'auoir ſi proprement conioint
Les chalumeaux enſemble, & d'auoir mis en bouche
Le pipeau qui ſi bien en tes léures s'embouche,
Pan fleuta le premier, & les Faunes apres,
Qui firent treſſaillir les monts & les foreſts
Au ſon de leur bouquin, & n'eurent iamais honte
De faire des bergers quelque petit de conte:
Puis tu n'as pas appris à manier les dois
Sous vn petit ſonneur. Ianot (1) a fait ta vois,
Il t'a monſtré comment (& en a pris la peine)
Il falloit retrancher les ſoupirs & l'haleine,
Comme il faut donner vent, l'allonger, l'accourcir,
Le haſter, l'enaigrir, le feindre, l'adoucir:
Comme il falloit auſſi deſſus la chalemie
Chanter vne chanſon en faueur de l'amie.
Puis n'as-tu pas gardé auec les paſtoureaux
Et Perot & Bellot (2), les boucs & les cheureaux?
Et cent fois auec eux dedans les eaux clairettes
Relaué la toiſon des brebis camuſettes?
Soufflé dans leur pipeau? & de tes propres mains
Corne à corne conté leurs chéures & leurs dains?

TOINET.

Bellin, ces deux bergers ne ſont plus és montagnes,
Ils ont abandonné les bois & les campagnes,
Les argentins ruiſſeaux & les tertres boſſus,
Et ſe ſont dérobez de ces antres mouſſus,

1. Jean Daurat.
2. Ronsard et du Bellay.

Loin de leurs compagnons, pour aller à la ville,
Pour laiſſer Galatee, & chercher Amarylle,
Eſchange qui leur plaiſt, pour auoir eu cet heur
De forger leur fortune (*a*), & tromper le malheur.
Ils y vont bien ſouuent, ayant les mains chargees
De formage & de lait, & de fraiſches ionchees,
Ou d'vne peau de chéure, ou de quelque toiſon,
Sans rapporter leurs mains vuides à la maiſon :
Puis ils ont d'heritage vn troupeau ſous leur garde,
Et touſiours le Dieu Pan (1) de bon œil les regarde,
Touſiours les fauoriſe, & nous pauures chetifs
Nous languiſſons és bois entre les plus petits.

BELLIN.

Mais ie te pry, Toinet, laiſſons-là les complaintes,
Ie veux chanter à toy les cruelles attaintes
De Caton mon ſouci, Caton que i'aime mieux
Que mon cœur, que ma vie, & cent fois que mes yeux.
Ie gaignay l'autre iour pour iouſter à la lutte
Vne toiſon de laine, & pour tirer en butte
Vn arc d'yuoire blanc, la fleche & le carquois
Recouuert par deſſus d'vn marroquin Turquois :
Et riche tout autour de cent peintures belles
Refigurant au vif les beautez naturelles
D'vn vieil antre mouſſu, d'vn argentin ruiſſeau,
D'vn taillis cheuelu, d'vn rocher, d'vn couſteau,
Et le dos recourbé d'vne haute montagne,
Sur le ventre applani d'vne verte campagne :
Les Faunes, les Syluains, au rond des cheſnes vieux
Vont talonnant de pres les Nymphes aux beaux yeux.
Puis on voit ſur le flanc dans le creux d'vne oualle,
Sur vn tapis de fleurs de couleur iaune & palle

a. Var. (1566) : *De trouuer la fortune.....*

1. C'est-à-dire le Roi.

Le pitoyable Adon eſtendu de ſon long,
Venus aſſiſe aupres, qui en larmes ſe fond,
Verſant d'vn œil terni plus de pluye nouuelle,
Que ne coule de ſang par la playe cruelle,
Et ne s'eſpand en vain : car de luy & des pleurs
Se naiſt vne moiſſon de roſes & de fleurs, (*a*)
La vermeille en terniſt, & la blanche en derobe
Le beau pourpre vermeil pour les plis de ſa robe.
On voit autour du corps mille & mille Amoureaux,
Les vns la larme à l'œil ébranlent les cerceaux
De leur dos emplumé, & le ſang de la playe
Roulant à petits flots, deçà delà ondoye,
Emportant (*b*) la blancheur de ce marbre tranſi.
Les autres bauolant, d'vn mouuoir adouci
Le vont lechant du bout de leurs pennes dorees :
Les autres vont verſant de cruches azurees
De l'eau pour le lauer, & de leurs doigts marbrins
Nettoyent à l'enui les membres yuoirins
De ce corps englacé, & de face ternie
Cyprine va meſlant ſa bouchette bleſmie
A la bouche d'Adon, veufue de l'heureux bien
Qu'elle ſouloit baiſant meſler auec le ſien. (*c*)
L'vn fiche de ſon arc la corne contre terre,
Et de bras & de piez tout courbé le tient ſerre :
L'autre de la main dextre à l'autre bout ſe pend
Hors de terre guindé, & le pié gauche eſtend
Sur le ventre de l'arc : puis en trainant la corde
Sous le bras dextrement il le plie & l'encorde.

a. Var.:
Se naiſt vne moiſſon de cent ſortes de fleurs.

b. Var.: *Empourprant.*

c. Var.:
Qu'ell' ſouloit en baiſant tremper auec le ſien.

Vn autre eſt ſi bien mis ſur le corps endormi
D'vn long ſommeil ferré, qu'au viſage bleſmi,
Et aux membres glacez on voit la couleur belle
Et l'eſprit retourner au branſle de ſon aile :
Tant doucement & bien il eſuente ce corps,
Qu'on voit preſque mouuoir les membres deſia morts.
Les autres ſont en foule, & de main enfantine
Branlent contre la dent de la beſte mutine
Vn gros eſpieu noüailleux, & au lieu de brandon
S'arment tous à l'enui des armures d'Adon.
Or voyla le carquois qüe ie mettray pour gage,
Si tu reſtes vainqueur, ce ſera ton partage,
Regarde ſi tu veux accorder à ce point.

TOINET.

Quant à moi ie ſuis preſt, ie ne m'excuſe point.
I'ay du gentil Bougar (1) vne coupe taillee
D'vn freſne bien choiſi : cil qui me l'a baillee
L'auoit receuë en prix, pour auoir quelquesfois
Vaincu de ſon flageol vn berger dans ces bois,
Ie la garde ſoigneux qu'ell' ne ſoit point touchee.
Elle eſt faicte au grand tour, obliquement creuſee,
Cernant vn double rond, en ouale eſtendu :
Sur les flancs de la cuue on y voit eſpandu
Le tortis raboteux d'vne tendre vignette,
Monſtrant tout à l'entour ſa ſueille verdelette,
Dont naiſſent à l'enui, de mille & mille parts,
Vn eſcadron mouuant de verdoyans lezards,
De bourdonnans frelons, & de rouges limaces,
Et d'autres dans les creux de leurs tendres cocaſſes.
Le tige eſt tout courbé de petits oiſillons
Becquetans ſur le dos des legers papillons :
Le pié, bien reueſtu de la meſme racine

1. Ce Bougar ou Bougard doit être un sculpteur de l'époque.

Qui ſort des entrelas trouſſez de branque-vrſine,
Ombrageant tout le bas de ſon fueillage tors.
On y voit ſerpentant & courant ſur les bors
De la patte arrondie, vn tortis de lierre,
Qu'vn filet delié en cent floccons enſerre,
Liant ſubtilement la branche tout autour :
Le tout ſi bien poli, qu'en y voyant le iour,
Se flechit doucement de la léure preſſee.
Le couuercle eſt taillé d'vne fueille amaſſee
L'vn ſur l'autre en eſcaille, & le bord contrefait
De petits eſcargots, qui monſtrent le refait
Et le deffait auſſi de leur corne craintiue.
De ces fueilles de cheſne vne eſpaiſſeur naïue
De trois glans apparoiſt ſur la poincte dreſſez,
Qui ſemblent ſous le faix d'vne barque preſſez,
Dont le bois figuré en ondes ſe fouruoye,
Et ſemble auec le iour que l'eau dedans ondoye.
Au milieu de la barque il ſe plante vn vaiſſeau
Creuſé du meſme bois, où ſur le renouueau
Ie mets du ſerpolet à la fueille nouuelle
Pour ietter dans le ſein de Caton trop cruelle.
L'anſe de ceſte coupe eſt faicte d'vn leurier
Haulſé ſur le deuant, que le gentil ouurier
A ſi bien labouré, que la teſte arrengee
Et miſe entre ſes piez, eſt ſi bien allongee,
Qu'eſtant ſur les ergots eſtendu de ſon long
Il ſemble s'efforcer à boire dans le fond
De quelque ruiſſelet à la ſource argentine.
Or voyla le threſor de ma pauure caſſine,
Elle eſt encor pucelle, & ſent encor du bois
La nouuelle fraiſcheur, & les artiſtes dois
De ce gentil ouurier (*a*), qui tailla l'engraueure,
Et ce vaſe embelli de ſi iuſte emboucheure.

a. Var.: *De ce gentil Bougard.....*

Ie la mets contre toy, pour pareille valeur
Que l'arc & le carquois : ſi ton gaige eſt meilleur
Ie mettray le ſurplus. Mais ie voy, ce me ſemble,
Au bord de ce ruiſſeau, à l'ombre de ce tremble, (a)

a. Var.: . . . . . *à l'ombre de ce tremble,*
Quelque Diuinité, car vne horreur ie ſens
Qui me fait heriſſer & chanceler mes ſens.
Vne froide ſueur s'eſcoule de mes veines,
Qui me glace le ſang : les choſes ne ſont vaines.

BELLIN.

Le preſage eſt certain, car ie ſens comme toy
Rouler vne frayeur haut & bas dedans moy :
I'ay crainte que ce iour ne couue que triſteſſe.

THOINET.

Ha, Bellin, ie la voy, ha! c'eſt vne Deeſſe :
Ie recognoy ſes pas, ſon viſage & ſa vois.
Il y a du malheur eſpandu par ces bois,
Car elle eſt des Bergers meſſagere fidele :
Mais touſiours apportant quelque triſte nouuelle.

BELLIN.

Ha, Pan, Dieu des foreſts, oncques ie n'eus cet heur
De receuoir de toy quelque douce faueur,
Contre le ciel deſpit ta puiſſance eſt mal ſeure :
Nous auions entrepris de chanter par gageure
L'vn à l'autre à l'enuy, mais touſiours le deſtin
Sur le point du plaiſir nous coupe le chemin.

THOINET.

Approchons mon Bellin : les Dieux ſont accoſtables,
Nous entendrons au vray ſes plaintes lamentables. (1)

1. Ici commençait la Complainte de la Nymphe, qui se retrouve à la fin de la deuxième Journée de *la Bergerie*. Les vers que nous donnons en variante raccordaient la première partie de l'églogue

Perot ce grand cheurier : c'eſt luy, ie l'entreuoy,
C'eſt le iuge, à propos, & de toy & de moy,
Il luy ſouuient encor de l'ancien ramage,
Iamais il n'oublira le train du paſturage.

BELLIN.

Hà, Perot, le Dieu Pan d'vn regard adouci
Puiſſe œillader tes Boucs, & de toy ait ſouci.

PEROT.

Hé, qu'auez-vous, garçons?

TOINET.

Il nous eſt pris enuie
De chanter l'vn à l'autre en faueur de l'amie,
La gageure eſt ia faicte, il ne faut que chanter,
Tu ſeras noſtre iuge, il te faut eſcouter :
Tu verras vne coupe & vn carquois d'yuoire,
Le loyer de celuy qui aura la victoire.

PEROT.

I'ay l'oreille vn peu ſourde (1), haulſez vn peu la vois,
Et vous ſeyez tous deux à l'ombre de ce bois.

TOINET.

Tout eſt rempli du nom de Iupiter,
S'il faut chanter, par luy ſeul ie commence :
Par luy la terre & le vague de l'air
Eſt habité & plein de ſa puiſſance.

BELLIN.

Ie porteray mon front de lauriers verds
Touſiours couuert, c'eſt l'arbre que ie priſe :
Car Apollon a ſouci de mes vers,
Il me cheriſt, il m'aime, & fauoriſe.

avec cette Complainte, pour former le *Chant pastoral sur la mort de Joachim du Bellay*.

1. Ce sont toujours les mêmes personnages. Perot est bien Ronsard, et sa surdité le fait encore mieux reconnaitre.

TOINET.

L'eau de la Sarte, & les riues du Clin,
Et l'ombre eſpais de la verte Gaſtine,
Seront teſmoins comme i'ay le cœur plein
Du nom aimé de ma belle Francine (1).

BELLIN.

Ces lauriers verds, où le vent de Zephyre
Niche en tout temps, & les oiſeaux de l'air,
Sçauent le nom pour lequel ie ſoupire,
Meſmes ces rocs ne le pourroyent celer.

TOINET.

De ces peupliers les eſcorces empraintes
Portent ſon nom engraué de mes dois,
Touſiours croiſſant comme croiſſent mes plaintes,
Qui de douleur font larmoyer ces bois.

BELLIN.

L'entour poly du flageol que ie porte
Eſt engraué des lettres de ſon nom :
Si ie l'embouche, il faut que ce nom ſorte,
Dieux! ie ne puis chanter autre chanſon!

TOINET.

Sur le Printemps les brebis camuſettes
Dedans les prez ne recognoiſſent mieux
Le trefle eſpais, ny le thym les auettes
Entre les fleurs, que ie cognois ſes yeux.

BELLIN.

Aux fleurs le vent, aux eſpiz meurs la greſle,

1. *Gastine,* forêt du pays vendômois chantée par Ronsard. *Clain,* petite rivière qui coule près de Poitiers où Baïf connut la maîtresse qu'il a célébrée dans *les Amours de Francine.* Une visite de Baïf à Francine fournit à Ronsard le sujet de ce charmant épisode du second Livre de ses Amours, *le Voyage à Tours.* (Voir Commentaires de Remy Belleau.)

La groſſe pluye au verd bourgeon qui poind
Donne la mort, & à moy l'œil de celle
Quand par courroux ell' ne m'œillade point.

TOINET.

De ſaule amer ſe paiſſent les cheureaux,
Et les bleds verds de celeſte roſee,
De thym l'abeille, & d'herbe les aigneaux,
Moy d'vn baiſer de ſa bouche ſucree.

BELLIN.

Le petit fan ne cognoiſt mieux ſa mere
Au temps nouueau en luy ſuçant le pis,
Ny le berger ſon chien & ſa louuiere,
Que moy les yeux de celle qui m'a pris.

TOINET.

I'ay de Perot vne toiſon houpee
De laine blanche, & la peau d'vn cheureau
De mainte marque en rond entrecoupee,
C'eſt pour Caton, car le preſent eſt beau.

BELLIN.

I'ay de Bellot vn tortis d'amaranthe,
De mariolaine, & de paſſeuelours,
De pouliot, de narciſſe, & d'acanthe,
Ce beau preſent ſera pour mes amours.

TOINET.

Au plus matin la gaye ſauterelle
Ne ſe paiſt mieux de l'appaſt ſauoureux
Qui vient du ciel, que des yeux de la belle
Se paiſt mon cœur doucement langoureux.

BELLIN.

Ma Francine eſt plus fraiſche que la roſe,
Et ſa couleur plus blanche que le lis,
Plus beau le teint de ſa léure decloſe,
Que les œillets au poinct du iour cueillis.

TOINET.

Fuyons, bergers, & menons paiſtre ailleurs
Noſtre troupeau, & quittons la muſette,
Le fier ſerpent eſt tapy dans ces fleurs,
Fuyons, bergers, ie voy qu'il nous aguette.

BELLIN.

Comme des prez la parure eſt vermeille
Au mois d'Auril, m'amour eſt tout ainſi,
Et le miel doux que nous confit l'abeille
Dedans ſa bouche, eſt en la ſienne auſſi.

TOINET.

Plus qu'vn cheureuil ma Francine eſt fuyarde,
Plus que le vent ou le coulant d'vne eau :
Plus dedaigneuſe & cent fois plus hagarde
Que celle-là qui deuint vn rouſeau.

BELLIN.

Ma Catelon à la courſe s'eſgale
Au ieune cerf lancé de ſon repos :
De cruauté à la Vierge, en Theſſale
Qui en laurier fiſt reuerdir ſes os.

TOINET.

Si le Dieu Pan en rien ne fauoriſe
Ny mon flageol, ny ma muſette auſſi,
I'ay mon Ianot (1) qui la vante & la priſe,
Et qui de moy a touſiours eu ſouci.

BELLIN.

Si le Dieu Pan n'a de moy cognoiſſance,
I'ay mon Charlot (2) qui m'œillade en ſon lieu,
C'eſt mon ſeul bien, c'eſt ma chere eſperance,
Ie l'aime auſſi, car c'eſt vn demi-Dieu.

1. *Janot* désigne toujours Jean Daurat, son maître.
2. Le cardinal Charles de Lorraine, « l'Apollon des beaux esprits de son temps. »

TOINET.

Fuyons bergers, fuyons la troupe armee
De ces freſlons, que ie voy peu à peu
Paſſer l'eſpais d'vne nue enfumee
Qui ſort d'vn cheſne où on a mis le feu.

TOINET.

C'eſt mon Ianot qui fait que ie fredonne
Sur mon pipeau à l'ombre de ces bois,
Il daigne bien s'abaiſſer quand ie ſonne,
Pour eſcouter les douceurs de ma vois.

BELLIN.

C'eſt mon Charlot qui fait que ie ſoupire,
C'eſt à luy ſeul que ie dreſſe mon vœu :
Par luy ie vy, ſa faueur me retire
L'eſté ſous l'ombre, & l'hyuer pres du feu.

TOINET.

I'ay mon Ianot qui touſiours me fait place
A l'ombre frais, & fournit de rouſeau,
D'huile & de fil, & de cire mollaſſe,
Pour affuter les trous de mon pipeau.

BELLIN.

C'eſt mon Charlot, qui m'a de ſon laitage
Touſiours fourny, & n'a iamais permis
Que i'euſſe faute ou d'œufs ou de fourmage,
Et au troupeau des bergers il m'a mis.

TOINET.

De leurs toreaux la tortiſſe ramee,
Leurs paſturons puiſſent iaunir en or :
Leurs eaux, leurs prez, & leur terre ſemee
Soyent de rubis & de perles encor.

BELLIN.

Que de leurs boucs les barbes & les cornes,
Et le long poil ſe changent en or fin,

De leurs paſtis les caillous & les bornes
En or maſſif, & leurs ruiſſeaux en vin.

PEROT.

Bergers, le ſouuenir d'vne maiſtreſſe belle
Fait touſiours inuenter quelque chanſon nouuelle :
Vous me ſemblez égaux, & à voſtre chanter
Il me ſouuient de voir corne à corne luter
Deux belliers eſchauffez iuſqu'à perte d'haleine,
Ne voulant point quitter le troupeau ny la plaine.
Or vous eſtes amis, vous n'auez pas chanté
L'vn à l'autre pour gain, ny pour eſtre vanté
D'auoir de ſon ami deſrobé quelque gloire,
Il faut partir le gain, & partir la victoire.
Et quant aux gages mis, Toinet merite bien
D'auoir le tien Bellin, & toy d'auoir le ſien.
Mais deſia le ſoleil du ſommet des montagnes
Peu à peu ſe deſrobe, & deſſus les campagnes
On ne voit plus brouter ny chéures ny cheureaux,
Les bouuiers amaſſez remmenent leurs toreaux :
Bergers, il s'en va tard, ie crains de faire attendre
Trop long temps à ſouper ma bergere Caſſandre.

Pendant ce diſcours, qui n'ennuya gueres à ces Bergeres, huict heures ſonnent, & ſoudain toute la compagnie ſort de la terrace & donne le bon ſoir à ceſte venerable princeſſe, chacun ſe retirant à ſon logis, ie deſcens comme les autres ceſte faſcheuſe deſcente, & perdis ma compagnie. Or à fin que ſçachiez l'aſſiette de ce lieu, comme i'auois entrepris de vous dire dés le matin, il y a au pié de ce chaſteau vne petite villette (1) ceinte de murailles, & de la Marne, qui va lechant ſes bords : ceſte ville eſt

1. Joinville.

riche de toutes les commoditez que les bergers, cheuriers, bouuiers, laboureurs pourroyent ſouhaitter, fuſt pour trouuer panetieres ouurees & taillees au poinçon auec leurs écharpes, colliers heriſſez de cloux pour les maſtins, houlettes tournees, polies & bien ferrees, fuſt de pince, fuſt de crochet : muſettes au ventre de cerf à grand bourdon, embouchees de cornes de daim, ou de laton, fleutes, flageolets de canne de fureau, d'eſcorce de peuplier, cages d'ozier & de ronces eſcarrees & pertuiſees auec vne brochette rougie au feu, & ecliſſees de petits barreaux de troinelle pelee, garnies de cocaſſes de limas, pour ſeruir d'abreuuoir & d'augettes pour les oiſeaux, couples de crein de cheual, ſonnettes, iects, longes, veruelles, petites priſons de ioncs mollets, pour enfermer des ſauterelles, ceintures, rubans, bracelets, vans, fleaux, ecliſſes, oules, bartes, terrines, tirouers, & toutes ſortes de vaiſſeaux propres à la bergerie, vacherie & labourage. Entr'autres ie vey vn Berger, qui manioit le tour ſi proprement que les petits vaſes qui ſe deroboyent de ſes doigts eſtoyent ſi delicatement tournez & polis, que les preſſant doucemẽt de la léure ils ſe ployoyent & obeiſſoyent comme le plus fin papier qui ſe trouue, encore qu'ils fuſſent de buis, de corneiller, d'yuoire, de corne de bufle, d'ebene, ou d'autre bois. Ce Berger eſtoit ſi parfait en ſon art qu'il tournoit les moleures des chapiteaux de colonettes en quarré, en triangle, en oualle, & en toutes figures. Ie vous deſcriray vn chef-d'œuure qu'il fiſt de ſa main : C'eſt vn baſton que luy-meſme auoit inuenté, vous iugerez par ce que ie vous en diray s'il eſt beau : La poignee eſt de corne de cerf, blanchie, polie, & bien arrondie ſur le tour; l'en-

tour de ceſte poignee eſt tracé de ſept lignes & ſept eſpaces, deſquelles y en a ſix de meſme longueur : la ſeptieſme eſt plus longuette que les autres, & c'eſt celle qui monſtre & marque les heures, deuant midy en deſcendant, & celles qui ſuyuent apres en montant. Les douze ſignes du zodiaque ſont compris dedans les ſix eſpaces en montant iuſques au ſolſtice d'Eſté, & ſix en deualant. Ces ſix lignes ſont tirées egales en longueur & paralleles, mi-parties d'vne ligne plus courte: puis entre ſes diuiſiõs, qui ſont douze, y a encore deux petites lignes & trois eſpaces, qui ne ſont que marques ou poincts, leſquelles contiennent entre elles l'eſpace de cinq iours, leſquels multipliez ſix foix, font trente iours, ou trente degrez, que tient chacune eſpace, ou ſigne du zodiaque, leſquels mis enſemble, font le cours ſolaire, ou vn an entier. Il y a d'autres lignes tortues, qui tournent obliquement, marquees & tirees ſur celles qui tombent à plomb : par elles ſe cognoiſt la hauteur du Soleil, chaque heure, chaque iour, & chaque ſigne, ſelon le cours d'iceluy. Par le mouuement du chapiteau ou pommelle inferieure ouurãt vne petite eguille qui s'y emboiſte, & l'arreſtant au iour & ſigne du mois, tenant auſſi le baſton perpendiculairemẽt, on cognoiſt les heures & minutes par l'ombre du Soleil. La haute pommelle eſt faite de bois d'ebene, où ſont marquees douze eſpaces contrefaites en petits goldrans, leſquels par le ſubtil mouuement d'vne calamite ou eguille aimantee enſeignent les quatre diuiſions de la terre, le Leuant, le Ponant, le Midy, le Septentrion. Les huict qui reſtent deſcouurent les vents conſtans & inconſtans, & monſtrent le chemin que l'on veut tenir par tout le monde. Le tige de ce

baſton ſe met en quatre pieces, qui ſeruent de quatre fleutes à neuf trous, fort belles & bien cõpaſſees: ce que me monſtrant ce gentil ouurier, ſe trouuerent quatre ieunes Bergeres, ſi à propos qui les accorderent, & chanterent ceſte chanſon.

CHANSON.

O cruel enfant
Qui vas triomphant
De mon cœur captif
Qui tremble & chancelle
Sous ta main cruelle
Poureux & craintif :

Trois fois abatu
Tu m'as combatu,
Eſclaue à tes loix :
Mais ceſte victoire
Seule a plus de gloire
Que toutes les trois.

Vaincu des beaux yeux
Doux & gracieux
D'vne, dont l'ardeur
Et la chaſte flame
Va brulant mon ame,
Et ſeiche mon cueur.

Or que i'apperçoy
Que ie n'ay de toy
Ny trefue ny paix,
Amour, ie deteſte
Ta flamme celeſte,
Ton arc, & tes traits.

Puis que ce doux feu
S'eſteint peu à peu,
Qui chaud me bruloit,
Sain ie me retire
Du faſcheux martyre
Qui me trauailloit.

Si ta cruauté,
De ma loyauté
Triomphe à ce coup,
Amour, ie deſpite
Tes pas & ta ſuite,
Ta force & ton coup.

Plus ne me deçoit
L'œil qui me forçoit
En mes ieunes ans,
Plus ie ne m'abuſe
D'vne douce ruſe
Qui trompoit mes ſens.

Ce bel or frizé
Que tant i'ay priſé
Plus ne me tient pris,
Le lis & la roſe
Sur ton ſein écloſe
Me vient à meſpris.

Ie quitte cet heur
D'eſtre ſeruiteur
A ta Deïté,
Pour faire vn échange
D'vn ſeruice eſtrange
A ma liberté.

Tu n'es qu'vn trompeur,
Effronté menteur,
Qui traiſtre ſeduit
Par douce fineſſe
La tendre ieuneſſe,
Qui folle te ſuit.

Tant que tu voudras
Tu te vanteras
Eſtre fils des Dieux,
Mais au vray ie penſe
Que telle ſemence
Ne croiſt dans les cieux.

Ton arc me deſplaiſt,
Rien plus ne me plaiſt
Qui vienne de toy,
Tes feux ne me touchent,
Tes fleches rebouchent
Mouſſes contre moy.

Mon œil preuoyant,
N'eſt plus larmoyant
En tes vains plaiſirs,
L'ame qui s'appaiſe
N'eſt plus la fournaiſe
De nouueaux ſoupirs.

Va, contente-toy
D'auoir pris de moy
Et ſens & raiſon,
Iamais ton enfance
N'aura de puiſſance
Sur mon poil griſon.

Apres auoir chanté & reioint ce baſton, ce gentil artizan m'enſeigna comme il pouuoit ſeruir à arpẽter, à prẽdre largeurs, longueurs, & hauteurs: à cognoiſtre quel chemin fait la Lune en vne heure artificielle, les diſtances des eſtoiles fixes de l'vne à l'autre: comme le creux de la pommelle peut ſeruir à mettre crayõs & peintures liquides, & celuy des fleutes à mettre plumes, pinceaux, compas, eſquierre, papier, pour deſigner paiſages, villes, chaſteaux, & baſtimens ruſtiques: pour mettre auſſi petits coutelets, pour faire modelles à leuer fardeaux plus à l'aiſe, releuer charrettes & chariots verſez: engins hydrauliques, pour puiſer l'eau ſubtilement du bas en haut. Il me monſtra auſſi comme on trouuoit aiſément la demy-toiſe ſur le dos de ce baſton, qui contient trois piez, chacun pié douze pouces, chacun pouce douze onces ou lignes: les marques en ſont d'yuoire ſur le bois d'ebene: de ces trois piez on en fait la toiſe qui eſt de ſix, on en fait la coudee qui eſt d'vn pié et demy, la perche doublant la demy-toiſe huict fois: de l'autre coſté on y trouue l'aune, cõme de Paris, de Lyon, de Prouins, la canne & la braſſe. Au reſte il peut ſeruir pour aller par pays, & pour s'appuyer eſtãt bien ferré par le bout d'embas, & bien encorné d'vne belle corne de Daim. Voyla le baſton que me donna ce gentil artizan: ce que ie n'ay voulu obmettre pour les commoditez d'vn ſi gentil inſtrument. Or pour clorre & pour ſceller ce beau iour d'vn ſceau & d'vne marque memorable à iamais, ie vey dedans la prairie, ſur les bords de la Marne, vne troupe de Nymphes portans le creſpe d'or de leur cheuelure, flotant & ondoyant ſur leurs eſpaules, cordonné ſeulement d'vn petit ruban

de couleur, & ſerré d'vne couronne de peruanche : Ie la peu fort aiſément diſcerner du laurier, parce que la Lune lors fauoriſoit mon bon-heur, luy ayant fait ceſte requeſte.

LVNE porte-flambeau, ſeule fille heritiere
Des ombres de la nuit au grand & large ſein,
Seule dedans le ciel qui de plus viſte train
Gallopes tes moreaux par la noire carriere :

Seule, quand il te plaiſt, qui retiens ta lumiere
D'vn œil à demi-clos, puis la verſant ſoudain
Monſtres le teint vermeil de ton viſage plein,
Et les rayons ſacrez de ta belle paupiere :

Laiſſe-moy, ie te pry, ſous le ſilence ombreux
De tes feux argentez au ſeiour amoureux
De ces rares beautez qui m'ont l'ame rauie,

Et cauſe que ſans peur i'erre dedans ce bois
Vagabond & ſeulet, comme toy quelquesfois
Pour ton mignon dormeur ſur le mont de Latmie.

Elles monſtroyent l'vne à l'autre, en toute priuauté (car elles ne me pouuoyent apperceuoir) leurs gorges, leurs gréues, & leurs ſeins. Entre autres i'en vey vn large, blanchiſſant, rehauſſé de deux montagnettes ſoupirantes d'vn doux & mignard tremblement, abouties de deux petites fraizettes rougiſſantes ſur le bout : le teint de ceſte enfleure mignonne reſſembloit vn vaſe de cryſtal comblé de lis & de roſes, tant eſtoit naifuement coloré. Toutes eſtoyent en cotillons, l'vne le portant iaune, l'autre verd, l'autre d'eſcarlatin violet, tiſſus en broderie de leurs chiffres & deuiſes. Elles auoyent les piez

nuz ſans chauſſure, deſcouurant quelquesfois en danſant vn talon qui reſſembloit mieux vne roſe attachee contre la baſe d'vne colonne, que ce que c'eſtoit : quelquesfois monſtroyent vne gréue longue & droite, ſemblable à deux colonnettes d'albaſtre bien choiſi, pour le ſouſtien & fondement d'vne ſi noble architecture. Or ayãt donné contentement à mes yeux, de ſi doux & ſi gracieux appas, il falloit bien que l'oreille receuſt quelque plaiſir : & pour ne la laiſſer mal-contente, vne de la troupe commence vne chanſon, mais non ſans auoir eſté importunee de ſes compagnes, parce qu'elle aſſeuroit l'auoir trouuee en la pochette d'vne Bergere, qui la tenoit fort cherement, ayant eſté compoſee en ſa faueur en la perſonne de ſon amy qui ſouhaittoit la baiſer : elle commence ainſi.

COMME la vigne tendre
Bourgeonnant vient eſtendre
En menus entrelas
Ses petits bras,
Et de façon gentille,
Mollette s'entortille
A l'entour des ormeaux,
A petits nœuds gliſſante
Sur le ventre rampante
Des prochains arbriſſeaux.

Et comme le lierre
En couleurant ſe ſerre
De maint & maint retour
Tout à l'entour
Du tige & du branchage
De quelque bois ſauuage,

Eſpandant ſon raiſin
Deſſus la cheuelure
De la verte ramure
Du cheſne ſon voiſin.

Ainſi puiſſé-ie eſtreindre
Ton beau col, & me ioindre
Contre l'yuoire blanc
De ton beau flanc,
Attendant l'eſcarmouche
De ta langue farouche,
Et la douce liqueur,
Que ta léure mignonne
Liberale me donne,
Pour enyurer mon cueur.

Sus donc, que ie t'embraſſe!
Auant, qu'on entrelaſſe
Tout autour de mon col
Le marbre mol
De tes longs bras, maiſtreſſe :
Puis me baiſe & me preſſe,
Et me rebaiſe encor
D'vn baiſer, qui me tire
L'ame quand ie ſoupire
Deſſus tes léures d'or.

De moy, ſi ie t'approuche,
I'enteray ſur ta bouche
Vn baiſer eternel,
Continuel :
Puis en cent mille ſortes
De bras & de mains fortes
Sur ton col me liray
D'vn nœud qui long temps dure,

Et par qui ie te iure
Qu'en baiſant ie mourray.

Si i'ay cet heur, ma vie,
Ny la mort ny l'enuie,
Ny le ſomme plus doux
Ny le courroux,
Ny les rudes menaces,
Non pas meſme les Graces,
Les vins, ny les appas
Des tables enſucrees,
De tes léures pourprees
Ne m'arracheroyent pas.

Mais ſur la bouche tienne
Et toy deſſus la mienne
Languiſſans nous mourrions,
Et paſſerions,
Deux ames amoureuſes,
Les riues tortueuſes
Par deſſus la noire eau,
Courant dedans la ſalle
De ce Royaume palle,
En vn meſme bateau.

Là par les vertes prees
De couleurs diaprees
En ce royaume noir,
Nous irions voir
Les terres parfumees,
Qui ſans eſtre entamees
Sous le coutre tranchant,
De fecondes mammelles
Les moiſſons eternelles
Sont touſiours épanchant.

Là touſiours y ſoupire
Vn gracieux Zephyre,
Qui d'vn vent doucelet,
Mignardelet,
Se iouë & ſe brandille,
Se branche, & ſe pandille
D'ailerons peinturez
Sous la foreſt myrtine
Et la verte creſpine
Des beaux Lauriers ſacrez.

Là les lis & les roſes
De leurs robes décloſes
Font renaiſtre en tout temps
Vn beau printemps,
L'œillet & l'amaranthe,
Le narciſſe & l'acanthe,
Cent mille & mille fleurs
Y naiſſent, dont l'haleine,
L'air, les bois & la plaine
Embaſme de ſenteurs.

Là ſur la riue herbeuſe
Vne troupe amoureuſe
Rechante le diſcours
De ſes amours :
Vne autre ſous l'ombrage
De quelque antre ſauuage,
Lamente ſes beaux ans,
Mais las! en ce lieu ſombre
Ce n'eſt plus rien qu'vne ombre
Des images viuans.

Ie ſçay bien qu'à l'entree
Vne troupe ſacree

Clinera deuant nous,
Et deuant tous
Nous fera ceſte grace
De choiſir noſtre place
Deſſus de verds gazons,
Tapiſſez de veruaine,
De thym, de mariolaine,
Et d'herbeuſes toiſons.

Ie ſçay qu'il n'y a dame,
Non celle dont la flame
Vint la flame tenter
De Iupiter,
Qui s'offençaſt, cruelle,
De nous voir deuant elle
Nous mettre au plus haut lieu,
Ny celle qui la guerre
Alluma dans ſa terre
Fille de ce grand Dieu.

Ceſte chanſon finie, ie demeure tout éperdu, tant pour la douceur de la voix larronneſſe de mon ame, que pour les parolles paſſionnees de l'amour. Et croy que ceſte Nymphe auoit choiſi ce ſuget propre à ſes paſſions, autrement il n'euſt eſté poſſible de ſi bien chanter & de ſi bonne grace, ſans eſtre époinçonnee de quelque amoureuſe affection. I'ay ouy au mois d'Auril les accens redoublez, & tirez à longue haleine, & les fredons entre-coupez du Roſſignol, i'ay ouy le tin-tin des Cigales au mois le plus chaud de l'Eſté, i'ay ouy doucement gliſſer la roſee ſur les herbes emperlees de ſon degout, i'ay ouy entre deux mõtagnes cauerneuſes les vieilles querelles de la parlante Echo, i'ay ouy couché

deſſus vn ruiſſelet, tapiſſé de verdure & calfeutré de mouſſe, le murmure d'vne eau roulante à petits flots au trauers de petites pierrettes & de grauois menu, i'ay ouy dedans le ſaint horreur des foreſts les plus obſcures les chanſons de Daphnis : mais, pour dire la verité, ceſte voix eſtoit toute autre choſe. Or de peur d'eſtre deſcouuert, i'eu patience derriere vn ſaule creux, où ie m'eſtois tapi, ou de frayeur, voyant tant de diuinitez enſemble, ou de peur d'interrõpre leur plaiſir, ou ſous l'eſperance d'en entendre dauantage : mais ie ne demeuray gueres que ſoudain ie ne les veiſſe toutes au plonge fendre l'eau à coups de bras, puis ſoudain s'euanouir & ſe deſrober de mes yeux. Enyuré de tant de plaiſirs, enuiron les dix heures ie me retire en ma chambre pour prendre mon repos. Ie vous laiſſe à penſer ſi ce dormir me fut plaiſant & doux. Car ſi toſt que le ſommeil eut couuert de ſes ailes humides la laſſe & pareſſeuſe paupiere de mes yeux, l'enchantereſſe & charmereſſe memoire de ce que i'auois veu & entendu ce beau iour, accompagné d'Amour, de plaiſir, & poſſible de quelque paſſion, tous enſemble viennent ſuborner mes ſens, faiſãt nouuelle recharge & nouuelle eſcarmouche à mes apprehenſions. Car non ſeulement il me ſembloit voir ce que i'auois veu, ouyr ce que i'auois ouy, entendre ce que i'auois entendu, admirer ce que i'auois admiré, mais ie penſois veritablement auoir tel heur, de continuer le plaiſir de mes yeux. Mais las! Somme trompeur, trop ialoux de mon plaiſir, & mortel ennemy de mon aiſe, vrayment à bon droict les Anciens te faiſoyent ſacrifices, & parfumoyent tes autels d'encens & de pauot: tu n'es qu'vne douce fumee qui s'euanouiſt en l'air, tu n'es qu'vne odeur paſſagere, qui

trauerſant nos apprehenſions charme & enſorcelle nos ſens, tu n'es qu'vn maſque fantaſtique, trompeur & menteur, deguiſant le faux en apparence de vray. Hà belle & trop amoureuſe Aurore, tu pouuois bien demeurer ẽcore quelque temps en ta couche pourpree, frizottant le poil de ton mary griſon, ſans que l'Amour t'époinçonnaſt de ſi toſt nous ramener le iour. Hà belles & gentilles eſtoiles, pourquoy n'auez-vous repouſſé & mis en fuite les cheuaux du Soleil, ſans mettre fin à mes ſonges ſi plaiſans? Que pleuſt à Dieu que ceſte nuict m'euſt eſté vne nuict perpetuelle, ſans iamais pouuoir deſſiller mes paupieres pour œillader ce beau Soleil, & qu'vn ſonge tel couuaſt eternellement deſſus mes yeux. Et ſi me voulois faire tant de grace, le careſſant ie dirois :

VIEN, Somme, vien, ton pouuoir n'eſt aux cieux,
Rien n'y ſommeille, & de l'humeur ſorciere
De ton pauot, arroſe ma paupiere,
Mon front, mon poil, mes tempes & mes yeux!

Charme le mal d'vn charme obliuieux
Qui me trauaille, & fait que plus n'eſpere
Mon pauure cœur, qui ſoupirant s'altere
Et qui n'eut onc faueur d'eſperer mieux.

Vien donc à moy, & du vent de tes ælles
Euente vn peu les angoiſſes cruelles
Qui ſans pitié me minent iuſqu'à l'os :

Et tous les ans, ſi tu m'es fauorable,
Ce meſme iour i'eſpandray ſur la table
De ton autel, du miel & des pauots.

Mais quoy? ie cogneu lors que tout ce qui prend vie, & tout ce qui ſoupire ſous ce grand ciel ne ſe peut continuer en ſon eſtre, & qu'il faut par neceſſité qu'il prenne quelque fin ſuyuant le fil ordonné de la main de ce grand Dieu. Ainſi ie paſſé ce beau iour & ceſte douce nuit. Ie vous prie, ſi toute noſtre vie eſtoit diſpenſee en ceſte façon, meſnageant les iours & les heures en tels plaiſirs, ſans offenſe, ſans malheur, ſans apprehenſion faſcheuſe, ſans alteration de noſtre naturel, francs & libres d'auarice, d'enuie & d'ambition, aurions-nous regret en mourant d'auoir veſcu ſi doucement en ce monde?

FIN DE LA PREMIERE IOVRNEE DE LA BERGERIE.

LA SECONDE IOVRNEE

DE LA BERGERIE

DE

REMY BELLEAV.

A MONSEIGNEVR LOYS

MONSIEVR DE LORRAINE. (1)

MONSEIGNEVR, auſſi toſt que i'eus cet honneur d'eſtre appellé à la conduitte, gouuernement & inſtitution de Monſeigneur le Marquis d'Elbeuf voſtre couſin, ie me trouue (& preſque ſans y penſer) au chaſteau de Ioinuille ſans liures, ſans volonté d'eſtudier, & moins d'eſcrire, matté d'vne longue & faſcheuſe maladie, reſolu de ne forger autre meilleure fortune pour l'aduenir, que d'employer ma vie, mon induſtrie, & mon labeur à conduire & guider le gentil & magnanime eſprit de mon ſeigneur & maiſtre, & faire

1. Monseigneur Louis de Lorraine, cardinal de Guise, archevêque de Reims, fils de François de Guise; mis à mort à Blois, par ordre de Henri III, le lendemain de l'assassinat de son frère Henri-le-Balafré (24 décembre 1588).

ſeruice tres-humble à voſtre tres-noble & tres-illuſtre maiſon. Toutesfois comme malaiſémẽt, & meſme à coups de fourche nous ne pouuons eſtranger ny bannir de noſtre eſcurie, ceſte premiere, ie n'oſe dire vaine, affection d'eſcrire, ie croy, ou que le trop de plaiſir & de loiſir, ou la beauté naturelle du lieu & de la ſaiſon, ou bien l'honneſte & douce conuerſation d'vne gaye & vertueuſe compagnie, me remirent ſur les erres de mes premieres briſees, commençant à faire tantoſt vn Sonnet, tantoſt vne Complainte, vne Eclogue, vne deſcription, & ne ſçay telles quelles fictions Poëtiques, ſelon l'occaſion qui lors ſe preſentoit, auec vne infinité de tels vains & petits arguments, & ſugets de legere marque & de peu de valeur, de ſorte qu'eſtant en ceſte ville, voulant recoudre ces inuentions mal couſues, mal polies & mal agencees, ſans l'eſperer ie trouue vn liure ramaſſé de pieces rapportees, choſe veritablement qui n'a membre, ny figure qui puiſſe former vn corps entier & parfaict. Toutesfois, Monſeigneur, cognoiſſant la bonté de voſtre doux & gracieux naturel, aſſeuré de la faueur que vous portez à la vertu & aux bonnes lettres, & que prendrez plaiſir à recognoiſtre en la lecture de ce petit ramas, quelques traicts tirez & choiſis des cendres de la venerable

Antiquité, i'ay bien oſé luy donner iour ſous voſtre nom, & le vous preſenter : eſperant vous donner en peu de temps vn ouurage mieux tiſſu & ourdy de meilleure main. Priant Dieu, Monſeigneur, vous donner tres-longue & tres-heureuſe vie. A Paris, ce douzieſme iour de May, M. D. LXXII.

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant ſeruiteur

R. BELLEAV.

IN REMIGII BELLAQVEI BVCOLICA.

Paſtorum Muſam Damonis & Alpheſibœi
Mirata in prato ſæpe iuuenca ſuo eſt.
At quæcunque ſuo paſtor canit Alpheſibœo
BELLAQVEVS, mirans Gallia tota probat.

Io. AVRATVS
Poeta Regius.

LA SECONDE IOVRNEE

DE LA BERGERIE

DE

REMY BELLEAV.

AV plus matin renaiſſant la douceur & continuation de ces plaiſirs auec l'entreſuitte de ce beau iour, ayant laué mes mains, ma bouche & mes yeux, d'eau fraiſchement puiſee de la belle & claire fontaine qui ſourd de ce couſtau, le genoil en terre, les mains iointes, la face vers le ciel, ie dreſſe mes humbles prieres à ce grand Dieu, auteur de tout bien, plein de verité, de iuſtice & de miſericorde, ſuyuant l'heureuſe memoire des complaintes & doleances de ce bon Iob, diſant.

PRIERES. (1)

I.

DELIVRE-MOY de peine & de langueur,
Mes iours ſont courts, ce n'eſt rien de ma vie :
Qu'eſt-ce de l'homme ? & d'où te viẽt l'enuie
D'en faire cas, & de l'aimer, Seigneur ?

Pour l'eſprouuer de moment en moment
Tous les matins tu luy fais voir ta face,
Le viſitant des faueurs de ta grace,
Et prens ſouci meſme de ſon tourment.

Mais quand ſera-ce, ô mon vray Redempteur,
Que i'auray trefue, & que de ma ſaliue
Ie pourray ſain arrouſer ma genciue,
Et l'aualant refreſchir ma douleur ?

Dieu gardien, i'ay peché : mais pourquoy
M'as-tu creé ſi contraire à toy, Sire,
Que ce malheur me charge & me rend pire
En combatant moy-meſme contre moy ?

Oſte, oſte donc de ce pauure perclus
L'iniquité, haſte-toy de m'abſoudre !
Car auſſi toſt que ſeray mis en poudre
En me cherchant ne me trouueras plus.

1. Paraphrase de divers passages du *Livre de Job*. Ces vers ont été imprimés, sous le titre de *Prières et saintes Doléances de Job*, dans un recueil où figuraient des strophes et cantiques du sieur de Valagre, de la Maison-Fleur, Philippe des Portes, Joachim du Bellay, Ronsard et autres auteurs du temps. Ce recueil a paru en 1587 (Paris, Matthieu Guillemot).

II.

De viure plus ma pauure ame s'ennuye
Et ſe deſplaiſt du malheur de ſa vie :
Doncques, Seigneur, librement ie diray
Ce qui la tient de ſi pres aſſiegee,
Et en l'aigreur de mon ame affligee,
A toy, Seigneur, ainſi ie parleray.

Ne me condamne : il n'eſt pas equitable,
Ou me declare en quoy ie ſuis coulpable,
Pour me iuger. Hé veux-tu reprouuer
Et ruiner ta pauure creature,
De tes ſaints doigts l'ouurage & la facture,
Et des meſchans le conſeil approuuer?

As-tu les yeux de chair, comme nous, Sire?
Vois-tu ainſi que l'homme? & ton Empire,
Tes iours, tes ans, comme ceux des humains,
S'eſcoulent-ils? Et quoy? as-tu enuie
De rechercher ſi aſprement ma vie
Veu que ne puis eſchapper de tes mains?

III.

Tes mains m'ont fait & repeſtri de chair,
Comme un potier qui de grace gentille
Tourne en vaiſſeaux vne maſſe d'argille :
Puis tout ſoudain tu me fais trebucher.
Souuienne-toy, auant que me damner,
Que de limon & de bourbe fangeuſe
Tu m'as formé, & qu'en terre poudreuſe
Apres ma mort me feras retourner.

Tu m'as coulé comme le lait nouueau,
Qui s'eſpaiſſit & ſe caille en preſure,

De nerfs & d'os aſſemblé ma figure,
Puis reueſtu & de chair & de peau :
Tu m'as donné & la vie & les ans,
Me conduiſant au ſentier de ta grace,
Et aux rayons de ta diuine face
Guidé mes pas, mon eſprit & mes ſens.

IIII.

Combien ay-ie de forfaictures,
D'offenſes iniques & dures?
Monſtre-moy en quoy i'ay meffait,
Et me declare mon forfait.
Pourquoy me caches-tu ta face,
Et me banniſſant de ta grace
Deſtournes ton viſage amy,
Me tenant pour ton ennemy?
Veux-tu eſprouuer ta puiſſance
Contre la fueille qui ballance,
Qui chancelle & branle à tous vens?
Quoy? me veux-tu liurer bataille,
Pourſuyuant le chaume & la paille,
Qui n'a plus d'humeur au dedans?

Hà! tu me tiens trop de rudeſſe,
Seigneur, & ſous ta main maiſtreſſe
Ie ſouffre trop de paſſions,
Trop de maux, trop d'afflictions,
Et rigoureux de chaiſne dure
Tu tens mes piez à la torture,
Et aux ceps qui ſont imprimez
Deſſus mes talons décharnez.
Et comme le bois mort ſe mine,
Pourry & mangé de vermine,
Tout ainſi ie vis en langueur :

Ou comme le drap d'vne robe,
Où la tigne ronge & derobe
Le fil, la grace, & la couleur.

V.

L'homme nay de la femme, en viuant peu de temps,
Eſt plein de mille maux & de mille tourmens :
Il eſt comme la fleur qui naiſſant eſt coupee,
Et fuit ainſi que l'ombre, & n'a point de duree :
Tu ne laiſſes pourtant de luy porter faueur,
Le tirant auec toy en iugement, Seigneur.

Hé qui peut (ſinon toy) rendre vne choſe pure,
Qui de nature eſt ſalle, & de ſemence impure?
Son âge eſt limité, & tiens par deuers toy
Le nombre de ſes mois, dont la borne & la loy
Iamais ne s'outrepaſſe. Eſloigne-toy donc, Sire,
Et le laiſſe en repos iuſqu'au iour qu'il deſire,
Autant qu'vn crediteur apres le long ſeiour,
Du beau iour qu'on luy doit ſouhaitte le retour.

VI.

Sera-ce toy, qui ſous la terre baſſe,
Et au plus creux d'enfer me cachera,
Iuſques à tant que ta fureur ſe paſſe,
Et ta rigueur, Seigneur, s'appaiſera?
Dy-moy le iour que tu auras memoire
De moy, Seigneur, & que verray ta gloire.
Hé penſes-tu qu'homme ſans ton ſupport
Puiſſe reuiure apres qu'il ſera mort?

I'attendray donc toute la vie mienne,
Iuſques à tant que mon eſchange vienne,

Puis m'appellant reſpondray à ta vois :
Car bien te plaiſt l'œuure de tes ſaints doigts.
Ie ne fay pas dont ne ſçaches le nombre,
Sans toutesfois me tirer de l'encombre
De ce peché, qui m'oppreſſe & me nuit,
Ne donnant trefue au malheur qui me ſuit.

VII.

Mon haleine eſt devenue
Si courte & ſi corrompue,
Et la fin me preſſe tant
Que ie ne voy plus que l'ombre,
Et la foſſe noire & ſombre
D'vn ſepulchre qui m'attend.

Les voiſins qui m'accompagnent
Ce ſont ceux qui me deſdagnent,
Et tous ſe mocquent de moy :
Mon œil tout honteux s'abaiſſe,
Et demeure en la détreſſe,
Seigneur, que d'eux ie reçoy.

Sauue-moy donc ie t'en prie,
Et defen ma pauure vie :
Loge-moy dedans ton fort,
Puis vienne qui me combatte
Main à main & qui m'abatte,
Touſiours ſeray le plus fort.

Mes empriſes ſont paſſees,
Mes iours, mes vœux, mes penſees,
Et tous mes deſſeins rompus :
Le iour m'eſt nuit, & m'eſt claire
La nuit au lieu de lumiere,
Tant mes ſens ſont corrompus.

I'ay fait mon lit en tenebres,
Et ſous les tombes funebres
Ie m'en vay tenir priſon.
La pourriture eſt mon pere,
Les vers ma ſœur & ma mere,
Et le tombeau ma maiſon.

Où eſt donc mon eſperance,
Et qui a la cognoiſſance,
Seigneur, de ce que i'attens,
Sinon toy, qui ſeul embraſſes,
Qui tranches, & qui compaſſes
Le ciel, les iours & les temps?

VIII.

Mes os ſont pris tout le long de mon dos
Contre ma peau, & ma chair vlceree
En s'y collant s'eſt du tout retiree,
Et ne ſuis plus qu'vne ordonnance d'os,
Sauf eſchappé des fieres deſtinees,
Monſtrant la peau de mes dents deſcharnees.

Prenez pitié, prenez pitié de moy
Vous, mes amis, iuſqu'à tant que ie meure :
La main de Dieu m'a touché à ceſte heure
En ſa fureur, ie le ſens & le voy :
Laiſſez-moy donc puis que Dieu me tourmente,
Ne rongez plus ma charongne puante.

Que mon propos fuſt eſcrit en papier,
Et ma douleur en pierre bien taillee,
Ou d'vn burin grauee & cizelee
Sur vne table ou de plomb, ou d'acier,
A celle fin qu'elle fuſt eternelle
Et à iamais on euſt memoire d'elle.

Ie ſçay que Dieu vit eternellement,
Et ſçay auſſi apres que la vermine
Aura rongé la chair de ma poitrine,
Que de mes yeux le verray pleinement,
Et ſe tiendra le dernier ſur la terre
Haut eſleué pour nos pechez enquerre.

Lors ie verray là haut dedans les cieux
Sa maieſté, & contemplant ſa face
Me cacheray ſous l'aile de ſa grace :
Et rien que luy ne verray de mes yeux,
Pauure pecheur, ayant mis l'eſperance
De mon ſalut en ſa grande clemence.

IX.

Pourquoy m'as-tu tiré du fond de la matrice,
Moy qui ne ſuis qu'ordure & que fange & que vice?
Mort-né ie fuſſe mort, iamais œil ne m'euſt veu
Chetif comme ie ſuis, & ſerois auſſi peu
Que i'eſtois auant que d'eſtre :
Car ſi toſt que ie vins naiſtre
L'on m'euſt du ventre au tombeau
Porté comme en vn berceau.

Le nombre de mes iours eſt bien petit, ô Sire!
Laiſſe-moy donc parler, permets que ie ſoupire,
Et que ie me conſole auparauant qu'aller
Aux lieux ſombres & noirs où me faut deualler
Sous la terre tenebreuſe,
Au lieu de la nuit ombreuſe,
En ce lieu où eſt le fort
Que tient l'ombre de la mort.

Au lieu où ſans retour il nous conuient deſcendre,
La proye du tombeau, des vers, & de la cendre :

Au lieu où le deſordre & la ſedition
Exercent peſle-meſle vne confuſion
Entre les nuits eternelles,
Loin de nos lumieres belles,
Deſſous l'Empire d'horreur,
D'ombres, de plaints, & de peur.

Ayant mis fin à mes prieres, ſortant de mon logis, de bonne aduenture ie rencontre l'vn de mes plus familiers amis, auquel ie fey le diſcours de poinct en poinct, des ſonges qui m'eſtoyent ſuruenus en celle douce & plaiſante nuit. Sans y penſer, ce gracieux propos nous deſrobe la ſouuenance d'autres entrepriſes, de façon que nous nous trouuons à la porte d'vn iardin le plus beau & le plus accompli qu'on pourroit ſouhaitter, ſoit pour le cõplant d'arbres fruictiers, à pepin, ou à noyau, comme de pommes, poires, guignes, ceriſes, griottes, oranges, figues, grenades, peſches, auant-peſches, preſſes, perſiques, pauies, perdigoines, raiſins muſcats, prunes de damas noires, blanches, rouges : bref de tous les meilleurs fruicts & plus exquis qu'on ſçauroit recouurer en noſtre France, aux ſaiſons ordonnees par la prouidẽce de ce grand Dieu : ſoit pour la beauté du parterre, arrouſé de trois fontainettes d'eau viue qui ſourd des flancs de ce rocher, & qui fait vn canal de largeur d'vne toiſe & demie, paſſant au trauers de ce iardin, enrichi de compartimens, entrelas, bordures, chiffres, armoiries, allees, cloſtures, cabinets, labyrinthes, berceaux, arcades, & de tous autres enrichiſſemens que l'œil pourroit ſouhaitter. Or ne voulant perdre l'occaſion de ceſte douce rencontre, ie me delibere de librement communiquer à ce mien amy

vne partie de mon labeur. Le premier qui ſe preſenta, ce fut vne complainte de Promethee, attaché à bras eſtendus ſur le mont Caucaſe, dont luy fey lecture. Ie vous laiſſe à interpreter, ſous les eſchanges de ce temps, ce qui ſe peut entendre ſous la peau de ceſte fable tant celebree des anciens.

COMPLAINTE DE PROMETHEE. (1)

AV SEIGNEVR P. DE RONSARD.

NOBLE race des Dieux, ſemence Titanine,
Qui retires du ciel ta premiere origine,
Couſine de ce Dieu qui porte à trois fourchons
Vne fourche en ſa main, la crainte des Tritons,
Couſine de ce Dieu qui choiſit en partage,
Maiſtriſant ſes puiſnez, le celeſte heritage.
Et toy, ô Terre, mere & des Dieux & des ans,
Qui premiere enfantas l'audace des Titans,
Si la pitié ſe loge en ta douce poitrine,
Œillade tendrement ceſte chair ta couſine,
Ce ventre decharné, ces tendons & ces nerfs,
La proye du tombeau, des ombres & des vers :
Et ſi tu ſens encor les douceurs d'vne mere,
Sonde iuſques au fond l'apoſtume & l'vlcere

1. « Quoique Belleau ait toujours vécu dans la religion catholique, dit l'auteur de la *Bibliothèque française,* il a laissé échapper dans sa comédie intitulée *la Reconnue* un trait qui a rendu sa foi suspecte à quelques-uns. » Ce poème de Prométhée nous semble venir à l'appui de l'opinion émise par l'abbé Gouget : ne retrouve-t-on pas en effet, dans cet « audacieux » qui essaie de dérober un rayon du feu céleste pour animer son œuvre; ne retrouve-t-on pas, dans la peinture de « cette misérable curée, » l'image de la foi nouvelle qui veut projeter son flambeau sur l'humanité, du protestantisme persécuté, anéanti, mais toujours renaissant et vivace?

Qui me ronge le flanc, & voy ce pauure corps
Sans foye, ſans poulmon, qui ſouffrant mille morts
Ne ſçauroit treſpaſſer, tant il eſt miſerable.
Approchez donc, Couſins, & de main fauorable
Secourez voſtre ſang, ſecourez voſtre nom,
Et le tige ſacré de la noble maiſon
Dont vous eſtes iſſus, & que la nonchalance
De vos cœurs pareſſeux n'efface la vaillance
De vos premiers parens, qui vous ont rendus tels,
De vous faire egaller preſques aux immortels.
Donc ne forlignez point, & que la ſeule gloire
D'vne entrepriſe braue eſleue la memoire
De vos actes guerriers, imitant vos ayeux,
Qui pour brauer le ciel eſchelerent les Dieux :
Voyez ce pauure corps, aux cymes raboteuſes
De ces monts eſleuez en poinctes ſourcilleuſes,
Lié, pris, garrotté, ainſi que le nocher
Eſpiant mont ſur mont la tempeſte approcher,
Garrotte ſon nauire, & d'ancre & de cordage,
Pour deſfier le vent, & les coups de l'orage,
Qui va pouſſant les flots iuſques au ciel profond,
Puis les va recreuſant du ciel iuſques au fond,
Renuerſant vn grand mont de vagues entaſſees,
Battant & rebattant les coſtes empoiſſees,
Et les flancs entr'ouuerts de ſon courbe vaiſſeau,
Qui tremble à la mercy & du vent & de l'eau.
Secourez donc, Couſins, ceſte ame genereuſe,
Ame trop fine & fiere, & trop audacieuſe,
Qui premiere entreprit aller dedans les cieux
Deſcouurir les threſors que recelloyent les Dieux :
Qui premiere entreprit d'vne main larronneſſe,
Meſme dedans le ſein, & ſous la main maiſtreſſe
De ce grand Iupiter, de deſrober le feu
Pur, celeſte & diuin, aux hommes incogneu :
Hommes vrayment groſſiers, faits & poitris d'argille

Molle, graſſe, gluante, & terreſtre, & fragille,
Suiette à ſe caſſer en cent & cent morceaux.
Hommes ſans ſentiment, ſemblables aux vaiſſeaux
Que le potier gentil d'vne maſſe aſſemblee
Façonne en esbranlant la courſe redoublee
Du moyeu de ſa roue, & la tournant cent fois
En ces viſtes retours, les fait naiſtre en ſes dois.
Hommes ſans air, ſans feu, ſans eſprit, & ſans ame,
N'euſt eſté mon larcin qui rapporta la flame
Du ſein de Iupiter, la cachant dans le fond
De la molle eſpaiſſeur qui fait enfler le ionc.
Hà flamme malheureuſe, & cherement rauie!
Flamme, en te rauiſſant tu m'as rauy la vie!
La main de Iupiter, du monde l'artizan,
Irrité contre moy, m'a filé ce lian,
Forgé, tourné, trempé deſſous la main ouuriere
De ce grand forgeron : inuention meurtriere,
D'attacher membre à membre en tourment eternel,
A gros clous aimantins, vn pauure criminel.
Hà cruelle induſtrie, & plus cruel encore
Le meurtrier affamé, qui gourmand me deuore,
Et qui fait que ie reſte & de chair & ſans chair,
Hoſte perpetuel de ce maudit rocher :
Rocher, dure maiſon des plus dures Furies,
Le ſanglant eſchaffaut de leurs forceneries.
Donc pour me tourmenter, cet aigle, ce bourreau,
Ce miniſtre enſoufré, ce carnacier oiſeau,
Qui couue ſous le vol de ſon aile courriere
De ce grand Iupiter la foudre & la colere,
De trois iours en trois iours d'vn vol triſte & gaucher
Vient d'ongles & de bec à couper, à hacher
De mes poulmons enflez l'eſponge renaiſſante,
Et de mes creux boyaux la pliſſure innocente.
Miſerable curee! & ce friant repas
Fait naiſtre à chaque fois quelque nouueau treſpas.

Puis quand il a gorgé ſon ventre inſatiable
Soudain reuolle au ciel, & d'vn cry effroyable
Ouurant ſon bec crochu & renflant ſes poulmons
Va rempliſſant cet air, ces roches, & ces monts,
Deſployant librement és celeſtes contrees
Ses ailes de mon ſang gloutement enyurees :
Et faut que Iupiter ſerue de receleur
A ce bourreau cruel, tyran de mon malheur.
Puis quand mon eſtomac, mes boyaux & mon foye
Decharnez ont renduit quelque nouuelle proye,
Cet oiſeau affamé, haue & palle de faim,
Pour ſe paiſtre, goulu, ſe plonge ſur mon ſein,
A fin de tiraſſer à ſecouſſes mordantes
Et d'ongles & de bec mes entrailles viuantes.
Ainſi gardant l'arreſt du deſtin qui me ſuit,
Malheureux ie nourry celuy qui plus me nuit :
Et qui plus me tourmente, eſt que vif ie n'eſpere
De pouuoir en mourant rompre ceſte miſere.
Car mourir ie ne puis, ſouffrant en ces deſers
Tout le malheur commun de ce grand Vniuers,
N'ayant plus doux voiſins, en mes peines cruelles,
Que Scythes, que rochers, que rigueurs eternelles,
Que neiges, que frimas, que glace, que durté,
Barbares de nature, & pleins de cruauté.
Pour auoir detrempé de la terre amaſſee,
A fin d'en façonner l'image compaſſee
De l'homme, en retaſtant la paſte entre mes dois :
Pour l'auoir animee & d'eſprit & de vois,
Pour auoir eſchauffé ceſte maſſe, de ſorte
Qu'au ſortir de ma main, elle qui ſembloit morte,
Commence à ſe mouuoir, commence à esbranler
Ce limon detrempé qui s'efforce à parler :
Pour auoir emprunté de la flamme celeſte
Dedans le ciel voûté ! Les eſtoiles i'atteſte
Que ie ne l'ay penſé, ny fait, ny attenté

En meſpris des hauts Dieux ny de leur maieſté.
Car ſi toſt que i'eu mis le feu dedans ſa bouche,
En ſoupirant trois fois, ceſte idole farouche
Prend couleur au viſage, & voulant s'embellir
Commence à s'animer, s'allonger, s'amollir,
Commence à manier ceſte ordonnance belle,
Et comme vn ieune enfant ce fantoſme chancelle,
Marchant comme celuy que l'extreme chaleur
D'vne fieure alteree, ou la froide rigueur
Ont tiré de l'accez, qui ne peut ioindre enſemble
Les genoux engourdis, ny le pié qui luy tremble.
Les nerfs prindrent la force & tout le ſentiment,
Le foye le deſir, & les poulmons le vent
Qu'on aſpire de l'air : l'ame & la fantaiſie
Se mirent au cerueau, le plus chaud de la vie
Se logea courageux au plus profond du cœur,
Que le ſang entretient en ſa moite chaleur.
En cent & cent rameaux ſe fourcha la grand' veine
Pour refraiſchir le corps, ainſi qu'vne fonteine
S'eſcarte en cent ruiſſeaux & cent petits ſurgeons
Pour arroſer les prez & la moüelle des ions.
Pour liaiſon des os & de leurs emboitures
Se firent des tendons, des nerfs & des coutures,
Et des muſcles auſſi, à fin de s'abaiſſer,
Se mouuoir, ſe courber, s'allonger, ſe hauſſer.
La main d'ongles s'arma, & les os ſe veſtirent
D'vne robe de chair, & puis vuides remplirent,
Ainſi que d'vne graiſſe, ou d'vn ſuif ſurfondu,
Leur vuide qui ſe creuſe en rondeur eſtendu.
La bouche s'entr'ouurit, & ceſte viue idole
Pouſſe hors peu à peu le vent de la parole :
Comme le Roſſignol, qui ſur le renouueau
Apprenant à couper ſon ramage tant beau,
Ne fait que gazouiller, & de ſa voix foiblette
Ne peut encor enfler ſa petite gorgette.

Puis aſſeurant ſes pas, il commence à marcher,
A rire, à ſoupirer, ſe plaindre, ſe faſcher :
D'vn poil aſpre & rebours la teſte ſe heriſſe,
Le coude, le iarret, & le genoil ſe pliſſe,
La léure prend ſon teint, deſcouurant au dedans
Pour renfermer la langue vn double clos de dents,
Le poil bien arrengé aux bords de la paupiere,
Comme auirons couplez aux bancs d'vne galere,
Commence à s'allonger, puis deſillant les yeux,
Veit pour ſon coup d'eſſay la lumiere des cieux.
Il veit ce beau Soleil, l'œil de Dieu & du monde,
Tournoyant dans le ciel : il veit la terre & l'onde,
Les cerfs dans les foreſts, & les oiſeaux dans l'ær,
Et le peuple eſcaillé qui court dedans la mer.
Il veit les monts veſtus de fleurs toutes nouuelles,
Et les champs arroſez de fecondes mammelles
De fontaines d'eau viue, & d'argentins ruiſſeaux.
Il veit dedans le ciel cent ſortes de flambeaux :
Il veit dos contre dos becheuet accouplees
A l'entour de l'eſſieu, deux Ourſes eſtoilees.
Il veit les yeux ardans, & les plis du Dragon,
La Vierge port' epy, & la nauire Argon,
Le Bellier, le Lyon, le Verſeau Ganymede,
Et le Cheual vollant ſur le chef d'Andromede,
Les cornes du Toreau, le Cancre, les Aſnons,
Mais ils n'eſtoyent encor nobles de ces beaux noms.
Il veit ſans entamer de la poincte mordante
Ou du coutre ou du ſoc, la poitrine innocente
De la Terre s'enfler, il veit ſon ſein germer
En fertiles moiſſons, ſans peine & ſans ſemer.
Il veit ſans s'eſtonner ſur les plaines humides
Et Glauque, & Panopee, & les ſœurs Nereïdes
La teſte hors des eaux, mais il les veit de loin :
Car les pins cheuelus n'auoyent ſenti le coin,
Ny le tairiere encor, ny le fer des doloires

Pour creuſer en vaiſſeaux & fuſtes & galaires.
On n'auoit point encor, de voile & d'auiron,
Vollé deſſus le dos & tranché le giron
De Tethys la chenuë, & ſes ondes pucelles
Librement eſtendoyent leurs courſes eternelles,
Sans crainte de s'enfler de tourbillons venteux,
Ou de blanchir leur ſein ſous les flots eſcumeux.
Pour auoir donc peſtri ceſte noble figure,
Qui contemple & qui voit toute l'architecture
De ce grand Vniuers, qui fait hommage aux Dieux
Et qui rend en mourant mon larcin dans les cieux,
Qui a fait & baſti des temples & des villes,
Rangé les citoyens deſſous les loix ciuiles,
Et les peuples errans tous ralliés en vn,
Fait fumer les autels d'encens & de parfum :
Qui premier a trainé le coutre & la charrue
Sur les flancs de la terre, & la teſte cornuë
Des bœufs couplez au ioug, halletant & ſoufflant
Sous le ſoc argenté qui les champs va taillant :
Qui premier a trouué l'experience humaine
De partir en ſaiſons & le temps & la peine
Du ſimple laboureur, marié les rameaux
De la Vigne ſauuage aux branches des Ormeaux,
Vogué ſur l'Ocean à rames et à voiles,
Meſuré le Soleil, la Lune & les Eſtoiles :
Bref, qui pour enrichir les premieres beautez
Du monde mal-poli, a les arts inuentez.
Donc pour auoir bien fait, las! faut-il que i'endure
Attaché, malheureux, ſur ceſte roche dure,
A gros crampons de fer & de piez & de mains,
De cet oiſeau cruel les aſſauts inhumains?
Ainſi ſe lamentoit l'imager Promethee
Cruellement traitté ſur la cyme éuentee
Du roc Caucaſien, n'ayant en ſon malheur
Plus fidelle ſecours que la langue & le cœur.

Suyuant ceſte longue & fraiſche arcade, rauis en admiration par la lecture de ces beaux vers, nous entrons dedans vn autre cabinet, qui fait l'encongnure de la pante de la muraille : là nous nous repoſons, prenans plaiſir à la lecture d'vn autre poëme. C'eſtoit la fable d'Ixion, dedans le ciel, naifuement repreſenté, qui fait l'amour à Iunon. Ce que Iupiter ayant deſcouuert, pour l'abuſer luy contrefait vne feinte Iunon d'vne nuee, qu'il engroſſa, penſant que ce fuſt celle qu'il pourſuyuoit. De ce maſque naſquirent les Centaures, figure de l'Amour ambitieux, ce que verrez mieux deſcrit par le diſcours de ces beaux vers : le poëme commẽce en ceſte ſorte.

L'AMOVR AMBITIEVX D'IXION.

IE chante d'Ixion l'empriſe audacieuſe,
L'impudence, l'orgueil, & l'idole venteuſe
De la feinte Iunon, groſſe de vent & d'ær,
Ouurage induſtrieux des mains de Iupiter :
Qui ſeul entre les Dieux, plein d'amoureuſe grace
Et d'humaine pitié, pour purger ſon audace,
Le rauit dans le ciel, luy faiſant cet honneur
De monſtrer à ſes yeux ſon eſpouſe & ſa ſœur,
La royale Iunon, & tant d'autres Deeſſes,
Tant de diuinitez, tant de belles Princeſſes,
Tant de rares beautez, tant de threſors cachez
Dans ce palais voûté, tant d'honneurs recherchez
Des hommes d'icy-bas, mais qui n'ont la puiſſance
Sinon apres la mort d'en auoir cognoiſſance :
Tant de rayons dorez qui roulent de trauers,
Biaizant la rondeur de ce grand Vniuers :

Tant d'aſtres, tant de feux, tant de lumieres belles,
Tant de ronds agencez ſur les cornes iumelles
De celle qui de nuit galoppe ſes moreaux,
Pour donner trefue au Dieu qui croupit dãs les eaux:
Tant d'animaux couplez, tant de flammes errantes,
Tant de cloux attachez ſur les voûtes roulantes
Du lambris eſtoilé de lamperons ſacrez,
Sous le cryſtal voûté des pauillons dorez:
Tant de cercles en cours, tant de feux, tant d'images,
Transformez, bien-heureux, en eſtranges viſages,
Ourſes, Dragons, Serpens, Chéures, Belliers, Toreaux,
Lyons, Aigles, Dauphins, Cancres, Poiſſons, Oiſeaux:
Et pour armer ſon fort, tant de venteux nuages,
Gros de foudre, d'eſclair, de tonnerre & d'orages,
Tant de traits enſoufrez, la puiſſance des Dieux
Et de leur maieſté, citoyenne des cieux.
Heureux qui iouiſſant de ces faueurs celeſtes,
Bruſlas de paſſions & de feux immodeſtes:
Heureux qui iouiſſant du ſouuerain bon-heur
Sauourois à longs traits l'ambrofine douceur,
Et le nectar ſucré de l'immortelle vie:
Mais la fange mortelle, immortelle ennemie
Des ſaintes puritez de la Diuinité,
Te rendit ennemi de ta felicité:
Et tant plus Iupiter ſe monſtra fauorable,
Moins tu luy fus courtois, honneſte & deſirable.
Car pour s'eſtre rendu trop familier à toy,
Plus luy fus ennemi, & plus manque de foy,
Abuſant de l'honneur & de la courtoiſie
Qu'humain il te portoit, ſans que la ialouſie
Le trauaillaſt en rien, ne penſant à l'erreur,
Qu'ingrat, tu machinois pour ſouiller ſa grandeur.
Car t'ayant inuité pour manger à ſa table,
Enyuré de nectar, & du mets deſirable
Dont ſe ſaoullent les Dieux, oſas bien malheureux

T'adreſſer à Iunon, & en fus amoureux.
Amour, traiſtre à ſa race, allume dans ſes veines
Vn feu prompt & ſubtil, dont les chaudes haleines
Luy alterent le ſang, luy ſeichent les poulmons
De ſoupirs eſchauffez : ainſi que ſur les monts
Aux rayons du Soleil les neiges écoulees
Se fondent peu à peu par les fraiſches valees :
Ou tout ainſi qu'on voit que les feux palliſſans
Saccagent les tuyaux des eſpiz iauniſſans.
Il veit la maieſté de ſon port venerable,
Ses graces, ſon parler, ſa façon accoſtable,
Et ſes yeux ſeulement dignes de contenter
Les diuines ardeurs de ce grand Iupiter.
Il veit ſur ſon beau ſein vne moiſſon de roſes,
Mille baiſers mignars entre ſes léures cloſes,
Les creſpillons friſez de ſes beaux cheueux blons,
Et l'yuoire polli de ſes bras gros & lons,
Le coral ſoupirant de ſes léures mollettes,
Vn ſentier odoreux entre deux montagnettes,
Vne façon gentille, vn ſouris gracieux,
Et le ſourcil voûté, la grace de ſes yeux.
Il ſent le baſme doux des haleines ſoufflees
De ſa bouche vermeille, & de ſes dents perlees :
Bref, en fiéure d'amour, eſpie l'heure & l'heur
D'aborder la Deeſſe, & luy ouurir ſon cœur,
Trouuant à ſes penſers ſi tres-heureux paſſage,
Qu'oubliant le deuoir, le ſeruice, & l'hommage
Deuz à ſa maieſté, il oſe peu à peu,
De rage eſpoinçonné, luy deſcouurir ſon feu.
Mais plus cache ſon mal, plus chetif il eſſaye
De monſtrer ſa douleur, & rengreger ſa playe,
Plus la voit plus il bruſle, & plus il ſuit ſes pas
Plus il tombe en erreur, & de vie en treſpas :
Se conſommant ainſi que la torche enciree
Qui s'amorce du feu, quand la meche enſoufree

S'eſprend, la flamme gliſſe, & pourſuiuant ſa pois
Deuore le coton, & la cire & le bois.
Amour ſans fin le pouſſe, & la peur le retire,
L'vn le fait eſperer, & l'autre le martyre :
Mais qui peut reſiſter à l'effort de ce Dieu?
Ce miſerable amant trouue l'heure & le lieu
De tirer à l'eſcart ceſte belle Princeſſe,
Et luy dire en ſecret la douleur qui le preſſe,
Sans crainte que ce Dieu, qui d'vn bras puniſſant
S'arme dedans le ciel d'vn ſceptre rougiſſant
A trois ſillons de feu, élançaſt ſur ſa teſte
Les traits auant-coureurs de ſa fiere tempeſte :
Sans crainte que ce Dieu, ſeuere & ſourcilleux,
Deſcouuriſt les fureurs de ce fol orgueilleux
Comme il fiſt toſt apres : car la chaſte Emperiere
Depite, vergongneuſe, & rouge de colere,
Accoſtant ſon eſpoux, luy diſt de poinct en poinct
L'audace d'Ixion, qui viuement la poind.
« Quoy? diſt-elle, faut-il apres eſtre irritee
De cent nouueaux larcins, que ie ſois inuitee
Par vn traiſtre aſſaſſin, de ſouiller ma grandeur,
Et les chaſtes flambeaux du lit de mon Seigneur?
Moy, fille de Saturne, & l'eſpouſe royale,
Et la ſœur de ce Dieu, qui de main liberale
Verſe de noſtre ciel la manne & le miel doux
A ces hommes ingrats du bien qu'ils ont de nous?
Hommes vrayment ingrats, impudens, pleins d'audace,
Indignes des faueurs de l'immortelle grace,
Indignes d'œillader la grande arche des cieux,
Et le flambeau doré de ce Dieu radieux :
Comme ſi leurs encens, ou leurs beaux ſacrifices,
Leurs Boucs, ou leurs Toreaux, ou leurs grãds edifices
Sacrez à noſtre honneur, nous pouuoyent maiſtriſer
De leur donner ſecours, ou les fauoriſer :
Comme ſi les odeurs des offrandes premieres

Importunant le ciel de leurs humbles prieres,
Montaſſent iuſqu'à nous, qui n'auons rien commun
Auecque leurs autels, leurs Boucs, ou leur parfum. »
A tant met fin Iunon à ſes iuſtes complaintes,
Quand ce grand Iupiter pour ſes iuſtes attaintes,
Ayant le ſang eſmeu, & le viſage pers,
Fiſt trembler deſſous luy la Terre & les Enfers,
En ſecouant le chef, promettant à ſa femme
Se venger promptement de ce meurtrier infame.
Mais auant qu'esbranler la courſe à ſon tombeau,
Le faiſant à iamais en vn tourment nouueau
Le bourreau de ſoymeſme, inuente vne induſtrie,
Pour finement tromper l'ardeur de ſa furie.
Hé qu'eſt-il impoſſible à ce grand Iupiter?
Pour mieux couurir ſa ruſe, il cache dedans l'ær
Vn fantoſme venteux, figurant vne image,
Sous le cryſtal enflé d'vn amoureux nuage.
Il l'anime de vent, la reueſt d'vne peau,
Donne le teint vermeil à ſon viſage beau :
Prend la molle toiſon d'vne nue entaſſee
A longs replis friſez, puis l'ayant ramaſſee
En gros ballons enflez, en recourbant le dos
La braſſe, la peſtriſt, & la foulle à poings clos :
Puis l'ayant courroyee, & mollement trempee,
Il en ébauche vn corps, en fait vne poupee
Groſſe de vent & d'air, toute ſemblable d'yeux,
De couleur & de voix, de taille & de cheueux
A la belle Iunon, à fin que la parole,
Sous le maſque emprunté de ceſte vaine idole,
Par ces menteurs attraits tiraſſent Ixion,
Pour luy enfler le cœur de vaine ambition.
Et pour mieux faire voir ceſte feinte ſorciere,
Luy moulle vne compagne, Iris la meſſagere,
Luy bigarrant les doigts, les léures & le front,
D'incarnat, iaune & pers, qui ſemblable la font

A celle qui courriere annonce les nouuelles
Des hommes d'icy-bas aux troupes immortelles :
A fin que ſous le fard de ce corps menſonger
Pipaſt plus finement ce barbare eſtranger.
« Va, va, diſt Iupiter, idole charmereſſe,
Trouue cet amoureux, & dy que ta maiſtreſſe
L'attend deſſus Athos, pendant que ſuis abſent
Eſcarté loin du ciel, & que le mal recent
D'vne ialouſe ardeur luy va troublant ſon ame,
Libre auſſi bien que moy, de deſrober la flame
De quelque doux larcin : puis preſente à ſes yeux
Ceſte feinte Iunon, fantoſme ingenieux. »
Ayant dit ces propos, ces feintes animees
De ſoupirs & de voix, & des chaudes fumees,
Des eſponges de l'air, noüant à coups de bras,
Fondent deſſus le mont, & plongent à chef bas.
Iris reuolle au ciel, parfaict ſon ambaſſade
A ce pauure amoureux, furieux & malade
D'eſtrange paſſion : mais ce diſcours menteur
Le fait toſt eſperer d'allenter ſa fureur.
D'aiſe doncques ſurpris, ceſte feinte courriere
Le voile d'vne nuë, & luy donnant carriere
Le guide droit au lieu où ceſte image feint
L'attendoit pour tromper la rage qui le poind.
Car ſi toſt qu'il la veit, cuidant que ce fuſt celle
Qui commãde aux honneurs de la troupe immortelle,
Il l'embraſſe & la baiſe, & comme furieux
Luy preſſe l'eſtomac, mord la bouche & les yeux,
Les léures & le col de la feinte menteuſe,
Appaiſant les fureurs de ſa flamme amoureuſe
D'embraſſemens legers, & d'vn baiſer pipeur
Sous le vif contrefait de l'image trompeur :
Suçotant, mordillant à petites ſecouſſes
Le coral imité de ſes deux léures douces
Sous le fard d'vne peau. Hà trop outrecuidé,

Qui d'vn vol trop hardi & follement guidé
Tentas, audacieux, d'vne fiere impudence
Souiller de germe humain la celeſte ſemence,
Voulant meſler ta race à la diuinité,
Qui n'a rien de commun à noſtre humanité!
Toy qui d'impiété ayant l'ame pollue,
Couarde à la vertu, au vice reſolue,
Errante & vagabonde, & qui ne voit ſinon
Mille bourreaux affreux pour defaire Ixion :
Ne trouuant ſur la terre homme ni Dieu propice
Qui te voulut purger du ſanglant malefice
Dont tu es attaché, te rendant odieux,
Et viuant & mourant, aux hommes & aux Dieux,
Pour le meurtre aſſaſſin au ſang de ton beau-pere
Que tu fis trebucher, meu de froide colere,
En vn torrent de feu, pour l'hoſtelage doux
Qu'il eſperoit de toy, gendre & nouuel eſpoux. (1)
Car t'ayant inuité au relief de la noſſe,
Au lieu de le cherir tu luy creuſe' vne foſſe
Couuerte par deſſus, & poudree au dedans
D'artifices de feu & de mouchons ardans,
Qui le bruſlerent vif, & le mirent en poudre :
Ainſi qu'en vn fourneau, où l'on met pour diſſoudre
La miniere de fer, le feu gourmand & vif
Deuore ce qu'il trouue & le bruſle haſtif.
Mais le bon Iupiter, plein de toute clemence,
Le tira dans le ciel pour purger ſon offenſe,
Où le trop de faueur le rendit amoureux,

1. Ce récit est assez embarrassé. Il faut, pour le comprendre, se rappeler qu'Ixion, ayant épousé Dia, fille de Déionée, précipita son beau-père dans une fosse pleine de charbons ardents. N'ayant pas trouvé de prêtre qui osât le purifier d'un tel crime, il se jeta au pied des autels de Jupiter, qui l'admit à sa table. Ixion, épris de Junon, tenta de la séduire. La pièce explique bien comment Jupiter substitua à la déesse une nuée, etc. Ce mythe a une origine hindoue.

Non pas en petit lieu, mais trop audacieux
Il s'attaque à Iunon, dont ne veit que l'idole :
Prompt et iuſte guerdon de ſon empriſe fole,
Qui le fiſt trop oſer, en fin le deceuant
Embraſſant pour le vray vne image de vent.
Or le germe baſtard de ceſte fauſſe eſtreinte
Fiſt engroſſer la nuë, & la rendit enceinte,
Et ne vint à ſon terme, ains accoucha ſoudein
D'vn monſtre ſi fertil, que le monde en eſt plein.
Forcee elle auorta, & creua de groſſeſſe,
Ayant le ventre plein de ceſte pipereſſe,
Qui ſous les faux attraits & faueurs d'vn bon œil
N'a rien dedans le cœur que le vent d'vn orgueil.
C'eſtoit Ambition, race prompte & legere,
Qui courant çà & là, ainſi qu'vne eſtrangere,
Où le vent la conduit, n'a point autre deſſein
Qu'à forger ſa fortune, & ſuyure l'incertein.
Heritiere des vents & fille de la Nuë,
N'ayant rien ſur ſa peau qu'vne apparence nuë,
Qu'vne montre du vray, ſans arteres, ſans cœur,
Sans veines, ſans poulmon, ſans foye & ſans chaleur,
Qui voguant çà & là d'vne viſte ſecouſſe,
Fait voile où la faueur, & le bon vent la pouſſe,
Nourriſſant au dedans, ſans trefue & ſans repos,
Vn feu de ſoufre vif, qui bruſle iuſqu'à l'os.
N'ayant dans l'eſtomac qu'eſtoupes alterees,
A fin de donner vie aux flammes enſoufrees,
Dont nuit & iour ſe paiſt, ſans ceſſe deſirant
L'apparence d'honneur qu'elle va ſoupirant
Ores par le deſir, ores par ialouſie,
Ores par la grandeur, par force ou par enuie,
Comme le vent la pouſſe en eſtranges hazards,
Race qui tient encor des Centaures baſtards,
Qui premiers engendrez de l'idole feconde
Coulerent icy-bas pour en peupler le monde.

Mais vouloir entreprẽdre en plus haut lieu d'hõneur
Qu'on ne doit eſperer, le plonge en cet erreur,
Outrepaſſant la borne & la iuſte meſure
Du pié qui le conduit, qui le guide & l'aſſure.
Car les feux trop hardis & l'effort violent
De ce Dieu qui l'enfla d'vn orgueil inſolent,
Le firent pour exemple au plus profond abyme
Exercer, malheureux, les peines de ſon crime :
Pouſſant, tournant, virant, haſtant & pourſuiuant
D'vn malheur indomté, le mal qu'il va fuyant.
Car le fuyant le ſuit, & la fuitte eſt la ſuitte,
Le tour & le retour des maux de ſon merite,
Roulant à dos verſé tantoſt haut, tantoſt bas,
Les yeux deuers le ciel, & de teſte & de bras
De ſon mal renaiſſant les courſes eternelles,
Piez & mains garroté ſur les volantes ælles
D'vn roüet cramponné à gros liens de fer,
Supplice inuſité aux ombres de l'Enfer.
Toy doncques, Barquerol, qui à voiles hautaines
Vogues ſur l'Ocean des amoureuſes plaines,
Garde, ie te ſupply, que le trop de faueur
Ne te face oublier & te hauſſe le cueur,
Plus ſouuent abuſant des graces attrayantes,
Des humaines douceurs, des carreſſes riantes
De quelque bon viſage ou de quelque œil gentil,
Qui te verſe en l'erreur d'vn eſtrange peril.
Garde, ie te ſupply, que l'amoureux orage
D'vn gouffre perilleux ne te pouſſe en naufrage.
Si tu veux butiner, pourſuy l'equalité,
C'eſt le port d'aſſeurance, & la tranquillité
Touſiours y fait ſeiour : meſure ta puiſſance
Iuſtement à ton pié, & iamais ne t'auance,
Si tu cherches ton heur, d'entreprendre plus haut
Où le deſir te pouſſe & la force te faut.
Or qu'Amour ſoit ſans yeux, ſi faut-il prẽdre garde

De ne voler trop haut : car qui trop ſe hazarde
En fin mal-auiſé trebuche d'vn faux pas,
Ne ſeruant que de fable aux yeux du peuple bas.
Et penſe que la main, la main induſtrieuſe
De ce grand Artiſan n'eſt point ſi pareſſeuſe,
Qu'elle ne forge encor mille nouueaux tourmens
Pour abaiſſer l'orgueil de ces trop vains amans.

Ces beaux vers nous meirent en verve de la poëſie, nous guidant ſur les traces du iour de deuant pour aller en queſte de l'amour. Pourſuyuant donc le tour de ce iardin, nous liſons les ſoupirs d'vne Nymphe : & commencent en ceſte ſorte.

COMPLAINTE. (1)

Il faiſoit tard, & ia la nuit muette
Alloit couurant ſous ſon aile brunette
D'vn voile obſcur la poincte des rochers :
Ia ſur la mer les timides nochers
Auoyent dreſſé le timon & les voiles
A la faueur du ciel & des eſtoiles,
Qui tremblotoyent ſur le coulant de l'eau,
Au luſtre d'or d'vn beau croiſſant nouueau :

1. Cette pièce et celle qui la suit avaient été primitivement publiées sous le titre de *l'Innocence prisonnière* et de *l'Innocence triomphante*. Une troisième, *la Vérité fugitive*, devenue *Chasteté* (v. note p. 67, 1re Journ.), complétait ce recueil (in-4°, 1561, sans nom d'imprimeur). Les variantes que nous donnons sont empruntées à cette édition.

L'Innocence prisonnière est un plaidoyer en faveur du prince de Condé, après son arrestation aux États généraux d'Orléans et sa condamnation à mort (1560). On se rappellera que Condé était seigneur de Nogent ; c'est à ce titre que le poète nogentais, attaché à la maison de Guise, pouvait encore défendre la cause de l'ennemi de ses illustres protecteurs.

Quand tout ſoudain de la mer azuree
Ie vey ſortir vne Nymphe ſacree
A demy corps ſur les flots paroiſſant,
Ainſi qu'au ciel paroiſſoit le croiſſant,
Qui frizotoit d'vne main longue & belle
De ſes cheueux vne blonde cordelle,
A filons d'or vaguement eſpandus,
Et deſſus l'onde en ondes eſtendus :
Puis entr'ouurant vn rang de perles fines,
Va ſoupirant ces paroles diuines,
Croiſant les bras, & iettant l'œil aux cieux,
Et de tels mots ſe lamentoit aux Dieux :

« Dieux, qui verſez de cruches argentees
Dedans ces flots, les courſes indomtees
De cent ruiſſeaux & cent fleuues cornus :
Dieux, qui ramez ſur les replis chenus,
Et qui trainez ſans timon & ſans hune
Auec les vents, le coche de Neptune :
Et vous, Tritons, qui d'vn cor eſmaillé
Allez ſoufflant ſur le dos eſcaillé
De ces Dauphins : & vous, belles Naiades,
Tournez vers moy vos piteuſes œillades,
Et entendez mes plus aigres douleurs,
Compagnes, las! du cryſtal de mes pleurs.
» Vous auez veu deſſus les riues molles
Ariadné perdre au vent ſes paroles,
Et de Thetis entendu les regrets,
Pleurant ſon fils le plus vaillant des Grecs :
Eſcoutez donc la voix triſte & dolente,
Et les regrets d'vne Nymphe innocente,
Qui maintenant n'a ſecours ny recours,
Pour ſe douloir, qu'à ces flots qui ſont ſourds.
Les bois, les rocs, & les verdes campagnes,
Et le ſommet des plus hautes montagnes

Sont les teſmoins de cet outrage mien,
Mais de l'entendre ils ne m'ont fait ce bien.
» Donc maintenant vous, ondes eternelles.
Or que ſoyez de nature cruelles,
Eſcoutez-moy, & vous humbles Zephyrs,
Lors que ſerez enflez de mes ſoupirs,
Portez ſoudain deſſus vos ailes peintes
Iuſques au ciel mes languiſſantes plaintes,
Puis que çà bas rien ne me peut venger,
Ny de mon chef ce malheur eſtranger.
C'eſt donc à vous à qui ie me vien rendre,
Puis que la terre a deſdaigné d'entendre
Ma iuſte plainte, encor que de ma vois
Soyent animez les rochers & les bois,
Qui, poſſible eſt, rechanteront l'outrage
Fait à l'honneur de mon chaſte courage (*a*),
Que i'ay ſouffert atteinte ſous la main
D'vn faux rapport doublement inhumain.
» I'eſtoy contente, & viuoy bien-heureuſe,
Seule à par moy, tant ſoit peu ſoucieuſe
De la grandeur, encore que tel lieu
Me fuſt donné de nature & de Dieu.
Car ie n'eus onc l'aile tant abaiſſee
Que ie ne l'euſſe aiſément auancee
Et miſe au vol librement parmy l'ær,
Si retranché ne m'euſſe le voler :
Rien que la paix & la crainte diuine
N'auoit entree en ma chaſte poitrine,
Rien plus apres ne commandoit ſur moy
Que le ſeruice & l'amour que ie doy
A mon Seigneur, que garderay fidelle (*b*)

a. Var.: *De mon haut parentage....*

b. Var.: *L'amour de mon Roy,*
Que i'ay gardé & garderay fidelle....

Iuſqu'à la mort, tant ſoit-elle cruelle :
Aſſez par tout la preuue ſe reſpand,
Pour teſmoigner de la foy de mon ſang.
Mais tout ſoudain la deſloyale Enuie,
Ialouſe, helas! des douceurs de ma vie,
Vient s'oppoſer à l'heur de mon repos,
Vient à troubler & ma chair & mes os,
Mon cœur, mes ſens, & de mon innocence
Veut triompher, ainſi que de l'offenſe.
» Donc ce fut toy, qui trahis le bon-heur
De mon repos, Enuie au double cueur,
Vieille marâtre, affreuſe & deſcharnee,
Aux piez boiteux & à l'eſchine ernee,
Qui paiz ton foye en la chair des ſerpens,
Touſiours portant la roüille ſur les dens,
Dedans les yeux vne traiſtreſſe œillade,
Dans l'eſtomac vne humeur aigre & fade,
Deſſus la langue vne peſte, vn erreur,
Sur le viſage vne palle frayeur,
Dedans la main mille & mille ſagettes,
Mille boucons, mille flammes ſecrettes,
Dont le plus iuſte & mieux cognoiſſant Dieu
Honteuſement icy perdroit ſon lieu.
» Donc ce fut toy, ambitieuſe & braue,
Qui de parler & d'apparence graue
Te vins aſſeoir deſſus mon pauure chef,
Logis mal-propre à ſi traiſtre mechef :
Car ie n'eus onc ſi mauuaiſe penſee,
Que de vouloir en rien rendre offenſee
La fermeté (*a*) de mon maiſtre & Seigneur.
Tu le ſçais bien, ô Dieu, qui dans mon cueur
Deſcouure' à l'œil mes paſſions empreintes,
Si i'en nourry qui ſoyent doubles ou feintes.

a. Var.: *La Maieſté*....

Non, non, ma terre & ma ſainte faueur
N'ont point cherché de mendier l'honneur
Ny la grandeur d'vne ſi baſſe ſorte.
L'Ambition en ſa naiſſance auorte (*a*),
Et ſe deſcouure, en remarquant le nom
De pere en fils d'vn infame ſurnom.
» Or ie me rens où le ſort me conuoye
Et la Fortune, & pour n'eſtre la proye
Ny le ioüet d'vn langage trop vain,
Ferme en mon cœur, i'abandonne ſoudain
Ce que plus cher i'eſtimois en ce monde,
Et par les champs (*b*) errante & vagabonde
Seule à par moy ie contoy mes douleurs,
Baignant mes yeux d'vne ſource de pleurs,
Sans toutesfois perdre la cognoiſſance
De ce grand Dieu qui met en apparence
La verité, quand ſaiſon il en eſt,
Et foudroyant tout ce qui lui deſplaiſt.
Car ſa iuſtice eſt iuſte & veritable,
D'autant qu'il eſt le ſeul iuge equitable.
Son parler ſaint n'eſt charmé ny pipeur,
N'eſt point fardé, menſonger ny trompeur,
Nous le voyons, la verité non feinte

a. Var.:

Non, non, ma terre & ma race & mon ſang
N'ont point cherché de maintenir leur rang
Ny leur grandeur en ſi honteuſe ſorte :
La Cruauté en ſa naiſſance auorte.....

b. Var.:

Ny le ioüet de ſi cruelle main,
Seure en ma foy i'abandonne ſoudain
Ce que plus cher i'eſtimois en ce monde,
Et par la France.....

Se monſtre au iour par ſa parole ſainte.
Nous en voyons les ſignes deſcouuers,
Et trop cogneus par ce grand Vniuers,
Si ne voulons d'vn maſque d'impudence
Couurir, meſchans, noſtre vieille ignorance,
Et nous flatter nous-meſmes en noſtre erreur,
Ou pour vn bien, ou pour vne faueur,
Qui pour vn temps ſur la terre ſemee
Se perd au vent ainſi qu'vne fumee.
» Or ce grand Dieu, qui courbe ſous ſa main
Tout ce grand ciel, & qui deſſous le frain
Retient l'orgueil de la race mortelle,
Lors qu'on penſoit (ô volonté cruelle!)
Soüiller l'honneur de mon chaſte vouloir,
Vient dans le ciel haut ſe faire apparoir,
Armant de feu ſa dextre rougiſſante (*a*)
Pour accabler l'audace palliſſante
D'vn qui pour eſtre & libre & mieux à luy,
Veut triompher par le malheur d'autruy. (*b*)
Puis deſployant les poinctes de ſa foudre
Renuerſe tout, ſaccage & met en poudre
En ruinant & iettant à l'enuers
Le dur effet d'vn cœur feint & peruers,
Qui me donna ſuffiſant teſmoignage
De la fureur emprainte en ſon courage.

a. Var.:

Lors qu'on penſoit (ô volonté cruelle!)
Le tige ſaint de ſon peuple abyſmer,
Vient tout ſoudain de ſa puiſſance armer
Et de ſon nom ſa dextre rougiſſante.....

b. Var.:

D'vn cueur mechant qui pour ne s'offenſer
En ſon plaiſir, ne veut Dieu confeſſer.

» Le ciel teſmoin de l'heur & du malheur
Aura pitié de ma iuſte douleur,
En me ſauuant, & me ſeruant de guide,
Entre les flots de ceſte plaine humide. (*a*)
» Tire-moy donc de ce faſcheux eſmoy,
Venge mon tort, & pren pitié de moy,
De moy qui ſuis eſclaue & priſonniere
A la merci d'vne vague legiere.
» Vien donc, Seigneur, & me ſois conſolant,
Aſſeure-moy que ton œil ſurueillant
Garde les bons, & que l'ame innocente
Eſt bien ſuiette à la pince mordante (*b*)
Et de l'Enuie & d'vn mauuais rapport.
Sois donc, Seigneur, mon rampart & mon fort,
Mon ſeur appuy : Dauid fut mis en fuitte
Par les deſerts, à l'inſtante pourſuitte
D'vn faux rapport, dont il fut le vainqueur.
Ioſeph fut proye à l'ardente fureur
Et au rapport d'vne impudique femme,
Pour de peché ne ſouiller point ſon ame,
Qui toutesfois, innocent, fait paroir
La volonté de ſon chaſte vouloir.
» Doncques, Seigneur, te monſtrant veritable,
Tourne vers moy ta face pitoyable,
Fay le ſentier : car ſortir ie ne puis

a. Var.:

Le ciel s'en deult, l'air, la terre & les vents
Soupire encor le ſang des innocents,
Et ſe plaindra humble deuant la face
De ce grand Dieu, qui deſia le menace.

b. Var.:

Garde ton peuple, & meſme que les Princes
Sont tous ſubiets aux mordantes eſpinces.....

Sans ton ſecours du peril où ie ſuis :
Monſtre, Seigneur, à la pauure Innocente
Dedans le ciel ceſte coulonne errante
A grands ſillons, qui de longs traits de feu
Traçoit deuant le paſſage incogneu
Au peuple ſaint, par la flamme chenuë
Durant la nuit, & le iour par la nuë.
» Doncques, Seigneur, guide-moy ſur le port :
De tous coſtez vne image de mort,
Le trait au poing va menaçant ma teſte,
Reſte ſans plus qu'vne horrible tempeſte
Ne m'engloutiſſe & me perde en ſon ſein,
Si ie n'ay toſt le ſecours de ta main. »

A tant ſe teut, & le ciel ſe deſſerre
Tout auſſi toſt d'vn foudroyant tonnerre
A coſté gauche, & ie vey de mes yeux
(Miracle eſtrange) en ces flots perilleux
Mille Tritons, mille Naiades belles
Qui ſouſleuoyent ſous le bat de leurs ailes
Ceſte Deeſſe, & luy donnoyent encor
Mille baiſers, & mille preſens d'or,
Puis ſe trouuant ſur le port d'aſſeurance
Dreſſe ſon vol du coſté de la France,
Et diſparut tout ainſi qu'vn vaiſſeau
Forcé du vent ſe perd au fond de l'eau.

CHANT DE TRIOMPHE. (1)

Ia dans le Ciel la belle Aube doree
Pouſſoit le iour de ſa couche pourpree,
Et du Soleil les courſiers attelez

1. Publié après que Condé fut rendu à la liberté, sous le titre de *l'Innocence triomphante*. (V. note page 210.)

Aux deux limons, par les champs eſtoilez
Au grand galop auançoyent leur carriere :
Quand le ſommeil ſur ma laſſe paupiere
Couuoit moiteux, tenant mes yeux eſtraints
D'vn doux lien ſous ſes ailes contraints :
Lors qu'en ſongeant ie deſcouure & i'aduiſe
La maieſté d'vne Deeſſe aſſiſe
Deſſus vn char de Triomphe, eſmaillé
De fin azur, martelé & taillé,
Comme ie croy, de la main forgeronne
Du Dieu boiteux, és forges de Lemnonne.
En or maſſif le branquart s'allongeoit,
Deſſus le tour des rouleaux s'arrengeoit
Au lieu de cloux vn rang de perles fines,
Les bords frangez d'ondoyantes creſpines
D'vn or filé à grands houpes flotoyent
Deſſus les flancs des cheuaux qui ronfloyent
Et repouſſoyent d'vne cadence fiere
Contre les vents la bruſlante pouſſiere,
Et remordoyent ſautant & henniſſant
Le frein aux dents, d'eſcume blanchiſſant :
Le poil poly, & la couleur naïfue
Plus que la neige en blancheur exceſſiue,
Eſtoit en eux, & toutes les beautez
Que l'on ſouhaitte en cheuaux bien domtez.
Ceſte Deeſſe en ſon char triomphante,
Braue portoit vne robe ondoyante,
A longs replis, que les humbles Zephyrs
Enfloyent au vent de leurs tiedes ſoupirs :
Et paroiſſoit comme Venus la belle,
Quand par le ciel en ſa coche immortelle
Se fait rouler, quand ſes oiſeaux mignards
D'vn vol preſſé deux à deux fretillards,
En tremouſſant de leurs ailes legeres,
La font gliſſer doucement en Cytheres.

Du coſté droit la Pitié vers les cieux,
A iointes mains alloit dreſſant les yeux :
De l'autre part pour compagne fidelle
La Verité ſe tenoit aupres d'elle,
Dedans ſa main braue portant l'eſcu
De viue Foy, ſous lequel a vaincu
La Cruauté de ſa dextre guerriere,
Deſſous ſes piez la tenant priſonniere,
Et garrotee en cent chaiſnes d'airain,
Roüillant les yeux enyurez d'vn deſdain,
Et ſoupirant vne fureur mutine
Deſſus ſa langue & dedans ſa poitrine,
Monſtrant d'horreur le viſage tout blanc,
Et vomiſſoit vn torrent plein de ſang,
Branlant encor ſa main enſanglantee,
Et menaçant de ſa bouche enchantee
D'Opinion & de charme trompeur
Cil qui ne croit par force en ſon erreur. (*a*)
Là les Fureurs, les tourmens, les orages,
Pendoyent au char, comme mortes images :
Là ſoupiroit la palliſſante Mort,
Riche deſpouille à ſi vaillant effort :
Là l'Impoſture (*b*) en ſigne de conqueſte,
La bouche cloſe, & couuerte la teſte
D'vne grand' nuë, alloit à pas contez :
Là les malheurs (*c*) renuerſez & domtez
L'accompagnoyent d'vne fort longue ſuite
D'hommes maſquez au viſage hypocrite,

a. Var.:

D'Opinion, de menſonge & d'erreur
Celuy qui ſuit les traces du Seigneur.

b. Var.: *L'Ignorance.*

c. Var.: *Les Abus.*

Tous reueſtus de grand's robes de dueil,
De couleur perſe, ayant la larme à l'œil. (*a*)
Là deſcouuroit cent teſtes monſtrueuſes
L'Opinion aux langues venimeuſes,
L'Opinion qui n'eut iamais de bout,
Qui croit en tout, & qui doute de tout,
Qui n'a cerueau que de cire auſſi molle
Que ce qui naiſt du vent de ſa parolle :
L'Opinion qui n'a rien de certain,
Qui touſiours bruit & ſe trauaille en vain
De ſe baſtir vne ferme aſſeurance
Sur le ſablon de legiere inconſtance.
L'Hypocriſie au viſage plombé,
Là deſcouuroit vn genoil recourbé,
Vn ſourcil trouble, vne longue criniere,
Pleine de craſſe, & de griſe poudriere :
Là ſe douloit & portoit ſur le dos
La Repentance, & repos ſans repos,
Et ſous vn maſque en apparence vaine,
L'eſpoir douteux, & la douleur certaine.
Là le Peché, la face contrebas,
Se mord, ſe ronge, & ſe mange les bras :
Il eſtoit ſalle, infect & deteſtable,
Sous vn attrait traiſtrement fauorable,
Et s'il auoit la couleur & la peau
Telle qu'vn mort retiré du tombeau,
Le poil rebours, la barbe heriſſee,
L'œil eſcraillé, la dent noire & caſſee,
La léure torte, & le regard affreux,
Boſſu, boiteux, bref tout malencontreux :
Et ſe douloit, chetif, de ſe voir eſtre,
O changement! accablé ſous la dextre

a. Var.: *Aſſis ſur vn cercueil.*

De celuy-là qui vainqueur l'eſtouffoit,
Sur qui vaillant nagueres triomphoit.
Puis couple à couple vne troupe captiue,
A bras croiſez marchoit toute craintiue,
L'œil contre terre honteuſement baiſſé,
Et me ſembla que plus pres auancé
I'enten ſa voix, qui chantoit à la gloire
De l'Eternel vn hymne de victoire
Si doucement que rauir ie me ſens
Toſt par l'oreille, & mon cœur & mes ſens.

« Seigneur (diſt-elle) ô Seigneur que i'adore
Seul dans les cieux, que i'aime, & que i'honore
De tout mon cœur, ſeul autheur de mon bien,
Pere de tout, & qui tout feis de rien :
Qui fais rouler ſur l'un & l'autre pole
Le Ciel voûté au vent de ta parole :
Qui tiens au frein (comme dans vn vaiſſeau)
Es bords marins la colere de l'eau :
Qui nous fais voir par la nuit tenebreuſe
Des aſtres beaux la danſe lumineuſe,
Puis les chaſſant, qui redores le iour
D'vn beau Soleil qui renaiſt à ſon tour :
Qui nous fais voir par ſuittes eternelles,
Quatre ſaiſons de parures nouuelles,
En fleurs, en fruicts, en eſpiz barbelus,
En raiſins noirs, en arbres cheuelus,
En cent threſors que Nature deſſerre
Pour noſtre bien ſur le ſein de la Terre
Qui nous anime, & en effects diuers,
Ce qui ſoupire en ce grand Vniuers.
» Soit donc loué le Seigneur à toute heure,
Et ſon ſaint nom, car c'eſt luy qui m'aſſeure
De ſa grandeur, me promettant les cieux,
Qui tient ma langue, & qui m'ouure les yeux.

Sus donc, Seigneur, que les peuples eſtranges
Sçachent ton nom, & chantent tes louanges,
Puis qu'au ſoupir ſeulement de ton los
Tremblant de peur s'écarterent les flots
Loin du coulant de la mer eſtonnee,
Quand de peril la troupe deſtournee
Veit des rochers les argentins ruiſſeaux
Rouler à val par les ſentiers nouueaux,
Veit le ſommet des plus hautes montagnes
A petits bonds ſauter par les campagnes,
Ainſi qu'on voit ſauteler l'aignelet
Dedans la pree enyuré de ſon lait.
» Sus donc, mon ame, auant, qu'on ſe diſpoſe
A le vanter! car ma léure decloſe
Autre que luy iamais ne vantera,
Autre que luy iamais ne chantera :
Car il eſt ſeul qui commande & preſide
Dedans le Ciel, c'eſt l'eſcorte & la guide
Des fouruoyans, c'eſt luy ſeul qui a mis
Le bras vainqueur deſſus ſes ennemis.
» Il nous aſſeure, & ſa puiſſance amie
De noſtre bien n'eſt iamais endormie :
C'eſt le confort des pauures affligez,
C'eſt le ſecours des peuples outragez,
C'eſt le Seigneur ſous l'ombre de ſes ælles
Qui nous defend des menaces cruelles
D'vn cœur peruers (*a*), & qui nous va gardant
Des feux lancez du Soleil trop ardant
Durant le iour, & durant la nuit brune
Du froid caché ſous les rais de la Lune.
» Deſſus mon chef ia douleur ſur douleur
S'amonceloit, & malheur ſur malheur,

a. Var.: *De ces peruers.....*

la Faux-rapport m'aguetoit pour m'eſtreindre
En ſes liens, pour tremper & pour teindre
Dedans mon ſang ſes traits empoiſonnez.
Et comme on voit les eſpiz tronçonnez,
Caſſez, froiſſez en brindelles menues,
Quand en Eſté vn bataillon de nues
Armé de foudre & de greſle & d'eſclair,
Tonnant, bruyant & ſifflant dedans l'air,
Auec les vents butine & met en vente
Du laboureur la moiſſon & l'attente :
Ainſi i'eſtoy la honte, & le deſdain,
Et le ioüet d'vne cruelle main,
Qui de fureur & de flamme amorcee,
De toutes parts me tenoit efforcee.
» Deſia la mort m'attendoit ſur le pas,
Pour me trainer aux ombres de là bas :
Deſia m'eſtoit l'eſperance rauie
De ſauourer les douceurs de la vie :
La Cruauté & la trop vaine Foy (*a*)
Ia ſe vantoyent de triompher de moy,
Et de mon nom effacer la memoire,
Pour s'enrichir au butin de ma gloire,
Et à longs traits s'enyurer de mon ſang.
Mais ce grand Dieu qui ſa grace reſpand
Deſſus les ſiens, & qui ſoigneux les garde,
En ſe vengeant quelque choſe qu'il tarde,
Qui les rend forts, & qui ne permet pas
Qu'vn petit poil ſeulement tombe bas
Hors de leur chef, car il en tient le conte,
Vient au combat, les renuerſe & les domte,
Et reſte ſeul (comme il eſt glorieux)
Sur le malin braue & victorieux,

a. Var.: *La pariure Foy*.....

Et de bon œil tournant vers moy ſa face,
Me prodigua les threſors de la grace
Qu'Iſac receut, quand humble alloit panchant
Le col preſſé ſous le glaiue tranchant.
» Mais il ne faut conſulter les oracles
Des liures ſaints, les euidens miracles
Qu'on voit à l'œil eſcouler de ſes mains
Nous ſeruiront de fidelles teſmoins.
Tu le ſçais bien, France, mais ie n'eſſaye
Icy pourtant de refraiſchir la playe
Qui touſiours ſaigne, & qui ne guarit or,
Et qui pourroit apoſtumer encor,
Si de pitié ta face tu ne tournes
Vers nous, Seigneur, & ſi tu ne deſtournes
De noſtre chef le foudre puniſſant,
Si tu ne viens, ô Seigneur, banniſſant
Loin de ton peuple, & de ta pauure France
(Qui t'en requiert) les traits de ta vengeance.
Las! c'eſt aſſez, contente-toy, Seigneur,
Mets, s'il te plaiſt, trefue ſur ta rigueur!
Las! c'eſt aſſez, elle a ſenty les armes
De ta fureur (*a*), tu le vois à ſes larmes
Qui ſont encor pendantes à ſes yeux :
Eſtanche-les d'vn pardon gracieux,
D'vn œil benin, ou d'autre benefice,
Qui dans le ciel repouſſe ta iuſtice,
Pour ne venir aux rigueurs de ta Loy.
» Mais en faueur de ton peuple & de moy,
Sauue, Seigneur, ceſte nef balancee,
Ia ſur le dos de la vague eſlancee
Pour l'engloutir, & ſous vn air ſerain
Fay-nous ſentir les faueurs de ta main :

a. Var.: *De ta grandeur.....*

Si que puiſſions en la terre promiſe,
Entrer heureux, à fin que l'on te priſe
De cœur entier, comme le peuple Hebrieu
Libre le feit, quand retiré du lieu
De ſa priſon, de ſa peine incroyable,
D'effort, de faim, de labeur importable,
Sur les tyrans d'Aſie tu le mis,
Le fer au poing au Royaume promis.
» Aumoins, Seigneur, permets que l'innocence (*a*)
De noſtre Roy ne porte noſtre offenſe,
Et que tres-bon (*b*) il ne ſouffre pour nous
Le trait vengeur de ton iuſte courroux.
Garde, Seigneur, de toute ame maligne,
Comme tuteur ceſte race orpheline,
Si que voyons la mere, & les enfans,
Auec leur France à iamais triomphans. »

A tant ſe teut ceſte voix chantereſſe,
Et le ſommeil tout auſſi toſt me laiſſe,
Ne voyant rien paroiſtre dans les Cieux,
Que le Soleil qui m'entroit dans les yeux.

Dedans vn canton de ce Iardin, eſtoit vn payſage repreſentant les honneurs & plaiſans exercices d'vn mois de May. Là ſe voyoit vne troupe de Nymphes legerement, mais proprement veſtues, les vnes dormoyent deſſus l'herbe tendrette, & mollement trempee du degout emperlé de la fraiſche roſee : les autres danſoyent d'vn pié diſpos & gaillard : les autres

a. Var.:
Aumoins, Seigneur, aumoins fay que l'enfance...
b. Var.: *Et qu'innocent.....*

cueilloyẽt de leurs mains delicates des œillets, du thym, de la mariolaine, des roſes franches, aiglantines, muſcades, entre les ronces & les eſpines, ſeruãt de fort & de rampart pour armer, & ſeruir de gardes à ſi noble & ſi gentille fleur: les autres laçoyent des treſſes à trois cordons pour en façonner des chappeaux, & en couronner le creſpe d'or de leurs cheueux creſpelus, ondoyans, & vaguement eſpars deſſus leurs eſpaules : les autres faiſoyent la Muſique pres le murmure doux d'vn ruiſſelet argentin, inuitant le Roſſignol à redoubler, comme à l'enuy, ſes fredons mignardement decoupez & doucement ſuyuis : autres faiſoyent l'amour, ſe baiſoyent, s'entre-donnoyent la cotte-verte (1). Les beautez dõcques & ſingularitez de ce lieu & du ſuget, auec les douces fraiſcheurs d'vne ſi belle & plaiſante matinee, embaſmee des ſouefues odeurs de ce parterre, nous inuiterẽt à chanter de meſme haleine les louanges de ce doux mois.

DESCRIPTION DV PRINTEMPS.

VOICY l'Aronde paſſagere,
Qui de ſon aile printaniere
Chaſſant les glaces de l'hyuer
Rend ſerain & l'air & la mer :
Puis de ſa bouchette cornue
Ainſi que d'vn petit marteau,
Maçonne & creuſe le berceau
Pour la ieune & tendre venue
Du petit emplumé beſtail,

1. Se caressaient sur l'herbe.

Qu'elle muſſe, quand elle arriue
D'outre mer, ſous vne ſoliue,
Ou ſous la voûte d'vn portail :
Ne voulant deſcouurir l'inceſte,
Le crime & la table funeſte
Qu'elle dreſſa pour tout iamais,
Infame de ſon entremets.

Le bouton de la roſe franche
S'enfle ſur l'eſpineuſe branche,
Et aux rais d'vn nouueau Soleil
Emprunte ſon beau teint vermeil :
Les vignes ſouples reuerdiſſent,
Ouurant l'œil d'vn tendre bourgeon,
Les arbres d'vn nouueau ietton
Arment leurs flancs qui raieuniſſent,
Auparauant qui vieilliſſoyent.
Les eaux vont eſpurant leurs ſources,
Commençant à faire leurs courſes
Plus claires qu'elles ne ſouloyent.
Plus ne ſe voyent desbordees
Les eaux, ny leurs courſes bridees
De glaçons, qui d'vn pas cruel
Courent ſur vn nouueau degel.

Les cerfs dans les foreſts bondiſſent,
Les pouſtres (1) dans les prez henniſſent,
Le poiſſon fraye deſſous l'eau,
Sur le roc lutte le cheureau :
Le blé meurdry de la froidure,
Et bleſme de iarçans frimas,
Maintenant n'a plus le chef bas,
Mais touffu reprend ſa verdure :

1. Juments.

Es bois les oiſillons petits,
Sauuez des neiges importunes,
Vont iargonnant de leurs fortunes
Deſſous les pauillons faitis
D'vn bois ramé, ou d'vn bocage,
Ou deſſus le mouſſu riuage
D'vne fontaine ſautellant,
Ou d'vn ruiſſelet doux-coulant.

La terre gelee & recuite
Du froid, par la douce entreſuite
De mille printaniers plaiſirs,
Se deſtrempe aux vents des Zephyrs :
La bize farouche & cuiſante
Ne nous retient plus au foyer,
Ny les froidures de l'hyuer,
Dans le toict la troupe bellante :
Les prez bigarrez de couleurs
Plus ne blanchiſſent de bruines,
Ny pareſſeux en leurs caſſines
Plus ne chomment les Laboureurs :
Bref, le ſoleil, la terre, & l'onde,
Et toute l'apparence ronde,
Ramenent leur belle ſaiſon
En France, & des biens à foiſon.

Tout y rit, fors toy larmoyante,
Fors toy, France, triſte & dolente,
Qui ne peux choiſir le bon-heur,
Pour t'affranchir de ton malheur :
Et ſemble que le voiſinage,
Ny le pays, ny l'amitié
Ne peut rompre l'inimitié
Qui ſe forge ſous cet orage :
Et ne ſçay quel aſtre fatal

Nous pouſſe à ce vent, qui nous guide,
Comme deſſus la plaine humide
Le bateau gliſſe à contreual,
Sans que nous ſentions en nous-meſme
De ce temps la rigueur extreme,
Et comme esblouis nous courons
Pour trebucher où nous tirons.

Fay donc, Seigneur, que nos Prouinces,
Nos temples, nos feux, & nos Princes
Se couplent d'vn lien ſi doux
Que la paix demeure entre nous :
Que les querelles domeſtiques,
La vengeance ny la rancueur,
Ou quelque autre importun malheur,
N'offenſent plus nos Republiques,
A fin que nous puiſſions heureux,
Sans guerre, ſans peur, ſans enuie,
Tirer le fil de noſtre vie
Hors de ces troubles orageux,
Et qu'en ceſte ſaiſon nouuelle
Nous voyions la gente Arondelle,
La terre, & le ciel, & les ans,
Nous ramener vn beau Printemps. (1)

Ayant doncques paracheué le tour de ce iardin, la chaleur commençant deſia fort à ſe renforcer pour la hauteur du Soleil, nous tournons à main gauche, entrõs en vn petit bocage fort eſpais, & fort peuplé de grands arbres, marque des plus belles de ce lieu : puis nous

1. Les vœux du poète ne furent pas exaucés, puisque la Saint-Barthélemy eut lieu l'année même où la Deuxième Journée de la Bergerie parut pour la première fois.

retirant ſous la fraiſcheur de l'ombre d'vn Plantain (1) large & branchu, diſcourant de l'Amour, nous tombons en propos de la guariſon de ceſte violente & incurable paſſion, ſçauoir s'il y a pratique de remedes pour s'en tirer. L'vn diſoit que le temps ayant fait la playe, & entamé la partie plus offenſee, porte l'emplaſtre & l'appareil pour la reioindre, & pour la guarir : l'autre que l'abſence y peut beaucoup, moyennant vn autre exercice plus violent pour deſtourner les apprehẽſions deſia enſorcelees, par la puiſſance de l'obiect, qui perpetuellement ſe preſente à nos yeux comme vn fantoſme pour nous trauailler : l'autre que le deſdain cauſé de quelque mauuaiſe grace, ou de quelque vaine ou fauſſe & imaginee perſuaſion, engendre le meſpris, le meſpris la diſſolution de ce nœud, qui parauãt faiſoit la liaiſon de deux eſprits eſtroittement conioincts & vnis par le ciment d'Amour : l'autre que le trop de priuauté & de iouiſſance, ou le trop de cognoiſſance, rendoit vne amitié vulgaire, & en fin commune & vniuerſelle à tous, que le plus prompt & plus ſouuerain remede à ceſte fiéure, eſtoit de ſe donner au change, deſcharger ſa colere à toutes breches & à toutes rencontres, eſtant l'vnique purgation pour deſtourner ceſte humeur trop abondante dedans les veines, qui peu à peu gaigne le fort de la raiſon, où ſemant la ſedition, trouble ce qui eſt de plus tranquille en noſtre ame. Puis diſcourûmes ſur les charmes & ſorcelleries ordinaires des Anciẽs, qui fut occaſion que ie tiray de mon ſein vne petite Eclogue ſur les remedes de l'Amour. Il y a trois bergers, Ianot, Bellin, & Perot (2).

1. Platane.
2. Baïf, Belleau, Ronsard.

ECLOGVE.

SVR LA GVARISON D'AMOVR.

AV SEIGNEVR DE FONTENAY, FRANÇOIS HOTMAN (1).

IANOT.

BROVTEZ, chéures, broûtez, broûtez l'herbe tendrette
Sous les ombrages frais de la verte coudrette,
Broûtez, & remportez ce ſoir dedans le tect
Le ventre plein de treffle, & le tetin de laict.

BELLIN.

Broûtez, chéures, broûtez, que l'humeur nourriciere
Que le ciel engourdy retenoit priſonniere
Sous les glaces d'hyuer, comble de laict nouueau
Le pis trois fois enflé de mon petit troupeau :
Si qu'en peu de ſeiour mes biquettes barbues
Soyent confites en graiſſe, & de poil bien veſtues.

IANOT.

Hà Dieu! que ie vous plains, quand la froide ſaiſon
Vous retient ſi long temps, camuſes, en priſon,
Où vous ne broûtez point les herbes nouuellettes,
Où vous ne fleurez point les odeurs des fleurettes,
Et ne voyez de l'œil les verdiſſans rameaux,
Ny le frais argentin des gazouillans ruiſſeaux,
Ny ſauourez du ciel la celeſte roſee,
Dont l'herbe en ce doux mois eſt ſi bien arroſee.

1. Célèbre jurisconsulte, né à Paris en 1524, mort à Bâle en 1590. Ses œuvres ont été publiées à Genève en 1599 (3 v. in-folio).

BELLIN.

Allez doncques paiſſant, & paſſant ce beau iour
Sous les douces faueurs du ciel, & de l'Amour :
Allez, & n'ayez peur que les dents aſſaſſines
Des vieux loups affamez n'abordent vos caſſines.

IANOT.

Allez, & n'ayez peur que le ciel deſſus vous
Deſcharge appeſanti ſon humide courrous :
Car i'ay veu le Soleil aux treſſes annelees,
Sortir net, pur & beau, des campagnes ſallees,
Et harſoir du croiſſant, qui le beau temps ſemont,
Les cornichons poinctus verſez en contremont.

BELLIN.

Broûtez donc hardimẽt, broûtez donc, camuſettes,
Dedans ces beaux paſtis eſmaillez de fleurettes :
Ie vous guide de l'œil, & vous ſuy pas à pas,
Et ſi vous arreſtez, paiſſant, ie ne faux pas
De m'arreſter auſſi : car c'eſt pour vous, compagnes,
Que ie vy bien-heureux en ces vertes campagnes,
Et c'eſt à vous auſſi que ie donne mon cueur,
Ma houlette, mon chien, ma fleute, & mon labeur.

IANOT.

Mais ie voy ce me ſemble vne troupe eſgaree
D'aigneaux & de brebis, eſparſe par la pree :
Sont celles de Perot qui, la nuit & le iour,
N'eſtime rien plus cher que parler de l'Amour.

BELLIN.

C'eſt luy, ie le cognoy, car il n'a rien en teſte
Ny plus auant au cœur, que la fiere tempeſte,
Et l'eſpineux ſouci de cet enfant oiſeau,

Qui le fait oublier ſoymeſme & ſon troupeau :
Et penſe autant à luy que de mains languiſſantes
Ie penſe à ramaſſer les fueilles palliſſantes
Des vieux cheſnes branchus, que la bize en ſifflant
Es premiers iours d'Hyuer és bois alloit pillant.

IANOT.

Hà! qu'il eſt mal-ſeant au paſtoureau champeſtre
De ſe rendre forçat, & trainer le cheueſtre
Sous les voiles d'Amour, auſſi il ne doit point
Auoir autre ſouci, que de tenir en point
Tout ſon petit beſtail, & de gente allaigreſſe,
Le guarantir du loup, & quand la nuit le preſſe
Le ramener au tect, & de ſoigneuſes mains,
Corne à corne, conter les chéures & les dains,
Le garder du pourry, & de la clauelee,
De charme, de venim, & d'herbe enſorcelee,
Le tenir dans la pree en Eſté fraiſchement
Pres le coulant d'vne eau, en Hyuer nettement
Sous la chaleur d'vn chaume, & garder qu'vne œillade
Ne le face rongneux, ou pouſſif, ou malade :
Non pas faire l'amour, & beuuant ce poiſon
S'enyurer doucement & perdre la raiſon,
Deuenir fol, aueugle, & prendre la ſagette
Pour le baſton noüailleux de la douce houlette :
Perdre le ſentiment au lieu de l'auoir bon,
Laiſſer moiſir au croc & l'anche & le bourdon,
Sans daigner ſeulement tant ſoit peu prendre peine
De luy preſter les doigts, ou la langue, ou l'haleine.
N'auoir autre ſouci que d'eſcorcher la peau,
Et la molle toiſon de ſon pauure troupeau :
N'auoir autre ſouci que de la douce flame,
Qui coulant par les yeux, va reſchauffant ſon ame,
Diſcourir de la grace, & du trait des beaux yeux
De ſa fiere maiſtreſſe, & du ris gracieux

Qui ſe dore en ſa bouche, & ſur ſes léures cloſes,
Va deſrobant l'odeur des œillets & des roſes.

BELLIN.

Ie le vay accoſter, c'eſt luy, car ie cognois
Sa houlette, ſon chien, & l'entens à la vois.

PEROT.

Fay dõc, fay dõc, Amour, que mes douleurs s'appaiſent,
Que mon feu s'amortiſſe, & mes ſoupirs s'accoiſent,
Ou que ma playe aumoins reçoiue guariſon!
Fay que mes ſens troublez, mon œil, & ma raiſon,
Oubliant ces beaux yeux, qui ſi fort me deſuoyent,
Deſſous leurs traits ardans deſormais ne fouruoyent!
Donne quelque ſecours à ce pauure berger,
Et le retire, Amour, du perilleux danger
De mort, qui le pourſuit, & de la folle attente
Qui doucement le trompe, & point ne le contente!

IANOT.

Perot, gentil berger, qui çà & là eſpars,
Laiſſe' aller ton troupeau ſans chien, de toutes parts,
Perot, où penſes-tu? ie t'ay cogneu ſi ſage,
Et ſi bien aduiſé au fait du paſturage,
Et maintenant, ô Dieu! que tu deuiens griſon,
En ceſte malheureuſe & faſcheuſe ſaiſon,
Tu parles de l'Amour : quelle fureur eſtrange
A fait de tes penſers vn ſi nouuel eſchange?
Quel charme, quel venim, quelle herbe, quel malheur
A plongé ta nature en ce maudit erreur?

PEROT.

Hà! qu'il eſt doux à voir, lors que la mer troublee
D'vn grand monceau de flots & de vagues enflee,
Du haure recourbé, le branle d'vn vaiſſeau,
Flotter à mas rompu ſur les vagues de l'eau!

BELLIN.

Mais plus doux voir celuy qui ſans mas & ſans voiles,
Remerciant le ciel, les vents, & les eſtoiles,
A vaincu la tourmente, & ſe voit ſur le port
Eſchappé doucement du peril de la mort.

PEROT.

L'ardeur que ie nourris à l'entour de mon ame,
Allume dedans moy vne ſi douce flame,
Que le plus grand plaiſir qu'on ſçauroit eſtimer
N'eſt rien au prix du feu qui me vient conſommer.

IANOT.

I'ay ſenti comme toy ſes amorces friandes,
Ses feux, ſes rets, ſes traits, & ſes ruſes plus grandes :
Mais l'âge & la raiſon, le tourment & la peur,
M'ont tiré de l'accez dont i'eſtois en fureur.

PEROT.

Si tu ſçauois, Ianot, quelque bonne recette
Contre les feux ardans du feu qui me ſagette,
De bon cœur te prirois la vouloir engrauer
Sur ceſte eſcorce tendre, à fin de l'eſprouuer.
Ie te donne vn cheureau le plus gras de la troupe,
Ou ſi tu l'aimes mieux, ie te donne vne coupe
De freſne bien madré, faite deſſus le tour,
Si tu me peux guarir des charmes de l'Amour.

IANOT.

Ie te diray, Perot, i'ay fait experience
De quelques grands ſecrets dont i'ay la cognoiſſance.

PEROT.

Il ne faut rien celer, à fin de ſecourir
Vn amy trauaillé, qui cherche à ſe guarir :
Et ſi par ton moyen ie puis tirer ma vie

Eſclaue des rigueurs de ma fiere ennemie,
Ie priray le Dieu Pan que ton petit troupeau
Croiſſe de iour en iour, & deuienne plus beau :
Que l'Hyuer luy ſoit doux, & pour ſon paſturage
L'herbe touſiours aux prez, & au tect le fourrage
Ne luy manque iamais, & qu'en toute ſaiſon
Le fourmage & le lait ſe caille en ta maiſon.

IANOT.

Va te plonger trois fois dans le fleuue d'Argire (1),
Et te laue le corps, puis moitte le retire
Et l'eſſarde à la Lune, à fin que la vigueur
Et le charme de l'eau penetre iuſqu'au cueur :
Ou te couure le corps de la terre empoudree,
Du pié iuſques au chef, où ſe ſera voitree
Vne mule brehaigne (2) : ou pren du cameleon,
Pour chaſſer ce venim, le foye & le poulmon.
Pren le poil du caſtor, & le reduis en poudre,
Sur vn feu de cyprés, puis le laiſſe diſſoudre
Vne nuit dedans l'huile, & t'en graiſſe le chef,
C'eſt vn charme diuin pour guarir ton mechef.
Ou ſi tu peux, Perot, pren de la treſſe blonde
De celle qui te rend malheureux en ce monde,
Et t'en lace vn ruban, puis en le deſpliant
Et crachant par trois fois, dy : « Ie vay deſliant
Ce cordon, qui retient mon ame priſonniere. »
Puis le bruſle, & au vent iettes-en la pouſſiere
Droit par deſſus le dos, car c'eſt charme tres-bon,
Pour en perdre l'odeur, la memoire & le nom.
Pren l'aile d'vn hibou, puis la trempe & la mouille
Dans le pourpre ſorcier du ſang d'vne grenouille,

1. La nymphe Argyre (*arguros*, argent), c'est-à-dire dans le fleuve argenté.
2. Stérile.

Hoſteſſe des buiſſons, puis marche, & en trois tours,
L'arrachant plume à plume, arrache tes amours.
Ou ſi tu veux, Perot, faire preuue certaine
Pour tromper la fureur de l'amoureuſe peine,
Coupe vn rameau de freſne, & t'en arme le flanc,
Les tempes & le front, puis eſcry de ton ſang
Les lettres de ſon nom deſſus l'eſcorce tendre,
Et fay ſerment au ciel de iamais n'entreprendre
Sur les loix de l'Amour, le grand maiſtre des Dieux :
Ainſi tu flechiras la rigueur de ſes yeux.
Voyla ce que ie ſçay de plus vrayes recettes,
Pour eſtaindre l'ardeur de tes flammes ſecrettes.

PEROT.

La derniere me plaiſt, mais las! ie cognois bien
Que pour guarir mon mal il ne ſe trouue rien
De propre, ny de prompt, & qu'il n'y a magie
Qui puiſſe prolonger les ſoupirs de ma vie!
Rien ne me peut changer, ny vous, ny vos trauaux
Ne pouuez eſtranger le moindre de mes maux.
Non pas ſi ie beuuois les ondes iauniſſantes
D'Hebre au ſablon doré : les neiges palliſſantes,
Les antres ny les bois, les deſerts ny les mons,
Ne ſçauroyent appaiſer le vent que mes poulmons
Soupirent à longs traits d'vne haleine cuiſante.
Non, ſi i'eſtois alors que l'eſcorce mourante
Des ormeaux cheuelus, ſe ride & ſe fletriſt
Sur le limon du Nil, qui fecond les nourriſt:
Amour maiſtriſe tout, & maiſtre de mon ame,
Retient ma liberté dans les yeux de ma dame :
Et ne voy rien çà bas, qui promette ſupport
Aux charges de mon mal, qu'vne ſoudaine mort.
Mais en memoire aumoins d'vne maiſtreſſe dure,
Bergers, ie vous ſupply baſtir ma ſepulture
Dans le fort eſpineux de quelques vieux halliers,

Le repaire des loups, des ours, & des sangliers :
Où iamais le Soleil aux creſpines dorees
Ne darde ſes beaux rais, mais les nuits obſcurees,
L'horreur & la frayeur palliſſant à l'entour
Sous les rigueurs du ciel, y facent leur ſeiour :
Les ſonges, les demons, la greſle & les orages,
Y facent à iamais leurs venteux hoſtelages.
Qu'il n'y ait que ſerpens, qu'orfrayes & corbeaux,
Huppes & chahuans, & les triſtes oiſeaux,
Dont le vol gauche & lent, & les diuins murmures
Ne portent aux humains que ſiniſtres augures.
Mais ſur tout ie vous pry que dedans mon cercueil,
Du coſté de mon cœur, l'odeur de ce bel œil
Soit miſe en vn ſachet, ſous les toiles fatales,
Ouurage induſtrieux de ſes mains liberales.
Et vous ſupply, Bergers, que vous preniez vn don
En memoire de moy, ma loure à haut bourdon,
Ma fleute, mon flageol, mon chien, ma panetiere,
Et gardez que le nom de ma maiſtreſſe fiere,
Pour auoir bien aimé, ne ſoit mis au hazard
Des traits enuenimez d'vn importun iazard :
Mais qu'il vous ſoit ſacré, chaſte, ſaint, honorable,
Comme vous cognoiſſez que ie l'ay venerable,
N'ayant tant de regret de me voir deſſeicher
Mourant, que d'abſenter cet œil qui m'eſt ſi cher :
Puis grauez au poinçon, ſur l'eſcorce voiſine
D'vn freſne bien choiſi, ma mort & ma ruine,
A fin qu'en bien croiſſant, croiſſe & s'enfle touſiours
L'immortel ſouuenir de mes chaſtes amours.
« Cy giſt le bon Perot en ſa creſpe iouuence,
Qui receut plus de bien qu'il n'eut onc d'eſperance :
Mais le trop luy fiſt perdre & le ſens & l'odeur
De ſauourer l'Amour qui le miſt en fureur,
La fureur à la mort, & la mort ſous la terre,
Qui deſſous ces halliers ſon pauure corps enferre. »

IANOT.

Retirons-nous, Perot, le Soleil ſe retire.

PEROT.

Mais las! ſans retirer cet amoureux martyre
Qui de ſa violente & plus viue chaleur
M'altere le poulmon, & m'eſchauffe le cueur.

FIN DES MOYENS PLVS PROMPTS, ET CHARMES PLVS VIOLENTS, SVR LA GVARISON D'AMOVR.

La lecture de ces plaiſantes receptes nous miſt en la recherche de la cauſe de ce mal, diſant que l'intemperature du corps eſt la ſource & l'origine des paſſions, & perturbations de l'ame : la paſſion, alteration, & alienation des ſens, cauſe que le deſir & la volonté de l'eſprit, perd ſa legitime & naturelle action : & comme la temperature d'humeurs modere & met au frein de la raiſon les promptes & violentes affections de l'eſprit, tenant en bride les courſes legeres de l'appetit deſordonné, ainſi l'intemperature, mortelle ennemie de l'vne & de l'autre ſanté, trouble les ſens, allume vn feu de ſedition dedãs nous, qui fait que ſuyuant ceſte affection corporelle, l'eſprit ſouruoye & tombe en erreur. Et comme la violence d'Amour gliſſant ſecrettemẽt dans nos veines, par l'obiect, & par le rayon d'vn œil, aſſiege en fin le fort de la raiſon, & par conſequẽt apporte d'eſtranges & dangereux changemens au corps : ainſi le corps affligé de maladie, communique ſon mal aux actions de l'eſprit, le faiſant participer de ſa paſſion, de ſorte que ſi le ſang eſt pur & net, & la temperature de l'humeur iuſtemẽt moderee, l'homme

a l'eſprit plus net, plus tranquille, & moins ſuiet à ſe paſſionner de l'Amour. Concluſion, la ſource & l'origine de ce mal prouient de l'intemperature & abondance d'humeur, receuant les violentes impreſſions d'vn obiect exterieur, laquelle humeur eſtant purgee, chaſſe & appaiſe la fureur de ceſte paſſion amoureuſe. Allongeant le fil de ces propos, nous entendons la voix d'vn peſcheur ſur les bords de la Marne, qui va bagnãt de ſes ondes repliees les murailles de ce iardin: il eſtoit appuyé du dos contre vn ſaule creux, eſpiant de l'œil le tremblement leger du liege de ſa ligne deliee, amorcee d'vn moucheron, pour tromper l'innocence du poiſſon affamé, ſurpendu aux languettes de l'hameçon: il diſoit des chanſons ſur la peſcherie, & vous promets qu'il auoit eſté fort bien nourry, de bonne grace, & de bonne nature, comme vous cognoiſtrez cy apres. Nous ayant deſcouuerts, il commence à chanter à pleine voix, comme s'il euſt coniuré de nous donner plaiſir.

LE PESCHEVR.

GENTILLE Pauureté, ſecours de noſtre vie,
Nourrice des vertus, mere de l'induſtrie,
Du manœuure artizan le fidelle entretien,
Hoſteſſe de l'honneur, exercice du bien,
C'eſt toy, Dame, c'est toy qui de bonté naïue
Nous fais viure contens : car ta grace inuentiue
Enfante les Soucis, les Soucis le Labeur,
Le Labeur la Santé, & au front la Sueur,
La Sueur la Vertu, la Vertu la Nobleſſe,
La Nobleſſe l'Honneur, & l'Honneur la Richeſſe.

C'eſt toy, Dame, c'eſt toy, humaine qui te ris
De l'orgueil des plus grands, que tu tiens à meſpris:
C'eſt toy, Dame, c'eſt toy, qui donnes la ſcience
Aux hommes mal-polis, faiſant experience
Des labeurs inuentez, ſans laiſſer engourdis
Les membres de pareſſe, & de ſomme eſtourdis.
Car du branle importun de ſes ailes legieres
Secouant le ſommeil de nos lentes paupieres,
Tu deſſilles nos yeux, puis les ſoucis mordans
Nous rongent les coſtez, & de mouchons ardans
Nous ventouſent la peau, ſeulement pour l'enuie
D'eſchapper doucement les hazards de la vie.

Ce Peſcheur toutesfois (1), or que la pauureté
Le tallonnaſt de pres, s'eſtoit fort enreté
Dans le piege d'Amour : car ce doux feu s'amaſſe
Quelquefois ſans eſgard dedans vne ame baſſe.
Il eſtoit amuſé, penſif, deſſous le frais
D'vn rocher cauerneux, & ie croy tout exprés
Pour faire ſous l'horreur de ces voûtes mouſſues
Ses complaintes aux vents, & aux vagues boſſues :
Pendant que ſes filets, ſa ligne, ſon harnois
Se ſechoyent eſtendus moites ſur le grauois :
Attendant que le vent euſt ſoufflé ſa colere,
Pour repouſſer en mer la barque poiſſonniere,
Et tendre ſes engins, ſon trible, ſon tramail,
De ſes doigts artiſans l'ordinaire trauail.
Or les rocs d'vn coſté, aux poinctes ſourcilleuſes,
Faiſoyent borne aux fureurs des vagues eſcumeuſes,
Et s'eſtoit retiré pour le flot violant,
Puis l'orage appaiſé alloit ainſi parlant :

1. L'auteur se met ici lui-même en scène; cette heureuse médiocrité qu'il chante, le nom de la maîtresse qu'il célèbre, le démontrent facilement.

« Dõcques ma triſte voix, mes ſanglots & mes plaintes,
Mes ſoupirs redoublez & mes larmes non feintes,
Iront auec les vents? Hà trop cruel Deſtin!
Qui me pouſſe en fureur pour les yeux de Catin :
Me forçant d'embraſſer ce qui plus m'eſt contraire,
Et ne puis, malheureux, le voyant m'en diſtraire?
Ie croy que cet archer, ce gentil deſcocheur,
Veſtit pour me tromper le maſque d'vn Peſcheur.
Pour amorcer il prit les yeux de ma cruelle,
Les fiche à l'hameçon, ſe miſt en ma nacelle,
Et moy, pauure chetif, tirant pour le poiſſon
Ie deuore goulu la ligne & l'hameçon.
En prenant ie fus pris, & depuis n'eus la force
De pouuoir degorger vne ſi douce amorce :
Depuis ie n'eus repos, car ſoudain la fureur
S'eſlance dans mes yeux, & deuale en mon cueur :
Soudain ie fus ſurpris, & dedans la marine
Ie defrobe ce feu, qui bruſle ma poitrine.
» Le ciel tranquille & beau, & les vagues de l'air
S'accordent au repos des vagues de la mer :
Les Thons, les Marſouins, les Dauphins, les Baleines,
Dorment ſur le ſablon, ſans ſentir les haleines
Des Zephyrs appaiſez, & ſemble que ceſte eau
Soit vn marbre poly, ou quelque grand tableau
Entremeſlé d'azur, où les riues muettes
N'entendirent iamais le iargon des Mouettes,
Prophetes du fort temps, ny les noirs tourbillons
Ne froncerent les eaux en humides ſillons :
L'Huiſtre, dedans le creux de ſa boiſte emperlee,
Dort contre le rocher eſtroitement collee :
Tout eſt tranquille & coy, fors que moy malheureux,
Qui flotte à la merci de ces vents amoureux.
Ma fortune pourtant n'a point d'autre aſſeurance,
Que tout ce que ie fay, que tout ce que ie penſe,
Ingrate, te deſplaiſt & te vient à deſdain.

» Pour te faire plaiſir ie chante, mais en vain,
Et ma voix ſeulement à ces rochers cogneuë
S'enuolle auec les vents, compagne de la nuë :
Si ſçay-ie bien pourtant que plus grandes que toy
Et de meilleure part, tiendroyent conte de moy,
S'elles auoyent ballé ſous la douce cadance
Des accens de ma voix. Ainſi la cognoiſſance
De ton amour me nuit, & ſerois bien heureux
S'oncques ie n'euſſe eſté de Catin amoureux.
» Ie tendrois maintenant quelque amorce ſecrette
Pour prendre du poiſſon, voguant en ma barquette,
Hachant & renuerſant à grands coups d'auiron
La grand' plaine ſalee, errant à l'enuiron
De quelque vieille roche, eſpiant la contree
Fertile de poiſſon, d'eſcaille & de maree,
Pour la porter en ville, & n'apporter ma main
Vuide dans ma maiſon, mais peſante d'airain.
» Ie ferois maintenant de grand's naſſes d'eſclitſe
Et de ſaule & d'oſier, & de ionc qui ſe pliſſe,
I'en ferois l'emboucheure eſtroite & longue, à fin
D'y trouuer le turbot priſonnier au matin :
De long poil de cheual ie ferois de la treſſe,
Où pendroyent attachez la ligne trompereſſe,
Et le fer amorcé de trois cents hameçons,
Pour deſrober les nuits, & tromper les poiſſons :
Ie lacerois des rets, attachant au cordage
De ce bois qui dans l'eau legerement ſurnage,
Et puis pour l'affondrer iuſques dans le ſablon
Du plus creux de la mer, i'y lacerois du plon.
I'aurois touſiours chez moy mille ruſes gentiles,
Mille ſortes d'appas, mille façons ſubtiles
Pour faire des engins, des baches, du veruain,
A fin de n'eſtre oiſif & de chaſſer la faim :
Touſiours ſerois en mer, pour tromper la fortune,
Et butiner apres les troupes de Neptune :

Bref, la chaſſe au poiſſon me ſeroit le plaiſir
Sur tous autres plaiſirs que ie voudrois choiſir.
Mais las! i'ay ce malheur, que plus ie me tourmente,
Banniſſant loin de moy ce qui plus me contente,
Moins me prens à mercy, ainſi perdant le temps
Ie ne te ſers ſinon d'ombre & de paſſetemps.
Qu'as-tu fait des preſens que ie t'ay faits, cruelle?
Où eſt ce fin coral & ceſte pierre belle,
Cet ambre, ce parfum, tant de perles de pris,
Qu'en te moquant de moy, ingrate, tu as pris?
» C'eſtoit doncques pour toy, œil felon, plein d'enuie,
Que i'ay deſſus la mer, au hazard de ma vie,
Cherché les plus beaux dons qu'on ſçauroit ſouhaiter
Pour emperler ton col & pour te contenter?
» Mais puis que ie cognoy que ie ne puis complaire
Seulement à tes yeux, hà ie me veux retraire
Sous l'extreme rigueur des ſoupirs d'Aquilon,
Deſſus la mer de glace, ou conter le ſablon
De la riue Erythree, & voir le peuple More,
L'Afrique, la Libye, & plus auant encore,
Pouſſé d'vne fureur, ou ie me ietteray
De la plus haute roche en mer, & me noiray!
Seulement ie vous pry, ô Deïtez ſacrees,
Qui douces habitez ſous les ondes vitrees,
Tombant receuez-moy, à fin qu'entre vos bras
La cheute me ſoit douce, & ſoit doux le treſpas.
Nymphes, ayez égard à ma peine ſoufferte,
Palemon, Panopee, & Glauque, & Melicerte,
Ayez pitié de moy, & me careſſez tous,
Quand plongé deſſous l'eau ie ſeray pres de vous.
Poſſible quelque iour ceſte roche vantee,
Infame de ma mort, ne ſera plus hantee :
Et le ſage nocher, approchant ceſte part,
Deſtournant ſon vaiſſeau fera voile à l'eſcart. »

Ainſi ſe lamentoit ce Peſcheur miſerable,
Imprimant ſes regrets ſur le mouuant du ſable,
Et n'eut point acheué ſi toſt que dans les cieux
La courriere des nuits n'apparuſt à mes yeux.

Ie vous promets que ce gentil Peſcheur nous donna tant de plaiſir, & recita de ſi bonne grace ceſte Eclogue paſſionnee, qu'il nous fit oublier & nos propos, & rompre noſtre deſſein, nous donnant hardieſſe de l'accoſter, & de nous informer de luy, & de ſa fortune plus auant. Apres pluſieurs diſcours, il nous conta comme il auoit eſté autresfois ſur la mer, & qu'vn vieil Marinier Sicilien (1), luy auoit appris le ſuget de ceſte complainte auec vne infinité d'autres : nous luy fuſmes tant importuns, qu'il nous fit ceſte courtoiſie d'en reciter vne autre à voix baſſe, de deux Mariniers peſcheurs : & commence ainſi.

LES PESCHEVRS.

AV SEIGNEVR ANTOINE DE BAIF.

DEVX Peſcheurs amoureux retirez de fortune,
Sous le creux d'vn rocher pour la vague importune,
Le tonnerre, l'eſclair, & l'orage nouueau,
Qui tous comme à l'enuy les battoyent deſſus l'eau,
Lors que leurs compagnons eſpoinçonnez d'enuie

1. Théocrite, que Remy Belleau a imité dans la plupart de ses églogues et qui lui a fourni le sujet de la pièce précédente et de celle qui suit. Le début du *Pécheur* est presque mot pour mot celui de la 21e idylle de Théocrite.

De peſcher du poiſſon, le ſecours de leur vie,
Arrachoyent d'hameçon, de ligne & d'eſperuier
Leur butin eſcaillé ſautant ſur le grauier,
Se mettent en diſcours du temps & de leurs pertes,
De mille cruautez en leurs amours ſouffertes.
Hé! qu'eſt-il en ce monde impoſſible à l'Amour?
Ces deux pauures Peſcheurs, en ce peu de ſeiour,
Ne perdent point le temps, mais priuément enſemble
Diſcourent du filet qui ſi fort les aſſemble,
Et des traits meſſagers & poſtes de ce Dieu,
Qui iamais ne rougiſt pour se mettre en bas lieu.
Ils ſe plaignent tous deux de leurs maiſtreſſes fieres,
Laiſſant là creuaſſer leurs barques poiſſonnieres
Aux haleines des vents, moiſir leur attirail,
Leurs naſſes, leurs engins, & pourrir leur tramail,
Sans daigner ſeulement ſe mettre en allaigreſſe
De les tendre au Soleil, tant ſont pleins de pareſſe :
Et ſans le ſouuenir, qui prouient de la faim,
Y paſſeroyent les nuits iuſques au lendemain.
L'vn s'appelloit Ianot, de nature gentile,
Bon peſcheur à la ligne, à chanter bien habile :
L'autre auoit nom Thenot, ieune, frais & diſpos,
Qui commence premier à dire tels propos. (1)

THENOT.

O ſaintes Deïtez, Deeſſes Nereïdes,
Qui douces habitez les campagnes humides,
Si vous nourriſtes onc en ce marin ſeiour
Ce feu prompt & ſubtil qui prouient de l'Amour,
Vierges, departez-moy de ces nouueautez rares,
Des perles, du coral, que les nochers auares
Vont foüillant dans la mer, ou quelque autre butin

1. Belleau leur a donné les deux noms de Baïf (Jean-Antoine) à qui la pièce est dédiée.

Pour flechir la rigueur des beaux yeux de Catin!
Ou ſi ces beaux preſens n'ont pouuoir de l'attraire,
Trouuez ie vous ſupply, dans ce marin repaire,
Quelque nouuelle plante, ou quelque bonne odeur,
Pour adoucir mon mal, & guarir ma douleur!

IANOT.

Protee, grand berger des campagnes vitrees,
Des troupeaux eſcaillez, & des Nymphes ſacrees,
La guide & le paſteur, eſcoute ceſte fois,
Et me donnant ſecours enten ma triſte vois!
Fay qu'Yſabeau s'accorde à mes humbles prieres,
Ou ces rochers battus des vagues marinieres,
Comme moy malheureux d'vn martyre nouueau,
Seruiront a mes os de marque & de tombeau.

THENOT.

Comme vn eſquif courrier volle d'ailes legieres
Souefuement deſſus l'eau, quand les haleines fieres
Des vents impetueux ne la font eſcumer,
Et qu'on voit ſeulement le grand front de la mer
Se frizer doucement en petites fronceures
Sous les tiedes ſoupirs & les molles enfleures
Des Zephyrs tremblottans, ainſi couloyent mes iours
Sous les douces faueurs du ciel & des Amours,
Lors que viuant heureux ma cruelle ennemie
Eſchauffoit dans ſon cœur les ſoupirs de ma vie.

IANOT.

Depuis, ô cruauté! que ſon viſage ami,
Se deſtournant de moy, s'eſt fait mon ennemi,
Comme vn vaiſſeau battu & rebattu des ondes
Quand les vents mutinez des fondrieres profondes
Pouſſent haut le ſablon iuſques au fil de l'eau,
Et troublent l'Ocean d'vn orage nouueau,
Tout ainſi i'ay veſcu depuis que ma rebelle

Se monſtre à mes deſſeins & faſcheuſe & cruelle,
Depuis qu'elle commence (ô trop faſcheux eſmoy
Qu'il faut que ie confeſſe) à ſe moquer de moy.

THENOT.

La Carpe & le Brochet habitent és riuieres,
Les Saumons citadins des coſtes poiſſonnieres
Repoſent dans la mer, l'Ombre ſur le grauois,
L'Huiſtre contre le roc, les Cerfs dedans les bois :
Et moy qui n'ay repos tant ſeulement vne heure,
Vagabond & ſeulet, ſans adueu, ſans demeure,
I'erre autour de la porte où mon cœur fait ſeiour,
Eſclaue & priſonnier dans les rets de l'Amour.

IANOT.

I'ay la cadene au pié, & n'ay pour me conduire
Pilote qu'vn enfant, qui pouſſe mon nauire
A la mercy des vents, au golfe de la mort,
Au lieu de le guider ſeurement à bon port.

THENOT.

La Perche aime l'eau douce, & les Thons la ſalee,
Le Cancre les rochers, l'Anguille l'eau troublee :
Et moy i'aime les yeux de Catin mon ſoucy,
Qui n'eut oncques de moy ny pitié ny mercy.

IANOT.

Sans ma gente Yſabeau, la riue ſablonniere,
La bache, le veruain, la coſte poiſſonniere,
La ligne, l'hameçon, & bref rien ne me plaiſt,
L'air & le poiſſon meſme, & la mer me deſplaiſt.

THENOT.

Sans ma belle Catin, le gentil exercice
De tramer des filets, & des engins d'eſcliſſe,
De canne, de roſeaux, enyurer le poiſſon,
Le prendre à l'eſperuier, au feu, à l'hameçon,

Eſpier le temps propre à faire vne tendue
Aux bouches d'vne eſcluſe, vne amorce eſpandue,
Ne me vient à plaiſir : bref deux aſtres iumeaux
(O puiſſance d'Amour!) me banniſſent des eaux.

IANOT.

Le peſcheur aime l'eau, la ligne, la nacelle,
L'amorce, l'hameçon, & la peſche nouuelle :
Et moy i'aime le ſein, la bouche & le diſcours
D'Yſabeau mon ſoucy, ma grace & mes amours.

THENOT.

Le marinier a peur de la tempeſte fiere,
D'vn eſcueil, d'vn abord, d'vn rocher, d'vn corſaire :
Et moy de la colere & des yeux de Catin,
Qui me tire en l'erreur d'vn malheureux deſtin.

Ainſi ſe lamentoyent de leurs maiſtreſſes belles
Ces Peſcheurs amoureux, aux tempeſtes cruelles,
N'ayans remede prompt pour vomir ce poiſon
Que parler de ce mal qui trouble la raiſon.

Ce Peſcheur ayant acheué ce petit diſcours, deſcouure quelque changement de temps, qui commẽçoit à ſe couurir d'vn fort eſpais nuage, de ſorte qu'il ſembloit nous menacer de quelque pluye. Toutesfois apres auoir ietté l'œil au Ciel, & nous aſſeurant du contraire, nous diſt qu'il auoit autresfois appris d'vn grãd Marinier (1) à faire iugement de tels preſages, diſant ce qui s'enſuit prenant ſon commencement des ſignes & apparences celeſtes qu'on peut recognoiſtre au leuer & au coucher du Soleil, diſant.

1. Aratus, poète grec, contemporain de Théocrite. Il a composé sur l'astronomie un poème intitulé *les Phénomènes*.

APPARENCES CELESTES

DV SOLEIL (1).

Si vous auez beſoin pour faire vn long voyage
D'vn iour tranquille & beau, il faut que ſon viſage
Soit pur, net & poly, & qu'on n'y voye point
Vn trait tant ſeulement qui ſouille ſon beau teint,
Et que ſon cercle, alors que ſa face nouuelle
Va redorant les champs de ſa flamme immortelle,
Ne ſoit point marqueté de diuerſes couleurs :
Car ce ſont du fort temps certains auant-coureurs.
Si de meſme parure, à l'heure qu'on deſlie
Les toreaux ſur le ſoir, ſa face eſt embellie
De clarté pure & nette, & de gentille ardeur,
En ſe couchant ainſi ſans nuë & ſans noirceur,
Eſpanchant ſa clarté mollement temperee,
La iournee enſuiuant te ſoit bien aſſeuree.
Mais c'eſt & pluye & vent quand ſon cercle eſlancé
Paroiſt ſur le matin cave, creux, enfoncé,
Et que de ſon beau cheſ la treſſure doree
Rend ſes rais mi-partis, les vns deuers Boree,
Les autres vers le Sud, & que tant ſeulement
Se monſtre le milieu de ſon rond iuſtement.
Regarde puis apres la face rayonnante
De ce Dieu flamboyant (ſi la clarté brillante
A tout le moins permet de ſe voir à tes yeux),
Car elle eſt veritable, & ſon feu radieux

1. Ces *Apparences du Soleil et de la Lune*, intercalées par l'auteur dans la 2e Journée de ses Bergeries, ſont partie du poème d'Aratus, traduit plus tard en entier par Remy Belleau et imprimé dans notre 3e volume.

Iamais n'eſt menſonger, mais toute l'aſſeurance
Des eſchanges du Ciel vient de ſa cognoiſſance.
S'il eſt rouge en viſage, & qu'il porte le teint
D'incarnat, iaune & pers, ou comme l'on voit peint
Le repli d'vne nuë, alors qu'elle chemine
Haute eſleuee en l'air d'vne couleur ſanguine,
Ou que d'vn noir obſcur il voile ſon flambeau,
C'eſt ſigne tres-certain d'vne abondance d'eau.
S'il eſt rouge ſans plus, c'eſt vn venteux orage :
Mais ſi confuſément il porte le viſage
Taché de rouge & noir, c'eſt augure tres-ſeur
De voir & pluye & vent peſle-meſle en fureur.
Si le Soleil ſortant de ſa couche doree,
Ou ſe plongeant au ſoir dans la mer azuree,
Darde en poincte ſes rais, iointe enſemble & couplez,
Et en vn meſme lieu ramaſſez & doublez,
Ou s'il eſt englouti de l'eſpaiſſe fumiere
D'vn nuage enfumé, quand de la nuit premiere
Il vient iuſques au iour, & du iour iuſqu'au ſoir,
Tels iours ne courent point que l'on ne voye choir
Grande rauine d'eau ſur les flancs de la terre.
Si deuant que ce Dieu la paupiere deſſerre,
On voit ſur le leuant le brouillas amaſſé
D'vne petite nuë, & toſt apres haulſé,
Il monſtre dans le ciel ſa face coloree
De beaucoup de couleurs, au dedans bigarree,
Et ſes rayons auſſi, lors te faut aſſurer
Que la pluye à venir doit longuement durer.
Si ſon cercle au matin en croiſſant on voit naiſtre,
Et plus large & plus grand ſe faiſant apparoiſtre,
Puis comme languiſſant & rehauſſant ſon feu
Il va rapetiſſant ſa largeur peu à peu,
Il porte le beau temps : mais alors qu'il deualle
Dans le ſein de Tethys, s'il a la couleur palle
Et bleſme ſur le ſoir, c'eſt orage certain.

APPARENCES DE LA LVNE.

Voy deſſous l'ombre eſpais de la Nuit claire & brune
D'vn & d'autre coſté les cornes de la Lune,
Qui change fort ſouuẽt & de forme & de teint:
Car Veſper de ſon ombre en cent façons la peint.
Puis la face du temps la figure & la borne,
Luy plantant ſur le front & l'vne & l'autre corne
Sur le troiſieſme iour ſans plus, & ſur le quart :
Et ſelon qu'elle eſt peinte, alors elle depart
Ces deux iours ſeulement par ces formes empreintes,
Pour tout le mois entier aſſeurances non feintes.
Si le troiſieſme iour elle eſtend ſon flambeau
Delicat, pur & net, elle eſt pour le temps beau :
Mais ſi le teint vermeil de ſa face nouuelle
Deuiẽt rouge & ſanguin, c'eſt vn vent qu'elle appelle.
Si le quatrieſme iour vne lente eſpaiſſeur,
Vne craſſe, vn brouillas, vne eſpaiſſe groſſeur
Va couurant ſon viſage, & par dedans les nuës
Ses cornes va trainant rebouches & mouſſues,
Se reſſentant encor du trois humide & lent,
C'eſt de l'eau fort voiſine, & bourraſque de vent.
Si courant le troiſieſme on ne la voit penchee,
Ny la corne en dedans crochue & rebouchee,
Mais que des deux coſtez ſon croiſſant vniment
Dreſſe ſes cornichons au ciel également,
Dés le ſoir tu verras vne tempeſte fiere
De vents impetueux courir la nuit entiere.
Si le quatrieſme iour on la voit tout ainſi
Droit eſleuee au Ciel, ſans pencher le ſourci,
C'eſt d'orage vn amas : mais ſi la haute corne
Se recourbe en dedans debile, laſche & morne,

Atten le vent Boree : s'elle croche en amont
C'eſt pour vn vent Auſtral que tels ſignes ſe font.
Si d'vn cercle arrondi peint de rouge teinture,
Entierement par tout s'attache vne ceinture
A la troiſieſme Lune enuironnant ſes bors,
Il te faut eſperer vne tempeſte alors :
Et d'autãt qu'elle eſt rouge & beaucoup plus ardente,
Elle en eſt plus cruelle & plus fort violente.
Quand d'vn viſage plein au ciel va paroiſſant,
Ou quand elle eſt trenchee en ſon demy-croiſſant,
Et d'vne & d'autre part regarde ſa lumiere :
Ou bien quand elle croiſt en ſa flamme premiere,
Et qu'vn nouueau croiſſant dreſſe ſon premier cours,
Ou lors qu'elle reſpand ſes cornes en decours,
Puis quelle eſt ſa couleur : car ſa ſeule teinture
Donne de chaſque mois certaine coniecture.
Son luſtre clair & beau marque le temps ſerain :
S'elle eſt rouge ſans plus, elle enſeigne le train
Et le chemin des vents : s'elle eſt brune & tachee,
C'eſt de l'eau qui çà bas doit toſt eſtre eſpanchee.
Or chaſque iour du mois ne porte iugement,
Mais le troiſieſme iour, & le quart ſeulement
Iuſqu'au nouueau croiſſant qu'on la voit mi-partie,
Et depuis ce croiſſant, iuſqu'à tant que remplie
On luy voye la face, & depuis ſes pleins iours
Iuſques au decroiſſant qui languiſt en decours.
Or le quatrieſme iour fidellement te donne
De tout le mois courant cognoiſſance tres-bonne,
Et le troiſieſme auſſi iuſqu'au mois finiſſant :
Si deux cernes ou trois d'vn voile bruniſſant
Ceignent entierement tout le rond de la Lune,
Il te faut aſſeurer qu'il doit naiſtre de l'vne
Vn grand vent, & de l'autre vn temps ſerain & clair :
Le vent de celle-là qui ſe froiſſe par l'air,
Le temps ſerain & beau de celle en l'air ſemee,

Qui languiſt peu à peu & s'eſcoule en fumee.
Si deux tant ſeulement couronnent ſon beau front,
C'eſt orage certain s'elle ne tient ſon rond,
Et comme en ondoyant ſa face eſt courbe & torte,
C'eſt orage plus grand & tempeſte plus forte,
Et plus forte beaucoup ſi ce cerne eſt tout noir,
Ou, s'il ſe rompt par l'air, plus dure encore à voir.
Dõcques tu cognoiſtras, ſoigneux, par la nuit brune,
Pour tout le mois entier les ſignes de la Lune.
Puis quand la mer eſt trouble, eſcumeuſe & enflee,
Et qu'on entend de loin ſur la gréue enſablee
Murmurer vn long bruit, & le marin eſcueil
Dreſſant la teſte au ciel ronfle & s'enfle d'orgueil :
Ou quand les hauts ſommets des roches ſourcilleuſes
S'animent à ſiffler des haleines venteuſes,
C'eſt preſage aſſeuré d'orageux tourbillons.
Ou quand deſſus le ſec, ou les moites ſablons,
En foulle de la mer retourne la Mouëtte,
Et groſſe de iargon de ſa bouche caquette,
Puis ſe reporte en mer, c'eſt un ſigne de voir
Toſt apres ſur les eaux vn grand vent eſmouuoir.
Ou quand par l'air ſerain contre les vents rebelles
En troupe le Heron va deſployant ſes ailes :
Quand le Canart ſauuage & les oiſeaux plongeons
Frappent de l'aile en terre, ou au ſommet des mons
La nuë devient longue, & de la blanche eſpine
Des chardons heriſſez vole la laine fine
Comme petit duuet, vieilleſſe de leurs fleurs,
C'eſt ſigne tres-certain des plus grãds vents futurs.
Ou quãd la mer eſt ſourde, & ſes floccons paroiſſent
Surnageant çà & là, ou les nuaux ſe froiſſent
Au plus chaud de l'Eſté, & de foudre & d'eſclair,
De ceſte part le vent ſe mutine par l'air :
De ceſte part auſſi, que par la nuit brunette
Des eſtoiles du ciel vne flamme ſe iette

Et s'eſcoule par l'air à longs ſillons ardans,
Blanchiſſans par derriere, & ſans fin ſe dardans :
Mais ſi les traits aigus de ces feux ordinaires
Tombent confuſément l'vn à l'autre contraires,
Sans ordre ſe meſlant, de toutes parts le vent
Il te faut eſperer : car il aduient ſouuent
Qu'il varie au ſouffler, & ne peut-on cognoiſtre
Quelle part aux humains il ſe fait apparoiſtre.
Si d'Eure ou d'Aquilon l'eſclair va s'eſlançant
De Note ou de Zephyr, le nocher palliſſant
Doit peindre double peur ſur ſon triſte viſage,
Tant le ciel & la mer luy vont forgeant d'orage :
Car l'air par trop chargé alors veut eſpancher
Vn deluge de pluye, & de foudre vn rocher.
Puis on voit quelquefois vne troupe de nuës
S'entaſſer en roulant comme toiſons chenuës,
Meſſagers de la pluye, & l'air ſe va troublant,
Quand l'arc qui ceint le ciel ſon cercle va doublant.
Ou quand on voit autour d'vne eſtoile brillante
Vn cerne fait en rond de couleur bruniſſante :
Ou des mareſts bourbeux les oiſeaux peinturez
Sans repos ſe plonger dans les flots azurez :
Ou ſur les bords d'vn lac la legère Arondelle
Battre l'eau en vollant & du ventre & de l'ælle :
Ou les peres germains des petits grenouillaux
Sans trefue gazouiller la teſte hors des eaux
Sur la riue fangeuſe, ô race miſerable!
La proye des Serpens : ou d'vn chant lamentable
Le Hibou ſolitaire au matin s'attriſter :
Ou ſur le haut riuage en callant ſe planter
La Corneille iaſarde, arriuant la tempeſte,
Ou ſe bagner dans l'eau, & l'eſpaule & la teſte :
Ou quand meſme on la voit toute dans l'eau noüer
Et d'vn graue chanter en troupe s'enroüer.
Meſme entre les troupeaux la Geniſſe beante

Le muffle vers le ciel, a ſenty l'eau coulante
Tirant l'air embrouillé de ſes larges naſeaux :
Et les ſages fourmis de leurs petits caueaux
Toſt retirant leurs œufs, & la chenille errante,
La chenille aux cent pieds contre les murs rampante,
Seur teſmoin de la pluye : on voit meſme les vers
(Entrailles de la terre) errans & deſcouuers.
Alors voit-on auſſi la Poule appriuoiſee,
Noble race des Coqs, d'vne voix redoublee,
Comme l'eau deſſus l'eau diſtille, cacailler,
Ou de ſon bec cornu ſon pennache eſpouiller.
Et quelquefois auſſi & Corbeaux & Chouettes
De la pluye future ont eſté les prophetes,
Quand on les voit en troupe enſuiure le chanter
D'vn Milan rauiſſeur, & de voix imiter,
Quand l'eau ſentent rouler de la celeſte voute,
Preſque le bruit de l'eau, qui tombe goute à goute :
Ou quand plus grauement ils redoublent leurs vois,
Battant leur aile eſpaiſſe : ou quand deſſous les toits
Ou deſſous les auuents la Chouette legiere
Se retire à couuert, ou l'Oye cazaniere
Va tremouſſant de l'aile, ou ſur le marbre mol
La Mouette en criant va redoublant ſon vol.
Doncques celuy vraymẽt qui la pluye veut craindre
Ne doit prendre à meſpris de ces ſignes le moindre.
Ou quand plus aſprement on voit les moucherons
Mordre iuſques au ſang, & de leurs piquerons
Outrepaſſer la chair : ou par la nuit ombreuſe
Tout autour des nazeaux de la lampe nuiteuſe
Des petits potirons en grains s'amonceller :
Ou comme en ondoyant la flamme ſommeiller,
Et ſouuent petiller iettant ſes eſtincelles,
Comme petits bouillons, & ſes flammes iumelles,
Et ſes rais languiſſans perdre force & vigueur.
Ou quand au plus ſerain, à l'ardante chaleur

On voit voler en haut vne troupe legiere
De Canars inſulans : la poiſle cuiſiniere,
Le chaudron, la marmitte, eſtinceller au feu,
Tu te dois aſſeurer qu'il ſe tarde bien peu
Que l'orage ne tombe : ou quand deſſous la cendre
Le charbon flamboyant fait vne crouſte tendre,
Semblable aux grains de mil, tu pourras bien deuant
Prognoſtiquer l'orage, & la pluye & le vent.
C'eſt vn temps pur & beau, quand en troupe la Gruë
D'vn vol libre & diſpos tient ſa courſe eſtenduë:
Mais c'eſt ſigne certain que l'orage s'enſuit
Quand la vieille Corneille on oit chanter la nuit :
Ou bien quand ſur le ſoir à ſoudaine retraitte,
Retournant du manger babille la Chouette,
Ou le Pinçon fringotte au leuer du matin :
Et bref quand les oiſeaux pour l'orage mutin
Fuyent loin de la mer, & la Rouge-Gorgette,
Et l'Orchil, vont rentrant en leur creuſe logette :
Ou quand deſſus le ſoir en troupe les Chouquars
Bien graſſement repeuz, ſe couchent babillars :
Ou quand la blonde Auette en cent lieux marquetee
Ne s'eſloigne en paiſſant de ſa vouſte ecliſſee,
Voiſine de ſon miel & de ſes pauillons :
Ou quand la Gruë en l'air n'eſtend pas les ſillons
De ſon vol droitement, mais recule en arriere :
Ou quand par le vent coy l'Aragne filandiere
Rompt le fil de ſon creſpe, & par l'air ne l'eſtend :
Quand aux cendres le feu à grand' peine s'eſprend,
Ou que du lamperon la flamme eſt pareſſeuſe,
Eſpere ce iour-là la tempeſte orageuſe.

Ce Peſcheur nous ayant communiqué ces diuins preſages, non content de nous auoir donné tant de plaiſir, nous fait preſent d'vn

papier, qu'il diſoit auoir apporté d'vn voyage qu'il auoit faict ſur mer, où eſtoyent viuement empreintes les larmes ſur le treſpas de ſon bon maiſtre & de ſa bonne maiſtreſſe.

LARMES SVR LE TRESPAS

DE MONSEIGNEVR RENÉ DE LORRAINE,

MARQVIS D'ELBEVF (1).

THENOT, IANOT, BELLIN, MARINIERS.

THENOT.

VNE tremblante peur tient mon ame ſaiſie
Et me caille le ſang, oncques iour de ma vie
Ie ne vey tel orage, & ſemble à voir la mer
Que le monde s'esbranle à fin de s'abyſmer.
Qu'en penſes-tu, Ianot?

IANOT.

Le peril où nous ſommes
Me fait deſeſperer de la race des hommes :
Ie ne voy que malheur, qu'vn air gros & fumeux,
Qu'vn trouble mutiné, qu'vn amas eſcumeux
Ply ſur ply redoublé : ie ne voy qu'vn nuage,
Qu'vn tourbillon venteux, qu'vn noirciſſant orage

1. Le quatrième fils de Claude de Lorraine, duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon, né le 14 août 1536, mort en 1566.
Publié pour la première fois (Paris, Gabr. Buon, 1566, in-4) sous ce titre : Larmes sur le trespas de René de Lorraine et de Louise de Rieux, marquis et marquise d'Elbeuf, ensemble le Tombeau de François de Lorraine, duc de Guyse. (V. pour ce dernier p. 60.)

Courant, bruyant, ſifflant, deſrobant de nos yeux
L'eſperance de vie, & le iour & les cieux.

THENOT.

Ie ne voy que l'horreur d'vne fumiere eſpeſſe,
Couurant de tous coſtez vne aboyante preſſe
De bataillons enflez, peſle-meſle eſtriuans
Sous les feux ſecoüez des haleines des vents,
Hoſtes ſoudains et fiers de ces roches armees
De tonnerre, d'eſclair, & de groſſes fumees :
Bref ie n'entens ſinon les prophetes iargons
Des moüettes, des vents, & des viſtes plongeons,
Qui d'vn vol gauche & prompt portẽt les aduentures
De quelque orage grand : car ces diuins augures
Ne monſtrent dedans l'air, ſur l'eau, ny ſur le port,
Que les palles frayeurs d'vne image de mort.

IANOT.

On ne voit plus en rond, à vouſtures doublees,
Les Dauphins s'eſgayer ſur les plaines ſalees,
Ny les Tritons ſoufflans en leurs cors eſmaillez,
Guider deſſus les eaux les troupeaux eſcaillez.

THENOT.

Palemon, Panopee, & Glauque, & Melicerte,
Sages, ont delaiſſé la grand' plaine deſerte,
Preuoyant ce deſaſtre, & cuidant qu'en ceſte eau
Dieu vouluſt rebaſtir quelque monde nouueau :
Car cet orage eſt tel, & la tourmente telle,
Que iamais œil mortel n'en veit de ſi cruelle.

IANOT.

Mais i'entreuoy Bellin qui marche droit à nous,
Il eſt triſte en viſage, & plombé de courroux,
Morne, palle & penſif, baiſſant l'œil contre terre
Comme frappé de l'aſtre, ou d'vn coup de tonnerre :

Il a quitté les rets, l'amorce & l'hameçon,
La ligne, le veruain, la riue & le poiſſon,
Et ſe va retirer en quelque antre ſauuage,
Pour pleurer ſa fortune, & là finir ſon age.
Ie le vay accoſter. Bellin, approche-toy :
Que veut dire ce temps? tire-nous hors d'eſmoy.

BELLIN.

Ne vous'eſtonnez point de ces diuins preſages,
Legers auant-coureurs des ſiniſtres orages :
Car c'eſt le iour fatal, le iour trop malheureux
Que l'on ſerre, ô malheur! le corps cheualeureux
D'vn beau prince Lorrain dans la foſſe poudreuſe,
Le ſeiour tenebreux de la Parque orgueilleuſe,
Des ombres, de la peur, & de pleurs, & d'ennuis,
Sous l'empire d'horreur, du ſommeil & des nuits.
Qui voguant pour ſon Roy, & courant la fortune
Sur le dos eſcumeux des ſillons de Neptune,
Comme vn ſimple forçat, pour faire ſon deſſein,
Enduroit le trauail, la ſueur et la faim :
Enduroit, genereux, le chaud & la froidure,
Commandant ſur la poupe, eſpiant l'auanture
De combatre ou mourir, eſtimant à grand heur
L'eſchange de ſa vie à ce beau nom d'honneur.
Imitant ſes ayeux, qui du fer de leur lance
Grauerent dans le Ciel l'honneur & la vaillance,
Ne forlignant en rien en tous actes guerriers
Et faits cheualeureux, dont ces preux Cheualiers
Tous iſſus de ſa race ont auancé leur gloire
Iuſqu'aux monts Paleſtins, marques de leur memoire.

THENOT.

Teſmoin en ſoit celuy qui braue ſe fit Roy
Sur le peuple ennemy de Dieu & de la Loy,

Ce vaillant conquereur qui rangea ſes armees
Sous les ombres captifs des palmes Idumees (1).

IANOT.

Teſmoin en ſoit celuy qui du peuple mutin
Fit rougir le ſablon du riuage du Rhin (2),
Et ce grand cheualier qui remit en franchiſe
La liberté des Roys, du peuple & de l'Egliſe,
Qui ſans eſtre vaincu a touſiours eu cet heur,
Et viuant & mourant, de demeurer vainqueur (3).

THENOT.

Teſmoin en ſoit celuy qui à rames couplees
Hachant & renuerſant les ondes empoulees,
Dés ſa ieuneſſe tendre a ſi bien combatu,
Que les vents & les temps, publiant ſa vertu,
Diront que ſi la mort d'vne ialouſe enuie
N'euſt ſi toſt retranché les beaux iours de ſa vie,
Qu'il rangeoit accablez ſous ſa vaillante main
Les plus forts ennemis du beau tige Lorrain.
Mais Dieu, qui n'aime pas le ſang ny la vengeance,
A remis leur bon droit ſous ſa iuſte balance,
Attendant que le temps, miniſtre à ſa rigueur,
Rabaiſſe leur orgueil & dompte leur fureur.
Diray-ie ce qu'il fit, prodigue de ſa vie,
En tous actes guerriers, ſeulement pour l'enuie
D'honorer ſon renom de quelque belle mort?
Alors qu'il affronta iuſques dedans le port,
Party de Malthe exprés, enuiron la Diane,
Pour vaincre ou pour mourir, la troupe Rhodiane?

1. Godefroy de Bouillon, premier roi chrétien de Jérusalem, l'une des tiges de la maison de Lorraine.
2. Claude sauva la Lorraine de l'invasion des paysans révoltés de l'Alsace et de la Souabe.
3. François de Guise, le chef du parti catholique.

Ordonnant tout ainſi, dans ſes vaiſſeaux couplez,
Que le chef qui commande aux eſcadrons ailez
Des mouchettes à miel, ce volant capitaine
Aux ailerons dorez, qui partiſſant la peine,
Se fait craindre & ſeruir, aux vnes commandant
De confire le miel, aux autres ce pendant
Volant de fleur en fleur muſſer en leurs cuiſſettes
D'vn petit bec larron les odeurs des fleurettes,
Aux autres de reduire és pauillons crouſtez
Le lambris canelé de leurs palais vouſtez,
Aux autres receuoir les fleurantes rapines
De l'eſſaim trauaillé, pour pendre en leurs caſſines.
Car ſi toſt qu'il les veit, il range flanc à flanc
Galeres en bataille, & ſoldats ranc à ranc,
Fait dreſſer les pauois contre les bataillolles,
Fait recreſper au vent bandiere & banderolles,
Et les eſclaues Turcs emmenoter ſoudain,
Pour mettre mieux à chef ſon furieux deſſein,
A fin qu'il demeuraſt planté ſur l'accourcie (1),
Braue pour commander, & raccourcir ſa vie
Si beſoin en eſtoit, ferme comme vn rocher
A l'abord d'vn vaiſſeau, ou bien à l'accrocher,
Met la flamme à l'anten', voit ſon artillerie,
Puis prouë contre prouë en ſi grande furie
Courent s'entre-heurtant à force d'auirons,
De rames & de bras, que les deux eſperons
Volerent haut en l'air en eſclas & en poudre,
Hachez, froiſſez menu comme d'vn coup de foudre.
Ainſi que deux toreaux piquez de l'aiguillon
D'vne ialouſe ardeur, pire que le freſlon,
Courent fumant, muglant, & de force forcee
Se choquent front à front, corne & teſte baiſſee.
Puis ils viennent aux mains, & à coups de canon

1. Passage pour aller de la poupe à la proue du vaisseau.

Il deſrobe le mats, la poupe & le fanon,
Raſe voiles & bancs, bancades & antene,
Apoſtis, & fougons iuſques à la carene.
Tout ſe voit deſcouuert, ſans plus on voit voler
Teſtes & tolopans, bras & iambes en l'air,
Sous la brune eſpaiſſeur d'vne groſſe fumee
Dont le Ciel ſe couurit, & la mer animee
D'eſpouuantables cris, rouge & teinte de ſang,
Se trouble à l'enuiron & rehauſſe le flanc. (1)
Diray-ie ce qu'il fit, quand ces troupes cruelles
L'eurent outré, nauré de cent playes mortelles,
Comme eſtant demy-mort, il reprit toſt le cœur,
Et ſeul les ſouſtenant, ſeul demeura vainqueur,
Batant, frappant menu, tout ainſi que la greſle,
Coup ſur coup redoublé, qui hache & qui martelle,
Traiſtreſſe, deſrobant deſſous vn air ſerain
Du pauure laboureur l'eſperance & le grain?

BELLIN.

Teſmoin en ſoit celuy qui de nouuelle playe
Dueil ſur dueil redoublé par ſon treſpas eſſaye
De me faire hayr la lumiere des cieux,
Ou me noyer chetif au torrent de mes yeux,
Mon maiſtre, mon ſeigneur, le ſecours de ma vie,
Que i'ay dans ſon tombeau pauuret enſeuelie,
Sans iamais eſperer de pouuoir de rechef
Nourrir ce poil griſon qui languiſt ſur mon chef :
Sans iamais eſperer de trouver telle place
D'honneur ou de faueur, car ſi de quelque grace,
De careſſe ou d'accueil l'homme ſe peut vanter,
Ie pouuois à bon droit des grands me contenter. (2)

1. René de Lorraine commandait les galères du roi lors de la campagne d'Italie.
2. On sait en effet que Belleau avait été admis fort jeune

Mais, hà cruelle mort! hà mort cruelle & fiere!
Qui ne loge' en ton cœur ny pitié ny priere,
Ialouſe de mon heur, d'vne traiſtreſſe main
Tu nous as deſrobé ce beau prince Lorrain,
Ce Marquis grand & fort, ieune, vaillant, adextre,
Fuſt qu'il branſlaſt à pied vne pique en ſa dextre,
Ou qu'il piquaſt les flancs à grands coups d'eſperon
D'vn cheual blanc d'eſcume, ou à coups d'auiron
Voguaſt en ſa galere, ou donnaſt vne charge
A l'abord d'vn vaiſſeau, paré de ſa grand' targe,
Auancé d'vn plein ſaut : car ainſi ie l'ay veu
Rouge de feu gregeois & de lances à feu,
Poudreux, noir, enſoufré & couuert de fumee,
Se lancer furieux contre la poupe armee,
Combatant peſle-meſle à bouche de canon,
Pour acquerir d'honneur vn immortel renom.
Tout ainſi qu'vn eſclair qui paſſe & qui trauerſe
D'vn feu prompt & ſubtil l'eſpaiſſeur noire & perſe
D'vn gros air mutiné coup ſur coup foudroyant,
Des traits de Iupiter les rochers poudroyant.
Que fit-il tout ieunet pres des murs de Boulongne,
Viuement animé des fureurs de Bellonne?
Que fit-il à Ranthi, quand marchant des premiers
Il força l'Eſpagnol de cent cheuaux legiers?
Se demeſlant ainſi d'vne preſſe guerriere
Qu'vn Sanglier arroqué dedans une fondriere
D'vne meute de chiens, eſcumant, heriſſant,
Qui de hure & de dents ſe fait voye en pouſſant.
Que fit-il genereux deſſus la riue Angloiſe,
Eſtant fait Viceroy dedans l'iſle Eſcoſſoiſe?

auprès du marquis d'Elbeuf. Etait-ce à titre de compagnon de jeux et d'études, ou bien les talents de Belleau, qui ne comptait que huit ans de plus que René, s'étaient-ils déjà assez révélés pour qu'il fût digne d'être le précepteur du père avant de devenir celui de Charles son fils?

Que fit-il ſur la Meuſe, en Itale, en Piémont,
Sur les riues du Tybre & ſur les bords du Tront? (1)
Diray-ie de ſon cœur? & comme eſtant en ſelle,
Monté ſur vn courſier aux murs de Ciuitelle,
Vn mouſquet foudroya ſon cheual ſous l'arçon?
Et comme ſans frayeur ny changer de façon
Retourne au petit pas retrouuer ſa tranchee?
Comme la pique au poing & la teſte panchee,
Vn premier iour de May, il donnoit vn aſſaut
Sans vn commandement qui le mit en defaut?
Diray-ie ſes bontez, ſa nature gentile,
Sa façon compagnable & ſa grace facile?
Ses diſcours bien couplez, ſon gracieux accueil,
Vne douceur naïfue, & comme d'vn bon œil
Il careſſoit courtois les hommes remarquables
Du beau nom de vertu, qui les rend venerables?
Diray-ie les effets de ſon gentil eſprit,
Prompt, gaillard, inuentif, & comment il apprit
La muſique, le bal, l'eſperon & l'eſcrime,
A forger, à tourner, & conduire la lime,
Pour n'eſtre en faction oiſif, ou partiſan,
Imitant ce grand Dieu, du monde l'artiſan,
Qui iamais ne repoſe, ains tourne, pouſſe & guide
Ce grand tour merueilleux qu'il retient ſous ſa bride?
Ses plus grands paſſetemps eſtoyent à s'exercer
A ietter, à pouſſer, tirer, franchir, lancer
La barre, le ballon, l'arc, le ſaut & la pierre :
Mais ſur tous il aimoit & la chaſſe, & la guerre,
A piquer les cheuaux les moins faits & plus forts,
Nourriſſant courageux dedans vn noble corps
Vne ame genereuſe, accorte, prompte, aimable,
Sous vne maieſté doucement accoſtable.

1. L'auteur associe René aux faits d'armes de son frère François sous les yeux duquel il combattait.

Bref vn grand cheualier, vaillant & gracieux,
S'eſt deſrobé de nous pour aller dans les cieux,
Où ſe riant il voit les paſſions humaines,
Les troubles, les diſcords, les actions mondaines
De ce ſiecle de fer, tenant place au milieu
De ſes freres germains qui ſont aupres de Dieu :
Ayant marqué d'honneur leur race & leur memoire,
Pour de la terre au ciel emporter la victoire.
Car leur vaillante main, ny leurs temples guerriers
N'ont conqueſté ſinon la faueur des Lauriers,
Viue marque à iamais d'vne gloire immortelle,
Pour le ſang genereux de ceſte race belle,
Digne de commander dans le ciel, & non pas
De fouller ceſte terre indigne de leurs pas.

Car leurs rares vertus n'ont ſceu ſi bien combatre
Qu'ils ayent peu fuir, rompre, vaincre ou abatre
Le ſoupçon & la dent, la fureur & l'effort
Du poiſon de l'enuie, & de Mars, & de Mort.

Ainſi ſe lamentoyent aux vagues importunes
Ces trois pauures Peſcheurs de leurs triſtes fortunes,
N'ayant autre ſecours en ces nouueaux tourments,
Que ſemer leurs ſouſpirs aux haleines des vents.

TOMBEAV

DE MADAME LOYSE DE RIEVX,

MARQVISE D'ELBEVF (1).

VIERGES Deeſſes Nereïdes,
Qui deſſous les vouſtes humides
De ce grand baſtiment venteux,

1. Louise de Rieux, comtesse d'Harcourt, mariée au précédent le 3 février 1554.

Auez de vos mains rouſoyantes
Eſſuyé les larmes roulantes
Des viues ſources de vos yeux,
Lors que Thetis eſcheuelee,
Sur le corps du fils de Pelee
Deſchirant ſon viſage beau,
Fit ſes complaintes deſſous l'eau :
Pleurez ceſte bonne Princeſſe,
Ceſte Nymphe, ceſte Deeſſe,
Qui a rendu ſur voſtre bord
Les derniers ſouſpirs de la mort.

Et que la celeſte roſee
Dont ceſte riue eſt arroſee
Au mois de nos mois le plus doux
S'eſcoule en larmes emperlees,
Et que les campagnes ſalees
Flots ſur flots s'enflent de courroux.
Puis que les flancs des roches dures,
Et toutes vos ondes pariures
Sentent l'eſchange des Zephyrs
En longues ſuittes de ſouſpirs :
Si que la memoire honteuſe
De ceſte mort trop deſpiteuſe
Flotte de mer en mer, à fin
De ne trouuer ny bord ny fin.

Palemon, Glauque, Panopee,
Fuyez ceſte arene trempee
D'vn desbord eſcumant de pleurs :
Et vous à voiles & à rames
Qui courez ſur ces eaux infames,
Fuyez & faites voile ailleurs,
Puis que les fieres Deſtinees,
Deſrobant les douces annees

De ceſte Princeſſe, ont pris port
Toutes enſemble ſur ce bord :
Et que les vents et les orages
Soyent les hoſtes de ces riuages,
Hoſtes indignes de loger
Meſme le Barbare eſtranger.

Ayant raui la chaſte flame
De la plus noble & plus chere ame
Qui iamais enrichit vn corps,
Chere ame, qui maintenant erre,
Sous les tenebres de la terre,
Entre les images des morts.
Suiuant de ſi pres à la trace
Son cher eſpoux, qu'en peu d'eſpace
Se trouuent entre leurs ayeux
Faits nouueaux citoyens des Cieux :
Tant ſon amour fut violente
Que trop longue luy fut l'attente
De mourir, pour auoir cet heur
Au ciel de ſuiure ſon Seigneur.

Car le regret de ſon abſence
Luy trancha ſi toſt l'eſperance
De ſa vie & de ſon bon-heur,
Que ſoudain la douleur extreme,
Sans confort ſinon de ſoy-meſme,
Luy gela le ſang & le cœur.
Et comme la roſe pourpree
Fueille à fueille deſſus la pree,
Batuë de pluye & de vent,
Tombe fletrie en vn moment,
Ainſi ceſte Dame bien nee,
Ceſte Princeſſe eſpoinçonnee
De violente affection,
Mourut en ceſte paſſion.

Hà mort trop fiere & trop cruelle!
Qui as raui ceſte ame belle,
L'arrachant ainſi que la fleur
Qui deſſous la poincte mordante
Du ſoc ſe renuerſe mourante,
Perdant la force & la couleur,
Pour la conduire, legere Ombre,
En ce Royaume noir & ſombre,
Et la guider ſur les retours
De ces grands mareſcages ſours,
Où les Parques inexorables
Deſſous leurs fuſeaux imployables
Tournent & deuident les ans,
Et les iours des pauures viuans.

Paſſant par les foreſts obſcures,
Où les riuieres non pariures
S'enflent à hauts bouillons ardans :
Où cent colonnes aimantines,
Et cent portes diamantines
Sont ouuertes à tous venans,
Pour trouuer la terre embaſmee,
Douce, qui ſans eſtre entamee
Du ſoc ny du coutre tranchant,
Va ſes richeſſes eſpanchant :
Où les Ombres ſur les fleurettes,
Au murmure des ondelettes,
Heureuſement trompent les temps
Deſſous les faueurs d'vn Printemps.

Pleurez donc ceſte ame gentille,
Ceſte ame courtoiſe & tranquille,
Pleine d'amour & de bonté,
Entre les petits compagnable,
Entre les Princes venerable,

Sous vne douce maieſté :
Qui d'vne voix foiblette & tendre
Souſpire encor deſſous la cendre
L'amour & les ſoucis cuiſans
Qu'elle auoit de ſes deux enfans :
Prince & Princeſſe dont la grace
Porte les marques de ſa race,
Et les vertus deſſus le front,
Qui beaux & bien-heureux les font.

Or viuez, le precieux gage,
Le riche & bien-heureux partage,
Iſſu du beau tige Lorrain,
Couſin de race & d'alliance
A CHARLES, qui dés ſa naiſſance
Porte le ſceptre dans la main.
Viuez, & en plus longues ſuittes
Et en plus heureuſes conduittes
Tirez le filet de vos iours,
A fin qu'ils ne vous ſoyent ſi cours,
Mais que Dieu liberal vous donne
Sous vne vieilleſſe griſonne
Ceſte faueur, en le ſuiuant,
De ſauourer l'heur en viuant.

Et vous, ô âmes genereuſes,
Viuez entre les bien-heureuſes,
Couplees de ce meſme lien
D'amour, qui durant voſtre vie
Nourriſſoit vos cœurs ſans enuie
D'auoir iamais vn plus grand bien :
Venez doncques bien aſſeurees
Là haut és celeſtes contrees,
Et que la cendre de vos os
Prenne en la foſſe vn doux repos,

Iuſques au iour que la iuſtice
Du grand Dieu bannira le vice
Loin du Ciel, les bons triomphans
De l'heur promis à ſes enfans.

Et vous, Nymphettes Prouençales,
Verſez de vos mains liberales,
Sur le tombeau de ces deux corps,
Des œillets, des lys & des roſes,
Et toutes les odeurs eſcloſes
Qui s'embaſment deſſus vos bords :
Et ſouhaitez qu'à iamais tombe
Sur le marbre de ceſte tombe
Le ſucre, la manne & le miel,
Douces faueurs de voſtre ciel.
Puis engrauez ſur ceſte roche
L'ingrat & funeſte reproche
Des Parques, qui pres de ceſte eau
Mirent deux corps en vn tombeau :

Paſſant, icy deſſous encloſe
En repos la cendre repoſe
D'vne Princeſſe dont le nom,
La vertu, le ſang & la race,
L'honneur, la douceur & la grace
Viuront d'vn eternel renom :
Qui de dueil aigrement ſaiſie,
Dedaignant ſoy-meſme & ſa vie,
Apres la mort de ſon Seigneur
Qu'elle auoit plus cher que ſon cœur,
Aima trop mieux mourir contente
Le ſuiuant, que de viure abſente,
Honorant l'ombre de ſes pas
D'vn noble & bien-heureux treſpas.

Ces larmes ne furent pas recitees ſans que tous n'en eſpandiſſions de nos yeux, meuz à compaſſion, pour l'eſtrange mort de ces deux nobles perſonnages, & pour la perte de l'eſperance de tant de pauures ſeruiteurs : ce qui nous fit ſouuenir du peu d'aſſeurãce des choses qui ſont en ce monde, eſtant aſſaiſonnees d'vne ſaulce confite de douceur & d'aigreur, de plaiſir & de deſplaiſir. Partant de ce lieu, prenons congé de ce gentil Peſcheur, le priant nous venir trouuer ſur l'heure du diſner pour nous aider à tirer le fil de ce beau iour. Ce pendant mon compagnon & moy retombons ſur le dernier propos que nous auions tenu enſemblément, qui eſtoit des charmes & ſorceleries d'amour, diſant ce mien compagnon que la douce rencontre de ce Peſcheur auoit eſté occaſion qu'il ne m'auoit mõſtré vne Eclogue d'vne Sorciere : quoy diſant me monſtre vne fueille de papier, où eſtoit vne deſcription d'hyuer, fort à propos, & vous promets que la lecture nous fut vn ſouuerain rafraiſchiſſement à la grande chaleur qui lors eſtoit en ſa force, commençãt ainſi.

L'HYVER.

AV SEIGNEVR ESTIENNE IODELLE. P. (1)

L'HYVER palle de froid, au poil aſpre & rebours,
Des fleuues languiſſans auoit bridé le cours,
La biſe commãdoit ſur les triſtes campagnes,
Les arbres ſembloyẽt morts, le ſommet des mõtagnes,

1. L'un des poètes de la Pléiade, sinon le plus célèbre par ses œuvres, du moins le plus fameux par ses joyeusetés. A Jodelle revient l'honneur des premières représentations de comé-

Les rochers & les bois, pour la froide ſaiſon,
Portoyent de neige eſpaiſſe vne blanche toiſon :
On ne voyoit ſinon les riues deſcouuertes
Des mareſts pareſſeux, & les bordures vertes
Des fontaines d'eau viue, & des coulans ruiſſeaux :
Dedans les cheſnes creux ſe muſſoyent les oiſeaux
Le pied dedans la plume, & la famine dure
Seule les tiroit hors pour chercher leur paſture :
Les lingots diſtilez en poinctes de glaçons
Pendoyẽt aux bords des toits, l'onglee & les friſſons,
Meſme deuant le feu, de la troupe tremblante
Tenoyent les doigts iarcez de froidure mordante.
Bref, l'extreme rigueur de la morte ſaiſon
Tenoit clos & couuert chacun en ſa maiſon.
En la noſtre pourtant la petite meſgnie (1)
Ne ſe trouuoit iamais de pareſſe engourdie,
Quelque temps que ce fuſt, chacun voulant choiſir
Quelque honneſte labeur pour ſe donner plaiſir :
Car ſi toſt que l'oiſeau à la creſte pourpree
Reueilloit du matin la lumiere doree,
Vn chacun ſe leuoit. Collin, ce bon cheurier
Bien né pour le meſnage, & non moins bon ouurier,
D'emboucher le flageol, encor que la vieilleſſe
Luy raccourciſt le vent, d'vne gente allaigreſſe
Commandoit à ſes gens, aux vns d'auoir le ſoin
De donner aux toreaux de la paille & du foin,
Aux pourceaux de la foine, aux brebis camuſettes
Des fueilles pour brouter & des branches tendrettes,
Aux autres commandoit de faire des gluaux,
Des laçons, des filets pour tromper les oiſeaux,
D'équiper la charruë, & pour ſon attirage
Treſſer du poil de chéure à faire du cordage.

dies et de tragédies, dans lesquelles, ainsi que le dit Pasquier, son ami Belleau « ioüoit les principaux roullets. »

1. Famille.

De ſorte que chacun ſçauoit ſon faict, tant pour le regard de la bouuerie, que pour la bergerie. Le ſoir venu, apres auoir ſoupé chacun reprenoit ſon ouurage & trauailloit à l'entour d'vn grand feu, filles, garçons, tous peſle-meſle, ſoulageant leur trauail des chanſons qu'ils diſoyent, & des contes qu'ils faiſoyent l'vn apres l'autre. Ie vous en feray vn d'vne Sorciere, le plus gentil du monde, que nous fit Thenot, & vous ſera à mon auis agreable, pour les charmes eſtranges qu'il diſoit auoir veus & entendus, nous contant qu'vne fois allant à la recourſe d'vne de ſes brebis, que le loup lüy auoit emportee, il auoit eſté ſurpris de la nuit, & que s'eſtant eſgaré dedans vn bois fort eſpais, & fort eſloigné de gens, ſe trouua de maladuenture pres de la loge d'vne vieille, où la lumiere le guidoit, & où veritablement il ſe fuſt fait cognoiſtre, n'euſt eſté que par vn des pertuis de la porte il la veit en furie, diſant ces propos.

Tovt cela qu'on peut voir me rend obeïſſance,
l'abbaiſſe des rochers la ſuperbe arrogance,
Et de leurs flancs cauez ie fay ſaillir les eaux
Qui s'amaſſent en lacs, & coulent en ruiſſeaux.
Le grand trouble eſcumeux de la mer ſe retire
Honteux deſſous ma voix, les ſouſpirs de Zephyre
S'appaiſent deuant moy, & me ſont ſeruiteurs
Les vents, legers appas des marines fureurs.
Ie rebouche l'acier, & l'audace des armes
Couarde s'engourdit ſous le vent de mes charmes.
Les tigres, les lyons, les ſerpens eſmaillez,
Et le troupeau muet des poiſſons eſcaillez, (1)

1. Il y a évidemment ici une lacune qui se reproduit dans toutes les éditions. Cette pièce est du reste de celles trouvées

Charmes ſi violens que leur puiſſance forte
S'eſtend iuſques au ciel, & du ciel à la porte
Où les triples abois d'vne effroyable horreur
Aux Ombres de là bas donnent crainte & frayeur.
Ie fay bien plus encor, car i'arrache la Lune
Du ciel en terre baſſe, & ſi de couleur brune
Elle porte le teint, ie le fais argentin,
Iaune, paille-doré, ou de pourpre ſanguin,
Ainſi comme il me plaiſt, rendant ſerue & ſuiette
Sa carriere à mes vers, & ſa face brunette.
Par mes charmes ſorciers ie retarde le train
Des cheuaux du Soleil, que ie mets ſous le frain :
l'arreſte à contrepoil les coulantes riuieres,
Ie retire les morts du fond des cimetieres,
Et les fay cheminer, leur rattachant des nerfs,
Et des yeux empruntez par le chant de mes vers.
Ie commande aux arreſts des celeſtes lumieres,
Et fay quand il me plaiſt, par figures ſorcieres,
Flots ſur flots entaſſez les grands monts eſcumer,
Et les pins cheuelus reuerdir en la mer.
I'altere, quand ie veux, la terre & les herbages,
Ie fay pleurer le marbre & parler les images
De bronze & de metail, & ſerrer de la main
Dans les temples vouſtez la fueur de l'airain.
C'eſt moy qui fay partir des eſclatantes nuës
Le tonnerre enſoufré, & les toiſons chenuës
Qui farinent la terre, & les cheurons ardans,
La greſle, le frimas ſur les ailes des vens.
L'oyant ainſi parler, vne frayeur ſoudaine,
Ce diſoit ce berger, me deſrobe l'haleine :
Vne froide ſueur coule ſur mes genoux
Qui me caille le ſang & me haſte le poux.

en manuscrit après la mort de Belleau et publiées par ses amis, sans que l'auteur ait eu le temps d'y mettre la dernière main.

Du pied iuſques au chef ie remire ſa grace,
Ie contemple ſes yeux, ie contemple ſa face.
Tout le long de ſon dos ſes cheueux en deux parts
Flotoyent mal-agencez de tous coſtez eſpars,
Deſſous vn front ridé ſe monſtroit l'ouuerture
D'vn grand œil eſcraillé, frangé d'vne ceinture
Teinte en pourpre ſanguin, comme il auient ſouuent
A l'entour de la Lune au leuer d'vn grand vent.
Elle auoit le nez court, la face palliſſante,
D'eſcume & de courroux la léure blanchiſſante.

Puis fait vn cerne en terre auec les doigts, ſe plante au milieu, iette ſur des charbons ardans du ſoufre vierge, de l'hyſope, de la ruë, & vne poignee de laine noire arrachee d'entre les cornes d'vne brebis qu'elle vouloit ſacrifier, puis ſe mouille les yeux & le viſage du ſang d'vn hibou, à fin que les tenebres de la nuit, comme elle diſoit, ne l'empeſchaſſent de voir, à fin auſſi qu'elle ne ſe troublaſt, ou trouuaſt eſpouuantee de la diuerſité des figures eſtranges à l'inuocation des eſprits. Se met vne langue & vn œil de ſerpent dans le ſein, ſe poudre le corps du cœur d'vn lyon, ſeché aux rayons de la Lune, pour auoir commandement ſur les ſerpens, ſur les oiſeaux, & ſur toutes les beſtes ſauuages.

Puis ie la vey mordant d'vne pince enrouillee
Ses ongles tout craſſeux, & toute eſcheuelee
S'oindre le corps de graiſſe & de venin recuit,
Puis va parlant ainſi aux ombres de la nuit :
« O Dieux qui commandez ſous les noires contrees,
Dans le vague de l'air, ſous les ondes vitrees,
Et toy, Lune, qui tiens deſſous vn voile obſcur

Tout ce monde renclos, le ſilence & la peur,
Alors que pour auoir vos lumieres propices,
L'on fait à voſtre honneur des ſecrets ſacrifices,
Trouuez-vous en ce rond, & de charmes ſorciers
Auancez le galop à vos ieunes courſiers.
Haſtez-vous ie vous pry, que ie pouſſe en furie
De tout poinct ce cruel qui tient ma pauure vie
Serue de ſa rigueur, & qui ne daigne pas
Faire pour me cherir tant ſeulement vn pas.
Ie luy feray ſentir la force de mes charmes,
Ie le feray bruſler tout vif dedans ſes larmes
De rage eſpoinçonné, l'eſtreignant de ſi pres
Que s'il ne veut aimer il mourra toſt apres.
Et plus toſt on verra les courantes riuieres
Trainer encontremont leurs humides carrieres,
Ou le ciel auallé plus bas que n'eſt la mer,
Faire place à la terre & de flots eſcumer,
Que ſon ame ne bruſle en ſa froide poitrine,
Comme dedans le feu bruſle ceſte reſine. »

Diſant ces mots, elle iette de la poix reſine dedans le feu, & en parfume vne image de cire vierge qu'elle tenoit en la main gauche. Ceſte image eſtoit eſtroittement lacee par le col de trois cordons de laine, de couleurs differentes : puis tournant trois tours à l'entour du cerne, autant de fois elle piquoit ceſte image, auec vne longue aiguille de cuiure, enſorcelee par la poincte, la part où deuoit eſtre le cœur en ceſte cire, diſant ces vers :

Tout ainſi i'eſpoinçonne & traperſe le cœur
De ce cruel ingrat qui me met en fureur,
L'eſtreignant auſſi fort en l'amoureux martyre
Qu'entre ces lacs courans i'eſtrains fort ceſte cire.

Elle n'eut pas ſi toſt acheué de murmurer ces mots entre ſes dents, que ie voy la Lune changer de couleur, & peu à peu s'abaiſſer, ſe couurant de l'eſpeſſeur d'vne nuë, braſſant, ce me ſembloit, vn orage deſſus ceſte logette, que ie vey peu apres aſſiegee de hurlemens et de cris eſpouuentables. Ce qui me fit retirer plus viſte que le pas dedãs ma petite caſſine, ſurpris de fiéure & de frayeur, pour l'eſtrange aduenture de ces charmes que ie vey tres-volontiers, pour apprendre à mes compagnõs de ſe garder de telles & ſi violentes paſſions.

Aimant trop mieux garder mes brebis camuſettes,
Sur la molle fraiſcheur des herbes nouuellettes,
Que trauailler mon ame & la nuit & le iour,
Languiſſante à iamais ſous les charmes d'Amour.

Voyla le doux fruit que nous recueilliſmes à la faueur de ceſte fraiſche matinee. Ayant pris noſtre petit repas, diſcourant des plus grandes & plus ſouhaitables faueurs de l'Amour, nous diſons que le baiſer bien pris & bien donné eſtoit veritablement vne des plus rares felicitez qui ſe pouuoyẽt remarquer en ce plaiſir, eſtant le vray rafraiſchiſſement de l'ame paſſionnee & eſpriſe de ce feu. Sur ce propos nous liſons des baiſers, mais s'il ſe deſcouure en ces mignardiſes quelque trait dont les chaſtes oreilles ſe pourroyent ſentir offenſees, en cela, s'il leur plaiſt, ils accuſeront les antiques Grecs & Romains, ſur le patron deſquels le tout a eſté façonné & mis en œuure.

SVR LES BAISERS
DE R. BELLEAV,
S. DE SAINTE-MARTHE. (1)

Ie vous baiſe, baiſers, & dans voſtre harmonie
Ie gouſte vne pareille ou plus grande douceur,
Que n'eſtoit celle-là que gouſtoit voſtre auteur,
Quand il vous recueilloit és léures de s'amie.

Mais ie deſireroy que ſa Muſe accomplie
Nous chantaſt le doux bien de ce dernier bon-heur,
Que cherche pour la fin de toute ſon ardeur
Quiconque au feu d'Amour bruſle ſa douce vie.

S'il a receu cet heur, il le doit bien vanter,
S'il ne l'a point receu, il ne peut contenter
Les ſçauans en amours : car vous eſtes paſſage

A autre plus grand bien : et ſelon mon aduis,
Qui vous a pris baiſers, s'il n'a pris d'auantage,
Eſtoit digne de perdre encor ce qu'il a pris.

1. Scevole de Sainte-Marthe n'est pas seulement le grave jurisconsulte; on reconnaît dans ce sonnet l'auteur des *Vers d'amour,* charmant tribut payé par le poète aux mœurs de l'époque.

BAISERS

DE REMY BELLEAV (1)

A NICOLAS HANEQVIN,

SEIGNEVR DV FAY (2).

MOVCHES qui maſſonnez les vouſtes encirees
De vos palais dorez, & qui dés le matin
Volez de mont en mont pour effleurer le thym,
Et ſuçotter des fleurs les odeurs ſauourees :

Dreſſez vos ailerons ſur les léures ſucrees
De ma belle maiſtreſſe, & baiſant ſon tetin
Sur ſa bouche pillez le plus riche butin
Que vous chargeaſtes onc ſur vos ailes dorees.

Là trouuerez vn air embaſmé de ſenteurs,
Vn lac comblé de miel, vne moiſſon d'odeurs :
Mais gardez-vous auſſi des embuſches cruelles.

Car de ſa bouche il ſort vn braſier allumé,
Et de ſouſpirs ardans vn eſcadron armé,
Et pour ce gardez-vous de n'y bruſler vos ailes.

1. Les chantres de l'amour devaient être naturellement en grand honneur à cette cour galante des Valois, et les poètes érotiques de l'antiquité étaient les maîtres dont s'inspiraient ces doctes et charmants esprits. Les Baisers de Belleau sont encore imités de Jean Everard, plus connu sous le nom de Jean Second. Quoique mort à vingt-quatre ans, Jean Second a laissé, sous le nom de *Baisers*, des poésies latines fort légères et partant fort estimées alors.

2. Gentilhomme percheron, de la famille des Hurault de Cheverny. (V. Mémoires de Cheverny.)

QVAND ie preſſe en baiſant ta léure à petits mords,
Vne part de mon ame eſt viuante en la tienne,
Vne part de la tienne eſt viuante en la mienne,
Et vn meſme ſouſpir fait viure nos deux corps.

Mais la tienne s'ennuye & cherche le dehors,
A fin de retrouuer ſa demeure ancienne,
La mienne la veut ſuiure, & delaiſſe la ſienne,
Ainſi pour vous ie ſuis viuant entre les morts.

Et ſi tu n'as au cœur quelque amoureuſe enuie
De venir promptement au ſecours de ma vie,
Ie demeure ſans poux, ſans force & ſans chaleur.

Baiſe-moy donc, maiſtreſſe, & me ſois ſecourable,
Aumoins pour ceſte fois, d'vn baiſer fauorable,
Qui bien-heureux me face en vn ſi beau malheur.

CE begayant parler, ce ſous-ris amoureux,
Cet œil à demi-clos, ces blanchettes perlettes,
Ce coral ſouſpirant, ces roſes vermeillettes
Me font en vous baiſant deuenir langoureux.

Puis verſant doucement ce doux miel ſauoureux,
Qui coule à petits flots de vos léures pourprettes
Sur ma langue, qui ſent les rencontres ſecrettes
Des poinctes de la voſtre, hé que ie ſuis heureux!

Ou ſoit que ie t'embraſſe, ou ſoit que ie ſuçotte
Le petit bout moiteux de ta langue mignotte,
Qui vient en couleurant dedans moy s'eſlancer,

Ou ſoit que ie m'enyure en ton haleine douce,
Ie ſens vne douceur qui me pouſſe & repouſſe,
Tirant mon ame à ſoy, & me fait treſpaſſer.

HA! que i'aime à ſentir les poinctes ſerpentines
Errantes çà & là, de coſté, de trauers,
D'vne langue qui flotte entre les rancs ouuers
De roſes, de cryſtal, & de perlettes fines!

Hà! que i'aime à ſucer ces paroles diuines,
Riches d'vn beau langage & de propos diuers!
Hà! que i'aime à baiſer ces tetons deſcouuers,
Et voir ce poil frizé d'ondoyantes creſpines!

I'aime bien tout cela : mais ſurtout ie me meurs,
Quand en baiſant ie voy les poignantes ardeurs
De cet œil amoureux, qui du mien s'eſt fait maiſtre,

Quand en baiſant ie tire vne moite liqueur,
Quand en baiſant i'aſpire vne tiede chaleur,
Qui me rend malheureux, & me plaiſt bien de l'eſtre.

QVAND ie baiſe tes yeux, ie ſens de toutes parts
La fleur de l'Oranger, la fleur de l'Aubeſpine,
Le Thym, le Poulliot, & la Roſe aiglantine,
La Framboiſe, la Fraiſe, et les fleurons de Mars :

Mais quand en me baiſant douce tu me depars
Les ſouſpirs deſrobez de ta blanche poitrine,
Le iarçon tremblottant de ta léure poupine,
Et l'air entrecoupé de petits mots mignars,

Ie quitte, dedaigneux, les tables plus friandes
De la bouche des Dieux, ie quitte leurs viandes,
Le Nectar, l'Ambroiſie, & la Manne & le Miel :

Ie les quitte vrayment, & la troupe immortelle
Ores me commandaſt de manger auec elle :
Car ſans toy ie ne veux commander dans le Ciel.

QVAND ie vay recueillant deſſus tes léures douces
Vn baiſer moite & glout,
Quand ta langue & la mienne à pètites ſecouſſes
Frayent bout contre bout,
Ceſte humeur deuient glere, & ſe prend, & ſe caille,
Pour faire vn petit corps,
Ie le ſens qui deſia nuit & iour me trauaille
De mille et mille morts.
Le corps que ie conçoy en ces douces eſtreintes
Eſt un monſtre nouueau,
Car gros ie ſens bouger en mes coſtes enceintes
Vn ieune enfant oiſeau.
Ie ſens des traits aigus, & des ailes bruyantes
Qui me battent le flanc,
Ie ſens le bout d'vn arc & des flammes ardantes
Qui m'eſchauffent le ſang.
Ie croy que c'eſt Amour qui ſe germe en ma bouche
De ceſte douce humeur :
C'eſt luy, ie le ſens bien, car il fait eſcarmouche
Au rempart de mon cœur.
Et conçoy tout ainſi par ta bouche (ma vie)
Qu'on dit, par le baiſer,
Sur le ſable recuit des deſerts de Libye,
La Vipere s'enfler.
Mais ie crains que ce Dieu cherchant nouuelle iſſue,
Au lieu de me guarir,
Ainſi que la Vipere en naiſſant ne me tue,
Et me face mourir.

IE n'en mentiray point, quand ce baiſer ie pris
Sur les bords rougiſſans de ceſte léure tendre,
Ie reſtay ſi tranſi que ie ne puis apprendre
De quels liens charmez furent lors mes eſprits.

A-t-il point quelque feu qui m'ait le cœur eſpris
Pour le faire bruſler et le reduire en cendre?
Non, car ie ſens vn froid dedans mon corps s'épandre,
Qui traiſtre et deſloyal en baiſant m'a ſurpris.

Eſt-ce point de ſes yeux quelque ialouſe enuie
Qui m'a de ſes attraits ainſi l'ame rauie,
Et detrempé le cœur de l'aigreur que ie ſens?

Ouy : car en ſuçottant le miel deſſus ſa bouche,
I'ay veu, & m'en ſouuiens, vne œillade farouche
Qui de-ſes traits aigus a deſrobé mes ſens.

LORS que pour vous baiſer ie m'approche de vous,
En ſouſpirant, mon ame à ſecrettes emblees
S'eſcoule hors de moy, ſur vos léures comblees
D'vn Nectar dont les Dieux meſmes ſeroyent ialoux.

Puis quand elle s'eſt peuë en ce breuuage doux,
Et la mienne & la voſtre enſemble ſont meſlees,
Tout auſſi toſt ie ſens les forces eſcoulees
De mon corps affoibly qui demeure ſans poux.

Que feras-tu, chetif? qu'en dites-vous, ma vie?
C'eſt par voſtre douceur qu'elle a touſiours fuiuie,
Que ſon corps eſt reſté de ſes membres perclus.

Hà! changez ce baiſer : hà! changez-le, maiſtreſſe,
Changez-l', ou dans vos bras mon ame ie vous laiſſe.
Non, ne le changez pas, mais ne m'en donnez plus.

HA! ne me baiſez plus, mignonne, ie me meurs,
Voſtre langue à ce coup a mon ame rauie :
Adieu doncques mon ame, adieu doncques ma vie,
Ces ſouſpirs de ma mort ſoyent les auant-coureurs.

Puiſqu'il conuient mourir entre tant de douceurs
Confites de Nectar, de Miel, & d'Ambroiſie,
Mourez, l'enfant Amour à mourir vous conuie :
Qui voudroit dedaigner ſes tant douces faueurs?

Mais voyez, ie vous pry, la noble architecture
Et le marbre animé de voſtre ſepulture
Où ſerez pour iamais, c'eſt le temple d'vn Dieu.

Ce n'eſt rien que coral, que blanchettes perlettes,
Que baſme, que parfum, que roſes vermeillettes.
Mon Dieu, qu'il eſt heureux qui meurt en ſi beau lieu!

HA! doux baiſer, fils aiſné de la Roſe
Qui déroba de la playe d'Adon
Le teint vermeil, & prit de Cupidon
Le doux parfum dans ſa léure decloſe.

Hà! doux baiſer, où la grace repoſe
De mon plaiſir, baiſer le ſeul brandon
Qui fit ardoir l'amoureuſe Didon,
Lors qu'elle fut dans la cauerne encloſe.

Ie ſçay fort bien que baiſer ſes beaux yeux
Eſt vn plaiſir qui n'appartient qu'aux Dieux,
Mais approcher ceſte bouche diuine,

Ie ne ſçay rien pour le confeſſer mieux,
Ou ſoit en terre, ou ſoit dedans les cieux,
Qu'on peut iuger d'vn tel bien aſſez digne.

En m'eſgayant vn ſoir ſur le petit riuage
De mon fleuue argentin, mon Deſir, i'apperceu
Volleter dedans l'air deux petits traits de feu
Qui me ſembloyent trainer quelque ſuitte d'orage.

Ie m'arreſte tout court pour iuger ce preſage,
Sans me troubler en rien, ne me ſentir eſmeu :
Mais ſoudain ie les voy s'approcher peu à peu
Pour me couurir le chef, les yeux & le viſage.

Puis entr'ouurant la bouche, & voulant m'efforcer
A fin d'auoir ſecours, ils viennent s'eſlancer
Au profond de mon ame, où ils font reſidence.

Alors ie ſenty bien que ces feux allumez
Eſtoyent de ma Catin les ſouſpirs animez,
Dont elle auoit promis conſoler mon abſence.

Quand eſperdu ie voy les beaux yeux de ma Dame,
Ie ne voy rien çà bas que i'eſtime plus cher
Que les baiſer, les voir, & les pouuoir toucher,
Et tirer de leurs rais quelque gentille flame.

Quand ie voy ſon tetin, ie ſens partir mon ame
Errante çà & là, à fin de l'approcher :
Quand ie voy ſon beau front, ie deuiens vn rocher,
Et ſous ſa blanche main tout craintif ie me paſme.

Mais quand ie ſens de pres la celeſte roſee
Deſſus le fin coral de ſa léure arroſee,
Et l'air de ſes ſouſpirs, ie demeure tranſi.

Bien eſt vray que ſon œil en cent corps me tranſmue,
Le tetin & la main, mais la bouche me tue,
Et douce en la baiſant me fait reuiure auſſi.

HA! vous refuez, Catin, ſus auant que l'on vienne,
Et d'vn baiſer doré qu'on tire doucement
Mon ame chancelante, à fin que promptement
Par eſchange gentil ie me paiſſe en la tienne.

Sus donc embraſſe-moy, mignonne, qu'on me tienne
La bouche ſur la bouche, & la dent ſur la dent,
Puis l'entrouurant vn peu, darde legerement
Vn petit trait de bouche en pourſuiuant la mienne.

Tout ainſi que l'on voit ſur le Printemps nouueau,
Dans le trou d'vn rocher, le petit couleureau
Suiure le moucheron de ſa langue doublee :

Puis me ſerre auſſi fort que ſerrément ſe ioint
L'Huiſtre dans ſon eſcaille. Ainſi l'ame ſe poind
Et fait dans noſtre bouche vne douce meſlee.

QVE ie te crains, Catin, car ce petit archer
Enfonçant l'autre iour ſon arc pres de l'oreille,
Tout auſſi toſt qu'il veit la beauté non pareille
De tes yeux languiſſans, ne peut onc deſcocher.

Il veit ta grace belle, il veit ton beau marcher,
Ta taille, ton tetin, & la rare merveille
Du coral ſouſpirant de ta bouche vermeille,
Où ſoudain il s'eſlance, à fin de s'y cacher.

Il la baiſe cent fois, & en cent mille ſortes
Parfumant ces baiſers des odeurs que tu portes,
Iurant de n'adoucir tes cruelles rigueurs.

Et c'eſt pourquoy, mon cœur, vous eſtes ſi cruelle,
Si dure, ſi faſcheuſe, & ſi douce & ſi belle,
Et pourquoy voſtre bouche eſt ſi pleine d'odeurs.

N'EST-CE grand cas qu'vn ſeul trait de ſes yeux,
Vn ſeul mouuoir, vne ſeule eſtincelle
Me fait bruſler d'vne flamme cruelle,
Et le bruſler m'eſt doux & gracieux?

N'eſt-ce grand cas qu'vn creſpe induſtrieux
A petits nœuds, vne blonde cordelle,
Me tient lié d'vne douce cautelle,
Et le lien m'eſt mal delicieux?

N'eſt-ce grand cas qu'vne bouche emperlee
En me baiſant a mon ame affolee,
Et court apres en la voulant cherir,

Et me plaiſt fort de demeurer ſans ame?
Ainſi m'eſt doux de bruſler de ſa flame,
Eſtre en ſes lacs, & en baiſant mourir.

QVI n'a veu quelquefois au leuer du Soleil,
Lors qu'il ramene au ciel ſa charrette doree,
Vn beau matin de may, ſur la roſe pourpree
Vne fraiſche blancheur ſous vn beau teint vermeil,

Vienne voir ma maiſtreſſe, alors que le ſommeil
Luy tient les yeux fermez, & la bouche ſerree:
Il verra d'un beau teint ſa face coloree,
Qui n'a, & qui n'eut onc au monde ſon pareil.

Il verra tout autour les Amours & les Graces,
Les faueurs, les rigueurs, les douceurs, les audaces,
Les Zephyrs tremblottans dans ſes creſpes cheueux.

Mais las! faites, ô Dieux, s'autre que moy l'approche,
Que ſa bouche terniſſe, & deuienne de roche:
Non, ne le faites pas: ſi, faites, ie le veux.

MAIS las! où volez-vous, belles blondes auettes,
Et trauaillez ſi loin vos creſpes ailerons,
Pour ſuçoter le miel à petits becs larrons,
A fin de le muſſer en vos tendres cuiſſettes?

Venez auecques moy, venez mes doucelettes,
Sur la bouche à ma dame, & de vos piquerons
Gardez bien d'offenſer les deux riches tendrons,
Rougiſſans ſur les bors de ſes léures mollettes.

Plus ne vous faut cercher la fleurante moiſſon
Sur les croupes d'Hymette, icy d'autre façon
Emplirez en tout temps vos ruchettes eſcloſes.

Car en ſa bouche naiſt vn printemps odoreux,
Vne fraiſche roſee, vn Zephyr amoureux,
Dont fleuriſſent les lys, les œillets & les roſes.

VENVS voyant vn iour peintes en vn tableau
Les léures de Catin, elle deuient honteuſe,
Baiſſe l'œil contre-bas, & toute vergongneuſe
De pleurs trempe ſon voile & ſon viſage beau.

Elle appelle ſon fils & le ieune troupeau
Des Graces & des Ieux, & ſe plaint dedaigneuſe
D'auoir eu des beautez la palme glorieuſe,
Et ſe voir maintenant vaincue d'vn pinceau.

Hà! peintre trop gentil, qui troubles la poitrine
De ſouſpirs, & de pleurs les beaux yeux de Cyprine,
Sous le mort contrefait de ces trompeux appas.

Et quoy? s'elle voyoit de la peinture viue
La bouche ſouſpirante & la grace naïfue,
S'elle pouuoit mourir ne mourroit-elle pas?

DEs mouchettes à miel les vnes vont aux fleurs,
Les autres vont lechant les perlettes rofines
Des larmes de Narciſſe, & les gommes ambrines,
A fin de les confire en celeſtes liqueurs :

Les vnes ſeulement y ſont pour les honneurs,
Et pour y deſcharger les fleurantes rapines
De l'eſſaim trauaillé, & pendre en leurs caſſines
Le lambris cannellé de cire & de ſenteurs.

Tout ainſi peut-on voir la Cyprine doree
Meſnager le butin en la bouche ſucree
De ma belle maiſtreſſe, à fin de l'embaſmer :

Amour y fait le miel, les Graces le diſtillent
En humides baiſers, puis les Zephyrs les pillent
Et en font des ſouſpirs qui parfument noſtre air.

MAIS que dois-ie eſperer de toy, ma douce Amie ?
Mais que dois-ie eſperer de toy, mon cher ſoucy,
Quand ie ne puis auoir ſeulement le mercy
De tirer un baiſer de ta bouche, ma vie ?

Ou ſi i'en tire vn ſeul, c'eſt qu'il te vient enuie
D'en careſſer vn autre, & vrayment c'eſt ainſi
Qu'on abuſe aiſément vn pauure cœur tranſi
Des yeux traiſtres & fins d'vne douce ennemie.

Oncques ie ne baiſay tes léures enſucrees,
Que ie n'euſſe tes yeux d'œillades eſgarees,
Et de regards troublez coniurez contre moy.

Si tu es quelquefois en ta face riante,
Ce n'eſt que par acquit, ie n'y pers que l'attente.
Que puis-ie donc attendre ou eſperer de toy ?

Ie te coniure, Amour, par les traits que tu portes,
Par le flambeau doré que tu tiens en ta main,
Par le voile ſacré qui couure ton beau ſein,
Ton viſage, tes yeux, & tes ruſes accortes.

Ie te coniure, Amour, par les puiſſances fortes
De ce grand Ciel ton pere, & par le ris humain
De Cyprine ta mere, à dire le deſſein
De celle qui me tue en mille & mille ſortes.

Ie n'ay que deſplaiſir de ſon viſage doux,
Ie n'ay rien que plaiſir de ſon aigre courroux,
Et me baiſe touſiours quand elle eſt en colere.

S'elle eſt en ſon beau iour, ell' ne tourneroit pas,
Fuſſé-ie Cupidon, ny les yeux, ny les pas.
De telles paſſions que faut-il que i'eſpere?

Mon ame, tu te pers & t'enfuis eſgaree
Sur la bouche vermeille à ma belle maiſtreſſe,
C'eſt là, ie le ſçay bien : car elle eſt ton hoſteſſe,
Et mieux en autre lieu ne peux eſtre aſſeuree.

Tu ſçais bien le chemin, eſtant fort couſtumiere
D'y faire ta retraitte : & quoy? ſi la cruelle
Ne te vouloit loger ny receuoir chez elle,
Te fuyant, te chaſſant ainſi qu'vne eſtrangere?

Ie t'irois rechercher : mais vn corps qui n'eſt ioint
A l'ame, ne ſent rien & ne chemine point :
Mais ce qui reſte encor de vif & d'amoureux,

Et deuſt-il en mourir, iroit pour le ſauuer :
Et crains qu'il ne ſe perde en la voulant trouuer,
Mais ſi c'eſt ſur ſa bouche, hé! que ie ſuis heureux!

HA, ie vous tiens, Catin, c'eſt vous que ie demande.
Fuyarde, dedaigneuſe, eſt-ce donc la façon
De s'eſchapper de moy? Hà, vous payrez rançon,
Vrayment vous la payrez auant que ie vous rende.

Ou me laiſſez becquer ceſte amorce friande,
Ceſte léure ſucree, ainſi que le poiſſon
Mordillant, fretillant autour de l'hameçon,
Deuore ſes appas d'vne bouche gourmande.

Ie la veux becqueter, ſuçotter, engloutir,
Et ſi veux qu'elle ſente, auant que de partir,
D'vn petit trait de dent l'atteinte vengereſſe.

Hà! vous pleurez, mon cœur, ſi ne cuidois-ie pas,
Doucement enyuré entre ſi doux appas,
Non, ie ne cuidois pas vous offenſer, maiſtreſſe.

IE puiſſe donc mourir promptement deuant toy,
Catin, s'en te baiſant ma pauure ame eſcoulee
Entre les deux coraulx de ta bouche emperlee,
Preſque n'a prins congé de ſon hoſte & de moy.

Ie puiſſe donc mourir, mon cœur, ſi ie ne croy
Que vous ne reteniez mon ame enſorcelee,
Car la voſtre en baiſant a fait vne meſlee,
A fin de la ſurprendre & la tirer à ſoy.

Ie puiſſe donc mourir deuant voſtre preſence,
Si ie ſçay que ie fais, ſi ie ſçay que ie penſe,
Tant ie ſuis enyuré d'amoureuſes douceurs :

Et ſi i'approche encor ceſte bouche mignarde,
A fin d'eſcarmoucher ceſte langue fuyarde,
Ie puiſſe donc mourir s'en baiſant ie ne meurs.

MA fillette, ma ſœur, mon cœur, ma ialouſie,
Ma ioye, mon ſoucy, mon heur & mon malheur,
De mon chaſte vouloir & la perle & la fleur,
Qui porte' en tes beaux yeux & ma mort & ma vie,

Ie languis, ie me meurs, ſi vous n'auez enuie
De me donner ſecours par la douce faueur
D'vn doux baiſer, confit en la celeſte humeur
Qui coule en la preſſant de ta bouche, m'amie.

Ie finiray mes iours, car i'aime tant ces yeux,
Ces roſes, ces œillets, ces ſous-ris gracieux,
Et ſur tout voſtre ſein & voſtre léure tendre,

Que ſi pour me guarir ie ne reçoy de vous
Vn humide baiſer ſous vn viſage doux,
Vous verrez toſt reduit mon pauure cœur en cendre.

HA, ie vous pry, mes yeux, ſoyez-moy ſi courtois
De me fournir de pleurs, n'eſpargnez la fontaine
Qui ne tarit iamais de l'humeur de ma peine,
Soyez-m'en liberaux, aumoins à ceſte fois!

Ie ſens vne douleur qui m'eſloupe la voix,
Qui me glace le ſang & retient mon haleine,
Ie voy deſia la mort cruelle qui me mene
Où les ſimples bergers ſont grands comme les roys.

Ceſte douleur me vient d'vne ialouſe enuie
Que i'ay de voir, abſent, les graces de ma vie
Auant que de mourir, & de baiſer encor

L'yuoire blanchiſſant de ſa chaſte poitrine,
De voir ſes yeux, ſa main, & ſa marche diuine,
Puis en baiſant mourir deſſus ſes léures d'or.

Ie diſois, ma Catin, mon Dieu que ie vous baiſe!
Ie ne veux rien de vous ſinon le ſeul baiſer :
C'eſt bien peu de faueur, mais il peut appaiſer
L'ardeur qui me conſomme en l'amoureuſe braiſe.

Soudain vinſtes à moy, & moy ie treſſaus d'aiſe,
Eſperant ce bon-heur de vous pouuoir baiſer,
Et puis en vous baiſant de pouuoir deuiſer
Du doux mal qui me plaiſt & me tient en malaiſe.

Mais las! que fiſtes-vous? vous vinſtes ſeulement
D'vn petit bout de léure approcher doucement
Les deux bords languiſſans de la mienne alteree.

Quoy? eſt-ce là baiſer, dites-moy, mon Deſir?
Non, mais c'eſt me laiſſer, ſous ombre d'vn plaiſir,
Le regret importun d'vne ioye eſperee.

Tovt ainſi que l'on voit vne couple accouplee
De ieunes coulombeaux deſſus vn ruiſſelet
Se baiſer tour-à-tour, d'vn bec mignardelet,
Iargonnant, fretillant d'une gorgette enflee :

Tout ainſi ie baiſois ceſte bouche emperlee,
Ces roſes, ces œillets, ce coral vermeillet,
Tirant & repouſſant vn ſouſpir doucelet,
Dont fut preſque mon ame en ſa bouche eſſoufflee.

Mais las! on dit bien vray que l'amoureux plaiſir
A touſiours à la queue vn nouueau deſplaiſir,
Car apres ce baiſer vn adieu me contente.

Alors ie cogneu bien que le bec compagnon
Souuent trompe en baiſant le pigeonneau mignon,
Le repaiſſant en fin d'vne trompeuſe attente.

Ie meure, mon Deſir, ſi ce parler accort,
Ce baiſer moite & ſec, ceſte bouche enyuree
Des odeurs d'vn printemps & de manne ſucree,
Ne m'ont fait en baiſant compagnon de la mort.

Ie meure, mon Deſir, s'ils n'ont rauy ſi fort
Et ſi fort trauaillé ma pauure ame alteree,
Que, folle de plaiſir, elle fuit eſgaree,
Cerchant à ſon malheur quelque heureux reconfort.

Ie meure, mon Deſir, ſi ce baiſer mignon,
Ce baiſer moite & ſec, ce baiſer compagnon
De ſouſpirs embaſmez, ne rend tout ce qu'il emble.

Car s'il me ſuce l'ame, ou le ſang, ou l'humeur,
Soudain me la redonne, & me rend ma chaleur,
Et par vn doux ſouſpir tous ſes larcins enſemble.

Si tu veux que ie meure entre tes bras, m'amie,
Trouſſe l'eſcarlatin de ton beau peliſſon,
Puis me baiſe & me preſſe & nous entrelaſſon,
Comme autour des ormeaux le lierre ſe plie.

Deſgraffe ce colet, m'amour, que ie manie
De ton ſein blanchiſſant le petit mont beſſon :
Puis me baiſe & me preſſe, & me tien de façon
Que le plaiſir commun nous enyure, ma vie.

L'vn va cerchant la mort aux flancs d'vne muraille,
En eſcarmouche, en garde, en aſſaut, en bataille,
Pour acheter vn nom qu'on ſurnomme l'honneur :

Mais moy ie veux mourir ſur tes léures, maiſtreſſe,
C'eſt ma gloire, mon heur, mon threſor, ma richeſſe,
Car i'ay logé ma vie en ta bouche, mon Cœur.

Embraſſe-moy, mon Cœur, baiſe-moy, ie t'en prie,
Preſſe-moy, ſerre-moy, à ce coup ie me meurs,
Mais ne me laiſſe pas en ces douces chaleurs :
Car c'eſt à ceſte fois que ie te pers, ma vie.

Mon amy, ie me meurs, & mon ame aſſouuie
D'amour, de paſſions, de plaiſirs, de douceurs,
S'enfuit, ſe perd, s'eſcoule, & va loger ailleurs,
Car ce baiſer larron me l'a vrayment rauie.

Ie paſme, mon amy, mon amy, ie ſuis morte.
Hé! ne me baiſez plus, aumoins en ceſte ſorte,
C'eſt ta bouche, mon Cœur, qui m'auance ma mort.

Oſte-la donc, m'amour, oſte-la, ie me paſme,
Oſte-la, mon amy, oſte-la, ma chere ame,
Ou me laiſſe mourir en ce plaiſant effort.

Ie vey, n'a pas long temps, le portrait ſi bien fait
Et ſi bien retiré de ma fiere aduenture,
Son viſage ſi beau, que la gente nature
Pour y prendre plaiſir en feroit vn plus laid.

Ie vey ce front, ce poil ſi tres-bien contrefait,
Cet œil ſi bien rendu, qu'en ſa morte poincture
Il me faiſoit trembler de ſa feinte peinture,
Ne luy reſtant que l'ame à fin d'eſtre parfait.

Mais que m'en aduint-il? ô eſtrange infortune!
Pendant qu'en ce tableau ſa bouche i'importune
De cent baiſers mignards qui couuoyẽt en mon cœur,

Pendant que ie ſoufflois en mille & mille ſortes
Et la glace & le feu deſſus ſes léures mortes,
Ie les vey ramollir & changer de couleur.

APPROCHE-TOY, Catin, & me baiſe en la bouche,
Approche-toy, m'amour, & viens aupres de moy.
Hé! ſeras-tu touſiours & ſans ſçauoir pourquoy,
M'amour, à ton amy & cruelle & farouche?

Si l'amour que tu dois à ce beau nom te touche,
Ou ſi quelque pitié ſe loge dedans toy,
Approche-toy, m'amour, autrement ie me voy
Seicher deuant tes yeux comme vne vieille ſouche.

Monſtre-moy donc, Catin, ces roſes, ce cryſtal,
Que ie ſuce & reſuce, & baiſe le coral
De ta léure ſucree : ainſi que la ſangſuë

Qui ſe colle & ſe pend au iarret du peſcheur,
Suce tant, qu'enyuree & de ſang & d'humeur,
Tombe morte en ſuçant, & en viuant ſe tuë.

MON Dieu, retirez-vous, retirez-vous, friande,
Dedans voſtre rampart, ſans plus liurer l'aſſaut
A ce pauure chetif, à qui le cœur defaut,
Et qui rien que la mort pour ſecours ne demande.

Il n'eſt ia de beſoin que plus il ſe defende :
Hà! vous l'auez ſurprins, ouy, traiſtreſſe, en ſurſaut,
Et tellement ſurprins, que maintenant il faut
Que mort sur voſtre bouche en vous baiſant ſe rende.

Mais auant que mourir, ie te ſupply, mon cueur,
Verſe encor vn petit de la douce liqueur
Qui s'eſcoule en preſſant de ta léure iumelle :

Puis me donne vn ſouſpir, & darde doucement
Vn petit trait de langue aſſez legerement,
Ainſi mourant, ma mort ne peut eſtre que belle.

N'oyant plus les diſcours diſcourus chaſtement
De mon chaſte Deſir, ne voyant plus ſa grace,
Ne baiſant plus ſa main, ſa bouche ny ſa face,
Ie deuiens ſourd, muet, & pers le ſentiment.

Moy-meſme ie me pers, cerchant allegement
Au mal qui me tourmente, & ſi ne trouue place,
Ruiſſeau, riue, canton, ny lieu qui ne me braſſe
Malheur deſſus malheur, & tourment ſur tourment.

Doncques eſtant banny de l'heureuſe preſence
De ma chaſte Catin, i'ay perdu l'eſperance
Qui douce m'allaitoit en ſi iuſte deuoir.

Las! i'ay bien plus perdu, car te perdant, ma vie,
I'ay perdu, malheureux, par ne ſçay quelle enuie,
Le parler, le ſentir, le toucher & le voir.

VERS SENAIRES IAMBIQVES.

Qvand ſur ta léure douce à plat ie vay ſuçant
L'ambroſine douceur qui mon ame ẽpoiſonne,
Au ciel ie penſe eſtre fait alors vn demy-Dieu,
Ou quelque image plus diuin, ſi plus ſe peut.
Mais ceſte douceur tu detrempes ſi ſoudain
De fiel, & d'aigreur, & de poiſon ſi cruel,
Que moy qui viuois comme Dieu, content & grand,
Miſerable, chetif, triſte, penſif, langoureux
Ie deuiens : le pis eſt que ce mal m'entre ſi auant
Au cœur, que mes ſens & le plus chaud de ma vie,
Vaincus de douleur, ſont en eſtrange accident
De mort, la fiéure en moy ſecrettement coulant,
Qui court deſſeichant & minant mon pauure corps,
Et tellement me poind, que douce m'eſt la mort,
Santé fureur extreme, & l'aigre doux amer.

O doux baiſer colombin,
Poupin, ſucrin, tourterin,
Qui ſur ces léures decloſes
Vas preſſottant, fleurottant,
Mignottant & ſuçottant,
L'œillet, le lys & les roſes.

Ces menus ſouſpirs larrons,
Ont tiré ſur les fleurons
De ſa bouche tendre & molle
Mon ame, qui de plaiſir
Soule, ne voudroit choiſir
Autre lieu tant elle eſt folle.

Mais, baiſer, ſi tu voulois
M'arroſer vne autre fois
De ceſte humeur familiere,
Ie ſuis ſeur qu'au gré d'Amour,
Bien toſt ſeroit de retour
En ſa demeure premiere.

LAISSERAY-IE tes yeux, d'Amour la douce proye,
Ne butinant rien d'eux, qu'vne piqueure au flanc,
Comme cil qui nauré laiſſe perdre ſon ſang,
Ne voulant, furieux, qu'on luy bande ſa playe!

Mais cerchant guariſon ſi faut-il que i'eſſaye
S'il eſt vray ce qu'on dit, que le coup ſe reprend
Retaſté de l'autheur, & que l'Amour apprend
De Telephe à guarir le mal dont il nous paye.

Doncques ſuyuant ta grace, humble & deuotieux,
Ie te donne, maiſtreſſe, & ma vie & mes yeux,
Imitant le Paſteur qui porte vne couronne

Pour mettre au frõt des Dieux haut en marbre eſleuez:
Mais ſe trouuant petit, la met deuant leurs piez,
Excuſant ſon defaut d'vne volonté bonne.

NAVRÉ de vos beaux yeux, ie traine languiſſant,
Sec, eƈtique & perclus, les trames de ma vie,
Et viuottant ainſi, ie n'ay pourtant enuie
Mettre fin au malheur, qui me va puniſſant.

Car la fiéure me plaiſt, & me va guariſſant
Le mal qui n'eſt ſanté, mais ce qui plus m'ennuye
Eſt le contentement, dont mon ame aſſouuie
De ſon propre malheur ſe va touſiours paiſſant.

Sous les liens d'Amour ie trouue ma franchiſe,
En priſon liberté, ſous le feu qui s'attiſe
A l'entour de mon ame vn refraiſchiſſement.

Ainſi le bon Socrate en ſes malheurs extremes,
Ayant les fers aux piez, trouuoit ſous ſes fers meſmes
Pour flatter ſon malheur vn doux chatouillement.

VN feu prompt & ſubtil ſort des yeux de ma Dame,
Qui m'altere le ſang, & me rend furieux :
Vn creſpe d'or frizé volle autour de ſes yeux,
Qui preſſe de cent nœuds eſtroittement mon ame.

O gracieux lien, ô doux feu qui m'enflamme!
Par vos ſaintes faueurs ie languis bien-heureux,
Et me plaiſt de languir en ces lacs amoureux,
Et bruſler eſchauffé d'vne ſi douce flamme.

Mais ſi tu veux, mon Cœur, promptement appaiſer
Ce feu gourmand & vif, il ne faut qu'vn baiſer,
Et non pas vn baiſer qui l'ame point ne touche,

Mais vn baiſer mignard, long, humide & ſucré :
Hà Dieux! ce ſeroit trop, eſtre en ce poil doré,
Bruſler de ſes beaux yeux, & iouïr de ſa bouche.

AVTANT que de vos yeux ſe pouſſent de regards,
Autant de traits aigus s'ancrent dedãs mon ame,
Et le moins aceré ſi tres-auant l'entame,
Que ie meurs en langueur, nauré de toutes parts.

Yeux trempez de rigueur & chaſtement mignars,
Vous auez de ce Dieu & les traits & la flamme,
Mais gardez-vous auſſi que vous-meſme il n'enflamme,
Mirant en ce cryſtal vos beaux rayons eſpars.

C'eſt vn Dieu fin & caut, traiſtre & plein de vẽgeance,
Si vous le dedaignez, gardez qu'il ne s'eſlance
Luy-meſme dedans vous par ce miroir trompeur,

Et que ce beau cryſtal ne ſoit ce cryſtal meſme,
Dont Narciſſe bruſlant de l'amour de ſoy-meſme,
Eſchangea ſon beau corps en vne belle fleur.

AINSI que le berger voyant vn grand orage
Se braſſer dedans l'air, retire ſon troupeau,
Ainſi ie fuis le trouble, & le tourment nouueau
Où le deſir me pouſſe, & l'amoureuſe rage.

Mais tant plus ie le fuy, plus vn eſpais nuage
De penſers orageux me trouble le cerueau :
Plus ie cerche le port, plus mon freſle bateau
Retombe à la mercy d'vn impiteux naufrage.

Mais ſi par tes beaux yeux ie recognois le port,
Et me puis retirer du peril de la mort,
Il n'y aura paroy, ny table où ie ne dreſſe,

Où ie n'engraue l'heur, la trefue & le repos
Que i'auray de l'Amour, nourriſſant dans mes os
Vn heureux ſouuenir de tes graces, maiſtreſſe.

YEVX, hoſtes de mon ame, & les gardes fidelles
D'Amour deualizé de flammes & de dards,
Mais maintenant armé des amoureux regards
Qu'il prend des feux ardans de vos chaſtes prunelles!

Yeux, où naiſſent d'Amour les viues eſtincelles
Qui font que ie languis, que ie ſeiche, & que i'ars!
O ſauoureux baiſer, ô bouche qui depars
Vne moiſſon de fleurs de tes léures iumelles!

O cheueux gredillez en menus creſpillons,
Des Zephyrs gracieux les doux euantillons!
O main, le vray ſupport & ſecours de ma vie!

Si ie puis quelque iour deſcouurir le threſor
Caché ſous ſes beaux yeux & ſous ſes treſſes d'or,
Sur le nectar des Dieux ie n'auray plus d'enuie.

MON cœur s'alla camper dedãs vos yeux, maiſtreſſe,
Cuidant ſe ramparer contre les traits d'Amour,
Pauure mal-auiſé qui choiſit vn ſeiour
Où depuis ne receut que malheur & deſtreſſe.

Il auoit pris ce lieu pour vne fortereſſe,
Mais ce ſoldat ruſé, tout ainſi qu'vn autour
L'empiete, le rauit, luy fait perdre le iour,
Le tenant priſonnier ſous ſa main pillereſſe.

Il prit doncques mon cœur, & ne le viſtes pas,
Ne ſçachant que vos yeux confits de doux appas
Le vindrent ſuborner iuſques dedans mes coſtes.

Apprenez donc, maiſtreſſe, à loger la pitié,
Apprenez à vos yeux n'vſer de cruauté,
Et qu'ils traittẽt, humains, plus doucemẽt leurs hoſtes.

I'estois aueugle, Amour, mal-appris, mal-adeſtre,
Mais ton flambeau ſorcier me deſſilla les yeux,
Me fit voir & ſentir vn threſor precieux
De graces, que ſans toy ie ne pouuois cognoiſtre.

Le threſor que ie vey auſſi toſt me fit eſtre
Eſueillé, prompt, accort, courtois & gracieux :
Ores plus ie le voy, plus i'en ſuis amoureux,
Et ne puis, affamé, à ſouhait m'en repaiſtre.

Mais que me ſert, Amour, d'auoir les yeux ouverts?
Plus ie voy, plus ie bruſle, & plus ſont deſcouuerts
Les maux que ie reçoy, moins ce feu diminuë,

Plus ie vy d'eſperance, & plus le deſeſpoir
Retranche mes penſers : que me ſert donc le voir,
Si le feu qui m'eſclaire eſt celuy qui me tuë?

Tv m'as creué les yeux, ie le confeſſe, Amour,
Et ta main delicate a ſillé mes paupieres,
Car depuis que ie vey les celeſtes lumieres
De celle en qui ie vis, ie perdy le beau iour.

Depuis dedans mon ame ont touſiours fait ſeiour
L'eſperance & la peur, & tes ailes courrieres,
Ton voile, ton flambeau, & tes fleches meurdrieres
M'ont troublé le cerueau, fait ignorant & ſourd.

Chaſſe, ie te ſupply, chaſſe, Amour, ceſte nuë
Qui flotte ſur mon chef & me couure la veuë,
C'eſt ton voile pipeur qui traiſtre me ſeduit.

Va en Gnide ou Paphon abuſer l'innocence,
Toy qui remets les vieux en leur premiere enfance,
Et fais ſemblable à toy celuy qui plus te fuit.

I'AVOIS n'a pas long-temps fait eſclaue mon cueur,
Pour ſeruir les beautez d'vne gẽte maiſtreſſe,
Eſperant que le temps, l'amour & la careſſe
De mon loyal ſeruice, adouciſt ſa rigueur.

En ſeruant i'eſperois, mais vn eſpoir trompeur
Par vne douce amorce a pipé ma ieuneſſe,
N'ayant en fin receu que trauail & triſteſſe
Pour toute recompenſe & toute autre faueur.

Laſſé de ſupporter ce trop faſcheux martyre,
Cerchant nouueau party, content ie me retire
Sans plus rien eſperer d'elle ny de ſes yeux,

Fuyant la cruauté de ceſte fiere amante,
Ainſi que le Nocher ſauué de la tourmente,
Se trouuant ſur le port, fuit les rocs eſcumeux.

SVR VN CHIFFRE. AV SEIGNEVR DE NOGENT.

LE Chiffre à ce beau nom, que ſi ſouuent ie baiſe,
Et pour qui i'ay voué mon ſeruice loyal,
N'eſt fait d'or ny d'argent, ny d'vn autre metal,
Ny rougi ſous le feu d'vne nouuelle braiſe.

Amour l'a rebraſé dans ſa viue fournaiſe,
Detrempé de mes pleurs & forgé de mon mal,
Tiré de ce poil d'or & de ce fin coral
Qui rit ſur voſtre bouche & me tient à malaiſe.

Donc ſi les pleurs ſont miens & ſi le mal eſt mien,
Si le poil d'or friſé & le coral eſt tien,
Nous ſommes de moitié en ce nouueau meſlange.

Maiſtreſſe, ie te pry, pren ce qui vient de moy,
Et me laiſſe iouïr de ce qui vient de toy,
Tous deux ſerons contens par ce nouuel eſchange.

LE Chiffre que voyez c'eſt voſtre nom, maiſtreſſe,
Lacé dedans le mien à menus entre-lacs :
Pleuſt à Dieu que mon cœur retinſt entre ſes lacs
Le voſtre priſonnier d'vne auſſi douce preſſe!

Ie ne ſerois ainſi, en ma tendre ieuneſſe,
Charmé des traits d'Amour, ny de ſes doux appas,
Ny roy de voſtre cœur ie ne languirois pas
Sous le creſpe doré de voſtre blonde treſſe.

Ie ne languirois pas ſous le trait de vos yeux
Qui m'ont derobé l'ame, & rendu furieux,
Eſclaue pour iamais de vos graces, ma Dame.

Mais en portant ce Chiffre où ne ſe cognoiſt rien,
Iuſtement par moitié, qui ne ſoit voſtre ou mien,
Ie croy que ſentirez vne part de ma flame. (1)

Ayant gouſté les douceurs de ces baiſers, n'eſtant chiche des preſens que les Muſes luy auoyent departis liberalement, apres pluſieurs diſcours des paſſions d'Amour, il nous a fait preſent de certaines petites chanſons. La premiere commençoit ainſi.

A M. NICOLAS, SECRETAIRE DV ROY. (2)

HA! mon Cœur, que ie vis heureux
Maintenant que ſuis amoureux!
Hà! belle nuit entre les belles,
Si ſouuent i'en auois de telles

1. On remarque que le chiffre du poète et de sa maîtresse est également celui de son seigneur (B-C, c'est-à-dire *Belleau-Catin* et encore *Bourbon-Condé*), Louis de Bourbon, prince de Condé, à qui l'auteur a déjà dédié plusieurs pièces. (V. p. 210.)

2. Simon Nicolas, secrétaire du roi, « personnage remarquable pour ses vertus, bontez, gentillesses d'esprit et preud'homie, et

Ie ne voudrois pas eſtre Dieu!
Tantoſt nous nous faſchons enſemble,
Tantoſt vn baiſer nous raſſemble
Doucement : puis ce boutefeu
Amour, entre deux bouches cloſes,
Inuente mille douces choſes
Pour nous en donner à choiſir :
Sa flamme n'eſtant pareſſeuſe
En la paſſion amoureuſe
D'allumer vn nouueau plaiſir.

Tantoſt nous luttons bras à bras
Deſſus le lit, entre les draps,
Tantoſt nuë me veut combatre,
Auecques ſon tetin d'albaſtre
Me preſſant le ventre & le flanc :
Puis faiſant tantoſt la farouche
S'enfuit, me dreſſe vne eſcarmouche
Et ſe couure d'vn linge blanc,
Ou du drap, ou de ſa chemiſe,
Pour retarder mon entrepriſe,
Et me fait retirer honteux,
Ne voulant pas que ie l'approche,
Ferme tout ainſi qu'vne roche
Encontre les flots eſcumeux.

Comblé de plaiſir ie m'endors :
Elle auſſi toſt deſſus les bords
De mes léures ſe vient eſtendre :
Moy ſentant de ſa bouche tendre
Mille petits baiſers mignards,
Le bout de ſa léure mignotte

pour l'honneur qu'il porte à ceux qui font profession des bonnes lettres. » Ronsard lui a dédié une ode qui respire un certain parfum de joyeuseté. (RONSARD, éd. Blanchemain, t. 2, p. 349.)

Couleurant qui flotte & reflotte
Deçà, delà, de toutes parts,
Ie meure, ſi mon ame atteinte
De trop de plaiſir, n'eſt contrainte
Laiſſer ce corps, puis ſur ſon ſein
Penché tout tranſi ie ſouſpire,
Faiſant ſigne qu'elle retire
Sa bouche, ou ie mourrois ſoudain.

Safrette (1), que fait-elle apres?
Quand ie dors elle approche pres,
Leche ma paupiere ſillee
Du bout de ſa langue mouillee,
Et me fait entr'ouurir les yeux :
Puis ſe iettant ſur moy, folaſtre,
Ioint au mien ſon tetin d'albaſtre
Bout à bout pour m'eſueiller mieux.
Mais combien de façons gaillardes,
Combien de liaiſons mignardes,
Combien d'embraſſements nouueaux,
Combien ſur ſes léures mollettes
Fis-ie de morſures douillettes,
Et combien de baiſers iumeaux?

Pluſtoſt la terre auortera
D'vn faux germe, & nous trompera,
Et le ſoleil pluſtoſt encores
Gallopera de courſiers mores
Par la grand' carriere des cieux :
Pluſtoſt les fleuues à leur ſource
Tourneront leur humide courſe,
Et pluſtoſt dans les cheſnes vieux
Le poiſſon fera ſa demeure,

1. Agréable, appétissante, vive, joyeuse.

Qu'ailleurs qu'entre tes bras ie meure,
Ne voulant vn plus doux lien,
Qu'ailleurs ie tranſporte ma flame :
Car vueille ou ne vueille ma Dame,
Vif & mort touſiours ſeray ſien.

Sus donc, pendant que le beau iour
Nous permet de faire l'amour,
Soulons nos yeux des mignardiſes,
Des faueurs, des douces franchiſes
D'Amour, derobons ce plaiſir.
Auſſi bien la longue nuitee
A grands pas s'auance haſtee,
Qui n'en donra pas le loiſir.
Vn iour pouſſé de ceſte ſorte
Qui ces delices nous apporte,
Vaut mieux qu'vne montagne d'or,
Vaut trop mieux qu'vn ſiecle d'annees
Qui ſans plaiſir ſont eſcoulees,
Ny le ſceptre des Rois encor.

Hà! ſi nous voulions diſpenſer
Nos iours, pour ainſi les paſſer,
Il n'y auroit ny nef armee,
Guerre ny diſcorde ſemee,
Trouble ny fer en nos citez :
Le ſang ny les flammes ciuiles
Ne couleroyent dedans nos villes
Entre les peuples irritez :
Les corps naurez de mains meurtrieres
Ne rouleroyent en nos riuieres,
Ny la France, ia par trois fois
Aux piez honteuſement foulee,
Laſſe courroit eſcheuelee
Pour auoir de nouuelles lois.

Ceſte chanſon finie, nous diſcourons de la grande & violente chaleur de ce iour, ne pouuant trouuer refraiſchiſſement plus doux ny plus agreable que la lecture de ces diuerſes inuentions. A propos ce Berger me monſtra vne petite comparaiſon d'vn amoureux paſſionné de la cruauté de ſa Dame & d'vne Cigale, auant-courriere des chaleurs, douce & gracieuſe prophete de l'Eſté.

LA CIGALE.

DV LATIN DE PASSERAT. (1)

A LVY-MESME.

LOin de la ville, eſtrangé de mes ſens,
J'erre en ce bois champeſtre,
Où nul teſmoin à mes ſoucis cuiſans
Ny iuge ne peut eſtre.
Vne Cigale s'y plaint,
I'y feray donc ma complainte :
Poſſible qu'elle eſt atteinte
Du meſme trait qui me poind,
Pendant que Pan ſous quelque antre ſauuage
Sur le my-iour ſe retire à l'ombrage.

1. Jean Passerat, né à Troyes en 1534, professeur d'éloquence au Collége royal. C'est de lui que notre chartrain Regnier a dit avec quelque flatterie :

Passerat fut un Dieu sous humaine semblance,
Qui vit naitre et mourir les Muses en la France,
Qui de ses doux accords leurs chansons anima;
Dans le champ de ses vers fut leur gloire semée,
Et comme un même sort leur fortune enferma,
Ils ont à vie esgalle, esgalle renommée.

La Cigale est une des rares pièces de Passerat qui aient eu les honneurs de la traduction. Du Four en a donné cependant quelques-unes dans son *Recueil d'épigrammes* imprimé en 1669.

Sus donc auant, ſouſpire auecques moy
Ma liberté rauie,
De meſme corps nous ſommes moy & toy,
Et de ſemblable vie :
Tu n'as que la ſeule voix,
Et la ſeule voix me reſte,
Et meſme douleur moleſte
Nos membres ſecs comme bois.
Ta douce voix monſtre l'air qui s'enflamme,
Et la mienne eſt le teſmoin de ma flamme.

Ie chante aſſez, & iamais ne reſpond
Ma ſourde rigoureuſe :
Auec le maſle, hé! tu ne chantas onc,
Cigale dedaigneuſe.
Tout mon boire & mon manger
Ce ſont pleurs : toy alteree,
Tu ne pais que de roſee
Pour faim & ſoif alleger.
Ton œil chancelle, & mon ame fouruoye :
Tu es du Parthe, & moy d'Amour la proye.

Tu es ſans bouche, & de bouche n'ay plus
Le parler ny l'vſage,
Lors que ie veux, tout tremblant & perclus,
Luy deſcouurir ma rage.
Aux champs l'ardante chaleur
De l'Eſté doucement portes,
Mais deſſus tes ailes fortes
Ne ſens qu'vne ſeule ardeur :
Moy pour le feu de l'amoureux martyre
Et de Phebus, bruſlé ie me retire.

Or adieu donc, ſeul honneur de ce bois,
Dame & Royne puiſſante,

Corps eſchangé du ſang Laomedois,
Et l'image viuante.
Touſiours la manne & le miel,
Et ceſte humeur emperlee
En larmes amoncelee
Pour toy diſtille du ciel.
Touſiours la mere à Memnon te careſſe,
T'aime, t'honore, ô douce chantereſſe.

De meſme haleine, ce Berger nous recita l'Epitaphe d'vn petit chien, nommé Trauail.

EPITAPHE DE TRAVAIL.

AV SEIGNEVR DE LA CHARGVE.

TRAVAIL, ie cognois à ceſte heure
Qu'il faut que toute choſe meure,
Et qu'il faut que d'vn meſme pas
Nous courions enſemble au treſpas.
Il n'y a faueur ny careſſe
Ny de Prince, ny de Princeſſe,
Qui puiſſe retarder le cours
Ny la viſteſſe de nos iours.
Trauail, qui paſſa ceſte vie
Et ſans trauail & ſans enuie :
Trauail, libre de paſſion
D'auarice & d'ambition :
Trauail, qui d'humeur ſoucieuſe,
Ou d'autre opinion venteuſe,
Iamais n'entrepriſt amoureux
Trauailler ſon repos heureux,
Deuoit-il pas eſtre deliure
De la Parque, & doucement viure

Sans vieillir? Mais quoy? le deſtin
Nous fait naiſtre pour prendre fin.
Car alors que ie le veis eſtre
Le ſeul fauori de ſon maiſtre,
Potelé, graſſet, en bon point,
Prompt, gaillard, ie ne cuidois point
Que ſi gentille creature
Deuſt vieillir, & que la nature
Des la naiſſance l'auoit fait
Exempt de mort & de ſon trait.
Trauail auoit la taille belle,
Seruiteur ſecret & fidelle
De ſon maiſtre, s'il en fut onc.
Trauail n'auoit pas le nez long,
Il l'auoit court, longue l'oreille,
Et s'il auoit, rare merueille,
Le poil cendré, le poil tout gris,
Gris argenté, gris de ſouris,
Poli, net : & la gente beſte,
Lors qu'elle ſentoit malhonneſte,
Elle auoit bien le ſentiment
De n'approcher l'accouſtrement
De ſon maiſtre, ains tirant arriere
Tout honteux ſe cachoit derriere
Quelque coffre ou deſſous le banc.
Trauail n'eut onc foye ny ſang
Troublé de colere ou de rage,
Trauail cognoiſſoit au viſage,
A la grace & à la façon
La mine d'vn mauuais garçon.
Trauail auoit cent mignardiſes,
Cent & cent ruſes bien appriſes
Pour ſe monſtrer humain à tous :
Il eſtoit gracieux & doux,
Meſmement à ceux que ſon maiſtre

Vouloit pour amis recognoiſtre.
Trauail cognoiſſoit les faueurs
Qu'il deuoit meſme aux ſeruiteurs,
Grande au grand, & au moindre moindre.
Trauail ſçauoit flatter & poindre,
Trauail eſtoit bon courtiſan,
Trauail n'eſtoit point partiſan
Pour faire entrepriſe ſecrette,
Iamais ne fit qu'vne retraitte,
Qu'vn ſeruice & qu'vne maiſon :
Trauail auoit de la raiſon,
Trauail n'alloit iamais au change.
Et quoy? n'eſt-ce pas choſe eſtrange
Qu'il iugeoit de l'affection
Du maiſtre, & de ſa paſſion?
S'il auoit la face tranquille,
Trauail ne l'auoit moins gentille,
Ou s'il auoit le front chagrin,
Trauail l'auoit triſte & mutin :
Mais s'il auoit la face belle,
Trauail d'vne douce cautelle,
Par vn mignard allechement,
Contrefaiſoit ce changement,
Puis de la queue & de la teſte
Le careſſoit, luy faiſoit feſte,
Ainſi qu'en la proſpérité
Compagnon de l'aduerſité.
Trauail faiſoit la ſentinelle
En court, & d'empriſe fidelle
Gardoit la chambre, ſçachant bien
Qu'oiſif il ne ſeruoit de rien,
A ſuiure le pas de ſon maiſtre :
Ailleurs onc ne le veit-on eſtre
Tant ſoit peu loin de ſon Seigneur,
Tant luy fut loyal ſeruiteur.

Trauail auoit l'haleine douce,
Trauail n'auoit ny toux, ny pouſſe,
Trauail auoit l'eſprit gentil,
La dent blanche & le nez ſubtil,
Pour deſcouurir vne embuſcade :
Trauail eſtoit ſain & malade
Ainſi que ſon maiſtre l'eſtoit.
Trauail ſur la nappe ſautoit
Hardiment, & pour faire priſe
De quelque peu de friandiſe :
Car oncques il ne fut gourmand,
Vray eſt qu'il fut vn peu friand,
Mais ce n'eſtoit que d'allaigreſſe
D'vne douce & tendre ieuneſſe.
Iamais Trauail ne fut en cours
Ny pour les loups, ny pour les ours,
Seulement la gentille beſte
Se mettoit doucement en queſte
Apres le petit oiſillon :
Ou bien volant le papillon,
Le freſlon, la gueſpe ou la mouche,
Dreſſoit gaillard ſon eſcarmouche.
Trauail ne fut iamais repris
D'auoir offenſé la perdrix
De ſon maiſtre: auſſi la mignonne
Cognoiſſant la volonté bonne
De Trauail, ſans guerre & ſans peur,
Viuoyent vnis de meſme cœur,
Tant il auoit de preuoyance,
De bon ſens & de cognoiſſance
D'aimer ce que ſon maiſtre aimoit,
Et de fuir ce qu'il fuyoit.
Mais quoy? la vieilleſſe importune
A bien fait changer de fortune
A Trauail en deuenant vieux :

Trauail eſt maigre & chaſſieux,
Il touſſe, il ſe plaint, il ſe gratte,
Et faut maintenant qu'on l'apaſte
Pour ſouſtenir ſon pauure corps :
Ses membres ſont perclus & morts,
Ayant perdu en peu d'eſpace
La beauté, la force & la grace,
Et l'honneur de ſon beau printemps,
Tant forte eſt la pince des ans.
Or donc puis qu'il faut que la terre,
Trauail, ton petit corps enſerre,
Encor que meritaſſes mieux
D'eſtre au ciel que ce furieux,
Ce chien tout bruſlant de colere,
Qui nous eſchauffe & nous altere,
Et qui de fiéureuſe chaleur
Nous trouble le ſang & l'humeur :
Ie veux baſtir ta ſepulture,
Trauail, pour n'eſtre la paſture
Des loups gourmans ou des corbeaux,
Ou du peuple eſcaillé des eaux.
Ie veux, Trauail, qu'en ces lieux ſombres
Tu n'ayes frayeur ny des ombres,
Ny des Parques, ny de la voix
Du portier aux triples abois :
Car ayant choiſi pour demeure
Ce lieu tranquille, ie m'aſſeure
Qu'en maiſon qui ſoit ſous les cieux
Viuant ne pourrois eſtre mieux
Ny mourant : car de main ſoigneuſe
Deſſous vne lame poudreuſe,
Pour dormir vn dernier relais
On te logera pour iamais,
Où ſeront grauez à la gloire
De Trauail & de ſa memoire,

Pour n'eſtre la proye des vers,
Ny de l'oubli, ces petits vers :
Cy giſt Trauail, qui de ſon maiſtre
Fut aimé ce qu'il pouuoit eſtre,
Trauail qui ſon bon maiſtre aimoit
Tant que maiſtre aimer ſe pouuoit,
Qui ſans peur & ſans ialouſie
Tira les trames de ſa vie,
Et qui, laſſé de viure plus,
Mourut de vieilleſſe perclus.

AV SEIGNEVR R. GARNIER.

SOrtez, amoureuſes delices,
Souſpirs, baiſers, douces malices!
Sus auant, ſous-ris gracieux,
Gayetez, & vous mignardiſes,
Graces, faueurs, folles empriſes,
Sus, ſus auant loin de mes yeux!
Sortez, mignardes, ie vous prie,
Laiſſez-moy ſain de la furie
De ce cruel, qui ſi long temps
A trauaillé mes ieunes ans,
De ce Dieu ſorcier, qui tourmente
Les cœurs d'vne trompeuſe attente,
Et qui par vn charme diuin
Les enyure d'vn doux venin.

Venez à moy, ſage accointance,
Honneur, chaſteté, continence,
Repos, modeſtie & ſanté,
Et toy verité qui aguettes
D'vn œil vif les fautes ſecrettes
D'Amour, rempli de cruauté :

Et s'autre puiſſance diuine,
Par herbes ou par medecine,
Peut guarir vn pauure amoureux,
Vienne à moy maintenant, heureux
D'eſtre libre de la rudeſſe
D'vne rude & fiere maiſtreſſe,
N'ayant plus le titre d'honneur
De ce beau nom de ſeruiteur.

En vain vous retournez, mignonnes,
Aigres douceurs & faueurs bonnes,
Et vous, ô gracieux eſmoy,
Plaiſirs, careſſes attrayantes,
Souſpirs, baiſers, graces riantes,
En vain vous retournez à moy :
En vain ces beguayans murmures,
Ce miel, ce fiel, & les poinctures
De ces traits aigus & legers,
Viennent à moy pour meſſagers :
En vain certes vous prend enuie
D'aſſieger cil qui vous desfie,
En vain vous aſſiegez le fort
Qui peut ſouſtenir voſtre effort.

Las! pourquoy donc viens-tu eſtendre
Tes bras mouls, & douce te rendre
Deſſus mon col, & deſcocher
De ces yeux trompeurs qui me tuent
Les traits ardans qui me tranſmuent
Tout vif dans le corps d'vn rocher?
Ne ſerre point les léures tiennes
Si ſerrément contre les miennes,
Ne ſerre point ce marbre blanc
Si ſerrément contre mon flanc!
Ie cognoy tes ruſes, maiſtreſſe,

Ce n'eſt plus à moy qu'on les dreſſe :
Or que l'Amour ſoit inuentif,
Si ne ſuis-ie plus apprentif.

Mais ie voy, las! vne eau coulante
D'vn roule tremblottant fuyante
De ſes yeux eſcouler ſoudain :
Ie voy vne pluye emperlee
En petits pois amoncelee
Bouillonner deſſus ſon beau ſein :
Ie voy vn larmoyant orage
A petits flots ſur ſon viſage
Couler du torrent de ſes yeux :
I'entens ſes ſouſpirs furieux,
Ses façons, ſes iuſtes complaintes,
Ses ſanglots, ſes larmes non feintes,
Et tout ce que peut dire vn cœur
Outré & vaincu de douleur.

Que feray-ie, moy miſerable?
Verray-ie, cruel imployable,
Fondre cet œil qui m'eſt ſi cher?
Seray-ie fort contre ſes charmes,
Ses ſouſpirs & ſes chaudes larmes,
Qui me font deuenir rocher?
Auray-ie pas vn cœur de glace,
Si froid ie regarde ſa face
Et ſes beaux yeux ſans l'eſmouuoir
A pitié pour la receuoir?
Seray-ie ſi dur, ſi barbare,
Que voyant ceſte beauté rare
Ie ne puiſſe amollir mon cœur
Pour luy demeurer ſeruiteur?

Non, non, ſortez, ſage accointance,

Honneur, chaſteté, continence,
Repos, modeſtie & ſanté,
Et toy verité qui aguettes
D'vn œil vif les fautes ſecrettes
D'Amour plein de ma loyauté!
Venez, amoureuſes delices,
Souſpirs, baiſers, douces malices,
Graces, faueurs, venez à moy,
Accompagnez mon doux eſmoy!
Venez à moy, ie vous veux ſuiure,
Conſtant & reſolu de viure
Et mourir fol & furieux
Doucement deſſous ſes beaux yeux.

VERS SAPPHIQUES. (1)

COMPARABLE aux Dieux l'homme peut ſe vanter
Qui ſe ſied heureux vis-à-vis de tes yeux,
T'oit & voit de pres de naïfue douceur
Sous-rire & parler!

Grace qui les ſens me derobe, & qui fait
Sauteler dedans moy & debatre mon cœur :
T'œilladant ie meurs, & la voix s'accourciſt
Foible dedans moy.

1. « Les vers sapphiques ne sont, ny ne furent, ny ne seront iamais agreables, s'ils ne sont chantez de voix viue, ou pour le moins accordez aux instrumens, qui sont la vie et l'ame de la poësie. Car Sapphon chantant ces vers ou accommodez à son cystre, ou à quelque rebec, estant toute rabuffee, à cheueux mal-agencez et negligez, auec un contour d'yeux languissans et putaciers, leur donnoit plus de graces que toutes les trompettes, fifres et tabourins n'en donnoyent aux vers masles et hardis d'Alcee, son citoyen et contemporain, faisant la guerre aux tyrans. » (RONSARD.)

Mes ſouſpirs ſont lents, & ma langue d'vn froid
Morne s'engourdiſt : ſubit vn petit feu
Sous ma peau s'eſprend, ſe repand & prend cours,
Qui ſeiche mon cœur.

Rien de mes yeux morts ie ne voy, que l'horreur
D'vne double nuit, mon oreille ſans fin
Tintoninne & bruit, la ſueur de mon corps
Froide s'eſpanchant.

Ie fremis tremblant, le friſſon me ſaiſiſt,
Palle ie bleſmis comme l'herbe des champs,
Sans chaleur, ſans pouls, d'amoureuſe langueur
Preſque ie tranſis.

A SES YEVX.

AV SEIGNEVR DE MARMAIGNE.

QVAND premiers vous me fiſtes voir,
O pauures yeux trop miſerables,
Ces beaux yeux aux aſtres ſemblables,
Et tant de graces conceuoir,
Et tant de beautez de ma Dame :
Ce iour fut le commencement
De mon aiſe & de mon tourment,
Et la ruine de mon ame.

Frappé du trait de ſes eſclairs,
Tranſi tellement ie m'eſtonne,
Que ie tremble & que ie friſſonne,
Comme à petits branſles legers
Chancelle, tremble, tourne & vire,
Parmy les verdiſſans rameaux,

La cheuelure des ormeaux,
Deſſous les ſouſpirs de Zephyre.

Ia mon cœur bouillant treſſailloit
Pour aller droit à ma cruelle,
Et pour s'eſchapper deuers elle
De peur & d'aiſe ſautelloit,
Ainſi qu'au giron de la mere
L'enfant branſle ſes petits bras,
Entre les langes & les draps,
Pour ſe pendre au col de ſon pere.

Ou comme les oiſeaux petits,
En vain qui s'efforcent d'eſtendre
Leur aileron foiblet & tendre
Pour voller & quitter leurs nids :
Ou le poiſſon dedans la naſſe
Priſonnier, ou dans vn bateau,
Se debat pour retrouuer l'eau,
Sautelant vif deſſus la place.

Quand la preuoyante raiſon,
De long temps ayant cognoiſſance
De ſa force & de ſa puiſſance,
Se doutant de quelque traiſon,
Aſſiet mes yeux aux eſchauguettes
Deſſus la porte de mon cœur,
Pour ſentinelle, & croy, de peur
De quelques embuſches ſecrettes.

Mais las! mes yeux, ſans nul effort
Vaincus de douces mignardiſes,
Ou de ſommeil, ou de ſurpriſes,
Vous auez rendu voſtre fort,
Vous auez trahy voſtre maiſtre,

Puis mon cœur eſt ſorty dehors,
Laiſſant vuide ce pauure corps
De cela qui le faiſoit eſtre.

Si bien qu'il n'y a rien dedans
A qui vous puiſſiez ſatisfaire.
Pour pleurer il vous faut retraire
A celle dont les yeux ardans
Tiennent mon ame priſonniere
Et mon cœur, puis vous la prirez
De les rendre, & la flechirez
Si pouuez, par humble priere.

Mais s'elle ſe va deſpitant
Contre vous, comme trop cruelle,
Iettez vos rayons deſſus elle,
Et la regardez tant & tant
Qu'esblouïs retourniez ſans flame,
Aueugles & ne voyans rien,
Auſſi vuides que le corps mien
Qu'elle a priué de cœur & d'ame.

AV SEIGNEVR D'HERVILLE.

MAis viens çà, dy-moy, Catherine,
Lors que ta bouchette poupine
Preſſe celle de ton amy,
Lors que vos deux léures beſſonnes
Bout contre bout frayent mignonnes,
Tenant les yeux clos à demy :
Dy-moy, n'es-tu pas l'amoureuſe
En ce monde la plus heureuſe?
Dy-moy, n'es-tu pas l'amoureux
En ce monde le plus heureux?

Suçant à petites morſures
Ces rondes & belles enflures,
En recueillant deſſus ſes yeux
Des baiſers qui ſentent trop mieux
Que les parfums de l'Arabie,
Que les odeurs de la Syrie,
Et que tous les baſmes encor
Que ſouſpirent les mignardiſes,
Et les careſſes mieux appriſes
De Venus à la treſſe d'or.

Puis dy-moy, lors que tu repoſes,
Couché ſur le couſſin de roſes
De ſon beau, ieune & tendre ſein,
Quand bras à bras & bouche à bouche
Elle te dreſſe vne eſcarmouche,
Embraſſant ton col d'vne main :
Puis quand de l'autre elle manie,
T'appelant ſa grace & ſa vie,
Ton poil, tes tempes & ton front,
Te monſtrant ſes beautez, qui ſont
Le riche threſor que nature
Cache en ſi belle creature :
Apres cent deſplaiſans plaiſirs,
Apres cent & cent deſplaiſirs,
Mille complaintes, mille larmes,
Apres tant d'amoureux allarmes,
Et que la plus rare douceur
De l'vn & de l'autre eſt coulee
En ceſte tant douce meſlee,
Voudrois-tu quelque plus grand heur?

Voudrois-tu plus d'heur, plus de gloire,
Que de mourir en la memoire
D'vn ſi doux & plaiſant tourment?

Dy-moy, cet amoureux martyre
Ne vaut-il pas mieux qu'vn empire
Qui tremble ſous le changement?
Puis dy-moy, lorsque tu te monſtres,
Apres tant de douces rencontres,
Tant de iouſtes, tant de combats,
Foible & recreu entre ſes bras,
Quand l'humeur lente & ſommeilleuſe
Sur ta paupiere pareſſeuſe,
D'vn ſommeil doux & gracieux
Gliſſant, ferme & colle tes yeux :
Songeant, ne vois-tu pas encore
Cet œil brunet qui te deuore
Et qui te repaiſt nuit & iour?
Ne vois-tu pas ſa face belle,
Sa grace & ſa léure iumelle,
Et ſon poil où niche l'Amour?

Viuez donc, ames amoureuſes,
Viuez heureuſement heureuſes,
Suiuant la douceur de ſes lois :
Viuez, & ne portez enuie
Aux plus grands honneurs de la vie
Ny des Empereurs, ny des Rois.
Sus donc auant, qu'on s'entrebaiſe,
A fin de rallumer la braiſe
Et les plus ſecrettes chaleurs
Qui chaudes couuent en vos cœurs :
Qu'eſtroittement on s'entrelaſſe
Bras deſſus bras, & qu'on embraſſe
Serrément cet yuoire blanc,
Bouche ſur bouche, & flanc ſur flanc.
Car ſi toſt que les deſtinees
Auront de nos ieunes annees
Derobé le plus doux plaiſir,

Vn ſeul repentir de ieuneſſe
Sera le remords en vieilleſſe
Qui portera le deſplaiſir.

CHANSON.

M'Amovr, ſi ie ſuis noirette,
Et ſi i'ay le teint noiret,
L'œil brun, la face brunette,
La gorge & le ſein brunet,
Le cheueu noir, la peau noire,
Tout noir, hors la dent d'yuoire,
Et le coral ſouſpirant
De ma bouchette pourpree,
Qui d'vne haleine ſucree
Iroit les Dieux attirant :
Faut-il pourtant que l'on faſſe
Pour cela moindre ma grace?
Et quoy, pour cela faut-il
Que mes yeux ne ſçachent poindre,
Ou que l'amour en ſoit moindre,
Ou mon eſprit moins gentil?

La nuit eſt ſombre & noirette,
Et deſſus les aſtres beaux
Poſte la Lune brunette
Au galop ſur les moreaux.
Venus aime les nuits ſombres,
Les lieux recois, & les ombres
Des taillis & des foreſts,
Au lieu le plus ſolitaire
Fait ſa retraitte ordinaire,
Comme au fond d'vn antre frais.

Y a-t-il viue eſtincelle
Qui ne viue en la prunelle
Et aux rayons d'vn œil noir?
Y a-t-il puiſſance aucune
D'Amour ſous la couleur brune
Qui ne ſoit gentille à voir?

Le iugement de la Grece
Sur la couleur des beaux yeux,
Du ſourcil & de la treſſe
Qui ſe friſe à petits nœuds,
Eſt-il pas pour la noirette,
Pour la ſafrette brunette,
Dites, ie vous pry, mon Cœur?
Y a-t-il baiſer au monde
Plus fade que de la blonde,
Et qui ait moins de douceur?
Mais de la brune mignotte
Y a-t-il tetin ou motte
Ou plus ferme ou plus mignard,
Port ou grace mieux ſeante,
Plus douce ou plus attrayante,
Ou maniment plus gaillard?

Doncques ie te pry, ma vie,
Puis que ton cœur eſt à moy,
Et que ton ame rauie
Vit en moy, la mienne en toy,
Donne-moy la bouche tienne :
Approche, voyla la mienne,
Suce & reſuce le bout
De ma bouchette ſucree,
En te fleurant alteree
D'vn baiſer humide & glout,
Gourmand, goulu, qui deuore

Mon ame & ma vie encore,
Qui l'attend deſſus le bord
De la léure vermeillette
De ma ſafrette brunette
En qui i'ay tout mon ſupport.

Ayant paracheué la lecture de ces chanſons, nous montõs au chaſteau, où de bonne aduenture ſe faiſoyent des nopces, qui fut occaſion qu'eſtans deſia eſmeus & eſchauffez de l'ardeur du iour & de la poëſie, nous chantons cet Epithalame françois, qu'vn gentil Berger lodunois (1) tourna promptement en vers latins, pour faire eſſay ſi les graces de noſtre langue ſe pourroyent rendre en ce langage eſtranger.

EPITHALAME.

AV SEIGNEVR SCEVOLE DE SAINTE-MARTHE.

VIENS çà bas, Deeſſe gentille,
Qui ſous le creux d'vne coquille
Fis calmer les flots eſcumeux :
Et toy, ô Hymen Hymenee,
Chante la plus belle nuitee,
Qui iamais embruniſt les cieux.

Et vous, Nymphettes amoureuſes,
Qui ſur les riues ſablonneuſes
De la Marne au flot argentin,

1. Ce berger lodunois est Scevole de Sainte-Marthe lui-même, né à Loudun en 1536.

Au ſoir ſur le frais de la pree
D'vne cadence meſuree
Danſez d'vn mouuement poupin.

Chantez les graces immortelles,
Les vertus, les lumieres belles,
Chantez l'honneur de ce beau iour,
Qui porte les plus ſaintes flames
Qui iamais bruſlerent deux ames
Du chaſte flambeau de l'Amour.

Chantez la façon & la grace,
Et l'honneur vierge de ſa face,
Son front, ſa bouche & ſon œil doux :
Puis chantez la douce nature,
Les vertus & la nourriture
De ſon ferme & loyal eſpoux.

Ie voy ia la nuit qui s'approche,
Et ce beau Veſper qui deſcoche
Ses traits parmy les aſtres beaux :
I'entreuoy ſa coche azuree,
Qui traine vne troupe doree
Apres ſoy de petits flambeaux.

Prens, Amour, & l'arc & la trouſſe,
Et au vent de ton aile douce
Lance tes fleches dans leurs yeux,
Puis deſſus leurs léures pourprees
Verſe les odeurs enſucrees
Du miel doux qui coule des cieux.

Verſe à ce beau iour, ie t'en prie,
Tous les parfums que l'Aſſyrie
Nous donne pour benin ſecours,

Et les bonnes ſenteurs encore
Qui ſe trouuent où la gent More
Sans friſer a le poil rebours.

Fay que leur chambre toute pleine
Soit de thym & de mariolaine,
Et que les fillettes du ciel
Deſſus leurs couchettes mollettes,
Comme en leurs petites ruchettes,
Vollent pour y faire le miel.

Comme la vigne tendre & molle,
Grimpant, ſe tortille & ſe colle
A l'entour des ormes branchus :
Ou comme l'importun lierre
Embraſſe le cheſne & le ſerre
Auec ſes petits doigts crochus :

Ainſi faut mollement s'eſtendre
Tout à plat ſur ſa bouche tendre,
En preſſant ces freres beſſons,
Ces tetons qui ne font que poindre,
Puis s'entrelacer & ſe ioindre
En mille gentilles façons.

Eſtant en ces douces eſtreintes,
Laiſſe cent morſures empreintes
Deſſus le beau marbre entaillé
De ſon col, tant qu'il y demeure
La marque comme d'vne meure
Cheute dedans du lait caillé.

Fay-luy mille douces careſſes,
Baiſe ſes yeux, baiſe les treſſes
Du creſpe de ſes beaux cheueux,

Puis tout tremblant parle & ſouſpire,
Comme au doux branſle de Zephyre
Murmurent les trembles peureux.

Qu'on meſure l'eau des riuieres,
Et grain à grain les ſablonnieres
Du haut riuage Erythrean,
Les flambeaux de la nuit brunette,
Et toute la troupe muette
Du peuple qui court l'Ocean,

Pluſtoſt que l'on ſçache le conte
Des plaiſirs que la douce honte
Couure de cent mille douceurs,
Couure de mille mignardiſes,
De libertez & de franchiſes,
Qu'inuentent ſes ieunes chaleurs.

Comme la roſe languiſſante
Par vne chaleur violente
Se fanit, ſe ſeiche & ſe cuit,
N'ayant eſpoir qu'en la roſee
Du ciel, à fin d'eſtre arroſee
Au frais de quelque douce nuit :

Ainſi la vierge grandelette
Nourriſt vne flamme ſecrette,
Qui luy bruſle & ſeiche le ſang,
Souſpirant apres la ſoiree
Qui la rend libre & deliuree
De la peur qu'elle a ſur le flanc.

Leue-toy donc, lumiere belle,
Monſtre-nous ta face nouuelle,
Darde-nous tes chaſtes flambeaux,

Deſia le Soleil dedans l'onde
A plongé ſa perruque blonde,
Et ſa charrette au fond des eaux.

Viens donc, Veſper, & ne retarde
Ceſte bouche chaſte & mignarde,
Groſſe & fertile de baiſers :
N'eſpargne ta flamme ſacree,
Et que ceſte couple honoree
Mette fin à ſes doux penſers.

Ainſi que les lauriers ſans fueilles,
Sans cire & ſans miel les abeilles,
Auril ſans fleurs, Aouſt ſans chaleur,
La mer ſans poiſſons & ſans voiles,
Et la nuit brune ſans eſtoiles,
Perdent leur grace & leur honneur :

Tout ainſi le lit perd ſa grace,
Si l'Amour n'y trouue ſa place,
Car c'eſt là où ce Dieu oiſeau
Couue, pond & porte bechee
A la ieune & tendre nichee
Qui ſe chauffe de ſon flambeau.

Meſlez doncques, ames gentilles,
Ces flammes qui coulent ſubtiles
Dans les os, comme au renouueau
Le couleureau dans les fleurettes,
Ou comme les troupes muettes
Courent au fray par deſſous l'eau.

Puis fay que la paix y reſide,
Amour, & ton feu ſoit leur guide
A tromper les iours & les nuits,

Les bruſlant d'vne meſme flame,
Si que tous deux ne ſoyent qu'vne ame
Franche & libre de tous ennuis.

Leur faiſant auſſi ceſte grace,
De bien toſt honorer leur race
D'vn bel enfant, en qui ſeront
Les rares vertus des grands peres,
Et qui portera des grand' meres
Le chaſte honneur deſſus le front.

Fay qu'vne vieilleſſe compagne
Heureuſement les accompagne
Iuſques aux léures du tombeau :
Bref que ceſte couple amoureuſe
Paſſe la riue tortueuſe
A meſme heure, en meſme bateau.

SCÆVOLA SAMMARTHANVS.

O quæ vecta leui ſpumoſa per æquora concha
Iuſſiſti inſanos olim, Dea, ponere fluctus,
Deſcende è cœlo : tuque Hymen ô hymenæe
Huc ades, & noctem qua nunquam fauſtior vlla
Aurea feſtiuo tollas ad ſydera cantu.
Et vos, ô Nymphæ, quæ prata per herbida lætos
Ducitis arte choros, nitidis qua lucidus vndis
Parriſium lambit ſinuoſus Sequana littus,
Vos immortalem cantu celebrate decorem,
Et merita amborũ, & niueam hanc ſuper omnia lucem
Collucentem igni, quo nunquam purior alter
Caſta cupidinea conſumpſit pectora tæda.
Dicite formoſæ vultus atque ora puellæ,

Et penitus nulla maculatum labe pudorem :
Tum niueos pueri mores, cultamque iuuentam.
Ecce diu optatæ iam noctis amica propinquant
Tempora, iam tremulas orta ſub nube ſagittas
Procedens Veſper media inter ſydera ſpargit :
Lucentem video cœli per nubila currum
Eius & aſtrorum poſt ſe agmina longa trahentem.
Sume age, pulcher Amor, pharetrã, ſume ocyus arcum
Et lenem alarum ad motum volitantia mitte
In blandos tua tela oculos, & mellis odori
Cœleſtem roſeis labris infunde liquorem.
Funde hodie quicquid lectorum mittit odorum
Aut gens Aſſyria, aut ſpectanda nigredine membra
Quæ gerit, & criſpis nulla caput arte capillis.
Fac thymus vt thalamũ, fac ſuauis amaracus ornet,
Peruolitentque vagæ, ponantque apiaria circum
Melliferæ volucres, condantque liquentia toto
Mella toro, & donis cœleſtibus omnia fragrent.
Mollis vt vmbroſa laſciuit in arbore vitis,
Vt ſe hedera amplexu vario per robora fundit,
Atque tenax velut vnguiculis tota implicat vncis :
Candida ſic teneræ fuſus per membra puellæ
Ora premens, geminumque ſinus turgentis honorem
Inſere te optatæ, tandemque innectere totis
Artubus, & firmo ſe glutine corpora iungant.
Hos inter luſus impreſſas dente relinque
Mille notas, niuei quæ puro in marmore colli
Nigreſcant, nitidi vt ſi fortè coagula lactis
Deciduum inficiat viridanti ex arbore morum.
Ergo age, delicias fac mille, & dulcia fige
Baſia, mille oculis & baſia mille capillis.
Ergo age, delicias dic mille, & pectore ab imo
Crebra loquens tremula deduc ſuſpiria voce :
Quale olim, Zephyri moueat ſi blandior aura,
Populus albenti tremulum det crine ſuſurrum.

Sit fas flumineas potius comprendere lymphas
Quotque in Erythræo voluantur littore arenæ,
Lucida quot rutilent diſtincto ſydera olympo,
Quotque natent liquidis animalia muta ſub vndis,
Quàm dulces numerare iocos, & grata duorum
Gaudia, virgineo bene diſſimulata pudore
Blanditias inter molles & libera vota
Mille modis, quos ætatis calor ipſe miniſtrat.
Vt roſa feruenti quæ Solis ab igne peruſta eſt
Purpureum amittit languenti flore colorem,
Nec ſpes vlla, niſi hanc nocturnus recreet humor:
Sic matura viro ſecretis virgo caleſcit
Ignibus, & totas conſumitur ægra medullas
Suſpirans noctem, quæ tantos vna labores
Finiat, & ſolitum depellat corde timorem.
Surge igitur, lux alma, nouos nunc exere vultus,
Iam Sol cæruleo flauum caput æquore tinxit
Pronus & immenſo currum ſub gurgite merſit:
Surge bone, ô Veſper, neu gaudia læta moreris
Baſiolis fœcunda parant quæ promere labra,
Sparge tuos latè radios, pulcherrime Diuûm,
Seque duo longis exoluant pectora curis.
Vt foliis viduæ laurus & piſcibus æquor,
Florilegæ ſine melle vt apes, ſine ſyderibus nox,
Ver ſine floribus, & rapidis ſine ſolibus æſtas,
Sic ſine Amore torus languet, perditque leporem:
Hic etenim ales Amor teneris velut incubat ouis,
Hic teneros primùm pullos excludit amico
Igne fouens, natiſque alimenta optata miniſtrat.
Quare agite, ô Charitum & Veneris dulciſſima cura
Fœlices animæ improbulos miſcete calores,
Qui furtim in penitas liquefacta per oſſa medullas
Labuntur, qualis ſub odoris floribus anguis
Vere nouo ſerpit gelidus, mutique ſub vnda
In Venerem currunt ſtimulante libidine piſces.

Tu fac mitis, Amor, thalamum pax aurea ſemper
Incolat, interea duce te labentia fallant
Tempora, & æquali caleant duo viſcera flamma,
Inque vnam coeant geminæ per mutua mentes
Fœdera, neu triſtes ea turbent gaudia curæ.
Mox lætam quoque prole domum fœlicibus auge
Auſpiciis, caſtoque vtero nouus exeat infans,
Maternum pulchra referat qui fronte pudorem,
Ingenioque patres & honeſtis moribus æquet.
Fac Deus, vt placidæ certo fluat ordine vitæ
Perpetuus tenor ambobus, faciliſque ſenecta
Extremam tumuli ſeros perducat ad oram,
Tamdemque vna duos fato lux tollat eodem,
Et vehat vnanimes in eadem nauita cymba.

Las de chanter, nous faiſons la retraitte au fief d'Haplaincourt, lieu propre pour prendre le frais & pour ſe deſalterer. En ceſte grotte nous trouuons mille belles inſcriptions latines & françoiſes, chiffres, deuiſes. Entre autres ſingularitez, il y a deux fontaines de vin perpetuellement coulantes, & liberalemẽt eſpandues en ceſte noble maiſon : là nous trouuons grauez ſous les piés de Bacchus ces petits vers.

LE SIFFLET.

AV SEIGNEVR D'HAPLAINCOVRT.

SIFFLET, gentil ſecours de noſtre vie,
Auale-ſoin, chaſſe-melancolie
Quand par ton bruit ſans bouchon l'on entend
Auſſi ſoudain où le bon vin ſe vend :
Sifflet, l'honneur de la troupe ſacree

Des compagnons à la gorge alteree,
C'eſt toy gentil par qui nous ſouſpirons,
Chantons, ſoufflons, & par qui nous tirons
De l'air voiſin les douceurs de la vie,
Et qui bouſché l'ame nous eſt rauie.
C'eſt toy qui rends nos poulmons allumez
D'vn eſprit vif, qui les rend animez
Par l'air enclos, qui dedans les arteres
Guide & recuit les humeurs priſonnieres,
Qui ſeicheroyent ſans le mol eſuentail
De ce doux vent qui les pouſſe au trauail.
Par toy l'oiſeau à la creſte pourpree,
Au plus matin, lors que l'aube doree
De ſes beaux doigts entame le beau iour,
Reueille ceux qui vont faire l'amour,
Quand pareſſeux dedans le lit ſommeillent
Et ſans lequel iamais ne ſe reueillent.
Par luy les daims & les cerfs bocagers,
Biches, cheureuls, & fans aux piés legers,
Sont pourſuiuis d'vne haleine alteree
Iuſqu'aux abois & iuſqu'à la curee.
Les chiens courans s'animent au ſiffler,
Et les troupeaux emplumez dedans l'ær.
C'eſt le ſifflet qui rallie & raſſemble
De cent quartiers mille ſoldats enſemble :
C'eſt le ſifflet qui fait que le forças
Court à la rame & fend l'eau par compas :
C'eſt luy qui fait les ſecrettes harangues,
Et en ſifflant qui fait plus que cent langues
Ne feroyent pas, tant il eſt bien appris.
C'eſt luy qui fait deſſus le verd pourpris,
Pres d'vn ruiſſeau à l'onde argentelette,
Sauter à bonds la troupe camuſette
Des boucs barbus : & bref c'eſt le ſifflet
Qui du ſommeil eſueille le valet.

C'eſt le ſifflet qui ouure & qui reueille
Par ſon haut bruit la pareſſeuſe oreille
D'vn fin laquais, qui feroit le ſourdaut
S'il n'entendoit le ſifflet prompt & haut
De ſon ſeigneur. Et bref la terre ronde
Et ce qui court eſcaillé deſſous l'onde,
Tout ce qui bruit és campagnes de l'ær,
Comme les vents, s'animent au ſiffler :
Et croy vrayment que ceſte architecture
N'eſt qu'vn ſifflet, & non pas d'Epicure
Les petits corps qui tombent de trauers,
Et ſe couplant font ce grand Vniuers.
Les Dieux au ciel, ſuiuant le bon Homere,
Sifflent bruyans, & ronflant de colere
Les vents eſmeus ſifflent par ce grand ær,
La foudre ſiffle, & les Dieux de la mer,
Et parmy l'air les troupes non mortelles
Sifflent volant & remuant les ailes :
Les Chéure-piés, les Faunes & les Pans
Sifflent és bois & font bruire les champs.
Les cours, les ports, les foreſts, les riuieres,
Sifflent courans en humides carrieres :
Bref ici bas, les hommes, les oiſeaux,
Et les poiſſons priſonniers ſous les eaux,
Sans le ſifflet au monde ſecourable
Mourroyent ſoudain d'vne mort miſerable :
Bref ce qui vit deſſous le firmament
N'eſt qu'vn ſifflet & rien qu'vn petit vent.
Doncques, Siffleurs, compagnons de cet ordre,
Viuez vnis en paix & ſans deſordre,
Viuez heureux & beuuez à longs traits,
Chaud en Hyuer, en Eſté ſous le frais,
En ſeruant Dieu & gardant vos prouinces,
Bons ſeruiteurs du Roy & de nos Princes :
Tous reſolus de perdre le ſifflet

Pluſtoſt cent fois qu'endurer eſtre fait
Trouble entre vous, & que la mediſance
Ne rompe point ceſte douce alliance,
Tous honorant & de bouche et de cœur
De ce ſifflet le noble fondateur.

Sortis de ceſte fraiſche & plaiſante grotte, apres vne infinité de plaiſans diſcours, le ſoir venu, voulant auec l'odeur de ce beau iour enſeuelir noſtre plaiſir en la memoire de quelque douce fin, reſolus de continuer la partie le iour ſuiuant, & de nous trouuer enſemble à la fontaine Berſabee, ce gentil Peſcheur nous fit preſent, auec le bon ſoir, des complaintes d'vne Nymphe ſur le treſpas d'vn gentil Berger, enſemble des amours de Dauid, pour en faire lecture le lẽdemain, & commencer auec le iour vne nouuelle entreſuitte de plaiſir : toutesfois retirez en nos chambres, ne pouuans nous garder de les eſuenter; liſons l'vn & l'autre aſſez legerement.

COMPLAINTE D'VNE NYMPHE
SVR LA MORT DE IOACHIM DV BELLAY,
ANGEVIN. (1)

LA NYMPHE.

PLEVREZ, Nymphes, pleurez, & vous couſtaux boſſus,
Prez, monts, iardins & fleurs, & vous antres mouſſus,

1. Ainsi qu'il a été dit, cette Complainte forme la deuxième partie du *Chant pastoral sur la mort de Joachim du Bellay.*

Accompagnez ma voix & ma iuſte complainte!
Seine, retiens tes pas, ſi que ton eau contrainte
Renforce de ſouſpirs ſous le marbre gliſſant
De ton peuple eſcaillé le mouuoir languiſſant!
Pleurez, Nymphes, pleurez, & portez la nouuelle
De la funebre nuit, ô nuit trois fois cruelle,
Iuſqu'aux flots eſcumeux des riues de la mer :
Puis les ſouſpirs des vents le ſoufflent parmy l'ær,
L'air le pleuue çà bas, pour pleurer la memoire
De l'honneur Angeuin & des Nymphes de Loire!
Il eſt mort Dv Bellay, Dv Bellay que les Dieux
Auoyent tranſmis du ciel pour eſtre en ces bas lieux
Le mignon d'Apollon, & des Muſes la grace,
Et le plus rare honneur de ſon antique race!
Las! il nous eſt raui, n'ayant parfait le cours
Qu'à demy ſeulement du plus beau de ſes iours. (1)

Pour reconstituer le poème en entier, le lecteur devra se reporter à la page 150 (v. note) et suivre jusqu'à la fin la variante de la page 156, que les diverses éditions ont négligé de donner :

Approchons, mon Bellin : les Dieux sont accostables,
Nous entendrons au vray ses plaintes lamentables.

LA NYMPHE.

Pleurez, Nymphes, etc.

Du Bellay, surnommé l'*Ovide français* par ses contemporains, fut un des plus charmants esprits de cette riche pléiade. Quelques vers d'une élégie de Guillaume Aubert (de Poitiers) peignent sa physionomie :

Du Bellay envers tous se monstre droiturier,
Prudhomme, craignant Dieu, sage, discret, entier,
Non ingrat du plaisir, de conscience bonne,
Profitant à chascun, et n'offensant personne,
Bening, libéral, humble, et doux à ses amis,
Et constant à tenir ce qu'il avoit promis :
Il couvroit néanmoins sous son courtois langage
Un magnanime cueur tesmoing de son lignage.

Les œuvres de du Bellay ont été imprimées d'abord séparément, puis réunies par Frédéric Morel (Paris, in-4, 1561); elles ont été ensuite plusieurs fois rééditées à Paris, Lyon et Rouen.

1. Né à Liré, près Angers, en 1524, il mourut à Paris à l'âge de 36 ans.

Comme le laboureur d'vne eſperance vaine
S'attend à la moiſſon d'auoir ſa grange pleine,
Ne voyant ſeulement que les ſillons couuerts
D'vne eſpaiſſe verdure & de fourmens tous verds :
Puis ne reſtant ſinon la dent de la faucille,
Vne greſle ſuruient qui renuerſe & qui pille,
Qui froiſſe le tuyau, & qui le plus ſouuent
Emporte la moiſſon & l'eſperance au vent :
Lors triſte & tout honteux, l'œil bas, baſſe la teſte,
Va recueillant apres l'outrageuſe tempeſte
Ce qui reſte eſpandu çà & là, grain à grain,
Pour le mettre au grenier d'vne ſoigneuſe main :
Ainſi nous a deceus l'attente trompereſſe
Que nous auions de luy pour ſa docte ieuneſſe.
Ainſi, Paſteurs, cueillez & recueillez encor
Le reſte de l'orage & le riche threſor
De ſes vers doux-coulans, qui viuront d'age en age
Pendant que le François n'oublira ſon langage,
Et pendant qu'Apollon aura quelque ſoucy
De l'honneur de ſes Sœurs & de ſon lut auſſi :
Pendant qu'à flots ondez les coulantes riuieres
Dreſſeront dans la mer leurs humides carrieres.
Hà, Loire trop heureux d'auoir deſſus tes bords
Receu les doux accens & les graues accords
Du poulce Vendomois (1), & la touche argentine
Des fredons animez de la lyre Angeuine!
Or faſſe maintenant la puiſſance des Dieux
Qu'ell' puiſſe accompagner celle qui luit aux cieux :
Et l'autre, or qu'elle ſoit veufue de ſa compagne,
Sans iamais s'engourdir que touſiours accompagne
La maieſté des Rois, enyurant le ſoucy
Des Bergers attriſtez, de ſon trait adouci.
Pleurez, Nymphes, pleurez, & en pleurant, à force

1. C'est-à-dire de Ronsard.

De main & de poinçon, engrauez ſur l'eſcorce
De ces ormeaux fueillus ce deſaſtré malheur,
Teſmoins à l'aduenir de ma triſte douleur.
Coupe tes blonds cheueux, Apollon, & deſnuë
Les filets ordonnez de ta lyre cornuë :
Redoublez vos ſanglots & verſez larmes d'yeux,
Satyres, Chéure-piés, Faunes & demy-Dieux :
Nymphes aux beaux ſourcils, Deeſſes Oreades,
Abandonnez vos monts, & vous, belles Naiades,
Le cryſtal refriſé de la doux-coulante eau,
Et venez larmoyer autour de ce tombeau,
De ce tombeau muet, tombeau qui tient en ſerre
Ce que le ciel gardoit de gentil ſur la terre.
Et vous, Muſes, troublez vos argentins ruiſſeaux
Et le parlant cryſtal de vos coulantes eaux,
Puis de face honteuſe & de bouche craintiue
Laſchez la bride au dueil, hauſſez la voix plaintiue
Iuſqu'au ciel azuré, ſi que l'aſtre mutin
Cognoiſſe ſon forfait, accuſant le Deſtin
D'auoir raui l'honneur de voſtre bande heureuſe,
Pour eſtre le iouët de la Parque orgueilleuſe :
Luy qui par l'vniuers voſtre nom eſpandoit,
Et qui deuant les Rois immortel le rendoit.
Froiſſe ton arc, Amour, & à plumes pendantes
Frappe ton eſtomac : tes ſagettes bruyantes
Languiſſent ſur la corde, & ton ardant flambeau,
La guide de ſes yeux, ſoit guide à ſon tombeau.
Que de rayons dorez le ſourcil des montagnes
Ne ſoit plus embelli, que les verdes campagnes,
D'vn voile noir-obſcur bruniſſant leurs couleurs,
Faſſent porter le dueil aux plus vermeilles fleurs :
Vne eternelle nuit, vne horreur ſolitaire
Me ſoit le clair flambeau de la lampe ordinaire,
Et meſme que les feux qui redorent les nuits
Sillent mes yeux couuerts d'vne nuë d'ennuis.

Que le fier eſtomac des roches plus hautaines
Detrempe ſon orgueil aux plus humbles fontaines:
Soit mortel l'amaranthe, & de la roſe peint
De brunette couleur le pourpre & le beau teint.
Qu'on oye des oiſeaux les gorgettes ſereines
Ramollir en pitié les plus chaudes haleines
Des Zephyrs animez au branle des cerceaux
De leur dos enlacé dedans ces verds rameaux.
Double & double la voix & les plaintes modeſtes
Peintes deſſus l'email de tes lettres funeſtes,
Hyacinthe, & te plaignant fay plaindre auecque toy
Narciſſe, en ſe mirant trop amoureux de ſoy.
Qu'on n'entende par l'air que le chant de l'orfraye,
Au lieu d'eſpiz creſtez qu'il ne naiſſe qu'yuraye,
Que des lauriers ſacrez les cheueux verdoyans
Eſchangent leur couleur en cypres larmoyans,
Comme des lys froiſſez la teſte blanchiſſante
Se penche contre bas peu à peu languiſſante,
Ou comme dans les prez, à l'ardante chaleur,
On voit l'herbe fanir & perdre ſa couleur.
La celeſte roſeé & la pluye menuë
Qui tombe au mois d'Auril en larmes ſe tranſmuë,
Et les pipeaux moiteux des paſteurs attriſtez
Soyent animez de plaints & de pleurs irritez.
Que le miel doucereux dans la ruche ecliſſee
Se detrempe en aigreur, & la fleur amaſſee
Au leuer du Soleil, des fillettes du ciel,
Ne ſe puiſſe confire en la douceur du miel.
Et bref que l'vniuers pleure ce ſaint Poëte,
Qui n'eſt plus qu'ombre vain ſous la cendre muette,
Rien plus qu'vn maſque feint, luy qui par l'vniuers
Noſtre France honorant, faiſoit bruire ſes vers.
Sus donc, larmes, ſortez, ſortez & faites place
A mes ſouſpirs, enclos ſous vne eſpaiſſe glace
Qui tient ſerré mon cœur & renglace mes os,

Sans donner à mes yeux ny trefue ny repos :
Car à fin que ma playe immortelle apparoiſſe,
Ie veux de iour en iour qu'en empirant accroiſſe.
Or puiſſe donc ma vie eſtre eternelle, à fin
Que ma triſte langueur ne puiſſe prendre fin.
Entre les durs rochers Echo toute eſploree
Ne va plus imitant ta bouchette ſacree :
Les bois ne parlent plus, les paſtoureaux ſont ſourds,
Et leur pipeau muet qui chantoit les amours.
Iamais des arondeaux la querelleuſe troupe
Ne mena ſi grand dueil deſſus la longue croupe
Des ſommets ſourcilleux, ny plus de paſſions
Deſſus les bords marins n'eurent les alcyons :
Iamais pour douze enfans paſſez au fil des armes
Niobé ne ietta plus iuſtement des larmes,
Larmes qu'on voit encor en vn marbre pleurant :
Ny Priame d'Hector pour l'auoir veu mourant :
Ny l'oiſeau de Memnon és ſecrettes vallees
De l'Orient perleux, à petites volees
Qui ſe bat à l'entour d'vn malheureux cercueil
Du fils Tithonien, ne mena ſi grand dueil :
Que des compagnes Sœurs la troupe non mortelle
Doit aigrement porter ceſte playe cruelle,
Deſpitant le malheur, le deſtin & le ſort,
Et la meurdriere main de l'importune mort.

A tant ſe teut la Nymphe, & toute eſcheuelee
S'eſlance dans la grotte en vn fond recelee,
Tirant à longs ſouſpirs de ſa bouche vn helas!
Qui la va pourſuiuant & tallonnant ſes pas
Iuſque dedans le creux où vieillir delibere
A iamais de langueur, & d'ans, & de miſere.
Lors Thoinet & Bellin tous deux la larme à l'œil,
Tous deux noirs de ſouſpirs, tous deux noyez en dueil,
A pas mornes & lents vont à l'vrne ſacree,

Et de creme & de vin, & de manne ſucree,
De roſes & d'encens, vont parfumant le lieu,
Diſant à leur amy vn eternel adieu.
Mais pour trop ſouſpirer ne ſe pouuant entendre,
Entaillerent ces vers deſſus l'eſcorce tendre
De ces ieunes ormeaux, à fin qu'à l'aduenir
En croiſſant, de ce mal croiſſe le ſouuenir :
Paſteurs, ſi quelque ſoin du deuoir fauorable
Que deuons au cercueil, touche encor les viuans,
S'il reſte quelque honneur aux ombres, dont les ans
Ont laiſſé de leurs pas quelque marque honorable,
Honorez ce Poëte, & ſon nom & ſes os,
Puis dites : A iamais de ceſte noble cendre
Puiſſe couler le miel, ſon ombre puiſſe prendre
Deſſous les myrtes ſaints vn eternel repos!
Comme des paſſereaux la beante nichee
Qui perd ſa mere aux champs, attendant la bechee
D'vn iargon importun pour appaiſer ſa faim
Crie pour la reuoir, & la reclame en vain :
Ainſi ces deux Bergers, d'vne face eſperduë
Sont demeurez confus, & de voix eſpanduë
Par l'air vont redoublant Dv Bellay mille fois,
Et rien que Dv Bellay ne s'entend par les bois.

LES AMOVRS DE DAVID
ET DE BERSABEE. (1)

AV SEIGNEVR DE LA PIERRE.

DESIA ce petit Dieu, de ſes ailes couplees,
Auoit ramé du ciel les plaines eſtoilees,
Couru l'air & la mer, & ſes feux deſcouuerts
Se monſtroyẽt peu à peu par ce grand vniuers:

1. V. cet épisode de la Bible au IIe livre de Samuel, c. XI.

Quand de ruſe plus grande & de courſe eſlancee
Plonge deſſus les murs des villes de Iudee,
Tout ainſi qu'vn faucon aguettant ſon gibier,
Ou muſſé dedans l'eau, ou dedans vn herbier,
Ne monſtrant que le bec, fond de roide ſecouſſe,
Eſpiant d'vn œil vif le hazard qui le pouſſe.
Là trouue ce grand Roy maçonnant, baſtiſſant
De la ſainte cité le mur qui va croiſſant.
Il ſçait que de Ieſſé & le ſang & la race
Doit perir vne fois, & tomber ſous l'audace
Des forces de Satan, & ſous l'impiété,
Miniſtres de ſa proye & de ſa cruauté.
« Quoy? (dit ce petit Dieu) & ma flamme & ma force
N'auroit-elle pouuoir d'vne friande amorce,
Et d'vn trait plus aigu, de ſurprendre ce Roy,
Et de le rendre eſclaue aux rigueurs de ma loy?
Retranchant ſon deſſein & l'œuure encommencee
Pour ce Dieu qu'il retient & loge en ſa penſee?
Moy qui d'vn bras armé, des hommes le dompteur,
Depuis le ſiecle d'or, ſuis demeuré vainqueur?
Moy qui fis eſcouler & deborder les ondes
Des grands torrens du ciel, les verſant vagabondes
Sur les flancs de la terre, à fin de l'abyſmer,
Faiſant flots deſſus flots les hauts monts eſcumer?
Moy à qui Semirame, amoureuſe gentille
Honorant ma grandeur, dedia ſa grand' ville
Babylon la ſuperbe, & ſes murs les teſmoins
De ma puiſſance forte & des traits de mes mains?
Moy cauſe que Sodome, & ſa terre voiſine
Arſe du feu du ciel, inuenta ſa ruine?
Et qui fis que les Grecs approcherent vaillans
Mille vaiſſeaux armez encontre les Troyans?
Moy qui fis que Samſon, cheualier grand & braue,
Rendit force & fureur, honneur, & vie eſclaue,
Et ce long poil fatal à couper au cizeau

D'vne maiſtreſſe en fin qui le miſt au tombeau?
Moy doncques (dit Amour) n'auray-ie la puiſſance
D'esbranler de ma main la royale conſtance
Et le fort de ſon cœur? » Auſſi toſt perd la voix,
S'enuolle, prend ſon arc, ſa fleche, ſon carquois,
Son voile, ſon flambeau, & tremouſſant les ailes
Vient aborder, finet, les beautez immortelles
De la femme au ſoldat qui porta malheureux
Les lettres de ſa mort, meſſage auentureux.
Il voit donc Berſabee, au plus beau de ſon age,
Ores que ſous le ioug d'vn chaſte mariage
Elle fuſt aſſeruie : il la voit en beauté
Surpaſſer les beautez de toute la cité.
Il voit le chaſte honneur de ſon front venerable,
Large, plein & poli, ſa grace incomparable,
Le porfil de ſon nez iuſtement meſuré,
Sa taille, ſa façon, ſon port bien aſſeuré,
Le coral ſouſpirant de ſes léures mollettes,
Doublement ramparé de moyennes perlettes,
Les ſouſpirs embaſmez, les ſous-ris gracieux,
Et le rayon doré de l'eſclair de ſes yeux,
Flamboyant & brillant comme l'auant-courriere
Entr'ouurant du ſoleil la moiteuſe paupiere.
Il voit de ſon beau col l'yuoire blanchiſſant,
Mille floccons retors de ſon poil iauniſſant
Vaguement eſgarez ſur ſa large poitrine :
Ses deux bras gros & longs, & la rondeur marbrine
De ſes doigts allongez ſur vne blanche main,
Le teint frais & vermeil, & la gorge & le ſein
Semez comme à l'enuy & de lys & de roſes.
Il voit en ce beau corps mille beautez encloſes,
Mille ſortes d'appas, de charmes & d'attraits,
Suiet propre à l'Amour pour employer ſes traits.
La voyant, auſſi toſt ſe transforme & s'altere
En vn corps fantaſtic, ſans veine & ſans artere,

Sans foye, ſans poulmon, ſans tendons & ſans chair,
Inuiſible, venteux, & de ſubſtance d'air.
Or deçà, or delà, d'vne empriſe ſecrette
Ce fantoſme d'Amour, eſpiant, eſchauguette
Berſabee, attendant le temps propre & le lieu
Lors que dedans les yeux pourroit faire ſon ieu.
Doncques l'ayant trouué, iette l'arc & la trouſſe,
La fleche & le flambeau, puis de roide ſecouſſe,
Comme vn oiſeau plongeon dans les flots eſcumeux
Meſſager de l'orage, il ſe lance en ſes yeux.
« Rouillez-vous (dit-il lors) mes ſagettes meurdrieres,
Maintenant que ie tiens les poignantes lumieres
De celle en qui ie veux ma puiſſance eſprouuer :
Ie ne veux plus de vous, ici ie veux trouuer
Des traits mieux acerez & de meilleure poincte
Que la voſtre cent fois, & de plus viue atteinte.
Les yeux ſeront mes traits, mes rets & mes ſorciers,
Mes charmes, mes appas, mes fidelles courriers :
L'ombre de leurs ſourcils en vouſture penchee
Sera mon arc vainqueur de l'ame non touchee
De ma douce fureur : ie le feray ſentir
A ce Roy qui ne veut à mon vueil conſentir. »
A tant ſe teut Amour. Elle auſſi toſt commence
A ſentir de ce Dieu la diuine preſence,
Plus qu'elle ne ſouloit contregarde ſon teint,
Commence à s'attifer, à ſe tenir en point,
Auoir la main polie, & la dent blanche & nette,
La chauſſe bien tiree, & la coiffe bien faite.
Tantoſt va partiſſant ſes cheueux en deux parts,
Puis les laiſſe flotter, & vaguement eſpars
Ombrage ſon beau col & ſon ſein où les Graces,
Les Amours, les attraits & les douces fallaces,
Logent pour attirer & plonger en erreur
Vn cœur, fuſt-il de roche ou de metal plus dur.
Tantoſt en retrouſſant leurs treſſes vagabondes

Nœud ſur nœud, ply ſur ply, les fait creſper en ondes
Sur le haut de la teſte, en menus entrelas :
Tantoſt cache ſon ſein d'vn voile, & ne veut pas
Qu'on le puiſſe entreuoir, quand ſouëfuement il pouſſe
Et repouſſe vn ſouſpir d'vne cadence douce :
Tantoſt le tient ouuert, deſployant les threſors
Que nature recelle en vn ſi noble corps :
Tantoſt pare ſon col d'vn rang de perles fines,
Contr'imitant le port & les graces diuines
De la chaſte Iunon. Pauurette que le ſort
Attire doucement au peril de la mort,
Ne ſçachant que ſon hoſte, en ſe riant, luy braſſe
Vn bien ſans deſplaiſir qui peu ſouuent ſe paſſe!
Quelquefois s'eſgayant, pour mieux prendre le frais
Recherche les taillis & l'ombre des foreſts,
Se baigne, pour lauer ſa peau tendre & douillette
Dans le coulant ſecret de l'onde argentelette
Qui ſourd de ſon iardin, & ſautelle à bouillons,
Creuſant vne fontaine en cent petits ſurgeons,
Iailliſſant, bondiſſant dedans vne grand' cuue
Toute de marbre blanc, où la Dame s'eſtuue
Et laue ſon beau corps. Mais las! ceſte fraiſcheur
Ne pourroit de ſon ame attiedir la chaleur,
Ny de ce petit Dieu les flammes plus ſecrettes,
Qui tire de ſes yeux mille & mille ſagettes
Auſſi dru que la greſle, ou qu'au fort de l'hyuer
S'eſparpille la neige, alors que dedans l'ær
Les vents vont esbranlant & ſecouant les nuës
Groſſes de noirs frimas & de toiſons chenuës.
Il tire donc au Roy, qui ſeul de ſon chaſteau
Contemploit amoureux ces beautez dedans l'eau,
Où les voyant fut pris Dauid, ce grand Prophete,
Dauid choiſi de Dieu pour ſon diuin poëte,
Son chantre, ſon guerrier, braue, vaillant, facond,
Et qui en pieté n'eut iamais de ſecond.

Mais qui peut reſiſter à la force indomtable
De la main de ce Dieu qui n'a point de ſemblable?
Il encorde ſon arc, il le courbe, il le tend,
Met le doigt ſur la corde, il enfonce, il attend,
Puis d'vn ſiffle bruyant il deſcoche, & la vire
Volle droit dans ſes yeux, tant iuſtement il tire.
A ce coup la frayeur coula dedans les os
De ce Roy qui fremit, bruſle & perd le repos.
Hà, Roy qui ne ſçait pas que ce Dieu s'eſt fait maiſtre
De ſon cœur, de ſes yeux, pour s'y faire cognoiſtre!
Des yeux, ce trait doré entra iuſqu'au dedans
Du foye & du poulmon, & de mouchons ardans
Luy reſchauffe le ſang, & de nouuelles peines
Luy trouble le cerueau, recuit dedans ſes veines
Vn vlcere, vn venin, vn feu qui va bruſlant
Vn cœur fuſt-il d'airain, tant il eſt violent.
Plus n'a ſoucy de rien : la belle Berſabee
Retient dedans ſes yeux ſon cœur & ſa penſee,
S'en eſt rendu captif, eſclaue & ſeruiteur,
Elle dame & maiſtreſſe, & Amour ſon ſeigneur.
Ce qu'il fait, ce qu'il dit, & cela qu'il compoſe,
N'eſt rien que de l'amour, ne ſonge en autre choſe:
Pour ſceptre, dans la main il porte le flambeau
Qui luy donne la vie & le guide au tombeau,
Pour ſa lyre vn carquois, & au lieu de couronne,
De ce bandeau fatal ſon beau chef enuironne,
Si que par cet eſchange Amour eſt triomphant
Du grand Roy de Iudee, & le Roy d'vn enfant.
Il ſonge ſeulement les moyens & les ruſes,
Les charmes, les attraits, les fraudes, les excuſes,
Pour librement iouïr de ces rares beautez,
Qui trauaillent ſon cœur de mille cruautez.
Que fait doncques ce Roy? Il la guigne, il l'appelle,
Elle vient, il la baiſe, il diſcourt auec elle :
Hé, que ne font les Roys! il la careſſe encor

De promeſſes, d'eſtats, & riches preſens d'or.
Bref elle deuient groſſe, & ſon ventre commence
A s'enfler peu à peu de royale ſemence.
Or le fait plaiſt au Roy, le flatte en ſon plaiſir,
Il approuue ſa faute, & puis ſe vient ſaiſir
D'vne nouuelle peur, il craint le vitupere
Et l'infame ſurnom d'eſtre dit adultere,
Outre que le mary, braue & vaillant guerrier,
Pour lors eſtoit abſent, exerçant le meſtier
Des armes & de Mars, voulant pour ſa patrie
Eſpandre, liberal, & le ſang & la vie.
Il reuient de la guerre au ſoudain mandement
Du Roy, qui luy commande à venir promptement.
Arriué, dedaigneux & chagrin, ne fait conte
De femme ny d'enfans, mais les laiſſant il monte
Droit au palais royal, où il trouue ſon Roy
Morne, triſte & penſif pour l'amoureux eſmoy.
Il s'enqueſte en quel lieu ſes troupes ſont campees,
Quelle part l'ennemy a ſes forces rangees,
Ce qu'il fait, ce qu'il braſſe, ou s'il eſt ramparé,
S'il branſle, s'il a peur, ou s'il eſt aſſeuré.
Vrie en ceſte guerre armé pour ſa prouince
Reſpond de point en point, & contente ſon Prince:
Chetif qui ne ſçait pas que le cruel deſtin,
En le pipant, luy forge vne piteuſe fin!
Or Dauid s'apperçoit que le ſoldat dedaigne
Auoir à ſes coſtez ſa femme pour compaigne,
Le voyant pareſſer à ſon nouueau retour,
Sans viſiter les ſiens, és troupes de la cour,
Que de femme & d'enfans la tant chere preſence
Ne l'eſmouuoit en rien : tout auſſi toſt il penſe
Son crime deſcouuert, n'ayant autre recours
Qu'à la force, des grands l'ordinaire ſecours.
Le Roy donc en erreur, ſoupçonneux, amoncelle
Malheur deſſus malheur, & d'empriſe cruelle

Il machine la mort à ce pauure guerrier.
Hà malheureux Amour, Dauid s'eſt fait meurdrier,
Qui premier que te voir rien plus n'auoit dans l'ame,
Au cœur, ny dans les yeux, que la celeſte flame
Des graces du Seigneur, dont il eſtoit eſpris,
Autre feu que le tien, qui ſi toſt l'a ſurpris!
Hà ſalle volupté, qu'inſolens ſont tes crimes,
Et le bourbier fangeux de tes profonds abyſmes!
La nuit eſtoit ia cloſe, & les flambeaux dorez
D'vn luſtre eſtincelant par les champs azurez
Se monſtroyent à l'enuy, & la chaſte courriere
Sur ſes moreaux couplez auançoit ſa carriere :
Tout le monde dormoit, Dauid ſeul ne dort pas,
Recherchant le moyen, tant il a le cœur bas
Et ſouillé de l'Amour, de maſſacrer Vrie,
Pour libre mettre paix ou trefue à ſa furie.
Il demande la plume, & penſif & reſueur
Il ſonge, il fantaſtique, & d'vn ſemblant trompeur
Feint eſcrire à ſon camp d'affaires d'importance :
Mais las! c'eſt en oſtant tout moyen de defenſe
A ce pauure innocent, qu'on le range au defaut
D'vn bataillon rompu, ou au premier aſſaut,
Et du rang des premiers, à fin que ſans demeure,
Affrontant l'ennemy, tout promptement il meure.
Doncques au plus matin qu'en ſon roſin attour
La belle Aube doree eut reparé le iour,
Vrie prend ſa lettre, à ſon camp s'en retourne
D'vn pié prompt & gaillard, où peu de temps ſeiourne
Qu'il ne fuſt mis à mort : mal-caut qui ne ſçait pas
Qu'en ſe haſtant, haſtoit l'heure de ſon treſpas!
Dieu ce pendant au ciel, qui fait la ſentinelle
Sur le fait des humains, voit l'empriſe cruelle
De ce tyran meurdrier, qui, pour eſtre auancé
En dignité de Roy, offenſe l'offenſé,
Luy ſuborne ſa femme, & d'vne ame maline

Au lieu de la garder en fait ſa concubine.
DIEV doncques en fureur voyant ce cœur peruers,
Fait trembler ſous ſes piés la terre & les enfers
En ſecouant le chef, & de noire colere
Fait entr'ouurir du ciel l'vne & l'autre barriere.
A ce trouble orageux, vne palle frayeur
Des citoyens du ciel gliſſe dedans le cœur,
Et tremblent tout ainſi que les foreſts chenuës
Quand les vents mutinez criblent dedans les nuës
Vn murmure inuiſible, auant-coureurs certains
Au palle nautonnier d'orages inhumains.
Pour venir en conſeil, ſe fait vne aſſemblee
De petits Dieux moyens, & de la troupe ailee.
Comme pigeons peureux pourſuiuis de l'oiſeau,
En preuoyant de loin quelque ramas nouueau
Se braſſer dedans l'air, vont abaiſſant les ailes,
Craintiues vont ainſi les bandes immortelles,
Cherchant l'occaſion du changement ſoudain
Au Seigneur qui deuant eſtoit calme & ſerein.
« Eſt-ce point (diſoyent-ils) qu'il veut noyer la terre,
Ou qu'il vueille embraſer du feu de ſon tonnerre
Les fondemens ſacrez de ſon palais vouſté,
Ou que perdant le monde, il ait la volonté
De rebrouiller encor par vn nouueau meſlange,
Comme il fit du chaos, quelque machine eſtrange? »
Car ils auoyent bien ſceu qu'il deuoit vne fois
Foudroyer & bruſler l'ouurage de ſes doigts.
Or au milieu du ciel ſe dreſſe & ſe deſcouure
De ce grand forgeron l'induſtrieux chef-d'œuure :
C'eſt vn troſne d'or fin, riche de diamans,
De perles, de ſaphirs, de rubis flamboyans,
Troſne, ſiege fatal, où ce grand Dieu preſide
Qui prend ſoin des humains, qui conduit & qui guide
Ce qui marche ſur terre & qui volle dans l'ær,
Et le troupeau muet qui flotte dans la mer.

On dit qu'aux deux coſtez y a deux sœurs aſſiſes :
Iuſtice eſt au bras droit, qui les fautes commiſes
Des hommes forfaicteurs ſeuerement punit,
Et d'vn graue ſourcil loin du ciel les bannit,
Touſiours l'eſpee au poing, portant la contenance
Et l'œil executeur de la iuſte vengeance
Et iuſtice de Dieu, qui dedans ſon palais
Habite, rigoureuſe, & n'en bouge iamais :
Clemence eſt l'autre sœur, qui d'vn viſage honneſte
Et d'vn œil tout benin modere la tempeſte,
Adoucit le courroux, l'orage & la fureur,
Deſtourne la colere & le bras du Seigneur.
« Et quoy? (dit ce grand Dieu) faut-il que l'impudence
Et l'infame peché de l'homme, dont l'eſſence
A pris ſon origine au celeſte pourpris,
Dedaigne ſon autheur & le tienne à meſpris?
Moy qui l'ay fait ſeigneur des bois & des montagnes,
De ce qui vogue és eaux & court par les campagnes,
Et des ſcadrons plumeux qui rament pour voler
D'auirons bigarrez les grand' plaines de l'ær :
Moy qui l'ay fauory d'eſprit, de ſens & d'ame,
Pour contempler de iour l'incomparable flame
Du ſoleil radieux, & ſous le voile obſcur
Des ombres de la nuit, les flammes de ſa sœur?
Pour voguer ſur le dos de la mer eſcumeuſe,
Trancher & renuerſer la terre plantureuſe,
Cognoiſtre ma grandeur, & de ſe rendre fort
Contre l'aduerſité & peril de la mort?
La race de Iacob portera teſmoignage
De ma bonté diuine. Hé, qui fit le paſſage,
Quand du Roy Pharaon les plus vaillans guerriers
Furent pris dans le creux des humides ſentiers?
Tous furent etouffez, noyez, plongez és ondes,
Elle, hors du peril des campagnes profondes,
Trouue le droit chemin que ie fey de ma main

Flanqué contre les flots comme d'vn mur d'airain.
Vous ſçauez que du ciel i'ay bien voulu deſcendre
Pour luy donner mes lois, & pour luy faire entendre
Ce qu'il faut obſeruer, pour iouïr aſſeurez
De l'immortel ſeiour entre les bien-heurez.
Meſme ce beau ſoleil qui reluit & rayonne
Seruira de teſmoin à la volonté bonne
Que i'eus au peuple Hebreu, lors que pour ſon ſecours
Continuant la nuit, ie retarday ſon cours.
L'eau meſme du Iourdain en deux parts retranchee
Se pourroit ſouuenir de ma grace eſpanchee
Sur ce peuple choiſi, tant de murs renuerſez
En ſeront les teſmoins, tant de ramparts forcez,
Tant de Roys mis au ioug, tant de citez captiues,
Au ſeul bruit de l'airain tant de troupes fuitiues :
Bref, de mon bras armé l'ay conduit & remis
Libre, fort & vainqueur, au royaume promis.
Qu'ay-ie fait pour Dauid, & de quels benefices
Ay-ie recompenſé quelques petits ſeruices
Sacrez à ma grandeur? De berger l'ay fait Roy,
Ie luy ay departy & ma grace & ma loy,
Fait vaincre le geant, & d'heureuſe conqueſte
Mis le ſceptre en la main & la couronne en teſte,
Et par miracle grand l'ay fait ſurmonter ſeul
L'orgueil & le meſpris des forces de Saül.
Imitant toutefois les fautes de ſes peres,
Ayant mis en oubly les traits de mes coleres,
A raui ſa ſuiette, & de meurdre inhumain
A de ſang innocent enſanglanté ſa main.
Or voyez, ie vous pry, voyez le pauure Vrie
Humble deuant mes piés, qui lamente & qui crie
Et demande vengeance. Hà, ie vous puniray,
Adultere aſſaſſin, & ſentir vous feray
Que c'eſt d'offenſer Dieu & ſa bonté diuine :
Ie vous abyſmeray iuſques à la racine,

Diffamant & ſouillant d'vn reproche eternel
La memoire, la race & le nom d'Iſraël! »
Ayant dit ces propos, la larme à l'œil, Clemence
Se mettant à genoux, en ces plaintes s'auance :
« Hé, ne permets, ô Dieu, qu'on t'appelle vengeur,
Ou de nom de cruel qu'on te nomme, Seigneur!
Tu es doux & clement, & ta bonté notoire
Chante par l'vniuers les honneurs de ta gloire,
Nous cognoiſſons tes faits, ta force & ta grandeur,
Embraſſe la clemence, & laiſſe ta rigueur :
Ou s'il te plaiſt, ô Dieu, exercer la vengeance,
Permets, ie te ſupply, ſonder la conſcience
De ce pauure pecheur, poſſible vn repentir
A luy faire pardon te fera conſentir. »
Si toſt n'eut acheué, que pluſtoſt la colere
Du Seigneur ne tournaſt en ſa douceur premiere.
« Or voy-ie bien (dit-il) qu'il faut que le pardon
Surmonte ma rigueur, mais il faut pour guerdon
De ce double peché, qu'vne aigre penitence
Appaiſe ma iuſtice & purge ſon offenſe. »
A peine eut dit ces mots & finy ſon propos,
Qu'il depeſche vn courrier. Il a deſſus le dos
De cent & cent couleurs deux ailes bigarrees,
Comme on voit en eſté és nueuſes contrees
Vn arc qui ceint le ciel : iuſques à ſes talons
Vn creſpe blanc & net comme en petits ſillons
Flottoit à longs replis, vne perruque blonde
A l'entour de ſon col s'eſgaroit vagabonde.
Luy commande voler droit en Hieruſalem,
Là trouuer diligent le prophete Nathan,
Luy deſcouurir le fait, & puis le faſſe entendre
A Dauid ſon ſeigneur, qu'il ait à le reprendre
Aigrement en ſecret, luy remonſtre le fait,
L'horreur de ſon peché & de ſon grand forfait,
Qu'il cognoiſſe ſa faute & confeſſe l'offenſe,

L'aſſeure deuant Dieu, & faſſe penitence.
Le Prophete auſſi toſt cherche & trouue ſon Roy:
« Tu ne ſçais pas (dit-il) qui m'amene vers toy?
C'eſt vn cas fort eſtrange aduenu dans ta ville.
Vn homme ayant cent bœufs, & de brebis bien mille,
D'vn pauure homme voiſin, qui n'a tant ſeulement
Qu'vne ieune brebis, qu'il nourrit cherement,
Qu'il repaiſt de ſon pain, qu'il mignarde & qu'il couche,
Pour mieux la careſſer, meſme dedans ſa couche.
Or ce riche paſteur voulant faire vn feſtin,
Pour traiter liberal vn amy ſon voiſin,
Pardonne à ſon troupeau, à ſes chéures barbuës,
A ſes ieunes bouueaux, à ſes troupes veſtuës
De laine ſur le dos, & de brigante main
Pille & prend la brebis, meſme dedans le ſein
Du pauure miſerable, il la tue & l'appreſte,
Feſtoyant ſon amy de ſa belle conqueſte. »
Dauid plein de courroux proteſte que le tort
Fait au pauure voiſin eſt vn crime de mort.
Alors le ſaint Prophete en œilladant ſa face
D'vn ſourcil renfrongné : « Eſcoute la menace
De ce grand Dieu (dit-il), ô Roy de tous les Rois
Le plus indigne Roy, eſcoute donc ſa voix :
C'eſt toy meurdrier, c'eſt toy qui as fait ceſte offenſe.
Quoy? ne te ſouuient-il que ſa grand' prouidence,
D'vne pauure maiſon, d'vne caſe à bergers,
T'a mis le ſceptre en main, retiré des dangers
De la force des grands, & contre leur tempeſte
Qu'il s'eſt armé cent fois pour couronner ta teſte?
Et quoy? oſes-tu bien, infame, vicieux,
Te monſtrer en public & regarder les cieux?
Et quoy? ne vois-tu pas que le crime t'appelle,
Pour receuoir honteux vne peine cruelle?
Ne ſens-tu dans ton ame vne effroyable horreur,
Vn tyran qui te ronge & te mine le cœur?

C'eſt le peché, Dauid, qui t'ouurant la paupiere
Derobe le repos à ton ame meurdriere.
Souuienne-toy, Dauid, qu'il vient vne ſaiſon
Qui ſoulera tes yeux du ſang de ta maiſon,
Et de toy & des tiens, qui ſeront l'origine
Des guerres à venir, autheurs de ta ruine. »
A peine eut dit ces mots, qu'vne palle frayeur
Vient ſaiſir de Dauid les veines & le cœur :
Puis reuenant à ſoy, ſanglottant de triſteſſe,
Recognoiſt ſon peché & ſa faute confeſſe
Deuant la maieſté du Seigneur qui l'attend
Pour le prendre à mercy, & qui deſia luy tend
Les mains pour l'embraſſer : car tant plus noſtre vice
Irrite ſa rigueur, plus il nous eſt propice.
Il deſcend de ſon troſne, or de coups redoublez
Meurdrit ſon eſtomac, or de ſouſpirs troublez
Il enfle ſes poulmons, & pleurant abandonne
Le plaiſir, le palais, le ſceptre & la couronne :
Tantoſt en s'accuſant il accuſe l'Amour,
Abhorre ſon peché, deteſte le beau iour
Qui premier luy fit voir les viues eſtincelles
De l'œil qui le rauit en ſes pinces cruelles.
Amour n'eſt plus ſon hoſte, & n'a plus rien au cœur
Que de la main de Dieu la iuſtice & la peur.
Mais que fera ce Roy? Nathan plus le conſole
Et plus le va flattant de ſa douce parole,
L'aſſeurant que ſes pleurs & ſon langage doux
Ont appaiſé de Dieu l'orage & le courroux,
Moins Dauid s'en aſſeure, & tant plus il eſſaye
Adoucir ſa rigueur, plus rengrege ſa playe :
Se perdant tout ainſi que l'innocent oiſeau
Tombé dans les gluons au coulant d'vn ruiſſeau,
Qui s'efforçant voler plus s'englue & ſe lie,
Plus il bat de ſon aile & moins il ſe deſlie.
Le Prophete s'en va, laiſſant dedans le cœur

De Dauid pour confort l'eſperance & la peur :
Chancelant tout ainſi que l'on voit vn nauire
Flottant entre deux vents, l'vn le tourne & le vire,
L'autre plus violent le pouſſe à contreual,
Ainſi craint eſperant, & doute de ſon mal.
Il hait plus que la mort la lumiere ordinaire
Du ſoleil radieux, vn antre ſolitaire,
Vn caueau tenebreux, vne foſſe, vn rocher,
Luy plaiſent maintenant à fin de ſe cacher.
Deſſous les flancs cauez d'vne roche taillee
Hors le palais royal ſe creuſe vne vallee
Entre deux petits monts, où ſe voit dans le fond
Vn antre ſombre & noir, large, creux & profond,
Des ombres le manoir & des nuits eternelles :
Là va faire ſon dueil & ſes plaintes cruelles,
Diſant : « Toy deſormais, cauerneuſe maiſon,
Tu ſeras mon palais & ma noire priſon,
Et deſormais auſſi, ie te pry, d'age en age
Porte de ma douleur fidelle teſmoignage.
Et vous, flambeaux ſacrez qui redorez les nuits,
Souuienne-vous auſſi de mes triſtes ennuis,
Voyez d'vn pauure Roy l'audace retranchee,
Et de la main de Dieu l'ame priſe & touchee :
Et comme auez eſté compagnons de mon heur,
Soyez auſſi teſmoins de ma iuſte douleur! »
Ayant fait ces regrets, prend ſa lyre d'yuoire,
Baigne ſes yeux de pleurs, ſacrant à la memoire
De ſon peché commis les larmes & les ſons,
Et les vers animez de ſes triſtes chanſons.

FIN DE LA SECONDE IOVRNEE DE LA BERGERIE.

SONNET.

O bien-heureux Bergers, qu'vne telle muſette
A pouſſés dans les cieux : & toy qui vas paſſant
Ceux que Grece a daignés du laurier verdiſſant,
Plus heureux quãd Belleau d'autres lauriers t'appreſte.

Heureux ce papillon, qui ſouplement volette
Par l'immortel ſentier d'vn champ ſi floriſſant :
Heureuſe la ceriſe au caillé rougiſſant,
Plus heureux mon Belleau, qui ce bon-heur leur preſte.

L'hyuer ne fera tort à ſes ailerons d'or
Tracez par vn tel peintre, & toy ceriſe encor
Il ne faudra ny miel ny ſucre à te confire

Pour garder longuement ta naïfue fraiſcheur :
Ses vers confits au miel d'Hybleanne douceur
Garderont à iamais les fruits qu'il ſçait elire.

CL. BINET. (1)

1. Claude Binet, de Beauvais, venait d'être reçu avocat au parlement de Paris, quand il connut Belleau et Ronsard dont il devint le disciple et l'ami. Ce fut Binet que le poète vendômois choisit, dans les derniers temps de sa vie, pour être le dépositaire et l'éditeur de ses œuvres.

On ne possède de Claude Binet que des poésies fugitives dont quelques-unes sont imprimées à la suite des œuvres de Jean de la Péruse (Paris, 1573). Une des pièces les plus curieuses du recueil de Binet est celle intitulée *l'Aymant*, où le poète fait d'une manière remarquable la description de la boussole et de l'aiguille aimantée.

Ce sonnet de Cl. Binet et la table de la Bergerie manquent dans la plupart des éditions de Remy Belleau. On les trouve dans celle de Gilles Gilles (Paris, 1585).

TABLE DES POESIES

CONTENVES EN LA

PREMIERE ET SECONDE IOVRNEE DE LA BERGERIE

DE REMY BELLEAV.

BAISERS. Pages

Quand ie vay recueillant 283
Vers ſenaires iambiques. Quand ſur ta léure. . 298
O doux baiſer colombin 299
Sonnets. Ainſi que le berger. 301
Approche-toy, Catin. 297
Autant que de vos yeux 301
Ce begayant parler 281
Des mouchettes à miel. 290
Embraſſe-moy, mon cœur. 296
En m'eſgayant vn ſoir 286
Hà doux baiſer. 285
Hà ie vous pry, mes yeux. 293
Hà ie vous tiens, Catin. 292
Hà ne me baiſez plus 285
Hà que i'aime à ſentir 282
Hà vous refuez, Catin 287

I'auois n'a pas long temps. 304
Ie diſois, ma Catin 294
Ie meure, mon deſir. 295
Ie n'en mentiray point 284
I'eſtois aueugle, Amour 303
Ie puiſſe donc mourir 292
Ie te coniure, Amour 291
Ie vey, n'a pas long temps 296
Sur les Baiſers. Ie vous baiſe, baiſers . . . 279
Laiſſeray-ie tes yeux. 299
Lors que pour vous baiſer. 284
Ma fillette, ma ſœur. 293
Mais las! où volez-vous 289
Mais que dois-ie eſperer 290
Mon ame, tu te pers. 291
Mon cœur s'alla camper 302
Mon Dieu, retirez-vous. 297
Mouches qui maſſonnez. 280
Nauré de vos beaux yeux 300
N'eſt-ce grand cas. 288
N'oyant plus les diſcours 298
Quand eſperdu ie voy 286
Quand ie baiſe tes yeux 282
Quand ie preſſe en baiſant 281
Que ie te crains, Catin. 287
Qui n'a veu quelquefois au leuer 288
Si tu veux que ie meure 295
Tout ainſi que l'on voit 294
Tu m'as creué les yeux. 303
Venus voyant vn iour 289
Vn feu prompt & ſubtil 300
Yeux, hoſtes de mon ame. 302

CHANSONS.

Auril. Auril l'honneur 43

May. Pendant que ce mois 46
Faites-vous la ſourde, Macee? 86
Et bref c'eſt vne choſe 109
Volez, pennaches bien-heureux. 119
Douce & belle bouchelette. 134
Chant d'allaigreſſe ſur la naiſſance de Mgr le marquis du Pont. Sus auant, troupe . . . 141
Courez, fuzeaux, courez 146
O cruel enfant. 165
Comme la vigne tendre. 170
Deſcription du Printemps. Voicy l'aronde . . 226
A M. Nicolas. Hà mon cœur 305
La Cigale. Loin de la ville 309
Au S. Garnier. Sortez, amoureuſes delices. . 316
Vers ſapphiques. Comparable aux Dieux. . . 319
A ſes yeux. Quand premiers. 320
Au ſeigneur d'Heruille. Mais viens çà . . . 322
M'amour, ſi ie ſuis noirette 325

COMPLAINTES.

De Promethee. Noble race des Dieux. . . . 194
Il faiſoit tard 210
D'vne Nymphe ſur la mort de Ioachim du Bellay. Pleurez, Nymphes, pleurez . . . 338

DISCOVRS.

L'Eſté. Tout eſtoit en chaleur 50
La Chaſteté. Il eſtoit iour. 67
Vendangeurs. C'eſtoit en la ſaiſon 78
Le Portrait de ſa Maiſtreſſe. Sus donc peintre. 112
L'amour ambitieux d'Ixion. Ie chante d'Ixion. 201
Chant de triomphe. Ia dans le ciel. 217
Apparences celeſtes du Soleil. Si vous auez. . 250
— *de la Lune*. Voy deſſous l'ombre. 252
L'Hyuer. L'hyuer palle de froid 272

Tout cela qu'on peut voir. 274
Le Sifflet. Sifflet, gentil ſecours. 335
Les amours de Dauid & de Berſabee.
Deſia ce petit Dieu 344

ECLOGVES.

C'eſt de long temps, Tenot 19
De viuoter chetif. 150
Sur la guariſon d'amour. Broûtez, chéures. . 231
Le Peſcheur. Gentille Pauureté. 240
Les Peſcheurs. Deux peſcheurs amoureux . . 245
Larmes ſur le treſpas de Mgr le marquis d'Elbeuf. Vne tremblante peur. 258

EPITAPHES.

Ici mon beau ſoleil 59
De Trauail. Trauail, ie cognois 311

EPITHALAMES.

De Mgr le duc de Lorraine.
Nymphes qui vos treſſes blondes 88
Viens çà bas, Deeſſe gentille. 327
O quæ vecta leui. (Sc. Sammarthanus) . . . 332

ODES.

Chant de la Paix. Ie te ſalue 27
A la Royne. Laiſſe le ciel, belle Aſtree. . . 34
A Mgr le duc de Guyſe. Comme l'oiſeau . . 37

PRIERES.

Delivre-moy. 186

SONNETS.

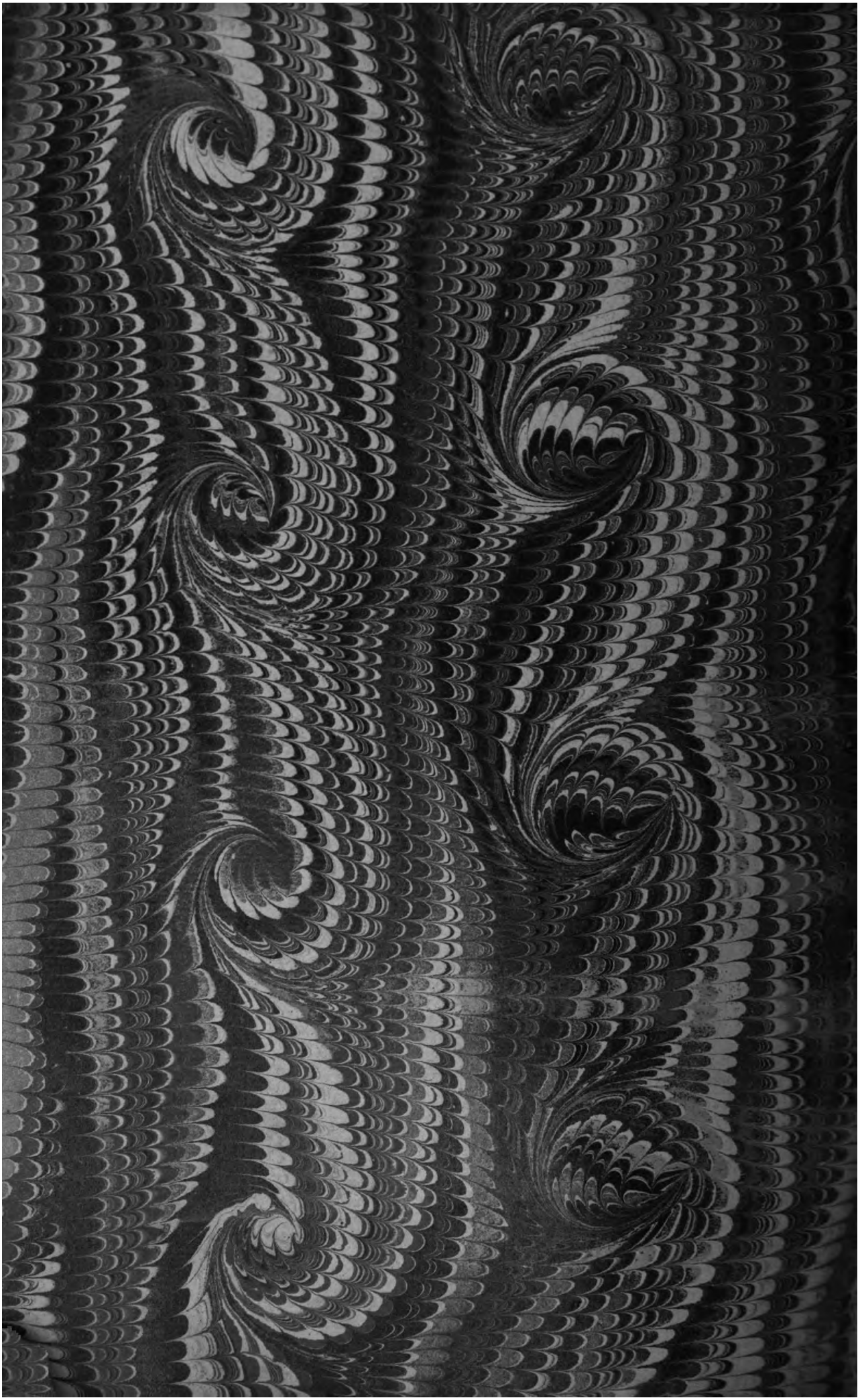
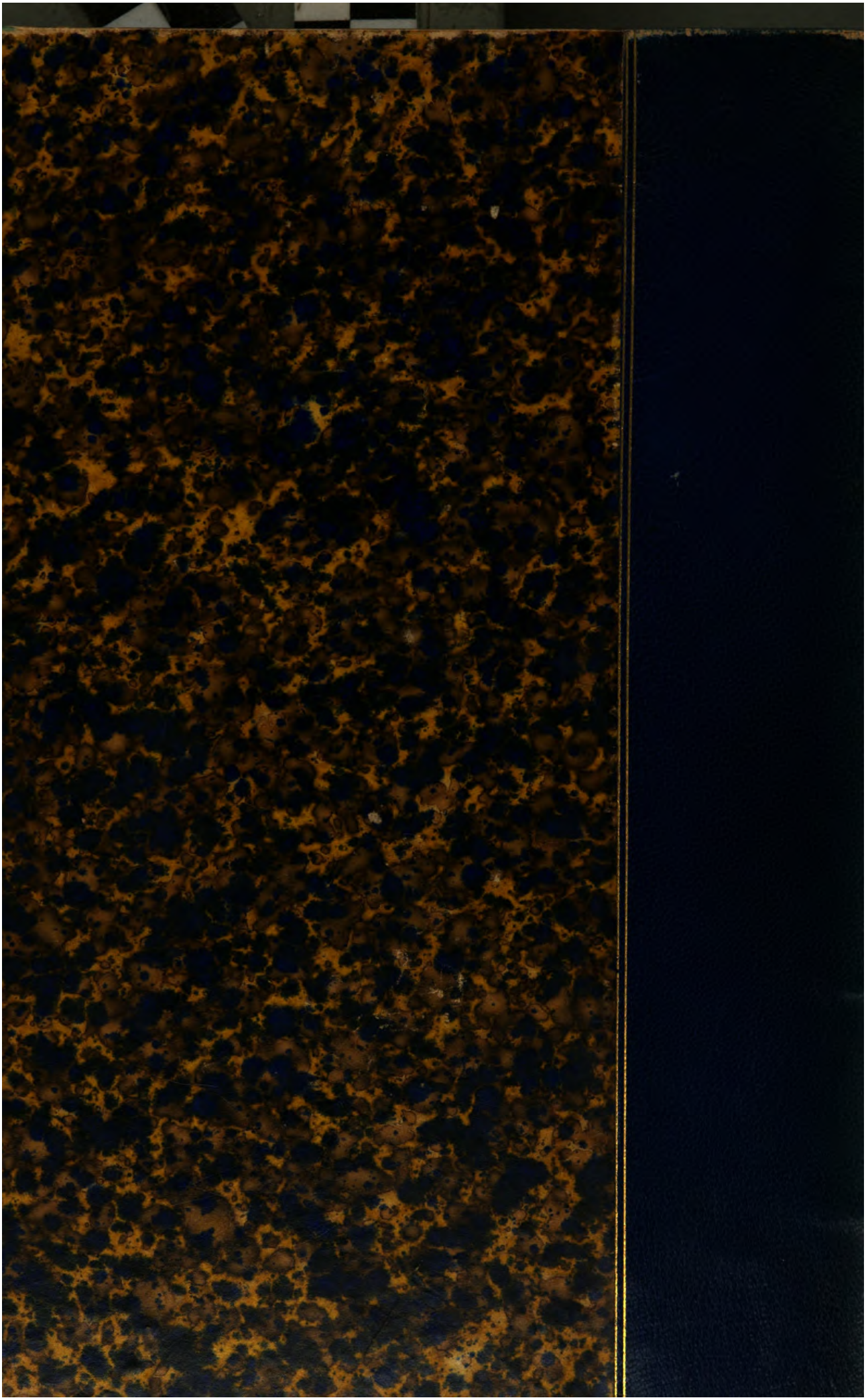
Adieu, mon cœur. 138
Amour eſtant laſſé 107
Cent fois le iour 101
Cet œil de Mars 123

Cher & chaſte deſir 130
Dieux de la Seine. 125
En cent perles ie vey 129
Hà barquerol 124
Hà bien-heureux dormeur. 105
Hà deſplaiſans plaiſirs 103
Hà penſers trop penſez. 101
Hé que ne ſuis-ie. 121
Heureuſe nuit 123
Heureuſes fleurs 127
Ie baiſe & baiſe 126
Ie l'ay touſiours bien dit 99
Ie n'auray iamais peur. 126
Ie n'ay membre ſur moy 132
Ie ne voy rien 102
Ie veux dire qu'amour 137
Ie voy deſſus le port. 124
Il eſtoit nuit. 122
Sur vn Chiffre. Le chiffre à ce beau nom . . 304
— Le chiffre que voyez. . . . 305
Vœu à l'Amour. Les fruits verſez 104
Le ſouuenir du bien. 129
Lune porte-flambeau 169
Œil, non pas œil 121
Or ie me ſuis 102
Pendant que voſtre main 128
Plus ſouſpire mon cœur 122
Pour tout iamais 103
Puis que tu n'es en rien 131
Qu'Amour voulant forger. 110
Qu'approchant ſes beautez. 110
Que me vaut de tracer. 130
Quiconque fut celuy. 128
Qui n'a veu quelquefois à la chaleur. . . . 105
Si toſt que de te voir 131

T'esbahis-tu. 127
Tous mes meilleurs penſers 132
Tu demandes, Baïf 104
Tu n'eſtois pas. 125
Viens, ſomme, viens 176
Vn deſir trop ardant. 108
Yeux, non pas yeux. 107

TOMBEAVX.

De Mgr le duc de Guyſe. Deſſous l'ombre. . 60
De Mad. la marquiſe d'Elbeuf. Vierges Deeſſes. 266

FIN DV DEVXIEME VOLVME.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.